

Les disciples d'Escobar / par Jules Erckmann



LES

DISCIPLES D'ESCOBAR

PAR

JULES ERCKMANN.

PARIS,
CHEZ MANSUT, ÉDITEUR, PLACE S.-ANDRÉ-DES-ARTS, 30.

STRASBOURG,
CHEZ DINGER, LIBRAIRE, GRAND'RUE, 12.
1846.

LES

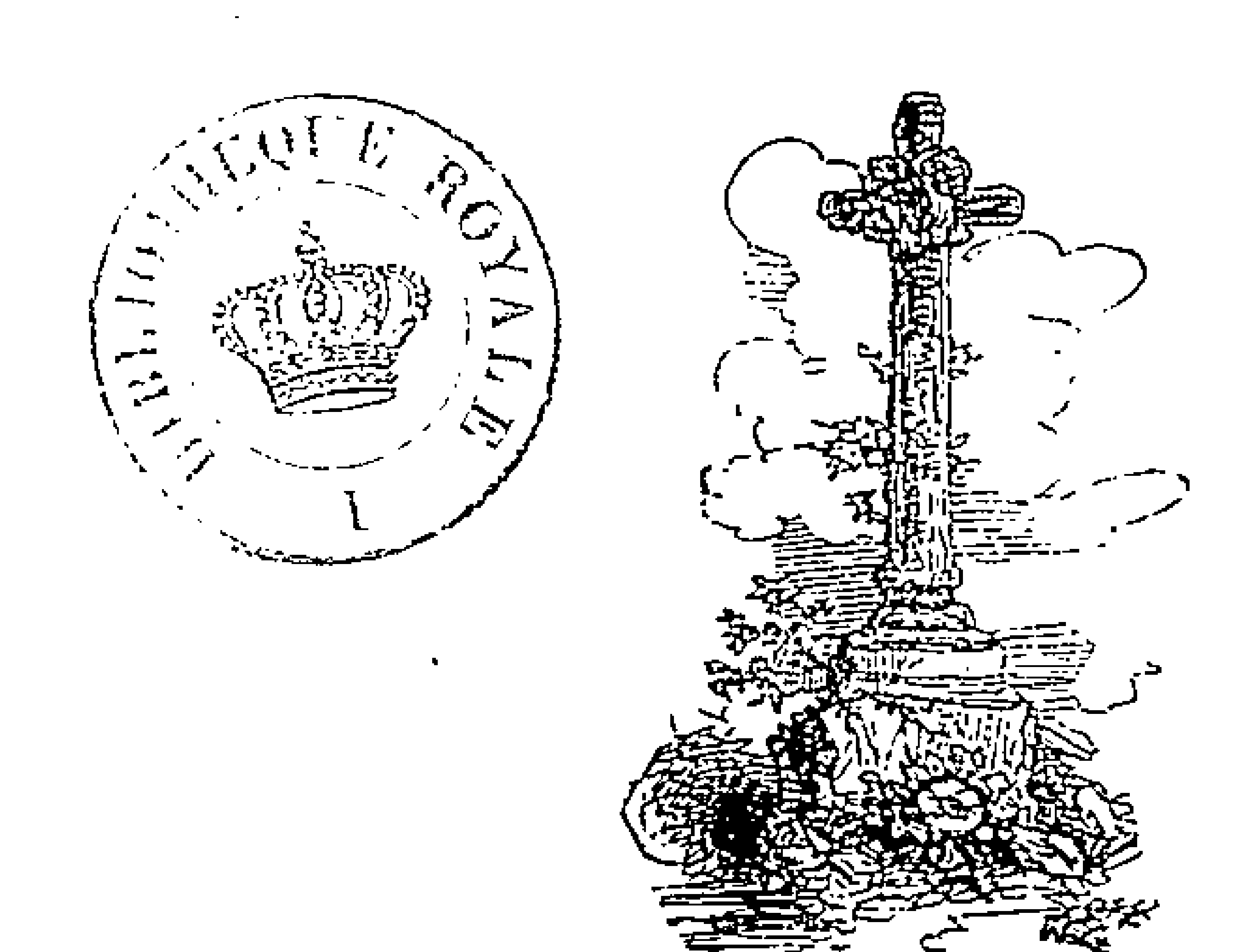
DISCIPLES D'ESCOBAR.

LES

DISCIPLES D'ESCOBAR

PAR

JULES ERCKMANN.



PARIS,

CHEZ MANSUT, ÉDITEUR, PLACE S.-ANDRÉ-DES-ARTS, 30.

STRASBOURG,

CHEZ BINGER, LIBRAIRE, GRAND'RUE, 12.

1846.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN.

LES

DISCIPLES D'ESCOBAR.

CHAPITRE PREMIER.

LE FUGITIF.

Par une tiède soirée de l'un des derniers jours de septembre 1822, les rues de Strasbourg, désertes longtemps avant la tombée de la nuit, et plongées dans un silence lugubre qu'interrompaient, à des intervalles rapprochés, les pas mesurés de nombreuses patrouilles, présentaient une physionomie inquiétante et sinistre.

La veille encore, à pareille heure, une population joyeuse se croisait dans les rues, sillonnait les places et les quais, et venait avec une animation folâtre respirer la brise du soir; aujourd'hui, comme une chape de plomb, pèse sur la cité un morne et

effrayant découragement. Un fléau redoutable semble y avoir fait une invasion subite, balayant devant lui les habitants consternés.

Protestation muette contre une œuvre d'iniquité, ce deuil anticipé qui comprime la gaîté expansive des Alsaciens, initie l'âme au drame sanglant réservé au lendemain, drame d'autant plus poignant, qu'il n'offre pas même les émotions alternes de l'espoir et de la crainte. Le dénoûment en est prévu, et l'imagination de chacun lui représente la fosse, peut-être déjà ouverte dans la Finckmatt, ce bastion funèbre qui va devenir pour le colonel Caron ce que sept ans auparavant une allée du Luxembourg avait été pour le maréchal Ney.

Cette consternation, cet accablement sont autant de preuves éloquentes de la sympathie acquise à l'infortuné colonel dans la capitale de la patriotique Alsace. Les Alsaciens, tempérant, par un léger reflet de flegme germanique, la bouillante et impétueuse fougue française, savent, quoique ardents à embrasser de généreuses entreprises, en peser mûrement les moyens d'exécution et éviter d'en compromettre le succès par trop de précipitation. Un plan de délivrance, conçu avec une rare sagacité, a été formé; la trahison est venue le faire échouer.

Caron était enfermé dans la prison militaire des Ponts-Couverts, dont les cours sont envahies dès le matin par de forts piquets qu'ont fournis la gendarmerie et la ligne.

Une tentative de délivrance sur ce point eût été stérile; aussi les généreux citoyens qui voulaient arracher à ses bourreaux l'infortuné colonel, s'étaient assuré de nombreuses barques pour arriver cette nuit même au pied des tours qu'ils espéraient pouvoir escalader.

Mais, ô désespoir! avant la chute du jour, on voit venir s'embosser à peu de distance de la prison, de lourdes chaloupes canonnières montées par des artilleurs qui, boute-feu dehors, veillent près de leurs caronades chargées à mitraille, tandis que des rondes de canots armés sillonnent en tous sens la rivière.

Il ne reste plus aucun moyen de soustraire à la mort celui qu'a condamné un tribunal inique. Un découragement complet a remplacé de vaines illusions. Personne ne songe plus à former de nouveaux plans de délivrance, car une attaque de vive force ne présente pas la moindre chance de succès.

Retiré dans son intérieur, chaque père de famille, sous le poids de l'abattement, maudit l'insuffisance de ses forces, épanche sa douleur au milieu de ses enfants, qui l'écoutent avec une inquiète curiosité et partagent sa tristesse.

Toutes les conversations sont circonscrites dans un cercle alarmant.

Ici l'on se reporte aux époques déplorables qui ternissent notre histoire, l'on fait des rapprochements entre les crimes qui, au nom des lois, ont ensanglanté nos fastes, et entre l'assassinat légal qui

doit se perpétrer le lendemain ; là on s'exagère le péril, on redoute un massacre de patriotes.

Amenés sur ce terrain, les récits s'alimentent de souvenirs palpitants d'intérêt pour les Strasbourgeois, et leur rappellent les événements dont leur ville a été le théâtre dans cette période de notre révolution appelée à juste titre le régime de la terreur.

De tous les acteurs de ces scènes d'horreur qui déparent l'ère de notre émancipation, le nom de Schneider est cité plus que tout autre ; on raconte en frémissant les exploits féroces de ce séide barbare de sanguinaires proconsuls, de ce moine défroqué, dont la mémoire est vouée à l'exécration et au dégoût.

Euloge Schneider ! ces deux mots sont dans toutes les bouches. Quoique depuis trente années déjà la terre soit purgée de ce monstre, on l'exhume de l'oubli, pour flétrir de nouveau son nom abhorré. On rappelle les atrocités de ce Marat de l'Alsace, qui, dans ses promenades sanguinaires traînant une guillotine à sa suite, faisait tomber la tête du vieillard dont il déshonorait la fille, réduisait au silence le patriote pur qui osait lui reprocher ses forfaits, ou envoyait à la mort, après de crapuleuses orgies, ses infâmes compagnons de débauche.

Les récits de ces horribles saturnales en excitant une nouvelle et généreuse indignation, contribuent avec l'effrayante solitude qui règne au dehors, à répandre la terreur dans toutes les familles, lors-

que tout à coup, comme un moyen théâtral ménagé avec art pour exalter la terreur jusqu'au comble, un nouveau sujet d'alarmes surgissant inopinément, vient interrompre le profond silence des rues et redoubler l'anxiété générale. Le tintement du couvre-feu se fait entendre et résonne comme un glas funèbre, au moment même où l'air est déchiré par le roulement des tambours qui, battant la retraite, se dispersent en quittant la place d'Armes, pour regagner leurs casernes respectives. Apporté à l'oreille par intervalles irréguliers, suivant que les bruyants artistes s'éloignent ou se rapprochent, le son du tambour répercuté par les hauts édifices de la vieille ville impériale, se reproduit en échos saccadés, et la confusion de ces roulements qui se heurtent, se croisent, ne permet pas de reconnaître le caractère de la marche battue. Dans la disposition où se trouvent les esprits, on croit entendre battre la générale.

La crainte et le découragement ont énervé les esprits, étouffé les intelligences; tant de trahisons ont déjà fait avorter les plus généreuses entreprises, que chacun redoute de ne trouver qu'un traître en celui à qui il proposerait de prendre encore part à quelque tentative énergique. La défiance a fait taire les plus nobles instincts, et ajoute ainsi un nouvel obstacle à un soulèvement de la population.

Telle devait être dans Paris la perturbation des esprits, lorsque, dans une nuit tristement célèbre, le tocsin appelait à l'œuvre les sanguinaires exécu-

teurs de la politique des Guise et des Médicis, et qu'à la tête des assassins, un roi de France tirait bravement du haut de sa royale demeure sur des hommes sans défense.

De même dans Strasbourg, sans conscience de sa force, la population semble résignée à subir l'impitoyable loi d'un ennemi contre lequel toute résistance ne servirait qu'à prolonger une agonie certaine.

Dans un petit salon, au second étage d'une maison de la rue d'Austerlitz, un homme d'un âge mûr et une jeune fille de dix-sept ans à peine partagent l'abattement général, sans se communiquer cependant les pénibles réflexions qui les absorbent.

Meublé avec goût, mais sans recherche de luxe, le salon est tendu d'un papier glacé représentant la bataille des Pyramides; dans l'intervalle des ciels, d'excellentes gravures reproduisent les plus glorieux faits d'armes de la République et de l'Empire.

Un brevet de chef de bataillon de la garde impériale et un diplôme de chevalier de la Légion d'Honneur, tous deux soigneusement encadrés, sont fixés au-dessus d'une cheminée dont la chambranle en marbre porte le buste en bronze de Napoléon, et dénotent la demeure d'un ancien militaire, si d'ailleurs l'aspect seul de Raymond n'eût fait reconnaître le vieux soldat.

Une table ronde, en bois d'acajou, comme tout l'ameublement, occupe le milieu du salon, dont l'un des côtés est envahi par un moelleux sopha et quel-

ques fauteuils que recouvrent des housses en fine toile de lin écrue.

Près d'une des fenêtres, sur un chevalet, l'esquisse d'un paysage et un élégant piano faisant vis-à-vis au sopha, trahissent les talents et les goûts de la jeune fille.

Raymond paraît avoir dépassé la cinquantaine; d'épaisses moustaches grisonnantes, des yeux bruns d'une expression ferme et sévère, un large front ombragé de cheveux blancs, un nez aquilin, impriment à sa physionomie un cachet martial. Son maintien plein de gravité et d'une noble assurance, révèle en lui l'habitude du commandement.

Sa fille, Lucie, fleur à peine épanouie, est une de ces beautés accomplies, vrais types de perfection que l'adolescence aime à se créer dans ses premiers rêves d'amour, pour leur vouer un culte idéal. Ses cheveux, d'un blond cendré, tissés en larges nattes qui se balancent sur ses joues vermeilles, encadrent une figure du plus bel ovale. Ses yeux bleus et limpides qui nagent vaguement dans des orbites recouverts d'imperceptibles sourcils arqués, respirent la douceur et l'innocence. Un nez grec, un teint blanc et transparent relevé par une suave nuance rosée, délicat reflet de pudeur virginale, le port gracieux de sa tête, commandent une sympathique admiration.

Calme habituellement, sa physionomie prend une expression indéfinissable, lorsqu'un sourire entr'ouvrant sa petite bouche en cœur, laisse apercevoir deux rangées de perles tranchant admirablement sur

le corail de ses lèvres, et produit, dans ses joues, deux fossettes qui ajoutent à ses charmes un piquant attrait. Son menton rose termine cette belle figure plus admirable encore par l'expression de bonté qui s'y peint, que par la pureté harmonieuse de ses traits.

Sa taille svelte et bien prise rattache un buste gracieux à des hanches d'une facture riche et voluptueuse, dont une robe bleu d'azur dessine indiscrètement le galbe ravissant.

En proie à une vive agitation, Raymond se jette tantôt dans un fauteuil, redevient calme, et, absorbé dans ses préoccupations, semble sommeiller; tantôt, par un mouvement convulsif, il se lève avec impatience, considère sa fille, puis arpente à grands pas la salle, et se venge des contrariétés qu'il paraît éprouver, en tiraillant avec emportement sa moustache, comme si par une douleur physique il eût voulu faire diversion à ses tourments moraux.

Ancien chef de bataillon de la garde impériale, il s'était retiré du service après la seconde invasion. Fixé à Strasbourg, où la mère de Lucie possédait en biens-fonds une fortune d'environ dix mille francs de rente, il consacrait à sa fille tous ses soins et lui avait fait donner une éducation aussi solide que brillante. Depuis deux ans, surtout, que la mort d'une épouse chérie l'avait rendu veuf, toutes ses affections s'étaient concentrées sur Lucie, et il n'avait plus éprouvé, depuis lors, de chagrin sérieux, lorsqu'éclata la conspiration de Belfort.

Lié de cœur à la cause des conjurés, il avait eu

la force de résister au penchant violent qui le portait à partager leurs périls. L'instinct paternel lui avait inspiré une prévoyance qu'il n'eût pas eue pour lui-même, et, père tendre et dévoué, il avait craint d'exposer son enfant à rester sans appui dans ce monde, où il était son unique parent et protecteur.

Moins heureux que lui, son compagnon d'armes, Caron, cédant aux suggestions perfides d'agents provocateurs, s'était laissé entraîner dans un horrible guet-apens. L'infortuné colonel, trahi et vendu, avait été condamné à mort par un conseil de guerre, quelques jours avant l'époque à laquelle nous prenons ce récit, et le lendemain un conseil de révision devait prononcer sur son sort en dernière instance. Raymond était convaincu de la partialité des juges de son ami, sur la position duquel il ne se faisait pas illusion.

Telle était la cause de son agitation.

Silencieusement assise près de la table, Lucie promène ses jolis doigts, délicatement effilés, sur un cavenas qui va disparaitre sous une riche broderie de laine aux vives couleurs. Elle aurait voulu distraire son père des préoccupations qui l'agitaient, et, s'étant arrangé un petit plan d'attaque, elle épiait le moment de le mettre à exécution.

D'un regard furtif Lucie suit pendant quelque temps les mouvements successifs de son père; puis se levant avec vivacité au moment où il allait encore une fois se laisser retomber dans son fauteuil:

— Sais-tu, papa, dit-elle, que je me suis si bien

faite à l'habitude de me promener avec toi le soir, que je ne puis plus travailler après souper; aussi bien je sens que mes yeux commencent à se fatiguer à ce travail d'aiguille..., il est trop tard maintenant pour sortir, il est trop tôt pour se livrer au repos; si tu veux me promettre de ne plus courir ainsi et de rester assis bien tranquillement dans ton fauteuil, je te chanterai une romance nouvelle que j'ai apprise à ton intention, parce qu'elle fait allusion à l'empereur.

Cette tactique de jeter à la fin de sa phrase un mot dont l'effet sur son père est magique, réussit parfaitement. Dès que Raymond, d'abord taciturne et distrait, eut entendu parler de l'empereur, il semble se réveiller, ses traits s'illuminent d'un rayon de bonheur ineffable.

— Chante, mon enfant, ma bonne Lucie, dit-il en jetant sur le buste de Napoléon un regard attristé..., chante, car maintenant nous devons nous contenter d'entendre exprimer des regrets.

Heureuse d'avoir pu donner une autre direction aux idées de son père, Lucie, leste comme une gazelle, l'installe dans son fauteuil, et l'excellente enfant se mettant à son piano, chante la romance, nouvelle alors : *De l'Hirondelle et du Proscrit.*

Raymond est ému dès les premières mesures de cet air, dont le rhythme mélancolique marie si délicieusement sa suave mélodie à la touchante poésie de la romance; il comprime avec peine l'impression de tristesse qu'il éprouve; dès le second couplet,

Lucie s'est aperçue que, loin de distraire son père, elle ne fait qu'aggraver sa pénible situation.

Par une transition habile, elle abandonne l'attendrissante romance, et, après un prélude brillant, exécute l'air martial : *Le Chant du départ.*

Bondissant de son siége aux premières mesures de ce morceau qu'il chérit, Raymond s'approche du piano ; et rayonnant de joie et d'enthousiasme, il écoute avec avidité ces accents imposants qui lui rappellent des jours de gloire et le reportent en imagination sur les champs de bataille. Sa poitrine se gonfle, son cœur est de plus en plus oppressé, il ouvre une fenêtre pour respirer plus librement et se penche sur le balcon. D'abord il paraît prêter une oreille attentive aux accords que Lucie tire de son harmonieux instrument, puis, insensiblement, il retombe de nouveau dans sa rêverie, quand subitement il en est arraché par un bruit extraordinaire qui envahit la rue ; il veut en connaître la cause, et bientôt, à la lueur blafarde des rares réverbères qui scintillent dans l'obscurité, il voit des gens armés poursuivre des fuyards qui se dispersent dans toutes les directions.

Pendant quelques minutes il porte toute son attention sur cette scène étrange, dont il ne peut bien distinguer les détails, et il aperçoit confusément des hommes qui, isolés ou en groupes, paraissent ou disparaissent à ses regards, selon que dans leur course se réflètent sur eux quelques vacillants rayons d'une lumière douteuse.

Un vague espoir s'empare de Raymond : peut-être une tentative de délivrance a réussi ; peut-être son ami va-t-il être sauvé !

Un coup discret, frappé à la porte du salon, vient tout à coup interrompre le cours de ces conjectures.

Quoique habitué à recevoir des visites aussi tardives d'un jeune voisin dont nous parlerons plus tard, Raymond est devenu inquiet ; car, au coup qui a été frappé, il n'a pas reconnu son visiteur habituel, et rapprochant mentalement la circonstance du bruit dans la rue et cette arrivée d'une personne qu'il n'attend pas, il hésite un instant. Prenant cependant bientôt son parti, il crie d'une voix forte, mais légèrement altérée par l'émotion : « entrez ! » pendant que Lucie, par un mouvement instinctif, a refermé son piano. Pâle et tremblante, elle craint que l'oreille d'un dénonciateur n'ait été frappée par l'air révolutionnaire qu'elle vient de jouer.

La porte s'ouvre, un jeune sous-lieutenant d'infanterie entre timidement ; l'anxiété est peinte sur ses traits ; il salue sans pouvoir proférer une seule parole ; son embarras fait peine à voir, sa respiration est gênée, est-ce par la crainte ou par la rapidité avec laquelle il a gravi l'escalier ? Il paraît âgé d'environ vingt ans ; sa physionomie est heureuse, son front plein de noblesse, ses grands yeux noirs, ombragés de cils veloutés, jettent des regards suppliants pleins de douceur et de modestie. Sa taille est

avantageuse, et quoiqu'une vive agitation bien évidente paralyse ses mouvements, sa démarche n'est pas dépourvue d'aisance.

Raymond s'est avancé vers lui, l'interrogeant du regard; Lucie, chez qui un vif incarnat a remplacé la pâleur, est dans un embarras visible; elle tient les yeux baissés, s'appuie d'une main sur un angle du piano.

L'étranger, dominant enfin son émotion, a recouvré la parole!

—Pardonnez à un proscrit, s'écrie-t-il, de venir vous demander si tard un refuge.

La bienveillance avec laquelle on l'écoute, et un coup d'œil qu'il a jeté rapidement sur les ornements de la salle, l'ont bientôt rassuré; enhardi, il continue :

—Nous étions rassemblés pour arracher à la mort le colonel Caron, lorsque, surpris au milieu de notre délibération, dénoncés par un traître, nous avons été entraînés par la force armée. Dans notre trajet vers la prison, plusieurs des nôtres ont pu échapper à leurs gardes; je suis du nombre des fugitifs; la porte de votre maison était ouverte, je m'y suis élancé; gravissant au hasard l'escalier, bientôt j'ai été guidé par le son du piano,... l'air que j'ai entendu exécuter m'a encouragé, et je suis entré chez vous dans l'espoir de trouver un refuge,... sauvez-moi!...

A mesure que le jeune officier parle, les traits de Raymond s'animent d'une vive expression de sym-

pathie, ceux de Lucie expriment l'intérêt qu'elle porte au fugitif. A la crainte, à la défiance, ont succédé la bienveillance, la compassion; ce n'est plus un étranger qui parle; pour Raymond c'est un fils, pour Lucie un frère.

— Vous êtes sauvé, s'écrie Raymond en serrant les mains du fugitif,... mais ne perdons pas en explications un temps précieux....

— Conduis Monsieur dans ta chambre et reviens promptement te remettre au piano, afin de détourner les soupçons si l'on montait, dit-il à sa fille; puis, s'adressant au jeune officier, il ajoute: Suivez ma fille, Monsieur, moi je vais à la découverte.

Descendu dans la rue, Raymond se mêle aux groupes des curieux; il apprend que six à huit des conjurés se sont échappés, et que les agents de l'autorité, de crainte de donner à ceux qu'ils retiennent encore la possibilité de s'échapper aussi, renoncent à poursuivre les fuyards dans le dédale des petites rues voisines où ils se sont engagés.

Entièrement rassuré, Raymond remonte joyeux dans sa demeure. Il tire son protégé de l'asile provisoire où il l'avait fait conduire, le ramène dans le salon, et s'entretient avec lui, pendant que Lucie est sortie pour présider au service d'un petit souper improvisé, que Raymond a offert et fait accepter à force d'instances au jeune fugitif.

CHAPITRE II.

LES VOISINS.

Nous demandons au lecteur la permission d'interrompre le fil de notre narration, pour faire connaître dès à présent quelques-uns des principaux personnages qui prendront part à l'action que nous avons entrepris de raconter. La plupart d'entre eux, nous les trouvons dans la maison même qu'habitait Raymond. Cette maison, dont il occupait le second étage, lui appartenait; elle constituait, par le produit de ses loyers, la plus forte partie de ses revenus.

C'était un vaste bâtiment à trois étages, ayant chacun quinze croisées de face.

A l'une des extrémités, une porte cochère donne entrée dans une grande çour, au fond de laquelle s'élève une usine servant de brasserie. Sous la porte cochère, un large escalier en pierres conduit aux étages supérieurs, disposés de telle sorte, que chacun forme une longue suite de pièces, dont l'entrée s'ouvre sur un palier spacieux. Une porte à claire-voie, garnie d'une sonnette, ferme chaque corridor; par ce moyen, les habitants de chacun des étages peuvent s'isoler dans leur corps de logis.

Le rez-de-chaussée est occupé par un brasseur,

dont l'usine, comme nous l'avons vu, est au fond de la cour qui est garnie de rangées de tables et de bancs, ombragés de tilleuls.

Sur le mur parallèle à celui qui longe la porte cochère s'appuie un berceau de vigoureux plants de houblon et de vigne vierge, qui constitue une salle de verdure, garnie, comme la cour, de bancs et de tables. C'est là que, pendant les chaleurs de la journée, les buveurs de bière, si nombreux à Strasbourg, viennent déguster leur boisson de prédilection. Quand le soleil a disparu de l'horizon, la cour devient un supplément indispensable pour contenir la foule des consommateurs, et lorsque la température froide ou humide rend le séjour en plein air incommode, la salle du devant est bientôt envahie par une foule compacte qui s'agite avec délices dans une atmosphère que la fumée du tabac rendrait insupportable à tout autre qu'à un indigène. Dans ces brasseries se retrouve encore sans altération la bonhomie traditionnelle des bons vieux temps; ici, la confusion des rangs n'opère ni familiarité déplacée, ni distinctions humiliantes. Le riche et le pauvre, l'artisan et le négociant, l'étudiant et l'officier, assis à une même table, se livrent à des conversations, dont la morgue et la licence sont également exclues. C'est, pour ainsi dire, une communion égalitaire où toutes les classes de la société se confondent dans une confraternité passagère.

Maître Oswald, le brasseur, homme laborieux et

intelligent, possesseur d'une fortune considérable, tient cet établissement en location, depuis la mort de son prédécesseur, qui était le beau-père de Raymond.

Oswald occupe en outre le troisième étage qui lui sert d'habitation pour lui et ses deux enfants. Son fils Louis vient d'atteindre sa vingtième année et a embrassé modestement la profession paternelle, quoiqu'il eût fait au collége, dont il avait été l'un des meilleurs élèves, de brillantes études. Louise, la sœur de Louis, est de deux ans plus jeune que lui; elle a acquis, dans un des premiers pensionnats de la ville, une instruction étendue, en même temps qu'une éducation très-distinguée.

Raymond, comme nous l'avons dit, habitait le second étage. Vivant éloigné du monde, il n'avait à son service qu'une seule domestique; cette jeune fille, traitée avec la plus humaine bienveillance, était une orpheline, sœur de lait de Lucie, et recueillie par Raymond; Marianne faisait, pour ainsi dire, partie de la famille, et servait ses maîtres avec la plus affectueuse reconnaissance.

Le vicomte de la Berlandière occupait le premier étage.

Issu d'une ancienne famille de la Bretagne, dont il était le dernier rejeton, le vicomte avait émigré et suivi la fortune du prince de Condé, croyant servir la France en portant les armes contre elle. Vrai type du gentilhomme, à la fois imbu d'idées et de préjugés chevaleresques, plein de loyauté, mais original

et ignorant, il était, au demeurant, ce qu'on appelle, en langage trivial, un brave homme, à qui l'on pardonnait ses lubies en faveur de son bon cœur.

Le lecteur saura plus tard par quelle suite d'événements le vicomte se trouvait alors à Strasbourg; nous nous bornernons, quant à présent, à dire qu'avec sa famille, composée de son épouse et de ses enfants, Hector et Isabelle, il est venu habiter Strasbourg depuis deux ans environ. Leur domestique est peu nombreux et leur train de maison très-restreint, non par mesquinerie ni faute de fortune, mais par suite de leurs goûts modestes qui leur font préférer une existence retirée à la vie tumultueuse du grand monde.

Maintenant que nous avons mis le lecteur au courant de la position des principaux acteurs de notre drame, nous allons reprendre le fil de notre narration.

Ajoutons cependant encore que Hector de la Berlandière, par suite d'un concours de circonstances dont le récit trouvera sa place ultérieurement, avait abandonné la profession des armes qu'il avait embrassée d'abord, et s'était voué tout récemment au sacerdoce. Au moment où se passait l'action que nous racontons, Hector était élève au séminaire de Strasbourg, et avait obtenu de ses supérieurs la permission de passer quelques jours dans sa famille.

Il venait de consacrer à son père une partie de la soirée, et allait se retirer dans sa chambre, lorsqu'il

entendit Raymond, revenant de la découverte, remonter dans sa demeure. Il voudrait savoir ce qui vient de se passer dans la rue, et interroger à cet égard son vieil ami; mais il trouve fermée, sur le palier de l'escalier du deuxième, la porte à claire-voie qui clot l'appartement de Raymond. Cependant habitué à une grande familiarité avec lui, il hésite d'autant moins à sonner, qu'il entend au bout du corridor les pas du vieux soldat.

En ce moment, cédant aux instances cordiales de son protecteur, le fugitif allait se mettre à table; tous deux sont consternés en entendant sonner. Indécis sur le parti qu'ils ont à prendre, ils s'interrogent d'un régard inquiet, quand la bonne Marianne vient les tirer d'inquiétude en annonçant au commandant que le jeune séminariste veut lui souhaiter le bonsoir.

Raymond voit dans l'arrivée du chevalier de la Berlandière un secours inattendu, et s'empresse d'aller le recevoir.

A la vue d'un prêtre, le jeune officier retombe dans de nouvelles craintes, mais il est aussitôt rassuré par l'aspect tout bienveillant de Hector, qui, d'un air affable, s'est avancé vers lui. A peine les jeunes gens sont-ils en présence, qu'ils se sont reconnus et embrassés. Hector retrouve son ami Ferdinand Duhamel, qui, comme lui, élève de l'école de Saint-Cyr, mais plus persévérant, a achevé ses études militaires.

Après s'être livrés, avec toute l'effusion de la jeu-

nesse, au bonheur de se revoir, les deux amis se racontent réciproquement les vicissitudes de leur existence, depuis qu'ils se sont séparés. Leur causerie se prolonge bien avant dans la nuit; les moyens de sauver Ferdinand sont discutés minutieusement. Après avoir pesé mûrement toutes les chances de salut, on remet au lendemain pour prendre une résolution définitive. Mais il a été provisoirement convenu que Ferdinand passerait chez Raymond ses journées, et qu'il se retirerait le soir chez Hector. Ce point arrêté, on se sépare, et le chevalier emmène dans sa chambre l'ami qu'il vient de retrouver si inopinément.

CHAPITRE III.

UNE INCONSÉQUENCE.

Le lendemain, de bonne heure, Raymond vient réveiller les deux amis, et les fait monter chez lui.

Par son ordre, Marianne a préparé un confortable déjeuner; Lucie y prend part, mais son maintien dénote un embarras qu'elle cherche en vain à dissimuler. Sa rougeur révèle la vive impression qu'a produite sur elle la vue du jeune officier. De son côté, Ferdinand est vivement agité en présence de sa libératrice... Leurs yeux se sont rencontrés;... l'expression de ce regard équivaut à un aveu, et ce rapide coup d'œil, comme par une commotion électrique, a fixé en un instant la destinée des deux jeunes gens.

Lucie, en proie à de vagues terreurs, ne sait se rendre compte de l'agitation qu'elle éprouve et qu'elle ne peut maîtriser.

Est-ce la crainte des périls auxquels Ferdinand est exposé, qui trouble ainsi la pauvre jeune fille? Ou bien est-ce un pressentiment secret des malheurs que cet homme, jeté à l'improviste dans sa vie jusqu'alors si calme, vient lui apporter?

Embarrassée de sa contenance, elle se retire bien-

tôt, sous prétexte de laisser son père et ses hôtes délibérer sur les moyens d'assurer la sécurité de Ferdinand.

En voyant Lucie s'éloigner, Ferdinand la suit d'un regard empreint de regret, d'inquiétude et de crainte; en lui aussi se développent une foule de sentiments dont il ne sait se rendre compte; une attraction indéfinissable l'attire vers cette jeune fille, sur l'existence de laquelle il exercera une action si funeste.

Tous ces symptômes d'un amour naissant échappent à Raymond et à Hector, absorbés dans leur conversation.

Cependant, Lucie, rentrée dans sa chambre, s'interroge en vain sur la cause de son agitation. Sa tête affaissée sur le lit, est en feu, son cœur bat avec violence; des larmes la soulageraient, mais elle ne peut pleurer. Bientôt elle se lève, et s'agenouillant religieusement près du portrait de sa mère, elle prie avec ferveur et demande une inspiration salutaire à cette image muette d'une protectrice trop tôt enlevée à son inexpérience. Cette prière, émanation d'une âme pure et candide, allége le cœur de la jeune fille; elle éclate enfin en sanglots.

Il est de ces impressions profondes qui pèsent sur l'âme avec une puissance d'autant plus irrésistible, que leur origine échappe à la perception de nos sens. On en subit l'influence mystérieuse, sans qu'il soit donné à la pensée de suivre un fil d'idées qui se perd avant que l'on ait pu remonter à la

cause première des sentiments qu'on éprouve. Il en est ainsi, lorsque pénétrant dans une église, on se laisse aller à un recueillement profond qui, bien souvent, n'est ni le résultat d'une pensée religieuse, ni l'effet d'une influence extérieure. C'est presque à votre insu que l'âme s'est plongée dans cet état méditatif, et sans que votre esprit se soit élevé vers la divinité, sans que vos sens aient été frappés, soit par la fumée de l'encens ou les sons graves de l'orgue, soit par la richesse de la décoration ou le caractère grandiose de l'architecture.

Tout est vague, notre corps est galvanisé, pour ainsi dire, par la contraction de fibres inconnues qui l'enserrent avec une force irrésistible, devant laquelle fléchissent le raisonnement et l'esprit d'investigation le plus subtil.

Telle était la position de Lucie. En pleurant devant le portrait de sa mère, elle ne cédait ni à la douleur de l'avoir perdue, ni aux regrets de ne pouvoir lui ouvrir son cœur et lui demander conseil. Ne pensant également ni aux périls de Ferdinand, ni à l'intérêt qu'elle lui portait, elle n'était point alarmée par la crainte de le voir s'éloigner, ou de le trouver indifférent.

Elle pleurait, sans connaître la cause de son affliction, comme si un agent magnétique, soulevant, à ses yeux, un coin du voile qui couvre l'avenir, eût soufflé dans son cœur, sans la lui laisser définir, la connaissance de tous les malheurs, qui, se glissant avec le fugitif dans cette maison, jusqu'alors

si paisible, allaient s'abattre sur la jeune fille, et remplacer, par des revers bien cruels, par des épreuves bien douloureuses, les jours si heureux de son enfance.

Hector dut abréger sa visite, pour se rendre auprès du vicomte, son père. Aussitôt ce devoir accompli, il se met en quête de renseignements sur le sort des jeunes gens arrêtés la veille.

Incapable de croire à la duplicité des autres, parce qu'il est lui-même plein de droiture et de loyauté, Hector, en rentrant au séminaire, s'empresse de confier son secret à son meilleur ami.

Celui à qui il donnait ce nom, était parvenu à se concilier sa confiance et son amitié, par une feinte franchise dont le chevalier a été dupe.

Ignace Chipard, élevé à l'école d'Escobar, était affilié à cet ordre trop célèbre qui cherchait alors à reconquérir une suprématie dont il était déchu, depuis que, par l'abus de ses moyens d'action, il avait encouru la réprobation générale.

Narguant l'indignation populaire qui avait voulu le briser, cet ordre commençait alors à relever la tête, fortifié par les tendances anti-libérales et le bigotisme de la restauration. Les révérends pères, pour mieux asseoir leur domination sur le clergé, s'attachaient à pénétrer les secrets des jeunes lévites, et toujours habiles dans le choix des sujets dont ils se recrutaient, ils avaient trouvé dans Ignace un instrument propre à servir leurs desseins.

Ce même rôle de délateur qu'Ignace avait accepté

au séminaire, son frère Étienne, sous-officier d'infanterie, le remplissait au régiment dans lequel il servait.

Sergent-major dans la compagnie de Ferdinand, Étienne avait su, par un patriotisme feint, se faire initier au complot, et c'est lui qui par une infâme trahison avait dénoncé ces braves jeunes gens, qui la veille avaient été surpris au moment où ils discutaient les moyens de délivrer l'infortuné colonel.

Grâce à une combinaison machiavélique que lui a soufflée son frère, Étienne est parvenu à éloigner de lui tout soupçon. La fuite de la veille avait été favorisée à dessein par la police; l'autorité, échappant à la nécessité de faire partager au dénonciateur le sort réservé à ses victimes, lui procurait une impunité qui, accordée de toute autre manière, aurait nécessairement trahi le rôle odieux dont Étienne s'était chargé, et qu'il pouvait continuer de jouer sans s'exposer aux soupçons des conspirateurs.

Nés de parents peu aisés, les deux frères avaient cédé aux séductions d'une ambition démesurée, éveillée chez eux par leur contact avec des jeunes gens riches. Quoique simple artisan, leur père, dans son aveuglement paternel, avait rêvé pour eux une condition au-dessus de sa chétive fortune. Il habitait une petite ville voisine de Strasbourg, et au lieu de leur procurer chez lui une instruction purement élémentaire en rapport avec sa condition, au lieu de leur faire embrasser la profession qu'il exerçait lui-même, ou tout autre métier utile, il

avait visé plus haut. Envoyés au collége de Strasbourg, les deux jeunes gens y avaient fait des progrès rapides.

Pendant les premières années de leurs études, le père Chipard n'avait épargné aucune dépense, et s'était imposé maintes privations, bien éloigné de songer que tous ces sacrifices sont d'ordinaire payés d'ingratitude, et que les enfants élevés dans une sphère supérieure à leur naissance, rougissent bientôt de leurs parents, et ont honte de les reconnaître. Mais quand les dépenses exagérées faites pour ses fils, eurent épuisé ses ressources, ces deux jeunes gens pourvus d'une demi-éducation, trop fiers pour partager les travaux paternels, durent se résoudre l'un à entrer au séminaire, et l'autre à se faire soldat.

Dès cet humble début dans la vie, ils s'étaient promis d'unir leurs efforts persévérants pour parvenir, n'importe à quel prix ni par quels moyens, à réaliser leurs désirs ambitieux.

Bien souvent la cellule d'Ignace, unique lieu d'entrevue pour les deux frères, a retenti de leurs cris de rage, de leurs imprécations contre le sort; bien souvent leurs malédictions impies n'ont pas même épargné l'auteur de leurs jours. Ils lui reprochent amèrement aujourd'hui l'éducation qu'ils ont reçue, cette éducation, vrai supplice de Tantale qui leur a fait entrevoir, à travers un prisme d'illusion, cette vie de luxe et de jouissances, objet de leurs vains désirs.

Leur perversité naturelle exaltée par le sentiment de leur impuissance et de la médiocrité de leur position, avait fait naître en eux une haine aveugle contre tous ceux qui jouissaient des avantages qui leur étaient refusés.

Enveloppant dans leur ressentiment tous les riches, ils s'étaient résolus à battre en brèche toute supériorité, en employant les seules armes qui fussent à leur portée, l'astuce, l'hypocrisie, la flatterie. Impitoyables dans la haine qu'ils avaient jurée à la société, ils attendaient avec patience l'occasion d'arriver à leurs fins et ne reculaient ni devant la calomnie, ni devant la trahison.

Malheureusement pour leurs victimes, Ignace et Étienne possédaient l'art de déguiser leurs vices sous les dehors les plus séduisants. La bonté, la candeur se peignaient sur leurs traits, et le physionomiste le plus exercé n'aurait jamais soupçonné, à l'inspection de leurs visages affables et ouverts, la bassesse de leur âme et leur ambition effrénée.

C'était à Ignace Chipard que Hector, dans son inexpérience, venait de confier le secret de Ferdinand et de Raymond, bien éloigné de se douter du résultat terrible que sa confidence aurait pour ses amis.

Ignace, habile à apprécier les événements, entrevoit aussitôt, avec sa perspicacité habituelle, tout le parti qu'il peut tirer de l'indiscrétion de Hector. C'est pour lui une bonne fortune que de recevoir

des renseignements qui fourniront à son frère un moyen inespéré de jouer au naturel le rôle de persécuté.

Le plan de l'autorité était, comme nous l'avons dit, de laisser Étienne libre, afin de le mettre en position de continuer son infâme mission.

Pour ne pas le désigner à la défiance par une exception maladroite, on avait laissé s'échapper avec lui cinq ou six des autres conjurés; de ce nombre était Ferdinand.

— Quel bonheur, s'écrie Ignace avec une effusion hypocrite, quel bonheur pour mon frère et ce jeune officier! Mon malheureux frère qui, malgré mes conseils, avait aussi pris part à la conjuration, a pu, comme votre ami, se soustraire à ses gardes!

Hector a peine à s'expliquer la joie de son confident, et ne peut comprendre l'influence heureuse que doit exercer sur la position d'Étienne et de Ferdinand cette communauté de dangers dont se réjouit Ignace. Au contraire, plus alarmé encore à la pensée des difficultés résultant de la nécessité de sauver deux proscrits au lieu d'un seul, il manifeste à Ignace son étonnement de l'entendre se féliciter d'une complication qui redoublait en lui toutes ses craintes sur le sort de Ferdinand.

— Vous n'y êtes pas, lui réplique Ignace avec une feinte joie; certes c'est un bonheur pour tous deux, et voici comment: Puisque votre ami est sous-lieutenant de la compagnie dont mon frère est sergent-major, il donnera à Étienne une permission

datée d'hier dont mon frère sera censé avoir profité pour passer la nuit dernière près de son père malade. L'absence de votre ami hors de son logement n'aura pu être connue; ainsi tous deux seront hors de danger et à l'abri du moindre soupçon. Ceux des conjurés qui sont arrêtés ne les dénonceront pas, et les soldats des mains desquels ils se sont échappés, les auront certainement d'autant moins reconnus, que la nuit était très-obscure.

Hector applaudit à ce plan qui lui paraît sagement combiné; il se hâte de se rendre près de ses amis pour les rassurer, pendant qu'Ignace feint d'aller retirer son frère de l'asile où il dit l'avoir caché. Les deux frères suivent de près Hector chez Raymond.

Sans perdre de temps, toutes les précautions sont prises pour assurer le succès du plan adopté. Ferdinand donne à Étienne la permission convenue, et tous deux se retirent, en se dirigeant l'un vers son logement, l'autre vers la caserne.

Ils traversent sans accident les rues que sillonnent des troupes armées, répandues avec profusion, pour contenir l'indignation générale, et arrêter les entreprises que l'autorité redoute d'une population exaspérée de ne pouvoir s'opposer à l'œuvre d'iniquité qui, dans peu d'heures, va s'accomplir.

CHAPITRE IV.

UNE EXÉCUTION MILITAIRE.

L'heure suprême approche; le drame lugubre va recevoir son dénouement. La garnison de Strasbourg, tout entière sur pied, s'est mise en marche vers le lieu du sacrifice. L'infortuné Caron va entendre pour la dernière fois le son du tambour.... Ce son guerrier, bruyant avant-coureur de la victoire, qui si souvent sur les champs de bataille a exalté son ardeur martiale, ce signal du combat, il va l'entendre encore une fois.... mais cette fois, seul, désarmé, il entendra un roulement funèbre, lui demander, au nom d'une lâche trahison, un sang qu'il a prodigué pour son pays...., Ce soldat valeureux qui, pendant vingt-cinq ans, a combattu pour la France, va, pour prix de son dévouement, être frappé par des balles françaises.

Son courage ne s'est pas démenti, et tel on l'avait vu naguère, intrépide et calme à la tête de ses compagnons de gloire, tel on le revoit, quand il marche à la mort, fortifié, non par cet élan martial qui électrise dans les combats, mais avec cette sérénité d'une âme pure qui se soumet sans murmurer à l'arrêt de juges iniques.

Vêtu d'un habit noir, qui fait ressortir la blancheur de son gilet et de sa cravate, nouée avec recherche, il rappelle par l'élégance de sa mise ces victimes que l'on ornait avant de les livrer au sacrificateur.

Ses traits ne trahissent aucune émotion.... C'est cependant là cet homme qui, retenu depuis trois mois dans la plus étroite captivité, n'a pu obtenir la seule grâce qu'il ait demandée, celle de ne se voir arracher la vie qu'après avoir dit un dernier adieu à une épouse chérie, qui, emprisonnée elle-même à Colmar, a éprouvé un refus inexorable quand elle a sollicité, à genoux, la faveur de revoir encore une fois son malheureux époux. C'est là cet homme à qui des cannibales ont refusé une dernière consolation, celle de ne mourir qu'après avoir embrassé encore une fois son enfant unique, son fils, qui balbutie à peine le nom d'un père dont les traits n'ont encore pu se graver dans sa jeune tête....

A deux heures, le cortége se met en marche.

Les verroux sont tirés, le pont-levis de la prison est levé devant le courageux martyr;.... il se dirige d'un pas assuré vers la voiture qui l'attend.

— Quelle heure est-il au juste, mon ami, dit-il au soldat qui, en faction devant la prison, lui a présenté les armes?

— Je ne puis vous le dire exactement, mon colonel, répond le soldat, je n'ai pas de montre.

— Voici la mienne, lui dit Caron, en lui donnant

sa montre en or; à l'avenir tu pourras répondre avec exactitude. Adieu, mon ami, pense à moi!

Caron prend place dans le fiacre, près du vénérable prêtre, qui remplit avec douleur son pieux ministère de consolation.

La voiture suit lentement, sous l'escorte d'un escadron de gendarmes, les rues encombrées d'une foule immense de citoyens, qui tous, les yeux baignés de larmes, se découvrent avec un respect religieux devant cette noble infortune.

Touché de ces démonstrations sympathiques, le colonel répond en saluant de la main, et à voir son geste plein d'aisance et le sourire bienveillant dont il l'accompagne, on dirait qu'il est dans la plus complète ignorance du sort qui lui est réservé.

Arrivé dans le bastion où la mort l'attend, il saute d'un air dégagé de la voiture. Un bonheur ineffable vient adoucir l'amertume de ses derniers moments.

Il peut serrer la main à son noble défenseur, dont la chaleureuse éloquence a échoué devant des convictions imposées aux juges; il a pu dire un dernier adieu à cet ami dévoué qui, après avoir déployé, dans sa mission, la plus généreuse énergie et toutes les ressources d'un grand talent oratoire, n'a pu obtenir, depuis le prononcé de l'arrêt, la faveur d'alléger les derniers moments de son malheureux client.

Un ordre brutal abrége cette scène attendrissante. Le colonel s'arrache avec une ferme résignation aux dernières étreintes de l'amitié, et va, d'un pas assuré, se placer devant le peloton à qui est échu

l'accomplissement d'un douloureux devoir. Douze sous-officiers attendent, mornes et abattus, l'ordre de procéder à leur terrible office. Moins ému qu'eux, le colonel les encourage, et leur donnant l'exemple de la fermeté, il s'avance résolument vers l'extrémité du bastion.

Tels les premiers Chrétiens entraient résignés et courageux dans l'arène des martyrs, tel Caron pénètre dans cette enceinte, d'où il ne ressortira plus vivant. Un sourire empreint d'une expression de mépris ironique erre sur ses lèvres pendant la lecture du jugement que des assassins soudoyés usurpant le titre sacré de juges, ont rendu contre lui. Il repousse d'un geste d'indignation un adjudant qui veut lui bander les yeux et le faire mettre à genoux, et se redressant fièrement, il attend, sans sourciller, cette pluie de plomb dont chaque goutte est mortelle.

Alors, au milieu d'un silence lugubre, sa voix sonore se fait entendre; elle vibre, harmonieuse, avec autant d'assurance que s'il commandait une revue.

....Visez au cœur, s'écrie-t-il.... En joue!.... Feu!.... et il tombe, avant d'avoir entendu le bruit de la détonation.

La foule émue se précipite sur ce cadavre mutilé; on se dispute une parcelle des cheveux, un fragment des vêtements de cette noble et infortunée victime de la plus infâme délation.

Au milieu de la population consternée, trois

hommes, cependant, ont le triste courage de braver l'indignation, et promènent avec jactance leur ignominie qui brille de tout l'éclat de leurs épaulettes neuves, cynique récompense de leur trahison. Trop pressés de jouir de leur bassesse, ces trois agents provocateurs ont été moins prudents qu'Étienne, leur complice. Celui-ci, qui, au lieu du grade d'officier, a préféré recevoir pour prix du sang une forte somme d'argent, a pu cacher la part qu'il a prise à cette trame honteuse. Ses trois camarades d'iniquité, flétris au tribunal même par le président du conseil de guerre, sont stigmatisés; mais n'ayant pas la conscience de leur turpitude, ils se pavanent et affrontent avec impudence les regards de la foule qui s'écarte avec dégoût sur leur passage.

A midi, Raymond était sorti de chez lui pour solliciter la permission d'aller passer près de son ami les derniers moments qu'il avait encore à vivre.

Un refus cruel a accueilli sa demande.

Il ne se décourage pas, et voulant boire la coupe jusqu'à la lie, il se rend sur le passage du cortége, pour voir une dernière fois les traits de son malheureux compagnon d'armes.

Dès qu'il l'aperçoit, un froid glacial raidit ses muscles; il ne peut plus se soutenir, et tombe frappé de vertige.

Les soins les plus généreux lui sont prodigués dans une maison voisine où on l'a transporté; il est enfin rappelé à la vie, au même moment où une détonation lui apprend que son ami n'existe plus.

CHAPITRE V.

UNE DÉCOUVERTE.

La crainte de causer à sa fille de graves inquiétudes, a donné à Raymond la force de regagner sa demeure, où il est arrivé épuisé, en proie à une fièvre violente. Sa maladie, sans être bien dangereuse, exige des soins assidus que Lucie lui prodigue avec un tendre dévouement. L'empressement filial qu'elle met à accomplir ses devoirs envers son père, absorbe ses préoccupations antérieures, et fait diversion à l'agitation qu'avait produite en elle l'arrivée de Ferdinand.

Après l'entier rétablissement de Raymond, le jeune officier est venu remercier ses généreux libérateurs.

Raymond l'a accueilli avec la plus vive cordialité; il l'autorise à continuer ses visites, et l'engage à se faire accompagner souvent par Étienne, son compagnon d'infortune. Celui-ci saisit avec empressement cette occurrence favorable qui lui donne accès chez le vieux commandant.

Prudent dans ses démarches, à l'affût de toutes les occasions d'améliorer sa position, il avait pris des renseignements sur la fortune de Raymond. Avec la hardiesse entreprenante d'un intrigant qui

épie tous les moyens d'arriver à ses fins, Étienne a conçu l'espoir d'obtenir la main de Lucie, dont la riche dot est devenue l'objet de sa convoitise.

Tandis que Ferdinand et Hector organisent chez Raymond de petites soirées musicales, dans lesquelles Lucie tient le piano, Etienne, plein de prévenances pour le père de celle qui sera bientôt sa victime, s'insinue habilement dans les bonnes grâces du vieux militaire. Causant avec lui politique et stratégie, il écoute, avec un intérêt simulé, le récit des batailles auxquelles Raymond a assisté; il le consulte et flatte son amour-propre, en feignant de vouloir s'instruire au contact de sa vieille expérience militaire.

Quant à ses rapports avec Lucie, ils se renferment dans la limite des plus délicates convenances.

Affectant une timidité bien calculée, une déférence voisine de l'humilité, lorsqu'il parle à Lucie ou à Ferdinand, il semble comprendre si tristement l'infériorité de sa position, que les jeunes amants le plaignent et cherchent à le mettre à son aise, en l'accueillant avec une grâce parfaite, une bienveillance marquée.

Doué de cette perspicacité de l'homme qui a la conscience de son infamie, Étienne s'est alarmé en voyant la faveur dont Ferdinand est l'objet de la part de Lucie.... il a deviné le secret des jeunes gens.

Un sentiment de cupidité l'avait porté d'abord à

élever ses vues jusqu'à Lucie ; à cette passion sont venus se joindre d'autres tourments. Lui aussi aime d'amour Lucie, il l'aime passionnément, et d'un œil que la jalousie injecte de tous les feux du désespoir et de la haine, il mesure la profondeur de l'abîme qui le sépare d'elle.

Il envisage avec horreur l'humilité de sa position, il ne peut douter que Ferdinand ne lui soit préféré. L'amour-propre blessé, l'ambition déçue, allument dans son âme un besoin immodéré de vengeance ;... il a juré que Ferdinand n'obtiendrait pas un bien auquel il ne peut lui-même aspirer.

La première tentative qu'il conçut dans le but de nuire à Ferdinand, fut de le dénoncer comme l'un des conspirateurs évadés ; cette dénonciation ne fut pas accueillie par l'autorité, qui, lasse d'exciter l'indignation publique, a renoncé à ses barbares mesures de répression, et se borne à se tenir sur la défensive. Battu sur ce point, il n'est que plus irrité encore de son impuissance. Il se résigne momentanément, et attend avec la patience du tigre l'occasion de se jeter sur la proie qu'il brûle de déchirer.

Maître de son dépit, il sait déguiser habilement le bouleversement de son âme de boue, et usurpe, dans le cœur de Lucie, une place dont il est indigne. La pauvre jeune fille voit en lui une victime intéressante, un ami dévoué à Ferdinand ; elle a conçu pour lui des sentiments d'amitié et d'estime.

Cependant, sans se l'être avoué, Lucie et Ferdinand s'aimaient de l'amour le plus tendre et le plus pas-

sionné. Avec quelle inquiétude Lucie attend l'instant où le jeune officier doit venir, avec quelle impatience elle accuse la pendule de marcher trop lentement ; combien de fois elle jette dans la rue un regard explorateur !.... Avec quelle joie, de son côté, Ferdinand accourt près de celle qu'il adore.... Et lorsque, réunis ensemble, par la contrainte de leur contenance, par l'embarras de leur conversation, ils trahissent à des yeux moins clairvoyants que ceux de la jalousie les sentiments qu'ils éprouvent, ils sont loin de se douter des griefs qu'ils accumulent contre eux, dans l'âme de celui qu'ils regardent comme leur ami dévoué.

Étienne suit avec une rage d'autant plus profonde qu'il la concentre en lui-même, les progrès de l'amour de ses deux victimes, qui, sans crainte, sans défiance, s'abandonnent complaisamment à leurs douces illusions.

Lorsque, levant ses yeux sur son amant, Lucie rencontre ce regard qui la fascine, son teint se colore d'un carmin éclatant, son cœur se dilate, s'épanouit d'une joie pudique.... De son côté, Ferdinand est intimidé, une agitation intérieure paralyse son intelligence, sa conversation pâle et sans suite laisse deviner avec peine l'esprit élevé et l'instruction aussi variée que solide du jeune officier.

Lorsque Lucie, à son piano, promène sur le clavier ses doigts dont la souplesse expressive traduit, en suaves et sentimentales mélodies, les délicates impressions de son cœur, immobile derrière elle,

Ferdinand laisse errer son imagination dans un monde fantastique; sa main vacille lorsqu'il doit tourner le feuillet du cahier placé sur le pupitre.

Étrangers au jargon amoureux, Lucie et Ferdinand craindraient de ternir la pureté de leur âme, en empruntant au banal vocabulaire des déclarations d'amour l'expression des sentiments de leur cœur.

Cet état délicieux où deux âmes s'identifient dans un seul et même sentiment, où, comme une idole sacrée, la femme aimée est l'objet d'un véritable culte; où l'homme préféré devient pour l'amante un protecteur qu'elle vénère et que dans la faiblesse de son sexe elle regarde comme un maître chéri, cet état trahit toujours aux yeux d'un père ou d'un rival, le secret des amants, avant qu'eux-mêmes s'en soient fait mutuellement l'aveu.

Raymond suivait en toute confiance les progrès de cet amour; sûr de la délicatesse de Ferdinand, et se fiant d'ailleurs à la pureté de sa fille, non-seulement il ne voyait pour son cœur paternel aucun sujet d'alarmes, mais il appelait même de ses vœux une union qui plaçât Lucie aux mains d'un protecteur aussi capable et aussi digne de la rendre heureuse.

Par des insinuations adroites, faites d'un air de bonhomie joviale, Étienne a essayé d'appeler l'attention de Raymond sur les relations des jeunes gens; mais ses avis charitables sont demeurés sans effet, et il a dû renoncer à de nouvelles tentatives quand il a reconnu que l'amour de Ferdinand, loin

de déplaire au vieux militaire, ne fait que combler ses vœux paternels.

Dans cette conjoncture, Étienne sut encore cacher son désappointement et dissimuler sa haine, mais non sans jurer de détruire le bonheur de cette famille qui lui est devenue odieuse.

Un événement imprévu lui vint bientôt en aide et facilita l'accomplissement de ses affreuses machinations.

Un soir où Raymond, après avoir observé bien attentivement sa fille et Ferdinand, ne put plus douter de leurs sentiments, il conçut le projet d'inquiéter leur tendresse naissante, pour les punir de leur peu de franchise, car il croyait que les deux jeunes gens avaient déjà échangé entre eux des aveux dont ils lui faisaient mystère, à lui, si bon, si indulgent. La visite de son notaire lui fournit dès le lendemain l'idée d'une petite mystification bien faite pour effrayer nos amoureux.

L'homme de loi était venu pour régler quelques affaires d'intérêt avec Raymond, et à l'issue de la conférence qui avait été assez longue, celui-ci fit appeler sa fille, et lui dit d'un ton grave et solennel :

— J'ai à te communiquer, ma chère Lucie, un projet d'une grande importance pour tous deux. Je suis âgé; affaibli par mes campagnes et mes blessures, la mort peut me frapper inopinément, et tu resterais seule dans ce monde, sans guide et sans appui. Bien souvent, j'ai envisagé avec inquiétude

l'avenir qui t'attendrait, bien des fois j'ai ardemment désiré pouvoir lier ton sort à celui d'un honnête homme, capable de te protéger quand je ne serai plus.... Par un bonheur auquel j'étais loin de m'attendre, M. Lebrun, notre notaire, vient de me demander ta main pour un jeune banquier d'ici, homme du plus grand mérite, qui t'a remarquée à l'église et à la promenade. J'ai accueilli cette demande avec empressement, et si les renseignements ultérieurs que M. Lebrun prendra encore, sont aussi favorables que les premiers, il nous présentera dimanche prochain ton prétendant.

Dès le préambule de cette allocution, Lucie a perdu contenance; elle veut s'appuyer sur le dossier d'un fauteuil, mais ses genoux fléchissent et elle se laisse tomber sur le sopha, troublée, interdite, sans pouvoir proférer une seule parole. Cependant les derniers mots de son père la font sortir de son accablement; en s'entendant menacer d'une entrevue si prochaine, entrevue qu'elle redoute et déteste, elle sanglotte et se jette aux genoux de son père.

— Ah! s'écrie-t-elle, que viens-tu me parler de mariage, à moi si heureuse près de toi! Tu ne m'aimes donc plus, puisque tu songes à m'éloigner, à me chasser! Je ne veux pas me marier, je ne veux pas me séparer de toi. — Oh! non, jamais je ne pourrai te quitter, et mon seul bonheur sera de vivre auprès de mon père!

— C'est bien ce que je désire aussi, mon enfant,

et c'est précisément pour pouvoir terminer mes jours tranquillement et près de toi, que j'accorderai ta main à ce jeune homme; car j'entends bien que vous me gardiez près de vous, et que vous me soigniez dans ma vieillesse.

— Non, mon bon père, reprend Lucie de plus en plus alarmée, cela ne peut pas être; je ne puis, je ne veux pas me marier. Vois-tu bien, si je me mariais, je craindrais de ne plus tant t'aimer, et jamais je ne voudrais aimer personne autant que toi.

— Êtes-vous bien sûre de ce que vous me dites-là, Mademoiselle, dit Raymond en affectant un air sévère?

Interdite, confuse, Lucie qui ne se doute pas du piége, n'ose encore avouer ses sentiments pour le jeune officier, mais malhabile à feindre, elle ne peut comprimer plus longtemps l'élan de sa franchise naturelle, et la confiance sans bornes qu'elle a dans l'indulgence de son père, lui donne la force de balbutier un pénible aveu.

— Pardonne-moi, dit-elle enfin en cachant sur le sein paternel sa figure qu'illumine un vif incarnat de pudeur, pardonne-moi, mon père, je ne puis me marier avec le jeune homme dont te parle M. Lebrun; je te l'avoue, j'en aime un autre, mais pas autant que je t'aime toi-même.

— Ingrate enfant, lui répond Raymond en la pressant sur son cœur, je le sais bien que tu en aimes un autre, je sais aussi que cet autre s'appelle Ferdi-

nand. Et tu me cachais tes sentiments, à moi qui ne veux que ton bonheur, à moi qui ne mérite pas une pareille défiance!

— Mais,.... balbutie Lucie confuse et dans un chaste embarras, devais-je te faire cet aveu quand lui-même ne m'a pas encore dit s'il m'aime?

— Ah! ma pauvre Lucie,.... imprudente enfant,.... tu l'aimes et tu ne sais pas s'il te paye de retour! que deviendras-tu donc s'il ne partage pas tes sentiments?

— Mais, répond naïvement Lucie, quoiqu'il ne m'ait pas dit qu'il m'aime, j'en suis bien sûre.

— Fort bien, mon enfant, et s'il en est ainsi, si ton amour a bien su lire dans le cœur de Ferdinand, sa discrète retenue ne le rend que plus estimable à mes yeux, et loin de lui refuser ta main, s'il la demande, je serais bien heureux de l'avoir pour gendre. Mais, dans ton inexpérience, ne te serais-tu pas trompée sur les véritables sentiments de M. Duhamel? A votre âge on s'illusionne aisément, on s'abandonne avec confiance à de vagues espérances que l'on se plaît à prendre pour des réalités; puis, fermant les yeux sur le danger, on se prépare un avenir de chagrins et de regrets amers. Maintenant que tu m'as ouvert ton cœur, il est de mon devoir de m'éclairer sur les intentions de Ferdinand, et dès ce soir, je lui demanderai une explication.

— Mon père, je t'en supplie, je t'en conjure, ne fais pas une telle démarche..., je n'oserais plus lever

les yeux... ; songe donc quelle honte ce serait pour moi, combien je serais malheureuse s'il te disait qu'il ne m'aime pas !

— Tu préfères donc, ma pauvre Lucie, te bercer d'illusions? Mais crois-moi, mon enfant, le soin de ta réputation exige avant tout que tu sortes de cette fausse position où je dois m'accuser tout le premier de t'avoir placée. Mes sympathies politiques m'ont fait accueillir, avec trop d'irréflexion peut-être, les visites quotidiennes de ces deux jeunes militaires, dont les assiduités auprès de nous peuvent donner lieu à des interprétations fâcheuses. Moi aussi je crois que Ferdinand t'aime et serait heureux d'obtenir ta main. Mais il est temps qu'il se déclare, car je ne puis désormais le recevoir chez moi qu'au titre officiel de futur époux de ma fille.

Dans la soirée Ferdinand et Étienne sont venus presque en même temps faire leur visite habituelle au vieux militaire qu'ils ont trouvé seul, car Lucie est restée dans sa chambre. Raymond accueille les visiteurs avec son affabilité ordinaire; son regard scrutateur observe à la dérobée Ferdinand, dont le désappointement est visible, et qui, étonné, inquiet de ne pas voir Lucie, n'ose cependant, dans son embarras, s'informer de la cause de cette absence; au moindre bruit du dehors il tourne vivement la tête, jette de tous côtés un coup d'œil interrogateur, regarde tristement le piano qu'il est désolé de trouver ce soir muet et délaissé.

Pour Raymond, les pensées de Ferdinand sont

à jour; il lit dans ses traits, dans son maintien, tous les tourments du jeune officier. Étienne seul alimente la conversation que le vieux commandant, qui se livre à une gaîté inusitée, assaisonne de réparties joviales.

De plus en plus embarrassé, Ferdinand s'efforce enfin, d'une voix timide, qu'il tâche en vain d'accentuer avec fermeté, à demander si Lucie est sortie ou indisposée.

— Y pensez-vous, mon cher ami? dit en riant Raymond. Vous savez que Lucie ne sort jamais sans moi, et si elle était indisposée, vous ne me verriez pas aussi gai que je le suis. Du reste, elle prendrait mal son temps pour être malade d'autre chose que de joie. Oui, mes chers amis, réjouissez-vous avec nous; je veux vous faire confidence, sous le sceau du secret, d'un événement de famille que j'ai intérêt à ne pas voir divulgué avant huit jours.... Il y a deux heures à peine, j'ai accordé la main de Lucie à un jeune banquier de notre ville, et nous comptons sur votre obligeance, Ferdinand, pour la cérémonie du mariage. Lucie ose espérer que vous ne refuserez pas d'accepter le rôle de garçon d'honneur.

Un éclair de joie féroce brille dans les yeux d'Étienne; il savoure avec délices le plaisir de jouir de l'accablement du pauvre Ferdinand, dont la pâleur subite et le visage défait trahissent la profonde émotion....

Mille idées confuses se croisent dans la tête du

jeune officier, une sueur froide couvre son front, ses jambes peuvent à peine le soutenir..., il est près de se trouver mal. Mais devant lui sont deux hommes qu'il ne faut pas rendre témoins de sa faiblesse; cette pensée lui donne la force de se maîtriser et de concentrer en lui-même toute sa douleur.

— Vous êtes indisposé, mon lieutenant, lui dit Étienne avec un sourire satanique, tandis que Raymond, inquiet de la portée de sa plaisanterie, ne sait comment se tirer, en présence d'un tiers, du mauvais pas où il s'est si légèrement engagé.

— En effet, mon ami, ajoute Raymond en s'adressant à Ferdinand, vous paraissez malade. Un verre d'eau sucrée vous remettra peut-être; attendez un peu, je sais le remède qu'il vous faut.

Il disparaît....

Pendant ce temps, le jeune officier, les yeux troublés, n'est plus maître de ses sens; il veut se retirer, et cherche en trébuchant son schako sur le meuble où il l'a déposé en entrant. Au moment où il va tourner le bouton de la porte, apparaît Raymond tenant par la main Lucie, qui, tout en larmes, embellie par ce reflet de pudeur qui sied si bien à l'innocence, suit machinalement son père.

— Où allez-vous ainsi, Monsieur Duhamel? dit Raymond; vous partez sans prendre congé? restez donc pour complimenter Lucie et lui dire si vous voulez être son garçon d'honneur,... puis, après une courte pause, il ajoute : ou si vous aimez mieux devenir... son époux.

La commotion électrique est moins rapide, moins puissante que le mouvement simultané des deux amants, qui s'élancent dans les bras du vieux militaire. Leurs yeux baissés, il y a une seconde, sont éclairés par d'ineffables rayons de bonheur, et les larmes de joie qu'ils répandent, font briller d'un éclat plus vif encore le feu qui scintille dans leurs regards.

— Méchants enfants, dit Raymond, vous m'avez fait bien du mal en me cachant vos sentiments, mais je suis assez vengé!... et il les serre sur sa poitrine avec une indicible effusion de sensibilité.

Spectateur forcé de ce dénouement imprévu, Étienne dévore avec fureur sa haine et sa soif de vengeance. Composant ses traits avec toute l'adresse que lui laisse sa surprise, il a la présence d'esprit d'attribuer à sa joie le trouble qui se décèle malgré lui.

Avec l'art du Tartufe le plus raffiné, il est parvenu à ne donner prise à aucun soupçon; il pousse la dissimulation jusqu'à embrasser Raymond et les fiancés. Mais les félicitations et les vœux de bonheur qu'il ose proférer avec l'apparente franchise d'un véritable ami, il les traduira bientôt en actes inspirés par la plus vile lâcheté, par le besoin qu'il éprouve de ruiner le bonheur de ses victimes.

Tout à sa joie, Raymond appelle la bonne Marianne qui pleure de contentement; il lui ordonne d'apporter quelques bouteilles de vieux Bourgogne, pour trinquer à l'heureuse issue de ce petit drame.

Lorsque tout le monde est un peu remis, le vieux commandant, avec sa franchise militaire, raconte gaîment son stratagème. Les jeunes amants baissent les yeux, et goûtent avec délices le bonheur inespéré, il y a un instant, d'entrevoir dans un avenir peu éloigné la réalisation de leurs vœux.

CHAPITRE VI.

LA CALOMNIE.

Peu de jours après cet événement, dévotement agenouillée dans son oratoire, une vieille dame, absorbée dans sa prière, exhale cependant par intervalles de profonds soupirs qui dénotent ou une peine intérieure, ou une piété sincère. Son âge semble marqué entre cinquante et cinquante-cinq ans; ses cheveux, d'un noir de jais, sont parsemés de nombreux filets d'argent; la pâleur de son visage, sa maigreur, l'expression douloureuse de ses yeux bruns cernés d'un cercle bleuâtre, annoncent que cette femme a beaucoup souffert. On devine que l'infortunée cherche à dominer par des pensées pieuses le souvenir des chagrins qui l'ont accablée.

Cette femme, type de la résignation, c'est Mme Duhamel, la mère de Ferdinand. Veuve à trente ans d'un négociant de Lyon, qui, mort à la fleur de l'âge, lui avait laissé un nom estimé et une fortune considérable, Mme Duhamel avait refusé les nombreux partis qui s'étaient disputé sa main, et se vouant exclusivement à l'accomplissement de ses devoirs maternels, avait consacré tous ses soins à

l'éducation de ses trois enfants, et à la prospérité du commerce que lui avait légué son époux.

Ferdinand, âgé d'un an à peine lors de la mort de M. Duhamel, était l'enfant chéri de sa mère, qui, sans lui accorder une préférence injuste sur ses autres enfants, le laissait cependant jouir du privilége qu'ont d'ordinaire les derniers nés, d'exciter, à cause de leur faiblesse, cet intérêt plein de sollicitude qu'on ne porte pas toujours aux aînés.

C'est grâce à cette condescendance maternelle, que Ferdinand, entraîné par une vocation irrésistible, avait réussi, non sans peine, à faire approuver à sa mère, que cette détermination affligeait, sa résolution d'embrasser la carrière des armes, et à l'âge de dix-huit ans, il était entré à l'école militaire.

Vers cette époque, Mme Duhamel s'était retirée du commerce en cédant son établissement à son fils aîné et à un jeune commis qui, depuis quinze ans attaché à la maison, avait obtenu la main de la sœur de Ferdinand. Duhamel aîné avait, ainsi que son beau-frère, secondé laborieusement sa mère et contribué à maintenir en voie de prospérité la maison de commerce dont ils prenaient la suite.

Une série de malheurs vint dès ce moment fondre sur cette famille, jusqu'alors heureuse. La sœur de Ferdinand était morte après une année de mariage à peine, en couches d'un enfant qui ne lui survécut que de quelques jours. Le gendre de Mme Duhamel, se démasquant alors, vint faire valoir rigoureuse-

ment ses droits à l'héritage de son enfant, et se remaria, très-peu de temps après, avec une jeune fille pauvre qu'il aimait depuis longtemps, mais que par intérêt il avait d'abord sacrifiée à Mlle Duhamel. La dissolution de la société fut la conséquence immédiate de ces événements.

Resté seul à la tête d'un établissement important, dont la marche s'entrava par le retrait des fonds prélevés par son ancien associé, Duhamel aîné ne tarda pas à éprouver de la gêne. Pour améliorer cette position devenue onéreuse, il se lança dans des spéculations hasardées, qui lui firent subir des pertes considérables. Désespéré d'avoir compromis un nom que son père avait honoré, il céda à la démoralisation, refusa d'accepter les secours généreux que lui offraient sa mère et son frère, et, n'écoutant que son désespoir, mit fin à ses jours.

En se retirant du commerce, Mme Duhamel s'était réservé en valeurs immobilières environ quinze mille francs de rente; Ferdinand possédait une fortune à peu près égale. A la mort de son fils aîné, elle avait fait de nombreuses mais inutiles tentatives pour engager le seul enfant qui lui restât, à quitter le service. Ferdinand n'avait pu se résoudre à se rendre aux vœux de sa mère.

Dans cette situation, isolée, dominée par le chagrin, la pauvre femme se jeta dans la dévotion et trouva insensiblement dans les consolations de la piété un soulagement à sa douleur. Les conseils apparemment sincères du confesseur dont elle avait

fait choix, lui inspirèrent une résignation qui ramena dans son cœur un peu de sérénité.

Adroit et insinuant, le père Lacroix avait su gagner la confiance tout entière de sa pénitente; il s'était rendu indispensable et était devenu non-seulement le confident des affaires spirituelles de sa dupe, mais exerçait encore une influence directe sur la gestion de sa fortune.

Affilié à cette même société qui, étendant ses ramifications au loin, avait englobé dans sa sphère d'action les frères Chipard, société envahissante qui sut toujours, avec la plus rare patience, voiler ses tendances astucieuses, le père Lacroix convoitait pour son ordre l'héritage de Mme Duhamel; il ne voyait d'obstacle à la réalisation de ses vues, que dans l'existence de Ferdinand. Aussi lorsqu'il apprit la manière heureuse dont le jeune officier avait pu se tirer de l'affaire de Caron, le révérend père, profondément dépité, exprima à ses correspondants de Strasbourg toute la contrariété qu'il éprouvait de cet événement, et leur reprocha leur maladresse d'avoir laissé échapper une si belle occasion de doter la compagnie d'une succession presque assurée.

Piqués d'honneur, ces dignes correspondants se trouvaient précisément en position de prendre une éclatante revanche. Secondés dans leur entreprise par Ignace et Étienne Chipard, ils cherchèrent à se réhabiliter dans l'esprit du révérend père Lacroix, en l'aidant à aliéner à Ferdinand l'affection de sa mère.

La dernière entrevue de Raymond avec Ferdinand

et Étienne devint pour eux un précieux prétexte à exploiter. Aussi le père Lacroix fut-il immédiatement instruit de tous les détails de cette affaire.

Ferdinand, de son côté, s'était empressé d'écrire à sa mère pour lui demander son consentement à l'union qu'il voulait contracter, et, dans sa joie naïve, il lui avait dépeint la scène qui avait précédé le consentement de Raymond.

Mme Duhamel avait, dès la réception de cette lettre, demandé conseil à son confesseur, qui feignit de ne rien savoir encore des projets de Ferdinand. Sur les instances de sa pénitente il avait promis de prendre, près d'un respectable curé de Strasbourg dont il se disait l'ami, les renseignements les plus exacts sur la position et la moralité de la famille Raymond.

Nous retrouvons le père Lacroix dans l'oratoire de la veuve, une dizaine de jours après. Il arrive chez elle muni d'une lettre qu'il prétend avoir reçue à l'instant de Strasbourg.

A l'air grave et composé de son confesseur, Mme Duhamel pressent qu'il lui apporte de mauvaises nouvelles.

— Je viens à regret, ma fille, dit-il en affectant un ton pénétré, vous annoncer que les renseignements que j'ai fait recueillir sur la famille à laquelle Ferdinand veut s'allier, sont loin d'être favorables.

La pauvre mère pâlit.

— Armez-vous de courage, continue le prêtre; songez que si Dieu nous réserve, à nous faibles mor-

tels, qui ne sommes que poussière, des épreuves quelquefois bien cruelles, la foi nous vient en aide pour les traverser; la foi seule nous donne la force de supporter l'adversité, et chaque triomphe que nous remportons sur la douleur est un échelon assuré qui nous rapproche de la félicité éternelle.

A ce préambule alarmant, la malheureuse femme répond avec une triste résignation et en baissant la tête :

— Que la sainte volonté de Dieu soit faite en toutes choses! Combien je rends grâce au Tout-puissant de ce que, à côté des grands malheurs que dans sa sagesse il fait peser sur mon existence, il vous ait placé près de moi comme un ange consolateur dont les saintes exhortations sont si puissantes, si encourageantes!

— Je n'ai fait que remplir des devoirs bien faciles jusqu'à présent, répond le prêtre avec onction, oui, bien faciles si je les compare à celui qui me reste à remplir aujourd'hui. Écoutez, ma fille, ce que vient de m'écrire mon excellent et vertueux ami de Strasbourg.

La pauvre mère, pleine d'anxiété, fascinée par le regard pénétrant de son confesseur, le visage décomposé par les angoisses, écoute en silence.

« Mon digne ami,

« Vous m'accuserez sans doute de m'être bien peu « empressé de répondre à votre bonne lettre; cepen-

« dant je puis vous assurer que ce retard ne doit pas « être imputé à la négligence. Vous ne douterez « plus de l'empressement que j'aurais mis à vous ré-« pondre plus tôt, lorsque vous saurez quelles dif-« ficultés j'ai eu à vaincre pour m'acquitter de la « mission que vous m'avez confiée. Avant tout, je « dois vous remercier d'avoir pensé à moi en cette « circonstance; il est si doux d'obliger ceux qu'on « aime, surtout lorsqu'ils sont, comme vous, des « hommes pieux et respectables, dont les vertus « évangéliques sont si pures....

« Une première difficulté que j'ai rencontrée a été « de découvrir le domicile du nommé Raymond; je « n'ai pu y parvenir qu'avec le concours bienveillant « des autorités civiles. Les autres recherches aux-« quelles j'ai dû me livrer, m'ont fourni les rensei-« gnements suivants dont je puis vous garantir l'en-« tière exactitude.

« Raymond est un officier retraité qui occupe avec « sa fille un étroit logement au second étage d'une « très-modeste maison dans laquelle se tient une es-« pèce de cabaret fréquenté par des soldats. Il doit « son grade à l'esprit d'intrigue qui le caractérise et « aux services clandestins qu'il rendait à ses chefs, « en exerçant sur ses camarades une surveillance qui « a fait plus d'honneur à sa souplesse et à sa ruse qu'à « sa délicatesse. Sa fille, âgée de dix-sept ans, est « d'un extérieur assez agréable et a reçu une instruc-« tion assez soignée. On ignore à quelle religion il « appartient, parce qu'il n'en professe aucune. On le

« soupçonne même d'être franc-maçon ; mais le fait « n'est pas prouvé. Il est veuf, sa femme était pro- « testante et sa fille suit la religion de sa mère. La « jeune personne étudie la musique et la peinture, « pour pouvoir tirer parti de ses talents et subsister « après la mort de son père, si auparavant elle ne « réussit pas dans ses tentatives matrimoniales avec « l'un ou l'autre des nombreux jeunes gens que le « père et la fille attirent chez eux.

« Il paraît qu'en ce moment ils espèrent parvenir à « leurs fins, grâce à la crédulité d'un jeune sous-lieu- « tenant d'infanterie, qu'ils ont su prendre dans leurs « filets ; ce jeune homme, entraîné par le père dans « un complot politique que la police eut bientôt dé- « couvert, n'a dû son salut, en échappant à ce guet- « apens, qu'au projet formé par Raymond de lui « faire épouser sa fille. Pour hâter la détermination « de leur dupe, ils lui ont fait croire qu'un riche ban- « quier d'ici voulait épouser la jeune personne.

« Je présume que l'intérêt que vous prenez à avoir « des renseignements sur ces gens, a pour but d'é- « clairer la famille de cet officier, qui est de Lyon et « que l'on dit très-crédule.

« Quant aux moyens d'existence du père, on ne « peut rien en dire de positif, si ce n'est que de « graves présomptions donnent la presque certitude « que, continuant à pratiquer son ancien métier, il « a joué dans le complot un rôle qui n'est rien moins « qu'honorable. Pour mieux préciser mon opinion « formée sur les assertions des personnes respec-

« tables que j'ai consultées, je pense que ce Ray-« mond est un intrigant habile, un agent occulte du « gouvernement, qui, dans ce siècle de perversité, « est obligé de se servir de pareilles gens.

« Je désire, mon digne ami, que ces renseigne-« ments vous suffisent pour ouvrir les yeux de la « famille du jeune officier, et, dans l'espoir que si « l'occasion de vous être utile se renouvelle, vous « disposerez de moi sans réserve, je suis, comme « toujours, mon digne et vertueux ami, votre très-« dévoué frère en Jésus-Christ.

« L'abbé CHARDEL. »

— Mon Dieu ! à quels malheurs me réservez-vous ! s'écrie la pauvre mère. Ah ! mon père, je vous en supplie, ne m'abandonnez pas, guidez-moi, aidez-moi à arracher mon enfant à l'abîme où il va si aveuglément se précipiter.

— La miséricorde de Dieu est grande, ma fille, répond d'un ton hypocrite le confesseur,... il ne vous abandonnera pas, il inspirera de meilleurs sentiments à votre fils, qui ne restera pas sourd aux conseils, aux prières d'une aussi bonne mère.

— Oui, mon père, j'espère, je sens que mon Ferdinand ne repoussera pas mes prières ; il est bon, il est généreux, il ne résistera pas à mes supplications, il ne balancera pas un instant entre sa mère et une pareille créature. Je pars aujourd'hui encore me jeter à ses pieds.

— Gardez-vous-en bien, ma fille, croyez-en mon

expérience, votre présence à Strasbourg ne serait pas aussi efficace qu'une lettre bien sentie. Écrivez dès aujourd'hui à Ferdinand, ne heurtez pas de front un caractère aussi bouillant, faites en sorte de gagner du temps, ne vous engagez pas, mais ne lui promettez rien. Écrivez-lui en mère tendre et indulgente; dites-lui qu'il est encore bien jeune, qu'il vous répugnerait de lui voir épouser une protestante; faites-lui comprendre ce qu'une scène comme celle où on lui a mis le marché en main, a d'insolite; mais surtout ne stimulez pas sa passion en dénigrant la jeune personne; dans vos lettres ultérieures, vous l'amènerez insensiblement à écouter votre voix.

Mme Duhamel se rend à ces conseils que la prudence semble avoir dictés; et le même jour, elle écrit à Ferdinand, la lettre convenue.

De retour chez lui, Lacroix pour assurer doublement la réussite de son intrigue, imagine la lettre suivante qu'il fera parvenir indirectement à Raymond dont le point d'honneur ombrageux devra faire beau jeu à l'astucieux jésuite; et, prudent, dans ses moindres actions, il a soin de faire écrire cette lettre par sa gouvernante, afin de produire, à la faveur d'une écriture de femme, une plus complète illusion.

Voici la missive que lui inspira sa ruse infernale:

« Mon excellent Ferdinand,

« J'ai appris avec une joie que je ne puis t'exprimer, la bonne nouvelle que tu me donnes. Je puis

« donc enfin espèrer une amélioration à ma posi-
« tion, qui, comme tu le sais, est devenue bien pré-
« caire, depuis que par le suicide de ton malheu-
« reux frère, j'ai été privée de la plus grande partie
« de mes faibles ressources. Combien je suis sen-
« sible au plaisir que tu éprouves de pouvoir encore
« venir à mon aide sans t'imposer de privations....
« tu es si bon fils, mon excellent Ferdinand! Que
« tu as été bien inspiré en acceptant la mission que
« tu as remplie avec tant d'habileté dans l'affaire
« de cet imbécile de Caron, puisqu'outre l'argent
« qu'elle t'a valu, tu as pu par cette occasion t'in-
« troduire chez la personne dont tu me parles!

« Maintenant, mon enfant, sois toujours aussi pru-
« dent que tu l'as été; tu es en bon chemin. Informe-
« toi bien exactement si la fortune du père est aussi
« considérable que tu le présumes, car, qui sait si ce
« M. Raymond ne se trouve pas dans la même posi-
« tion que moi, à qui l'on attribue, comme tu le sais,
« plus de rentes que je n'ai de capital; et si tes ren-
« seignements sont favorables, il faudra dans notre
« intérêt te décider. Quoique tu n'aimes pas cette
« petite, que tu trouves cependant jolie, spirituelle
« et bien élevée, quoique tu dises que tu ne l'épou-
« serais que par dépit de voir Mlle Joséphine te re-
« fuser, garde-toi bien de laisser échapper une si
« belle occasion; l'amour viendra plus tard. Re-
« nonce à te bercer de l'espoir d'obtenir la main de
« Joséphine, son père paraît avoir conçu des doutes
« sur notre position, car la froideur qu'ils me té-

« moignent tous deux est telle que je dois prévoir « un refus formel à une demande de ta part. Ac« complis donc, mon cher Ferdinand, ce sacrifice, « pour ton bonheur, et par considération pour « moi.

« Ne commets pas d'inconséquences, ne te jette « pas à la tête de ces gens-là, tu vois bien qu'ils en « tiennent pour toi, puisque le père a eu recours à « ce coup de théâtre, pour t'amener à te prononcer. « Je le répète, cette scène si habilement préparée « me donne des soupçons sur la réalité de la fortune « que tu lui supposes; assure-toi sous main de sa « position financière. Pour les maintenir dans leurs « bonnes dispositions, fais leur entendre que tu « éprouveras des difficultés pour obtenir mon con« sentement, surtout à cause de la religion de la « jeune personne. Dis-leur que j'exige que tu at« tendes encore quelques années, cela fera bon ef« fet, et bientôt sans doute le père et la fille m'acca« bleront de sollicitations auxquelles je feindrai de « ne me rendre qu'à grand'peine. En attendant, et « pour succroît de précaution, cherche à mettre la « jeune personne dans une position équivoque; cela « ne t'engage à rien si sa fortune ne vaut pas la peine « de donner une réparation; et, dans le cas contraire, « nous pourrions dicter des conditions, par les« quelles il faudra bien passer si la fille est compro« mise. Tu me dis qu'il te reste des fonds de l'affaire « Caron et que tu veux m'en envoyer encore une par« tie. Garde cet argent, mon enfant, il te servira à

« jouer l'homme riche près de Raymond et de sa « fille ; du reste je n'en ai pas besoin en ce moment. « Avec les deux cents francs que tu m'as envoyés « j'ai payé mon loyer et mon bois ; tu sais combien « je suis économe, sois donc sans inquiétudes à mon « égard. Plus tard, j'accepterai tes bienfaits.

« Adieu, mon bon Ferdinand, je te recommande « de nouveau la plus grande circonspection dans « toute cette affaire.

« Je t'embrasse comme je t'aime et suis pour la « vie ta tendre mère.

« Ve DUHAMEL »

Une fois confectionnée, cette épître fut jetée à la poste, à l'adresse de Ferdinand ; elle partit de Lyon en même temps que celle écrite par Mme Duhamel, et une troisième lettre renfermant les instructions que le père Lacroix avait jugé nécessaire de donner aux frères Chipard. Ferdinand reçut la lettre de sa mère ; mais la lettre fabriquée fut, suivant les prescriptions du jésuite, interceptée et ouverte par Étienne. Cette soustraction ne fut point difficile pour le sergent-major Chipard qui occupait au régiment l'emploi de vaguemestre, que ses chefs lui avaient conféré à dessein, pour pouvoir, au moyen de la violation du secret des lettres, exercer un espionnage plus sûr sur tout le personnel du corps.

Dans la soirée du jour où il reçut sa lettre, qui tout en le contrariant un peu ne l'inquiétait nullement, Ferdinand se rendit chez Raymond et y fut

bientôt rejoint par Étienne, qui depuis quelques jours était moins empressé à faire ses visites du soir. Interpellé sur la cause de son absence, il dit en souriant qu'il n'avait pas voulu être indiscret près des jeunes fiancés. Et quand donc, ajouta-t-il, célébrerons-nous la noce?

A cette question amenée avec beaucoup de naturel, mais dans une intention perfide, Ferdinand répondit d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant :

— Ceci dépend encore de ma mère, qui m'a écrit aujourd'hui, non pour m'opposer son *veto*, mais pour me faire quelques objections. C'est sans doute pour ne pas déroger à un usage patriarcal, qu'elle a cru devoir élever quelques difficultés, et devinez sur quoi?.... Sur mon âge d'abord; elle ne me croit pas assez mûr pour le mariage; puis, par un préjugé de catholique beaucoup trop fervente, elle craint pour le salut de mon âme, si j'épouse une femme protestante?.... mais tout cela ne m'effraie aucunement, et une seconde lettre que je vais lui écrire lèvera, j'en suis sûr, tous les obstacles.

Ni Raymond, ni Lucie ne furent choqués de ces observations de la mère de Ferdinand; mais la jeune fille aurait voulu, par pure curiosité féminine, prendre connaissance de cette lettre que son amant s'obstinait à ne pas lui donner à lire, à raison de quelques phrases un peu désobligeantes pour Raymond qui s'y trouvaient. De ce refus résulta un peu de froideur, une certaine contrainte, qui ne se dissipèrent pas entièrement dans la soirée, et Ferdi-

nand partit avec une mine un peu rembrunie, tandis que Lucie affectait un petit air boudeur.

En se retirant avec le jeune officier, Étienne a eu soin de laisser tomber adroitement la lettre fabriquée par Lacroix et portant le timbre de Lyon. Raymond la trouve et ne croit pas commettre d'indiscrétion en en prenant lecture.

Pendant qu'il lit cette infâme épître, le vieux soldat passe par toutes les phases des passions les plus violentes : l'indignation, la colère, le mépris, la vengeance, bouleversent alternativement son âme. Quoi ! lui, soldat plein d'honneur, allait devenir, sans ce hasard providentiel, dupe d'un misérable intrigant, d'un vil espion ! Quoi ! sa bonne Lucie aurait pu devenir la compagne d'un monstre de perversité qui ne l'épousait que par spéculation !

Il ne peut de toute la nuit fermer les yeux ; mille projets de vengeance se succèdent dans sa tête. Tantôt il s'arrête au parti de demander raison à Ferdinand de son affreuse dissimulation, tantôt il est décidé à le confondre publiquement.

Fatigué enfin de sa longue insomnie et des agitations multipliées qui le tourmentent, il devient plus calme et s'arrête au parti de ne punir que de son mépris celui qu'il regarde comme un objet d'opprobre. Cette résolution prise, il se lève dès que le jour a commencé à poindre et écrit à Ferdinand ce qui suit :

« Monsieur,

« Je serais désolé, que votre vertueuse mère se fît

« violence pour consentir à devenir la belle-mère « d'une protestante, et je respecte trop ses scru- « pules religieux pour ne pas vouloir lui épargner ce « nouveau sujet d'affliction.

« Comme elle, j'ai d'ailleurs réfléchi que vous êtes « bien jeune, et j'aime trop mon enfant pour abdi- « quer en votre faveur le soin de la rendre heureuse. « Je regrette, Monsieur, de vous avoir peut-être mis, « par mon imprudence et mes ouvertures irréfléchies, « dans la position de faire sur la main de ma fille des « projets dont la réalisation contrarierait votre res- « pectable mère. En conséquence, Monsieur, veuillez « bien la tranquilliser et ne pas la laisser sous le poids « d'une préoccupation pénible. En outre, je vous prie « très-formellement de vous dispenser de vous pré- « senter encore chez moi, soit sous prétexte d'expli- « cations, soit pour toute autre cause. Je vous pré- « viens de même que vos lettres seraient aussi peu « reçues que vos visites, et qu'ainsi il est absolument « inutile que vous m'écriviez ou que vous fassiez « toute autre démarche conciliatrice.

« Votre très-humble serviteur,

« RAYMOND. »

Ce billet est remis à Marianne avec ordre de le porter à Ferdinand. Raymond, après avoir brûlé la lettre qui l'a tant indigné, s'enferme dans sa chambre pour se reposer des fatigues de la nuit.

CHAPITRE VII.

PRÉJUGÉS ET ENTÊTEMENT.

Lors de cet événement, Hector de Laberlandière était absent de Strasbourg. Avant de faire connaître les causes de son départ, il est indispensable que nous remontions plus haut et que nous jetions un coup d'œil sur l'existence antérieure de la famille du jeune séminariste.

Le vicomte de Laberlandière, en loyal gentilhomme, était resté fidèle au prince de Condé et ne l'avait quitté que sur ses ordres, après la dispersion des derniers débris de son armée. Il entra alors au service de la Russie. Les événements politiques l'ayant amené à Ratisbonne, où il dut faire un assez long séjour, il eut occasion de voir la jeune baronne de Scherzenbach, qui, orpheline, était retirée chez une vieille tante fort riche, dont elle était l'unique héritière. Le vicomte s'empressa de rechercher la main de la belle Allemande, non à cause des grâces personnelles qui la distinguaient, ni par un sordide calcul, mais uniquement en vue du nouveau lustre que cette alliance devait ajouter au blason des Laberlandière.

Comme toutes les jeunes filles de dix-huit ans, la

douce Amélie désirait voir arriver l'ère de son émancipation, avec d'autant plus d'impatience que la tutelle de sa très-noble et très-respectable tante était bien pour elle le joug le plus intolérable peut-être que jamais pupille ait eu à supporter. Obligée de subir les fastidieux entretiens de la vieille dame qui, sous prétexte d'initier sa nièce à la maussade science héraldique, ne cessait de faire passer sous ses yeux l'interminable panorama des Scherzenbach, depuis Gérold, compagnon de Witikind, jusqu'à Jean-George, le père d'Amélie, tué devant Mayence, la jeune orpheline était arrivée à cet état de prostration de l'intelligence, de désespoir sourd qui fait rechercher avec empressement un changement quelconque, que l'on préfère toujours, si chanceux qu'il paraisse, à la situation à laquelle on brûle de se soustraire.

Sous l'influence de cet invincible besoin de se mettre à l'abri des obsessions de sa tante, elle crut trouver un sauveur en M. de Laberlandière, et accueillit avec empressement sa demande, quoiqu'elle n'éprouvât pour lui pas plus d'affection que d'antipathie.

Mais, hélas! quelle déception lui était réservée, à elle, qui croyait que le vicomte, en parlant blason avec une exagération emphatique à la vieille dame, n'employait qu'un moyen diplomatique pour se concilier ses bonnes grâces. A peine mariée, elle reconnut avec douleur que le mauvais génie qui empoisonnait sa vie avait émigré du corps de la tante pour s'installer dans celui du vicomte, et se rappela

en gémissant la fable des grenouilles demandant un roi. Pour se guérir de l'ennui qu'elle éprouvait au récit mille fois récidivé des exploits des Scherzenbach, la jeune femme s'était condamnée à entendre le narré interminable des prouesses des Laberlandière, dont l'arbre généalogique remontant au temps de Pépin d'Héristal, a malheureusement poussé des ramifications d'une désespérante fécondité.

Il est digne de remarque que le défaut pour lequel une jeune fille aura éprouvé le plus d'antipathie, lorsque dans ses rêves d'avenir elle se représente l'époux que le sort lui donnera, est précisément celui qu'elle trouve le plus saillant dans l'homme auquel elle aura confié sa destinée.

Cette aversion anticipée est-elle le produit d'un pressentiment ou d'une fatalité aveugle, ou bien ne serait-ce pas plutôt l'effet du désenchantement qu'éprouve la jeune épouse qui ne trouve pas dans la réalité l'idéal plein de perfection qu'avait rêvé la jeune fille?

Quoi qu'il en soit, le fait existe. Interrogez cent femmes mariées, chacune vous dira que son mari la rend malheureuse précisément par le défaut qu'elle redoutait le plus de trouver en lui.

Ce fut avec une douleur amère que, devenue vicomtesse de Laberlandière, Amélie vit son époux plus assidu à compulser les vieux parchemins qu'elle lui avait apportés, que les riches mais prosaïques contrats de rente et de propriétés territoriales qui formaient sa dot. Cependant, assez maîtresse d'elle-

même pour pouvoir supporter sans murmures la ridicule manie de son époux, elle se résigna à prendre son parti, tout en priant son bon ange de mettre un terme à ses ennuis. Ses vœux furent en partie exaucés, et peu de temps après que la vieille tante eut été rejoindre dans l'empyrée ceux dont les hauts faits avaient été la marotte de toute sa vie, le vicomte reçut l'ordre de rejoindre l'armée. Restée à Ratisbonne, après une année de mariage, seule avec un fils qu'elle venait de mettre au monde, Amélie trouva dans les douceurs de la maternité une ample compensation à ses contrariétés antérieures.

Chaque année, il est vrai, le vicomte, profitant de la permission de venir près d'elle passer quelques semaines, s'efforçait de revenir sur son thème favori; mais la vicomtesse, sans le froisser, parvenait à modérer les accès de la passion héraldique de son époux.

La naissance d'une fille acheva de réclamer tous les moments de la jeune mère qui, à mesure que ses enfants avançaient en âge, s'appliquait à leur inculquer, en l'absence de leur père, des goûts diamétralement opposés à ceux que l'entêté gentilhomme cherchait à faire naître en eux.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Quand vint 1814, le vicomte de Laberlandière, qui était sorti de France avec les Bourbons, y rentra à leur suite et fut récompensé de sa fidélité par le grade de capitaine de cavalerie. En 1819 il était chef d'escadron, lorsque des infirmités contractées dans ses longues péré-

grinations l'obligèrent à quitter le service, et, pour se conformer aux désirs de sa noble compagne qui ne voulait pas trop s'éloigner de sa chère Allemagne, il s'était retiré à Strasbourg. En garnison à Nevers lorsqu'il prit sa retraite, il avait eu la précaution de se faire précéder à Strasbourg par le vieux Bernard, ancien soldat, à son service depuis vingt-cinq ans. Bernard était le factotum du vicomte, qui pouvait compter avec une confiance absolue sur le zèle et la fidélité du vieux domestique. En l'envoyant à Strasbourg, M. de Laberlandière l'avait chargé de louer un vaste appartement et de le meubler convenablement, afin que tout fût prêt à l'arrivée de la noble famille.

Soit que Bernard n'eût pu trouver ailleurs que chez Oswald un logement assez spacieux, soit que les produits de la fabrication du brasseur lui eussent valu la préférence, le vieux serviteur fit choix, pour ses maîtres, de l'appartement que nous leur voyons encore occuper au début de notre histoire.

L'indignation du vicomte, à son arrivée à Strasbourg, passa toutes les bornes. Non-seulement dans son orgueil aristocratique il était révolté à l'idée de se voir logé dans une brasserie, mais il était surtout indigné d'être obligé de vivre sous le même toit avec un de ces officiers parvenus de l'usurpateur. Aussi n'aurait-il pas ratifié le bail contracté en son nom, si sa fureur ne s'était traduite aussitôt en une maladie grave qui ne lui laissa pas le loisir d'élire ailleurs un domicile plus digne de sa noble origine.

Sa maladie fut longue ; une fois rétabli, son irritation s'étant un peu calmée, il eut occasion de s'apercevoir que le rustre d'en bas et le révolutionnaire d'en haut, c'est ainsi qu'il appelait Oswald et Raymond, n'étaient pas aussi féroces qu'il l'avait supposé d'abord. Il se décida donc à attendre patiemment la fin de son bail, non sans morigéner en toutes circonstances le pauvre Bernard sur son choix malencontreux.

En attendant, il occupait ses loisirs à récapituler ses titres généalogiques et ceux de sa compagne, qui, devenue de jour en jour plus indocile, s'était déclarée en pleine insurrection contre lui, dès qu'il entamait l'intarissable chapitre des aïeux. Quand tous les efforts de sa science héraldique eurent échoué de ce côté, le noble vicomte, se tournant vers ses enfants, entreprit de faire partager à Hector et à Isabelle son vaniteux engouement ; mais ici encore l'obstiné gentillâtre vint semer sur un sol ingrat. Sourd aux leçons paternelles, le jeune chevalier, à l'exemple de sa mère, avait refusé d'admettre les principes aristocratiques qu'on voulait lui inculquer. Quant à Isabelle, dont les idées s'étaient également éclairées au contact de la raison maternelle, elle n'osait, par une délicatesse toute filiale, fronder les préjugés nobiliaires de son père, et feignait d'approuver toutes ses exagérations politiques. Autant M. de Laberlandière s'applaudissait de cet apparent accord de vues entre lui et sa fille Isabelle, autant il maudissait le scepticisme roturier de Hector qui, re-

belle à toutes les remontrances paternelles, prenait plaisir à tourner en ridicule les doctrines surannées du vieux gentilhomme, et manifestait hautement ses sympathies pour tout ce qui n'était point titré.

Doué d'un tempérament robuste, d'une physionomie fraîche et avenante, Hector était à vingt et un ans un cavalier accompli; mais à cet âge où les jeunes gens ont d'ordinaire déjà choisi leur carrière, il n'avait encore pu, malgré plusieurs tentatives, découvrir sa vocation.

Il avait commencé en Allemagne et continué en France d'assez bonnes études; mais enthousiaste et facile à s'exalter, dépourvu de fermeté et de persévérance, il se rebutait au moindre obstacle. Une notion superficielle des sciences et des arts faisait briller sa conversation d'un vernis d'emprunt qui éblouissait d'abord, mais s'effaçait bientôt dès qu'une discussion approfondie venait mettre à nu toute la stérilité de sa faconde. Une certaine originalité qu'il tenait de son père, le portait parfois aux actions les plus bizarres; et si dans ses entreprises les plus singulières il lui arrivait souvent de manquer de persévérance, ce n'est pas que sa raison le fît reculer devant les inconséquences les plus extrêmes, mais bien parce que son inconstance naturelle l'entraînait vers quelque objet nouveau qui venait le captiver davantage.

Voltairien décidé, il avait puisé chez les encyclopédistes des principes d'égalité qu'il professait de bonne foi, et dont la manifestation blessait au vif le

vieux gentilhomme ; car Hector, non content de fronder toutes les opinions de son père, s'était encore mis en tête de l'endoctriner et s'obstinait à vouloir lui faire admirer Jean-Jacques et Diderot. Ces tentatives de prosélytisme mettaient le comble au chagrin de M. de Laberlandière, qui avait peine à se soustraire à la rhétorique révolutionnaire de son fils.

Dans son entêtement aristocratique, le vicomte ne put comprendre une telle perversité de principes de la part d'un Laberlandière, et son orgueil froissé le conduisant bientôt aux suppositions les plus absurdes, il vint à s'imaginer que puisque Hector était assez dépravé pour se faire partisan de Voltaire et de Rousseau, il ne pouvait être qu'un produit adultérin de quelque amour clandestin et roturier d'une infidèle épouse.

Cette idée qui, dans le principe, avait surgi sous la forme du doute, prit insensiblement consistance dans son esprit ; et se persuadant sérieusement que ses suppositions étaient des réalités, il finit un beau jour par manifester à la vicomtesse les soupçons qui bourrelaient son cœur.

La pauvre femme, en entendant ces imputations injurieuses, outragée à la fois dans ses sentiments d'épouse et de mère, ne put contenir sa profonde indignation ; si, tolérante et résignée, elle avait supporté sans murmures les nombreuses excentricités de son époux, sa résignation ne pouvait aller jusqu'à lui faire accepter d'aussi odieux soupçons. Une scène violente s'ensuivit, et Mme de Laberlan-

dière, décidée à se séparer de son mari, lui annonça sa résolution de se retirer en Allemagne.

M. le vicomte, qui n'avait de fermeté que quand on ne savait point lui tenir tête, fut effrayé du résultat de son imprudence, et se hâta d'implorer un généreux pardon. La pauvre femme, inébranlable d'abord, se laissa toucher par les vives supplications de Hector et d'Isabelle, et pour épargner à l'avenir de ses enfants la honte d'une pareille rupture, finit par renoncer à sa résolution dont elle leur avait laissé ignorer le motif.

Le vicomte, tiré de son erreur par l'accent de vérité avec lequel son épouse avait repoussé ses imputations, mu d'ailleurs par la crainte de se voir abandonné, accepta avec humilité son pardon ; mais comme il lui fallait absolument quelqu'un sur qui il pût impunément assouvir sa colère, il s'en prit à Voltaire et à Diderot, dont, au grand regret de Hector, les œuvres firent les frais d'un impitoyable auto-da-fé.

Cependant l'époque était arrivée où Hector devait enfin choisir une carrière. Le vicomte, dans l'opinion duquel la profession des armes était la seule qui pût convenir à un gentilhomme, avait fait admettre son fils à l'école militaire de Saint-Cyr. Hector n'y fit qu'un très-court séjour, et autant par aversion que pour fronder un préjugé paternel, il renonça bientôt à la carrière militaire.

Revenu à Strasbourg, il ne tarda pas à ressentir les effets de l'ennui, et dévoré par un immense be-

soin d'activité, il se décida, après de longues hésitations, à étudier le droit dans l'intention de se destiner à la magistrature.

Cette résolution fut un nouveau sujet d'affliction pour le vieux noble qui ne consentit qu'à regret et avec répugnance à cette espèce de pis-aller. Cependant, quoique désolé de voir son fils déroger en quelque sorte par cet abandon de la noblesse d'épée pour la noblesse de robe, il se résigna en gémissant, dans l'espoir que le glorieux nom des Laberlandière serait bientôt porté par un conseiller de cour souveraine.

Ce nouvel essai fut tenté avec aussi peu de succès que le premier.

En désespoir de cause et rabattant de plus en plus de ses préventions de caste, le vicomte voulut bien consentir à ce que son noble rejeton daignât faire à l'administration forestière l'honneur d'y prendre service; mais après deux mois de séjour à l'école de Nancy, le chevalier s'aperçut que ses destinées ne pouvaient davantage s'accomplir dans cette carrière.

Alors, il fut prudemment arrêté entre le père et le fils, que pour éviter de nouveaux mécomptes, Hector resterait pendant quelques mois à Strasbourg, afin de pouvoir peser bien mûrement la nouvelle détermination qu'il prendrait.

— Songez, chevalier, lui dit son père, que vous êtes le seul, l'unique Laberlandière, appelé par la Providence à transmettre aux générations futures ce nom illustre; songez que noblesse oblige et que vous

devez à nos ancêtres de perpétuer avec éclat la splendeur de notre maison.

Par un contraste bizarre, Hector ne voyait dans les remontrances paternelles que le côté ridicule de l'exagération et de la ténacité patriciennes, et plus son père se consumait en efforts d'éloquence pour le ramener à des principes plus dignes d'un gentilhomme, plus le fils mettait de chaleur dans la manifestation de ses opinions libérales. Cependant, pour se soustraire à des sollicitations incessantes, Hector, peu touché de tous les raisonnements du vicomte, sauf ceux concernant la perpétuation de leur noble lignée, lui promit, de guerre lasse, une décision prochaine, mais en se réservant *in petto* d'éluder les prescriptions paternelles à l'endroit du choix de la compagne qu'il se donnerait.

CHAPITRE VIII.

L'APPRENTI BRASSEUR.

Peu disposé à fréquenter les soporifiques soirées que son père voulait lui imposer, et ne se plaisant nullement dans les sociétés guindées où se professaient des principes incompatibles avec sa manière de voir, Hector visitait en revanche assidûment son ami Louis Oswald, le fils du brasseur.

Admis dans l'intimité de la famille, il ne tarda pas à s'apercevoir que la tournure plébéienne de Mlle Louise ne le cédait en aucune façon aux charmes aristocratiques des nobles héritières pour lesquelles son père cherchait à lui inculquer une respectueuse admiration ; il trouva même qu'elle les surpassait en fraîcheur, en modestie et en franchise, et insensiblement il conçut pour la jeune fille un sincère attachement qui ne tarda pas à se transformer en un sentiment plus tendre.

Comme toujours, prompt à se dissimuler les difficultés qui pourraient entraver ses projets, il n'hésite pas à se persuader que Mlle Louise est l'unique femme digne de perpétuer sa race. Cette considération, jointe à la répugnance qu'il éprouve pour toute étude sérieuse, lui inspire la singulière idée de se

faire brasseur. N'osant toutefois braver ouvertement son père, il s'imagine que tout en s'occupant de ce côté d'aplanir toutes les difficultés, il pourra se faire initier clandestinement à l'art pour lequel il croit ressentir une vocation décidée.

Louis, à qui il a fait part de son projet, emploie les raisons les plus sensées pour l'en détourner. Sourd aux conseils de son ami, Hector persévère dans sa détermination.

— Eh quoi! lui dit-il, tu partages ces préjugés absurdes et injustes qui enseignent qu'il y a sur terre deux races distinctes, dont l'une doit subvenir, à force de travail et de privations, aux luxueuses jouissances de l'autre? Tu dois bien savoir que ces honteux abus ont cessé avec la révolution qui en a fait justice. Nous ne sommes plus dans ce siècle où Jean-Jacques Rousseau pouvait dire avec vérité: « L'homme est né libre, et partout il est dans les « fers, » et depuis les sublimes protestations de l'abbé Sieyès et de Mirabeau, il n'y a plus..... Louis ne le laisse pas achever.

— Mon ami, laisse-là Jean-Jacques, l'abbé Sieyès, Mirabeau et leurs maximes. Songe que par le monde il y a des carrières dans lesquelles tu pourras te rendre plus utile que si tu embrassais un métier. Crois-tu que si ce n'eût été pour venir en aide à mon père, je n'eusse pas fait choix d'une autre profession?

A son tour Hector interrompt son ami, et, impitoyable avec ses citations, il continue:

« En faisant apprendre à Émile un métier, et en affirmant que la fille du bourreau peut ou doit pouvoir devenir la femme d'un conseiller au parlement, Rousseau a nettement tranché la question et indiqué le chemin que la nature a tracé aux hommes. Je me résume donc en te déclarant positivement que, malgré toutes tes objections, je persiste dans mon dessein; car, comme l'a fort bien dit Voltaire :

« Les mortels sont égaux, ce n'est pas la naissance,
« C'est la seule vertu, qui fait leur différence. »

En conséquence, j'attends de ton amitié que non-seulement tu m'apprennes ton art, mais encore que, pendant mon noviciat, tu n'aies pas la faiblesse de vouloir, sous prétexte de différence de rangs, m'assigner une besogne moins pénible qu'à mes compagnons de travail. »

A l'inverse de Hector, Louis avait conçu une idée toute favorable aux castes nobiliaires, et tandis que sa sœur avait fait sur le chevalier une impression profonde, Louis, en revanche, avait reconnu que Mlle de Laberlandière était douée, quoique de sang patricien, de qualités aussi précieuses que si elle eût été roturière.

De son côté, Isabelle avait bien souvent soupiré de regret, quand, de sa fenêtre, elle apercevait Louis au milieu des occupations de sa profession; bien souvent elle avait jeté sur Hector un regard de satisfaction et de reconnaissance, lorsqu'elle l'entendait vanter au vicomte les talents et les précieuses

qualités de Louis, avec lequel, du reste, elle n'avait jamais échangé une parole.

Réfléchi et posé, l'ami de Hector ne s'abandonnait pas à de trompeuses illusions; il avait mûrement pesé les obstacles qui s'interposaient entre Isabelle et lui, aussi refoulait-il dans son cœur l'amour qu'il éprouvait pour elle. Quoique sûr de trouver en Hector un fervent approbateur de ses vues, Louis ne l'avait pas rendu confident de ses sentiments, il craignait trop son caractère irréfléchi.

S'il avait pu se fier à sa prudence, il lui eût avoué qu'en le détournant si chaudement de l'idée d'embrasser la profession de brasseur, il avait surtout pour but de ne pas envenimer la haine du vicomte dont il connaissait les malveillantes préventions, et qui n'eût pas manqué d'attribuer aux suggestions du jeune brasseur la folle entreprise de Hector; mais ne pouvant faire valoir cette raison, qui seule, peut-être, eût pu faire impression sur son ami, il fut réduit à céder à sa volonté.

« Oui, disait Hector, l'homme doit à la société un travail assidu, la révolution a nivelé tous les rangs, comme les philosophes ont démoli tous les préjugés. Partant de là, je mangerai le pain que j'aurai gagné à la sueur de mon front, avec bien plus de jouissance que j'en éprouverais à me nourrir des mets succulents qui sont le partage d'une opulente oisiveté. La véritable noblesse consiste à se suffire soi-même et non à être lâchement à charge aux travailleurs. »

Vaincu enfin, moins par la force de ses raisonne-

ments que par ses obsessions continuelles, Louis consentit donc à ce que le jour du début de Hector fût définitivement fixé.

Procédant en conformité des us et coutumes de la corporation des brasseurs, Hector a été présenté au *Fax* [1], qui l'a agréé et a trinqué solennellement avec lui.

Hector, en se plaçant sous les ordres de ce chef ouvrier, lui réitère la recommandation déjà faite à Louis : Je ne veux, lui dit-il, être ménagé dans aucun des travaux les plus pénibles ; l'on ne peut commander aux autres qu'après avoir appris soi-même à obéir et à apprécier par une expérience personnelle les travaux que l'on exigera à son tour de ses ouvriers.

Voilà donc le chevalier de Laberlandière sur le point d'être installé dans la brasserie. Le grand jour de son initiation est arrivé. De très-bonne heure il se trouve dans l'usine ; il a passé une partie de la nuit à composer une harangue, dont une maxime de Jean-Jacques fournit le texte. Développant avec véhémence cette donnée, il démontre qu'il est du devoir de l'homme de payer par un travail personnel et manuel son droit de présence sur terre.

Prononcé avec feu, ce discours fait une impression

[1] On appelle *Fax*, dans les brasseries de Strasbourg, le premier garçon brasseur ; c'est lui qui commande aux autres garçons, leur distribue leur besogne, et remplit l'office de contre-maître.

profonde sur l'auditoire qui, ébahi et saisi d'un ardent enthousiasme, approuve par un triple applaudissement l'éloquence du jeune gentilhomme. Les apprentis, flattés de recevoir un tel collaborateur, lui décernent une ovation; dans une chaleureuse improvisation, le plus éloquent d'entre eux, organe de ses camarades, répond à Hector, le félicite et le décore, avec tout l'apparat d'usage, des insignes de sa nouvelle profession.

Ce témoignage de sympathie touche Hector jusqu'aux larmes; son émotion lui permet à peine de répliquer à l'orateur et de remercier ses nouveaux camarades de la réception cordiale qu'ils viennent de lui faire.

La voix impérieuse du devoir, dont le Fax est l'interprète officiel, met un terme à ces touchantes manifestations.

Le signal est donné, la besogne commence. Les bras nus, chaussé de grosses bottes graissées, vêtu d'un pantalon de toile bleue, le néophyte est plein d'ardeur; une serpillière en toile grise complète son costume et retient coquettement un petit maillet bien mignon, en cuivre bien brillant, don précieux de ses compagnons.

D'un bras nerveux il débute avec une adresse qui lui vaut l'approbation générale. Le Fax lui-même le complimente, le présente aux autres apprentis comme un modèle à imiter, et pronostique gravement qu'il y a en Hector de l'avenir. Il lui fait même entrevoir qu'avant six mois, il abdiquera en sa faveur la direc-

tion des germoirs et lui déléguera une partie de son autorité.

Sans se laisser éblouir par cette perspective flatteuse, Hector est cependant vivement ému, et reçoit avec modestie les éloges qu'on lui décerne.

Il remercie le Fax avec effusion, lui serre la main avec une respectueuse déférence et réclame ses ordres pour une nouvelle besogne. Investi de la mission d'échauder et de rincer quelques tonneaux, il vole tout aussitôt à son poste.

Malgré son sang-froid apparent, les louanges dont il vient d'être l'objet, l'ont un peu exalté.... il veut redoubler de zèle; autant sous l'influence de cette émotion que sous celle de la vapeur de l'eau bouillante qu'il porte dans un énorme broc, il commence son opération. Puis, sans calculer la force d'expansion de la vapeur, il roule et agite vigoureusement une première barrique. L'agitation qu'il produit hâte la dilatation de la vapeur, un sifflement aigu, précurseur du danger, mugit dans l'intérieur du fût; encore inexpérimenté, Hector ne se met pas sur ses gardes.... subitement la bonde est lancée contre lui avec un fracas épouvantable;.... il est couvert d'eau bouillante, et renversé.

Au bruit de la détonation, Louis et tous les ouvriers sont accourus près de lui; ils le relèvent et l'aspergent de copieuses douches d'eau froide; un apprenti est dépêché à la pharmacie.

Au même moment le vicomte de Laberlandière rentrait de sa promenade du matin; au détour de la porte

cochère il est croisé et renversé par le jeune garçon.

— Ah! Monsieur le vicomte, pardonnez-moi, s'écrie le malencontreux condisciple d'Hector, tout en relevant M. de Laberlandière et en ramassant son chapeau et sa canne lancés, par le choc, dans le ruisseau; pardonnez-moi, je courais à la pharmacie chercher des remèdes pour M. votre fils.

— Des remèdes pour mon fils!.... s'écrie le vicomte effrayé; que lui est-il donc arrivé?

— Il a, balbutie le garçon.... c'est, M. le vicomte,... c'est que M. Hector.... a été échaudé.

— Échaudé, s'écrie M. de Laberlandière!

— Oui! échaudé, répond piteusement le garçon.

— Échaudé, échaudé, continue le vicomte, qu'est-ce que cela signifie?

— C'est qu'il n'a pas été assez prudent, et cependant il avait aidé à jeter la première trempe avec une telle adresse, que nous ne pensions pas qu'en rinçant des tonneaux il s'y prendrait aussi....

— Première trempe,.... rinçant des tonneaux.... répète le vicomte stupéfait!

— C'est malheureusement trop vrai.... un si bon camarade qui promettait tant....

— Un si bon camarade, à toi.... s'écrie le vicomte au paroxisme de l'indignation, passe ton chemin, manant, et ne cherche pas à t'excuser de ta brutalité en proférant de tels mensonges.

Il lève la canne sur le garçon qui s'esquive prudemment.

Resté seul sur le seuil de la porte cochère, le vi-

comte se recueille, écoute un instant, et ne sait s'il rêve ou s'il est bien éveillé.

Un bruit de voix parmi lesquelles il distingue celle de son fils, s'est fait entendre. Il se dirige machinalement vers la brasserie.

En entrant dans l'usine, il ne peut en croire ses yeux.... A la vue du spectacle qui s'offre à ses regards, il s'arrête comme pétrifié; son teint devient livide, ses lèvres se couvrent d'écume, son regard lance des éclairs. Il verrait l'usurpateur en personne entrer triomphalement dans Strasbourg, qu'il serait moins surpris, moins indigné qu'il ne l'est en trouvant dans un pareil état l'héritier présomptif du nom de Laberlandière.

Nullement touché des souffrances que son fils paraît endurer, le vieux gentilhomme est tout à l'indignation qu'il éprouve, en voyant une pareille énormité, un aussi criminel oubli de son rang.

Hector, les traits contractés par la douleur, est assis sur un baril posé de champ, et reçoit de Louis et du Fax les soins les plus affectueux; tous deux lui font des lotions réitérées.

— Et le garçon avait raison, murmure entre ses dents le vicomte!....

Il attache sur son fils un regard foudroyant, puis se décide enfin à lui adresser la parole.

— Qu'est-ce à dire, Monsieur le chevalier, quel est ce travestissement, sommes-nous en carnaval?

Hector, dont les brûlures ont aigri l'humeur, mais qui, par amour-propre, n'avait pas voulu trahir ses

souffrances, accueille avec amertume les interpellations de son père, et pense trouver un dérivatif à sa douleur en exprimant des sentiments qui doivent infailliblement révolter le vieil émigré.

Encouragé d'ailleurs par la présence de ses compagnons, exalté surtout par celle de Mlle Louise, qui, en apprenant son accident, est accourue près de lui, il prend un ton dogmatique, et accentue gravement ses paroles.

— Il ne s'agit, mon père, ni de travestissement, ni de carnaval; le costume que je porte est celui que je porterai toujours,... il est aussi noble que l'uniforme;... désormais l'atelier sera mon champ de bataille, car l'homme qui travaille acquiert plus de droits à la gloire que celui qui va porter le fer et la flamme sur le territoire étranger.... Watt et Jacquard éclipsent Turenne et le maréchal de Saxe, et il y a plus d'honneur pour l'ouvrier qui, dans le but d'être utile à l'humanité, s'expose à être échaudé ou estropié, qu'il n'y en a pour le soldat qui, instrument aveugle et servile d'un chef ambitieux, se fait sabrer ou mitrailler sans trop savoir pourquoi.

En entendant proférer de telles maximes, le vicomte est au comble de la fureur; sans s'abaisser à une réfutation, il se découvre respectueusement, et élevant vers le ciel un regard douloureux, il s'écrie d'une voix émue :

— Mânes vénérées de mes aïeux! vous illustre Roger de Laberlandière, tué à Créquy! vous noble Gualbert de Laberlandière, blessé à Fontenoy, et

vous tous, mes glorieux ancêtres, secouez la poussière de vos tombes, venez entendre les profanations de celui qui porte votre nom ! Venez flétrir l'ouvrage de nos infâmes philosophes,... venez, criez avec moi anathème !...

Cette prosopopée calme un peu son courroux, puis il continue après un moment de silence, pendant lequel il a en vain cherché à découvrir sur la figure de Hector un indice de repentir :

— Mais non,... restez dans vos tombeaux, ce n'est pas votre sang qui coule dans les veines de ce roturier intrus dans notre famille, de ce vil usurpateur de votre nom illustre.

Louis parvient à grand'peine à comprimer l'hilarité de ses ouvriers, Hector lui-même peut très-difficilement tenir son sérieux en entendant cette comique évocation. Cependant, par respect humain, il cherche à empêcher son père de se ridiculiser davantage. Il lui rappelle que Pierre-le-Grand s'est fait charpentier, que Gustave Wasa a été mineur; mais le vicomte se retire sans lui prêter la moindre attention.

Cette fois M. de Laberlandière ne doute plus, il croit fermement à une infidélité conjugale de sa femme, et il s'empresse de se rendre près d'elle.

Retirée avec Isabelle dans son appartement, la vicomtesse terminait quelques apprêts de toilette.

— Sortez, Mademoiselle, s'écrie le vicomte en s'adressant, dès son entrée, à sa fille qui obéit en tremblant.

Isabelle sortie, le vicomte se contenant à peine, fait signe à la vicomtesse de s'asseoir; lui-même prend un siége vis-à-vis d'elle et s'apprête à parler.

Tremblante, effarée, la pauvre femme ne comprend rien à la mine courroucée, aux regards flamboyants de son époux.

— Que vous est-il arrivé, s'écrie-t-elle; pour l'amour de Dieu, dites, qu'avez-vous? vous êtes souillé de boue; pourquoi avoir fait sortir Isabelle?

— Je suis souillé d'une boue facile à faire disparaître, Madame, mais la tache que vous avez imprimée à mon nom est un opprobre que rien ne peut laver. J'ai fait sortir votre fille, Madame, parce que j'ai assez de sang-froid pour maîtriser mon indignation, parce que j'ai assez de délicatesse pour ne pas vouloir faire rougir devant vous votre enfant.

La vicomtesse, s'alarmant de plus en plus sur l'état mental de son époux, commence à le regarder avec terreur; elle conçoit les craintes les plus sérieuses.

— Grand Dieu! s'écrie-t-elle, vicomte, vous avez fait une chute, vite un médecin, votre tête a sans doute porté!

— Épouse adultère, s'écrie le vicomte, arrêtez! il la saisit par le bras et l'empêche de se lever.

La vicomtesse ne doute plus un instant que son époux ne soit entièrement aliéné. Elle veut dégager son bras qui est retenu comme dans un étau, elle voudrait sonner du secours,... c'est en vain. Le vicomte la retient de force et l'oblige à se rasseoir.

— Baronne de Scherzenbach, lui dit-il, assez d'opprobre comme cela, n'appelez pas de nouveaux témoins de mon déshonneur. Baronne de Scherzenbach, continue-t-il en faisant un pénible effort, maudit soit le jour où je remis entre vos mains l'honneur de mon nom! En vous le confiant, je vous avais imposé la mission sacrée de le perpétuer pur et sans tache. Comment avez-vous répondu à ma confiance?.... Ce n'est pas seulement l'époux outragé qui vous demande compte de votre conduite, c'est le gentilhomme indigné qui voit son nom terni par le fruit de l'adultère.

— Encore une fois, baronne de Scherzenbach, qu'avez-vous fait de mon honneur, de celui des Laberlandière?

La malheureuse femme fait de vains efforts pour échapper à ces interpellations injurieuses, le vicomte la retient toujours. Elle trouve enfin la force de s'écrier :

— Au nom du ciel, vicomte, expliquez-vous.... de grâce, plus d'énigmes!...

— Énigmes, Madame! J'ai vu naître votre fils, je ne puis donc m'arrêter à la pensée consolante qu'il aura pu être changé en nourrice,... donc vous m'avez trompé,... votre fils n'est pas le mien, ses goûts pervers me prouvent qu'il n'a pas dans ses veines une goutte de mon sang.

— Par pitié, vicomte, qu'est-il arrivé?

— Ce qui lui est arrivé, Madame, à ce vil produit de vos amours roturiers, à ce misérable qui

poussera un jour la perversité jusqu'à suspendre au-dessus de sa porte, pour le faire servir d'enseigne de brasserie, l'écusson glorieux de mes illustres ancêtres? Il lui est arrivé beaucoup moins que ne mérite le forfait dont il s'est rendu coupable.... Mais Dieu est juste, il m'accordera une vengeance exemplaire.

— Mais, pour l'amour de Dieu, expliquez-vous donc, vicomte,... où est Hector, que lui est-il arrivé, comment a-t-il encouru votre courroux? s'écrie la vicomtesse dont les alarmes se sont accrues par les réticences de son époux.

— Il lui est arrivé, Madame, que pour première punition de l'usurpation qu'il a faite de mon nom, usurpation dont vous êtes complice,... il lui est arrivé qu'il a été échaudé comme un vil roturier qu'il est.

En apprenant le péril de son fils, la malheureuse mère fait un effort désespéré, se soustrait aux étreintes du vicomte et s'élance dans la brasserie.

Bien différente de son époux, elle ne fait aucune attention au bizarre accoutrement de Hector, mais toute à sa joie maternelle, elle est ravie de voir que l'accident de son fils n'est pas aussi grave qu'elle se l'était imaginé.

Elle le ramène chez elle avec cette douce satisfaction d'une mère qui, après un moment d'angoisses et d'alarmes, voit subitement ses craintes dissipées.

Quant au vicomte, pour se soustraire à la vue d'un être qu'il abhorre, il s'est retiré dans son appartement et continue à invoquer les mânes de ses ancêtres. Pour

se consoler de ses chagrins, il ouvre un coffre-fort en fer, en extrait une cassette en ébène, incrustée de nacre et d'ivoire, et sur laquelle de gracieuses arabesques en argent se contournent en guirlandes autour de ses armoiries. Détachant de son cou une petite clef d'or, il ouvre avec un respect religieux ce palladium qui renferme ses précieux parchemins, et pendant qu'il s'efforce de les déployer, il tremble de l'émotion d'un jeune homme qui ouvre la première lettre de sa première maîtresse,... il ose à peine les toucher de crainte de froisser ces trésors dont la vue le met en extase.

Il n'est dérangé dans cette intéressante occupation que par la vicomtesse, qui, profondément ulcérée dans ses sentiments les plus sacrés, est venue lui signifier en termes peu mesurés que désormais il ne serait plus pour elle qu'un étranger.

Privé des conseils de son épouse, isolé au milieu de sa famille, le vicomte ne trouve de consolation à ses chagrins domestiques qu'au milieu de ses parchemins chéris.

CHAPITRE IX.

LE SÉMINARISTE.

L'accident de Hector n'eut pas de suites fâcheuses, et il fut bientôt rétabli. Mais l'orgueilleux gentilhomme toujours courroucé au souvenir de l'incartade roturière de son fils, est indécis sur le parti qu'il prendra à son égard, et le tient en attendant enfermé dans sa chambre. Pendant cette captivité, Hector rongeait son frein, tout en s'affermissant de plus en plus dans sa haine contre l'oppression. Quant au vicomte, il ne s'occupait qu'à maudire les philosophes, et à s'emporter contre la canaille bourgeoise, qui, sans respect pour les titres et le blason, a l'insolente prétention de valoir autant que la noblesse et de traiter d'égal à égal avec elle. Louis Oswald surtout était devenu l'objet de sa haine gentilhommière, et quand le jeune brasseur, le lendemain de l'accident, était venu demander des nouvelles de son ami Hector, il s'était vu vertement rudoyé par le vieux noble, pour avoir osé se permettre une pareille irrévérence.

Cependant, à force de réfléchir aux moyens de convertir Hector et de rechercher la cause de ses goûts dépravés, le vicomte, au milieu de ses suppositions plus baroques les unes que les autres, fut frappé

d'une idée lumineuse qui approchait assez de la vérité. Il s'imagina que le chevalier, en revêtant le costume de garçon brasseur, n'avait usé que d'un stratagème amoureux, en vue de plaire à Mlle Louise Oswald. Cette idée le tranquillisa, et aussitôt il s'empressa de lever la consigne qui séquestrait Hector; car il était loin de penser que son fils pût avoir des intentions sérieuses et honnêtes à l'égard d'une simple petite bourgeoise.

L'ex-apprenti brasseur en recevant l'ordre de paraître devant son père, n'est pas trop rassuré; mais à son grand étonnement, le vieux gentilhomme lui fait l'accueil le plus affable, et l'embrasse cordialement.

Hector, de plus en plus surpris, ne sait comment s'expliquer ces démonstrations de tendresse paternelle si inattendues, et auxquelles il est peu habitué. Le vicomte le fait asseoir à côté de lui sur le sopha, et lui dit affectueusement :

— Je vous ai traité bien durement et bien injustement, mon cher fils, pardonnez-moi ma violence, qui n'est que l'effet d'un amour paternel excessif. Je ne pouvais me rendre compte du motif de votre déguisement; aujourd'hui que je crois en avoir pénétré la cause, je ne vous en veux plus de ce que vous vous soyez ainsi travesti.... c'est la fille du brasseur d'en bas qui en est cause, n'est-ce pas, mon fils? dit le vicomte en souriant malicieusement, ah! mauvais sujet.... Hector, étourdi de rencontrer dans son père une perspicacité qui ne lui est pas ordinaire, rougit et ne sait que répondre.

— Ne rougissez donc pas comme un écolier, chevalier; vous êtes d'âge à pouvoir prendre des maîtresses; croyez-vous votre père assez peu gentilhomme pour ne pas fermer les yeux sur des fredaines qu'excuse votre jeunesse?

— Je proteste de la pureté de mes intentions, répond Hector, qui craint que son père ne lui attribue des vues immorales.

— Ta, ta, ta, reprend en riant, le vicomte. Ne cherchez donc pas à vous justifier, comme le ferait un candide épicier. Je ne vous fais pas de reproches au sujet de cette fantaisie; vous avez vingt et un ans, vous êtes en droit de satisfaire vos caprices. Si je me plains de quelque chose, c'est de la perte de nos priviléges; depuis longtemps déjà, malheureusement, pour obtenir d'une petite bourgeoise ce que nous avions droit d'exiger de nos vassales, les meilleurs gentilshommes sont réduits à prendre des travestissements, à recourir à la ruse et perdre en préliminaires un temps précieux. C'est malheureux, mais qu'y faire? ce n'est pas à nous qu'en est la faute, elle doit être imputée tout entière à vos amis les philosophes, que vous souteniez si chaleureusement. Oui, mon fils, ce sont les infernales prédications des philosophes qui ont produit ce résultat déplorable; soutiendrez-vous encore maintenant ces maudits coquins, qui, sous prétexte que tous les hommes sont égaux, poussent l'impudence jusqu'à nous dénier des droits sacrés, en vertu desquels, sans longs préambules, nous n'avions qu'à choisir?

— Mais, mon père, s'écrie Hector au comble de l'indignation, je ne suis pas un libertin et une telle morale n'est admissible que par....

— Je vous le répète, continue le vicomte en interrompant son fils, le caprice que vous a inspiré cette petite fille excuse votre déguisement; ainsi n'en parlons plus. Une chose cependant que je vous recommande, c'est de ne plus vous exposer pour si peu à d'aussi grands périls, vous sur la tête de qui repose une responsabilité immense, celle de perpétuer le nom de notre illustre maison.

Hector veut continuer à protester contre la morale relâchée de son père; mais le vicomte attribuant à une pudeur trop candide les protestations de son fils, l'empêche de parler.

— Allons, chevalier, ne soyez donc pas confus de cette peccadille; d'aussi bons gentilshommes que vous ont déjà eu recours au même moyen; il n'y a aucun mal à cela; témoin Henri IV qui s'est bien déguisé en courrier pour....

De plus en plus indigné, le jeune homme s'obstine à protester de la pureté de ses sentiments; le vicomte n'ajoute pas foi aux allégations de son fils, et de peur de blesser davantage sa modestie, met fin à la conversation et le congédie affectueusement.

Le chevalier, qui pendant plusieurs jours n'a pu sortir de sa chambre ni avoir de nouvelles du dehors, profite de la liberté qu'il vient de reconquérir, pour aller voir la famille Oswald.

Quel douloureux spectacle l'attriste dès son en-

trée ! Il trouve Louis les yeux baignés de larmes et le père Oswald se livrant aux manifestations de la plus vive douleur. En vain il les interroge, leurs sanglots les empêchent de lui répondre. Cette désolation, l'absence de Louise, lui font concevoir les plus vives alarmes ; il attend dans un morne silence que le père ou le fils, devenu plus calme, soit en état de lui donner un éclaircissement, lorsque survient une garde-malade qui, d'un air de compassion factice et avec cette tristesse composée, apanage du métier, annonce que Louise a repris connaissance.

— Quoi, Louise est malade et tu ne m'en as pas prévenu ! s'écrie Hector, s'adressant à Louis.

D'une voix entrecoupée par les larmes, celui-ci a peine à dire à son ami que la pauvre jeune fille est dangereusement malade depuis trois jours, et qu'une consultation délibérée ce jour même entre les meilleurs médecins de la ville, ne laisse plus aucun espoir de la sauver.

Attéré, le chevalier ne se laisse arrêter par aucune considération ; il se précipite dans la chambre de la malade, qui, en l'apercevant, lui adresse un regard mélancolique, où se peint tout le bonheur qu'elle éprouve de le revoir. Il applique avec ardeur ses lèvres sur la main brûlante qu'elle lui tend, et par les encouragements les plus chaleureux, par les protestations les plus touchantes, il parvient à ranimer l'espoir de Louise dont les traits décomposés décèlent les approches rapides de la mort.

Les représentations impérieuses du médecin qui

est survenu, ont seules le pouvoir d'arracher Hector du lit de douleur de sa bien-aimée. Retiré dans sa chambre, il refuse de paraître au salon où l'appelle un ordre de son père. Dix fois, dans une heure, il envoie le vieux Bernard s'informer de l'état de la malade. Le vicomte, en apprenant la désolation de son fils, se rend près de lui, et cherche à le plaisanter sur sa douleur.

— Allons, chevalier, ne soyez donc pas si enfant, on voit bien que vous en êtes encore à votre début... celle-ci morte, vous en trouverez cinquante autres, la race des gens de cette espèce est nombreuse, vous avez le choix....

Hector repousse avec indignation des consolations aussi inconvenantes, et, toujours exalté dans ses déterminations, il déclare à son père que, Louise morte, jamais aucune autre femme ne la remplacera dans son cœur, et qu'il s'ensevelira dans un séminaire.

Bientôt il remonte près de son amante, chez qui la vie s'exhale insensiblement, et puisant dans sa nouvelle résolution une fermeté stoïque, il assiste avec une résignation calme à cette déchirante agonie.

Cependant l'impitoyable mort a triomphé de tous les efforts de la science; ni les soins les plus attentifs, ni les lumières des hommes de l'art n'ont pu sauver Louise. Fidèle à sa première détermination, Hector se vouera au sacerdoce. Il reste sourd aux représentations de son père, qui déplore amèrement l'extinction de sa noble maison.

— Ce nom mourra avec moi, s'écrie le chevalier dans sa généreuse douleur; oui, il mourra avec moi, puisque Louise n'est plus.

Le vieux gentilhomme dut céder à la volonté opiniâtre de son fils, et s'il se résigna, non sans un amer chagrin, à ce suicide généalogique, ce fut sans doute dans la pensée consolante que la mitre épiscopale, sinon peut-être la tiare, clorait au moins avec éclat l'illustre lignée des Laberlandière.

Hector était donc entré au séminaire très-peu de temps après la mort de Louise.

Grâce à son nom, il jouissait d'une liberté exceptionnelle, et cette faveur, en adoucissant pour lui les règles austères du noviciat ecclésiastique, eut la puissance de le retenir plus longtemps dans ce nouvel apprentissage, que dans tous ceux dont il avait déjà essayé précédemment. Dans cette position, d'ailleurs, il avait trouvé d'autant plus facilement des occasions de mettre en pratique ses principes de dévouement et d'abnégation, que son excellent cœur le portait surtout à rechercher les malheureux, à les secourir de ses conseils et de ses bienfaits. Du reste, toujours fidèle à ses convictions libérales, il n'avait pas cessé d'être un champion zélé de la cause de la liberté, et quand vinrent à éclater le mouvement avorté de Belfort et la malheureuse tentative de Caron, il se prit d'un vif intérêt pour les conjurés et pour les hommes généreux qui avaient voulu les délivrer.

Ayant toujours entretenu avec Raymond des rela-

tions de bon voisinage, il passait avec lui une partie de ses soirées. De son côté, le vieux commandant avait conservé pour son jeune ami une véritable affection, et faisait en sa faveur une exception au sentiment de répulsion que lui inspirait la vue de la soutane, bien persuadé d'ailleurs que Hector ne persévérerait pas longtemps dans son essai de la vie sacerdotale.

A l'époque de la première entrevue de Raymond et de Ferdinand, le vicomte était malade depuis quelques jours, et le jeune séminariste avait été autorisé par son supérieur à passer dans sa famille tout le temps que durerait la maladie de son père. Celui-ci avait sollicité cette faveur, afin d'empêcher que sa précieuse cassette ne fût profanée par une main roturière, s'il venait à mourir. N'ayant pas assez de confiance en Hector, pour, de son vivant, lui confier cette arche sainte, le malade l'avait placée sous son oreiller, tout en exigeant de son fils qu'il fût toujours près de lui, afin de pouvoir, au moment suprême, lui transmettre cet héritage sacré.

CHAPITRE X.

ENCORE UN CHANGEMENT DE VOCATION.

Le soir où Hector se trouva pour la première fois en présence de Ferdinand, chez Raymond, il venait de s'acquitter du devoir filial dont le vieux gentilhomme avait exigé de lui l'accomplissement. La santé de son père s'étant rétablie, Hector fréquenta encore pendant quelque temps le séminaire avec assiduité. Mais toujours enthousiaste, les arides explications des dogmes, les subtiles commentaires de l'exégèse ne suffirent bientôt plus à l'activité de son imagination et aux exigences de son esprit philanthropique. Pour lui, le prêtre ne devait pas être un agent presque inerte, tel que le comprennent une foule d'ecclésiastiques qui ne voient dans le sacerdoce qu'une profession qui les fait vivre. Il ne pouvait concevoir que l'homme revêtu de ce saint ministère, bornant sa modeste ambition à l'accomplissement des prescriptions du rituel, dût se contenter uniquement de dire des messes et de lire son bréviaire, et qu'il se crût débarrassé de tout autre devoir une fois qu'il avait déposé son étole dans la sacristie.

Toujours conséquent avec ses principes philan-

thropiques, Hector pensait que le prêtre, outre ses devoirs d'homme d'église, avait encore un autre sacerdoce à exercer, et qu'en renonçant aux douceurs de la paternité, il devait, par une juste compensation de cette privation, trouver dans ses ouailles autant d'enfants d'adoption sur lesquels il pût reporter une affection toute paternelle. Un devoir impérieux que notre jeune néophyte imposait surtout au chef spirituel d'un troupeau, c'était celui de veiller avec soin au maintien de la concorde, du bon ordre, de l'union, et il ne lui reconnaissait le droit de s'immiscer dans les affaires temporelles que pour apporter aux souffrants des secours, soit en les éclairant de ses conseils, soit en les aidant de sa bourse. Partant de ce principe, Hector empiétant sur l'avenir, se voyait déjà obscur curé de village, mais chéri, vénéré, résidant moins dans son presbytère que dans les familles de ses paroissiens que tous ses efforts tendraient à moraliser, à instruire, à éclairer, et auxquels il apporterait outre ses soins spirituels tout le fruit des travaux qu'il aurait accomplis en s'instruisant dans toutes les branches des sciences. Il aurait voulu acquérir des connaissances encyclopédiques, afin d'en faire jouir ceux dont il serait nommé pasteur.

Tout d'abord frappé des privations qui pèsent sur le villageois éloigné d'un centre de population, il vint à reconnaître toute l'utilité, pour le curé de campagne, de posséder des notions de médecine et de droit, suffisantes pour lui permettre, en cas d'accident ou de maladie, de porter des secours en atten-

dant l'arrivée d'un médecin, et, dans les discussions d'intérêt, de prévenir des procès ruineux en s'interposant comme arbitre impartial.

Dans son zèle philanthropique, il s'empressa de retourner aux cours de droit et de fréquenter à la fois les amphithéâtres d'anatomie et les cliniques des meilleurs professeurs. Avide d'instruction et comptant sur une réussite facile, parce qu'il ne calculait pas la portée de ses forces, il éparpillait ainsi un temps qui aurait suffi à peine à l'étude d'une seule science. La chimie, la botanique devinrent en même temps que la médecine et le droit l'objet de ses études.

Cette entreprise si disproportionnée avec ses courts loisirs, dut nécessairement crouler bientôt, faute de fondements solides. De ses études de médecine il ne retira que la connaissance des remèdes les plus fréquemment employés, et en consigna les recettes dans un grimoire qu'il enrichit de notes sur la connaissance de quelques simples et d'observations sur les propriétés les plus saillantes des principaux réactifs chimiques. S'imaginant qu'il était inutile d'approfondir davantage l'art de guérir, dont il croyait avoir surpris tous les secrets, il pensait que le recueil des formules qu'il avait réunies constituait la quintessence des arcanes de la science. Aussi avait-il presque conçu pour ce précieux cahier l'engouement fanatique dont le vicomte s'était épris de son côté pour ses vieux parchemins de famille, et Hector, convaincu qu'il ne lui restait plus rien à apprendre en

médecine, ne songea plus qu'à s'appliquer exclusivement à l'étude du droit.

Toujours porté au changement, il reprit bientôt goût à la science juridique que son inconstance lui avait précédemment fait abandonner; se livrant cette fois à une étude plus sérieuse, plus attentive de nos codes, il se prit d'une vive admiration pour ces monuments de la sagesse des législateurs anciens et modernes, et cette admiration, à mesure qu'elle grandissait dans son esprit, amoindrissait par contre d'autant sa prédilection antérieure pour l'état ecclésiastique. D'ailleurs les exemples d'hypocrisie et de duplicité qu'il avait trouvés au séminaire finirent par révolter ses sentiments de franchise et de loyauté. Bientôt tous ces doux rêves qu'avait caressés son ardeur de néophyte, modeste existence de curé de village, vie champêtre consacrée aux soins d'un bercail chéri, s'effacèrent peu à peu de son esprit, et cédant encore une fois à l'extrême mobilité de son caractère, il résolut de se livrer exclusivement à l'étude des lois et de renoncer à la prêtrise.

— Dieu soit loué! s'écria son père, pleurant de joie en apprenant ce nouveau changement de vocation, venez sur mon cœur, chevalier, venez recevoir ma bénédiction; notre illustre nom ne périra donc pas dans l'obscurité d'un presbytère. Oui, mon fils, l'inspiration que vous venez de recevoir provient certainement de nos nobles ancêtres, qui, du haut de leur céleste séjour, vous ont envoyé un songe révélateur des devoirs que vous avez à remplir; mainte-

nant encore un effort, mon digne enfant, et au lieu de vous borner à ambitionner un fauteuil de président à la cour de cassation, visez un peu plus haut. La carrière des armes s'ouvre glorieuse et brillante devant vous, votre chemin est frayé! à vous aussi un prince dira un jour ces paroles du maréchal de Saxe à votre bisaïeul Gualbert de Laberlandière :

« Si je n'étais comte de Saxe, je voudrais être vicomte de Laberlandière! »

— Mon père, dit Hector, désolé d'avoir fait germer dans le cœur du vieux gentilhomme un espoir décevant, pardonnez-moi de m'être mal expliqué; je suis bien loin d'élever mes vues aussi haut, et je ne sache pas que nos illustres ancêtres aient quitté momentanément le séjour des bienheureux pour m'apparaître en songe. La révélation qui m'est survenue est produite par le dégoût que j'éprouve de voir des hommes qui, au lieu de joindre l'exemple au précepte, savent très-bien prêcher aux autres les vertus qu'ils ne pratiquent pas eux-mêmes, parlent sans cesse d'humilité chrétienne et de détachement des vanités mondaines, tandis que toutes leurs actions respirent un orgueil démesuré et une insatiable soif de domination. Quant à ce qui est de viser à l'honneur d'un fauteuil à une cour royale, fût-ce même à la cour suprême, ce n'est pas là non plus mon ambition. J'ai déjà essayé de faire mon droit dans ce but, et j'y ai renoncé; si je reprends maintenant des études interrompues depuis si longtemps, ce n'est pas pour entrer dans la magistrature.

— Qu'entends-je ! reprit tout stupéfait le vicomte, mais dans quel but alors étudier le droit ?

— Dans le but généreux, s'écria Hector avec emphase, de défendre la veuve et l'orphelin.

— Autrement dit, vous voulez devenir avocat, répliqua le vicomte qui avait pâli d'indignation. C'est ce que nous verrons. Asseyez-vous, mon fils, j'ai à vous parler longuement. Lorsque Yves de Laberlandière, en revenant de la Terre-Sainte, après avoir émoussé sur les Sarrasins sa redoutable épée, forma la souche de notre glorieuse maison, pensez-vous qu'il n'eût pas préféré tourner cette épée contre lui-même, que de s'exposer à voir un de ses descendants pousser un jour la bassesse des sentiments jusqu'à vouloir embrasser une profession aussi roturière ?

— J'ignore ce qu'il eût fait, répondit Hector, blessé de ce dédain pour une profession dont son enthousiasme de fraîche date exaltait la noblesse ; quant à moi, je sais, après tous les essais que j'ai faits, que ma véritable vocation est de devenir le protecteur de l'opprimé, et que mon choix cette fois est irrévocable.

— C'est ce que nous verrons, Monsieur, répéta le vicomte qui puisait dans son indignation une fermeté qu'il n'avait pas souvent montrée. Croyez-vous, Monsieur, que, souscrivant à toutes vos fantaisies, je souffrirai qu'après tant d'efforts infructueux, l'héritier de ma maison, avilissant un nom illustre, fasse métier de défendre les vagabonds et les voleurs, ou bien qu'il aille, dans un tournoi non moins glorieux,

rompre des lances pour un mur mitoyen, ou une servitude de gouttière! Non, Monsieur, cela ne sera pas, et dussé-je vous faire interdire, je m'y opposerai.

— Mais, mon père, répliqua Hector, intimidé par le ton résolu de son père et trop bon fils pour manquer au respect filial, est-ce avilir son nom que de défendre l'innocence, d'arracher à la mort ou à l'infamie des malheureux injustement accusés? N'est-ce pas là au contraire le plus beau sacerdoce qu'un homme d'honneur puisse exercer? Ne serez-vous pas fier, mon père, de dire à la première cause que je gagnerai: C'est mon fils qui a arraché à la mort cet innocent, qui sans lui portait sa tête sur l'échafaud?

— Laissez ces innocents-là s'arranger comme ils pourront, dit brusquement son père. Je vous déclare péremptoirement que vous resterez au séminaire ou que vous dirigerez vos études vers la magistrature; quant au barreau, n'y songez pas.

Le père d'Hector, au comble de l'irritation, se retira et laissa son fils dans la plus grande perplexité. Rentré chez lui, le vicomte s'abandonna à sa douleur et aux pénibles réflexions que fit naître en lui la pensée que, pour éviter un plus grand malheur, il était obligé de laisser éteindre sa race dans l'obscurité du sacerdoce.

Cependant toute autre voie lui étant fermée, il se résigna et finit par signifier à son fils qu'il eût à continuer ses études au séminaire. Le jeune homme se soumit, sans murmurer, à la volonté de son père,

mais sans désespérer de le faire revenir plus tard de sa détermination.

Hector, qui n'était plus sous l'influence du prestige de ses premières illusions, apportait dans ses études théologiques une contrainte, une répugnance qui se trahissaient dans toute sa conduite. Rétif aux admonitions de ses professeurs, au lieu de s'intéresser aux pieuses lectures qui lui étaient prescrites, il passait presque tout son temps à lire le Code civil ou des manuels de médecine.

Ce changement de conduite avait épuisé la patience de ses supérieurs, qui s'étaient trouvés dans la nécessité de se plaindre au vicomte du mauvais exemple que son fils donnait aux autres élèves. M. de Laberlandière, alarmé par cet avis et craignant pour le chevalier un renvoi ignominieux, songea au moyen de conjurer l'orage, et s'arrêta à l'idée de donner aux chefs du séminaire un grand dîner, à la suite duquel on tenterait un dernier effort auprès de Hector, dans le but de raffermir sa vocation chancelante pour le sacerdoce.

CHAPITRE XI.

UN DINER D'APPARAT.

Pendant le peu de jours qui séparèrent la conception de ce projet et sa mise à exécution, le vicomte redoubla de soins pour donner à la fête un éclat, une splendeur qui fussent en rapport avec l'importance du devoir qu'il croyait avoir à remplir envers ses ancêtres; il s'agissait d'ailleurs d'inaugurer par cette fête le nouvel hôtel qu'il allait occuper. Lors de la mésaventure de Hector dans la brasserie, M. de Laberlandière voulant à tout prix quitter, sans attendre la fin de son bail, cette maison de perdition, s'était mis en quête d'une nouvelle demeure, et avait acheté un vieil hôtel qu'il fit restaurer et décorer avec tout le luxe que sa fortune lui permettait de déployer. Le fronton portait en délicates sculptures son noble écusson, que la peinture reproduisait à l'intérieur sur tous les panneaux de la boiserie.

A sa rentrée en France, le vicomte avait cherché à réunir tous les tableaux qui formaient autrefois la galerie des portraits de ses ancêtres. Mais un petit nombre avait seulement pu être retrouvé, le reste avait été détruit ou perdu pendant les tourmentes de la guerre civile. Pour combler ces lacunes, il avait

fait peindre ceux de ses ancêtres qui manquaient à l'appel. Son imagination, aidée de quelques vieux documents de famille, avait suffi à M. de Laberlandière pour inspirer aux artistes le type des différentes physionomies qu'ils avaient à créer; quant aux armures et aux costumes, il avait été facile, grâce aux données de l'archéologie, de les reproduire dans leur vérité historique.

Le vieux gentilhomme ne croyait pas pouvoir payer assez généreusement tous ces portraits de fantaisie, et, habile à exploiter sa manie, l'un de ces peintres s'était créé un revenu certain, en peignant, lorsqu'il n'avait rien de mieux à faire, une quantité de Laberlandière de différentes époques, qu'il représentait dans des poses plus ou moins chevaleresques.

Dans chacun de ces tableaux, au premier plan, figurait un Laberlandière qui, acteur principal dans le fait d'armes plus ou moins authentique représenté par l'artiste, semblait n'être entouré que de comparses. Rémunéré avec générosité pour l'exécution d'un tableau où un certain Raoul de Laberlandière est censé faire des prodiges de valeur à la bataille de Tolbiac, le fabricant attitré de portraits historiques a conçu l'idée de tirer un parti avantageux d'une mauvaise copie du célèbre tableau de Gérard, représentant la bataille d'Austerlitz. Se mettant aussitôt à l'œuvre, il couvre d'un casque la tête nue de Rapp, et transformant l'aide de camp de Napoléon en un chevalier du treizième siècle, il en fait un Yves de Laberlandière arrivant au galop près de

Saint-Louis devant Damiette. Le saint roi porte sur son chef une couronne qui a remplacé le petit chapeau caractéristique dont était coiffé en premier lieu le personnage qui représentait Napoléon. Le peu de ressemblance de toutes ces figures historiques, avant leur travestissement, eût pu prêter à l'illusion, n'eût été l'impatience du vicomte qui voulait à tout prix inaugurer, le jour du gala, ce chef-d'œuvre de nouveau genre, et l'artiste n'ayant plus le temps de compléter la transformation et de remplacer par des engins de guerre de l'époque des croisades, les affûts brisés, les canons, les boulets et les autres instruments de destruction qu'emploie la tactique moderne, est obligé de quitter son œuvre inachevée pour faire place aux gens de service qui viennent disposer la table du banquet.

Hector, comme s'il avait été mu par un pressentiment, a donné ordre à Bernard de le seconder à tout événement. Quoique dévoué au vicomte, le vieux cuirassier ne cessait d'engager son jeune maître à renoncer à la prêtrise. Il avait conservé son franc-parler avec le chevalier et il accueillit avec d'autant plus d'empressement les ouvertures de ce dernier, qu'elles lui offraient, dit-il dans son langage anti-dévot, l'occasion de jouer un bon tour aux porteurs de calotte.

La salle du banquet, resplendissante de tableaux aux fraîches et vives couleurs, a contracté, par suite des opérations artistiques qui y ont été faites, une odeur pénétrante de térébenthine, insupportable

pour tout autre que pour le vicomte. Sur la vaisselle plate, sur les cristaux, s'étalent pompeusement les armes des Laberlandière écartelées de celles des Scherzenbach.

Dès leur entrée dans la salle du festin, les saints convives éprouvent que leur satisfaction de prendre part à un repas somptueux est un peu tempérée par la manière désagréable dont sont affectés leurs nerfs olfactifs; mais appétit de moine n'a jamais reculé devant si peu.

Après le *benedicite* de rigueur, les muscles maxillaires de l'assemblée commencent à fonctionner avec une activité qui fait honneur à la cuisine du vicomte.

Hector s'était donné pour voisin de droite, son professeur d'exégèse. C'était un gros chanoine rubicond, à triple menton, aux yeux à fleurs de tête, aux mâchoires anguleuses. Rude joûteur à table, le chanoine pouvait donner une idée de ce que devait être le tonneau des Danaïdes. Personne encore n'avait pu se vanter d'avoir jaugé la capacité de son abdomen, qui absorbait une quantité fabuleuse de liquides, sans que jamais le saint homme se fût trouvé dans le cas d'avoir à dire : *assez*. C'est contre lui que Hector a dressé ses batteries. Muni de salpêtre pilé, il avait remis à Bernard du poivre d'Espagne en poudre, et tous les mets présentés au chanoine étaient saupoudrés, soit par le chevalier, soit par son complice, souvent par tous deux à la fois, de quelques pincées de ces stimulants renfermés dans les poches de leurs gilets.

L'addition de ces condiments ne tarde pas à produire son effet; le palais en feu, notre homme ne peut parvenir à apaiser la soif qui le dévore. Attribuant cette soif rebelle aux libations multipliées de Beaune pur, qu'il a remplacé par le Bordeaux, il se détermine, en soupirant de regret, à faire ce qu'il n'a jamais fait... Il demande à Bernard de tremper son vin. C'est là où le vieux cuirassier l'attendait. La carafe en cristal qui semble remplie d'eau limpide, contient en réalité de l'esprit de vin. Ingurgité d'un trait, un verre de vin ainsi mélangé, fait faire au chanoine une grimace affreuse.

— D'où vient que ce vin, loin de perdre sa force, quand il est tempéré avec de l'eau, me paraît encore plus fort qu'auparavant, dit le patient, revenu à grand'peine de sa suffocation, et essuyant avec son foulard les larmes et la sueur qui ruissellent sur sa face?

Il se résigne donc pieusement à boire son vin pur. Trompé dans son attente sur ce point, Hector prend patience, et verse force rouges-bords à ce Sylène en soutane.

Pendant que le chevalier est ainsi occupé à soigner son voisin, M. de Laberlandière s'engage, avec un des principaux dignitaires du séminaire, dans une dissertation historique, et énumère à son interlocuteur, sur les lèvres duquel de légers sourires d'incrédulité se trahissent fréquemment, les nombreuses omissions commises par Froissart, Joinville et Mézeray à l'endroit des exploits des Laberlandière. Tant

qu'ont duré les premiers services, les choses se sont passées à l'entière satisfaction du vicomte, son auditeur semble lui prêter une sérieuse attention, tandis qu'en réalité il surveille à la dérobée et avec inquiétude, la circulation des plats, de crainte d'être frustré d'une partie des mets délicats que la voracité de ses confrères attaque vivement. Il se borne à faire de temps à autre de légers signes de tête que le vieux gentilhomme prend pour des marques approbatives de son récit. Mais une fois que le saint personnage a eu suffisamment satisfait aux exigences de son appétit, la thèse vient changer du tout au tout. Dès que son estomac est devenu rebelle aux conseils de sa gourmandise, il prête une sérieuse attention au vicomte qui renchérit d'instant en instant sur les hauts faits de ses ancêtres. Bientôt, impatienté d'entendre ainsi rectifier l'histoire de France, abasourdi d'ailleurs par l'odeur de la térébenthine, inquiet des progrès croissants de la soif du chanoine, il manifeste mielleusement au vicomte les doutes qu'il ressent sur l'authenticité de ses récits, dont il attribue poliment les assertions erronées, à la mémoire ingrate de l'amphytrion. Surpris en flagrant délit d'erreur, M. de Laberlandière pâlit en entendant élever ces doutes sacriléges et manquer ainsi au respect dû à ses nobles aïeux.

Bientôt la conversation languit; on se plaint d'être incommodé de maux de tête. Un officieux convive a exhibé et fait circuler son flacon d'eau de Cologne. Pendant que chacun se sature de ce parfum bien-

faisant, Hector a dit un mot à Bernard qui court dans l'espèce de laboratoire que le chevalier a établi dans son cabinet d'étude. La rentrée du vieux serviteur est signalée par un développement étourdissant d'une odeur insupportable. Passant derrière les convives, il a versé sur chacun d'eux quelques gouttes d'infusion de musc. Cette odeur que l'on attribue au flacon d'eau de Cologne, vaut à son propriétaire des reproches durement formulés sur le choix peu bénin du parfum. Le convive au flacon proteste de la bonne qualité de son eau de Cologne qu'il dit avoir fabriquée d'après une recette authentique venant de Farina en personne; on est impitoyable pour l'accabler.

Quant au professeur d'exégèse, gratifié de musc plus copieusement que les autres, il ne peut plus y tenir et prie Hector de le conduire dans sa chambre; les yeux flamboyants et hagards, il s'appuie contre le mur pour gagner la porte, et s'étayant sur les bras de son disciple, il arrive, non sans peine, à la chambre du chevalier, qui lui fait accepter l'offre d'un verre d'eau sucrée. Pendant qu'étendu sur le canapé, le chanoine balbutie des mots sans suite, Hector, feuilletant son précieux cahier de recettes, remarque qu'il y a consigné un remède infaillible pour dissiper instantanément l'ivresse. Enchanté de pouvoir essayer sur le chanoine l'efficacité de son remède, il verse dans l'eau sucrée qu'il lui présente, quelques gouttes d'alcali volatil. La saveur insolite de cette boisson déplaît au saint homme, qui refuse avec obstination de vider le verre, mal-

gré toutes les instances du chevalier. Le chanoine restant sourd à l'assurance qu'il lui donne d'un prompt rétablissement, Hector attribue cet entêtement à l'excès de l'ivresse, et voulant réparer les fâcheuses conséquences de son espièglerie, aidé de Bernard, il fait avaler de force à son professeur le reste du breuvage. Le chanoine, furieux de cette violence, montre le poing à Hector, exhale sa colère en jurements et en imprécations, et veut se jeter sur l'irrespectueux disciple, qui a hâte de se soustraire à sa colère, et, en attendant l'effet du remède, enferme le patient dans sa chambre, puis rentre dans la salle à manger.

Ici le malaise est général; la conversation est tombée, et un silence embarrassant a succédé aux bruyants entretiens des convives. Après quelque temps de cette situation, où la froideur respective de l'amphytrion et de ses hôtes révèle de part et d'autre un ressentiment difficilement contenu, les invités se lèvent successivement sous prétexte de devoirs à remplir, et l'on se sépare avant l'arrivée du dessert, mécontents les uns des autres, et en échangeant à peine ces politesses banales que prescrivent les plus simples convenances.

Ignace Chipard, que son intimité avec Hector avait fait admettre au repas, aide son ami à délivrer le chanoine, qui, presque dégrisé par l'alcali, sort d'un air farouche, court à l'antichambre pour prendre son chapeau, et se retire sans dire un mot, accompagné d'Ignace.

De son côté, le vicomte de Laberlandière, la tête alourdie, est rentré dans ses appartements, très-peu édifié du savoir-vivre de ses hôtes.

— Voyez, mon fils, dit-il à Hector, voilà comment se comportent des roturiers. L'un se livre à une grossière intempérance, l'autre exhalant une odeur de perruquier, infecte mon hôtel de je ne sais quelles émanations pestilentielles; un troisième enfin, plus mal appris encore, va jusqu'à se permettre de contester les hauts faits de nos vénérables et illustres aïeux.

Hector, trop généreux pour ne pas assumer la part de responsabilité qui lui revient dans ce malencontreux dénouement du festin, s'efforce en vain d'expliquer le rôle qu'il y a joué; le vicomte ne l'écoute pas et continue à fulminer contre les roturiers.

Cependant les convives, s'imaginant que M. de Laberlandière, en les invitant, n'avait eu d'autre but que de les mystifier grossièrement, sont rentrés au séminaire outrés au plus haut degré contre le vicomte. La double exhalaison de musc et de térébenthine qu'ils répandent au loin, met en fuite tout ce qui les approche, et ils essaient en vain par des ablutions réitérées de se débarrasser de cette odeur infecte: l'inutilité de leurs efforts redouble leur colère, et, n'écoutant plus que le sentiment de la vengeance, ils se réunissent et rédigent en commun le billet suivant:

« *A M. Laberlandière, officier en retraite.*

« Nous éprouvons le besoin de vous faire savoir

« que, lorsqu'il vous plaira encore de mystifier « quelqu'un, il serait convenable que vous choisis- « siez hors du clergé ceux aux dépens de qui vous « aurez envie de vous amuser. Nous vous prévenons « en même temps que vous ne trouverez pas très- « probablement chez d'autres la patience dont il « a fallu nous armer pour écouter, sans rire, les « exploits controuvés de vos prétendus ancêtres « dont les portraits, par l'odeur qu'ils exhalent, « trahissent assez leur toute fraîche illustration, « bien digne, au reste, de leur très-problématique « valeur.

« Pour vous apprendre, au surplus, ce que le « défaut d'éducation vous a sans doute laissé igno- « rer, nous croyons, Monsieur, devoir vous dire en « un mot qu'il n'y a rien de plus déplacé entre gens « bien élevés qu'une mauvaise plaisanterie.

« Nous avons l'honneur de vous saluer.

« L'ABBÉ L....., l'ABBÉ F...., etc. »

Le style de cette épître, autant que la qualification placée en vedette, a exaspéré le vicomte ; tout entier à son indignation, il écrit aussitôt la réponse que voici :

« Le vicomte de Laberlandière, chevalier des « ordres royaux et militaires de Saint-Louis et du « Lys, ancien officier supérieur de cavalerie, etc.,

« En réponse à l'écrit que les sieurs L....., « F...., M...., etc., se sont permis de lui adresser,

« et qu'il s'abstient de qualifier pour ne pas être
« obligé de dire qu'une pareille missive ne peut
« émaner que de rustres, informe lesdits sieurs qu'il
« n'a l'habitude de plaisanter aux dépens de qui que
« ce soit, et qu'en tout cas il se respecterait trop
« pour aller jusqu'à descendre à la familiarité avec
« des gens de leur espèce. Il sait mieux habituelle-
« ment composer sa société, et regrette beaucoup
« d'avoir admis à sa table des individus qui, non
« contents de se comporter et de s'enivrer comme
« des portefaix, se permettent encore de révoquer
« en doute la valeur traditionnelle de son illustre
« famille. Le vicomte de Laberlandière informe en
« outre les individus précités qu'il a défendu à son
« fils, M. le chevalier Hector de Laberlandière, de
« remettre dorénavant les pieds dans l'antre de cor-
« ruption qu'ils exploitent.

« Le vicomte TH. DE LABERLANDIÈRE. »

Ce billet expédié, il fait appeler son fils, et outragé dans ce qu'il a de plus sacré, il le harangue ainsi :

« Mon fils, moi votre père, responsable devant Dieu et les hommes du maintien pur et glorieux de notre illustre nom, je vous déclare qu'en vertu de mon devoir de père et de gentilhomme, je vous défends de retourner au séminaire. En conséquence vous aurez à vous dépouiller à l'instant de cette robe obscure qu'aucun Laberlandière n'avait encore portée, et qui ne convient qu'à de vils manants. Je

ne parlerai pas du déshonneur qu'il y a pour un gentilhomme de marcher de pair avec de pareils rustres ; mais ce que je ne puis tolérer, c'est qu'ils osent douter insolemment de l'authenticité de nos titres et de la valeur de nos ancêtres, eux dont les obscurs aïeux n'étaient que de misérables vassaux ! »

Hector, dont cette détermination vient combler les vœux, croit devoir cependant revendiquer loyalement ses torts, et, parvenant cette fois à se faire écouter, il raconte en détail la plaisanterie qu'il s'était permise ; puis, passant à son thème favori, il termine par un chaleureux plaidoyer en faveur des roturiers, et veut démontrer à son père que les rudes et grossiers travaux de ces vassaux d'autrefois avaient bien plus de mérite que les sanguinaires exploits ou la stérile oisiveté de leurs nobles oppresseurs.

— Vous avez tort de chercher à vous excuser de cette plaisanterie, s'écrie le vicomte indigné de la profession de foi de son fils. Chevalier, vous avez bien fait de vous amuser aux dépens de ces gens-là ; car ils n'ont pas acheté trop cher, en subissant les avanies qu'il vous a plu de leur faire, l'honneur d'être admis à la table des Laberlandière. En ce qui concerne les préjugés absurdes que cette prêtraille a cherché à vous inculquer, je rends grâces à Dieu d'avoir permis que j'aie été prévenu assez à temps pour empêcher le mal de s'enraciner davantage ; si je ne vous retirais de leurs mains sacriléges, ils auraient fini par vous faire renier un jour, sous pré-

texte d'humilité chrétienne, le noble titre que je vous transmettrai. Advienne que pourra, à la garde de Dieu; en tous cas, vous ne rentrerez pas au séminaire.

Cet événement, en le faisant renoncer au sacerdoce, entraîne pour Hector la nécessité de faire choix d'une nouvelle carrière. Le vicomte le harcèle sans cesse, et cherche en vain à lui faire partager son engouement fanatique pour les parchemins; mais quand le père vient à parler blason, son fils répond jurisprudence ou médecine. Lorsque le vicomte veut lui donner la définition d'un champ d'azur, Hector, prenant ce terme dans son acception chimique, interrompt l'explication héraldique, et démontre au vieux gentilhomme que l'azur est un composé de cuivre, de nickel, de bismuth, d'arsenic, de soufre, de fer et de cobalt. A l'expression des regrets paternels sur la perte des anciens priviléges, le fils répond que, d'après la Charte, tous les Français sont égaux devant la loi, quels que soient d'ailleurs leurs titres et leurs rangs.

Le vicomte, désolé de voir chez son fils un scepticisme incorrigible en matière de distinction de rangs, veut tenter un dernier effort. Il prend le parti de l'envoyer à la cour d'un des petits souverains d'Allemagne, cette terre classique des formes aristocratiques.

Un ancien compagnon d'armes de M. Laberlandière y occupait l'importante charge de grand veneur du sérénissime prince régnant de J... C'est

sur ce haut dignitaire que reposent les dernières espérances du vicomte, c'est à lui que le malheureux père a confié le soin de faire germer enfin dans l'esprit de son fils le goût pour la science héraldique.

CHAPITRE XII.

UNE CHUTE.

L'absence de Hector fut un malheur immense pour Ferdinand et pour la famille Raymond. Lui seul eût pu devenir l'instrument d'une réconciliation.

Frappé comme d'un coup de foudre par la lettre de Raymond, Ferdinand s'était abandonné au plus violent désespoir. Toutes ses tentatives pour obtenir du vieux commandant la permission de se justifier et de lui faire connaître le vrai sens de la lettre de sa mère, échouèrent devant l'indignation chaque jour croissante du père de Lucie. Le jeune officier qui ne pouvait se douter de la réalité, attribuait uniquement à une susceptibilité exagérée de Raymond le procédé haineux dont il était victime.

La malheureuse jeune fille, non moins désespérée, lorsque son père lui fit part de sa rupture avec Ferdinand, dépérissait de jour en jour; en vain elle cherchait à réhabiliter son amant dans l'esprit de Raymond; mais le vieux commandant restait inexorable, et, refusant même de lui faire connaître la cause d'une si rigoureuse détermination, il se bornait à dire que le jeune officier était indigne d'elle et ne deviendrait jamais son époux.

Étienne, poursuivant avec ardeur la réussite de son plan, continuait à fréquenter assidûment la maison du vieux militaire, et employait toutes les ressources de son esprit perfide pour rendre une réconciliation impossible. Toujours habile dans le choix de ses moyens, il savait entretenir l'irritation de Raymond, tout en essayant de défendre Ferdinand par ces justifications molles et incomplètes qui équivalent souvent à l'accusation la plus directe.

— Les apparences sont si souvent trompeuses, disait-il, et il ne faut condamner personne, sans s'être assuré de la vérité des imputations dont il est l'objet; quant à moi, je n'ajoute foi qu'aux accusations portées en face, et tant que je n'entendrai pas formuler publiquement les reproches que l'on fait à M. Duhamel relativement à sa conduite dans l'affaire Caron, je le croirai innocent. Doit-on ajouter foi à ces demi-confidences que l'on se fait au régiment, à voix basse? Non, monsieur?

C'est ainsi que par des réticences adroites, il affermit Raymond dans ses sentiments de mépris pour le pauvre calomnié.

Accablée de douleur, Lucie est en proie à une fièvre lente dont le feu sombre illumine ses yeux cernés d'une teinte plombée; ses joues, naguère fraîches et roses, sont décolorées et amaigries; ne pouvant croire que la cruelle résolution de son père ait été provoquée uniquement par le peu d'empressement avec lequel Mme Duhamel a accueilli les ouvertures de Ferdinand, elle devine qu'il existe une

cause secrète dont on lui fait mystère. Intimement convaincue de la loyauté de son amant, loin de l'accuser, elle veut le disculper, mais malheureusement pour Lucie, elle ne peut faire partager sa conviction à Raymond, qui, à chaque tentative nouvelle en faveur de Ferdinand, lui a défendu de prononcer encore ce nom odieux, et, à toutes ses questions, ne répond autre chose, sinon que Duhamel est un infâme.

Pour avoir des nouvelles de celui qu'elle aime, elle s'est en vain adressée à Étienne, qui, affectant un ton de vive affliction, a dit ne pouvoir enfreindre le serment qu'il a fait à M. Raymond de ne se prêter à aucun rapprochement entre les deux amants.

Dans cette cruelle position, ne prenant conseil que de son désespoir, enhardie par la pureté de ses sentiments et se fiant entièrement à la délicatesse de celui qu'elle s'était déjà habituée à regarder comme son époux, elle se détermine à lui écrire une lettre ainsi conçue :

« Je viens, sous l'influence de la plus poignante « affliction, tenter près de vous une démarche à la« quelle je n'aurais pas osé me décider, si je n'avais « la certitude que nous sommes, vous et moi, vic« times d'une machination infâme. Les objections de « votre mère n'ont pu exaspérer à ce point mon ex« cellent père, toujours si bon, si indulgent; il faut « qu'une autre cause l'ait autant irrité contre vous.

« Quelle que soit cette cause, elle ne peut provenir

« que d'une calomnie, car il est absolument impos-
« sible que vous soyez ce qu'il vous croit. Non, ja-
« mais je ne pourrai suspecter celui que j'ai si ten-
« drement aimé, et dont j'ai ambitionné de porter
« le nom.

« Et cependant à quelle supposition dois-je m'ar-
« rêter? J'ignore ce que l'on vous impute; mon père
« se refuse à me donner un seul mot d'explication,
« et vous, Ferdinand, vous ne cherchez pas à vous
« justifier!

« Je ne pourrais vous oublier, Ferdinand, si
« même j'étais assurée de votre indifférence.....;
« mais comme une voix secrète me dit qu'une pré-
« vention injuste vous a seule éloigné de moi, je
« puis d'autant moins effacer votre souvenir de mon
« cœur. C'est cette conviction de votre innocence
« qui me donne la force de supporter mon malheur.
« Hâtez-vous d'apporter votre justification, cela doit
« vous être facile si vous le voulez; hâtez-vous, car
« je suis bien malheureuse!

« Le soin de votre réputation vous trouverait-il
« indifférent, ou plutôt méprisant vos ennemis cachés,
« dédaignez-vous de descendre à une justification
« trop aisée? Mais alors, par pitié, songez à moi!
« Si je suis condamnée à ne plus vous aimer que
« du moins je ne sois pas forcée à vous retirer mon
« estime..... Ma tête se perd, Ferdinand..... mon
« cœur ne peut admettre que vous soyez indigne de
« moi, et cependant votre insouciance pourrait au-
« toriser des suppositions dont la réalité serait pour

« moi plus affreuse que la mort. Non...., vous ne « pouvez, vous ne devez pas être accusé.... La Pro- « vidence n'aurait pas permis que je pusse dévouer « ma vie, mon bonheur à un homme sans honneur.

« J'attends, dans les plus horribles angoisses, « l'issue des explications que je vous supplie de « venir ce soir encore donner à mon père. Je cher- « cherai à le préparer à une entrevue avec vous. Si « vous me refusez, il me faudra bien croire que « vous ne m'avez jamais aimée.

« Je prévois les suites de ma démarche ; je sais « que si les accusations portées contre vous étaient « fondées, ma lettre serait entre vos mains un titre « contre moi. Peut-être seriez-vous assez coupable « pour rire et faire parade de ma naïve crédulité. « Mais que m'importerait le jugement du monde! Ja- « mais je ne deviendrais l'épouse d'un autre ; car « toujours je me rappellerais mon serment de n'ap- « partenir qu'à vous. D'ailleurs, quel est l'homme « aux paroles duquel je pourrais croire encore, si « vous, vous Ferdinand, aviez pu me tromper?

« Je fais un dernier appel à votre honneur, à votre « bon cœur, et j'attends avec confiance le sort que « vous me réservez.

« LUCIE RAYMOND. »

La fille de Raymond ne sortait jamais seule ; elle savait que Marianne et Étienne avaient reçu la défense formelle de favoriser une correspondance entre elle et Ferdinand. Cependant il fallait faire parvenir

sa lettre. Dans sa perplexité la pauvre enfant eut recours à un innocent stratagème.

Lucie possédait, à l'insu de son père, un portrait de Ferdinand, petite miniature enfermée dans un riche médaillon orné de brillants, qu'elle avait reçue le jour même de la fatale rupture. Le jeune officier, encore plein de joie et d'ivresse, avait chargé de ce message d'amour la sœur de lait de Lucie, alors qu'elle était venue lui apporter la foudroyante lettre de Raymond et avant qu'il n'en eût pris lecture.

Les yeux baignés de larmes, Lucie couvre de baisers ce précieux souvenir, dont tout à l'heure elle devra se séparer pour atteindre son but.

Puis affectant un air calme et serein, elle appelle Marianne et lui dit, que ne pouvant rester en possession du portrait d'un homme qu'il lui était défendu de revoir, elle s'était décidée à renvoyer le médaillon à Ferdinand. Enchantée de voir sa jeune maîtresse prendre son parti avec autant de fermeté, la naïve Marianne se prête de bonne grâce à cette infraction aux ordres qu'elle a reçus. Lucie fait de sa lettre et du médaillon un paquet auquel elle joint le billet suivant :

« Quelle que soit la décision que vous prendrez, « j'aurais voulu conserver votre portrait ; malgré « votre indifférence, il eût été pour moi un doux sou- « venir des plus heureuses illusions de mon cœur. « Mais il faut malheureusement m'en séparer ; car en « vous le renvoyant, je trouve la seule occasion de

« vous faire parvenir ma lettre ; je conserve encore « l'espoir que vous-même me le rapporterez. Si vous « le gardez, mon malheur sera d'autant aggravé. Ma « pauvre Marianne croit qu'en vous renvoyant votre « image, je me sépare ainsi volontairement de tout « ce qui me rattache à vous ! Combien elle se trompe ! « elle ignore que ce renvoi n'est qu'un prétexte que « j'emploie pour lui faire enfreindre la défense que « lui a faite mon père de nous servir d'intermé- « diaire. »

Marianne a pu s'acquitter à l'insu de Raymond de la mission de Lucie.

Ferdinand, en recevant la lettre de sa bien-aimée, se livre de nouveau à mille conjectures douloureuses sur la cause de cette fatale rupture. La profonde affliction de son amante aggrave encore ses souffrances ; l'idée de la voir malheureuse, malheureuse surtout par l'indifférence qu'elle croit avoir à lui reprocher, cette idée si poignante ranime son courage, et lui donne la force de braver encore une fois l'humiliant mépris de Raymond.

Il écrit au père de Lucie pour le supplier, au nom de l'honneur et de la justice, de lui accorder un entretien.

Inflexible dans son ressentiment, le vieux commandant lui renvoie sa lettre sans l'avoir décachetée et y joint le billet suivant :

« Toutes vos démarches pour renouer avec moi

« des relations que je regrette amèrement de n'avoir « pas brisées plus tôt, sont inutiles. Votre lettre a « sans doute pour but de me donner des explica- « tions dont je n'ai pas besoin ; car mon opinion sur « vous, Monsieur, est irrévocablement arrêtée.

« Je vous invite donc derechef à ne plus m'im- « portuner. Je crois avoir le droit de choisir ma « société, et si une fois, par humanité, je vous ai « rendu un service, lorsque vous paraissiez être « dans la détresse, je ne pense pas que par là j'aie « contracté l'obligation de subir éternellement vos « importunités.

« Non-seulement toute familiarité entre vous et « moi doit cesser de fait, mais je serais même désolé « d'en voir subsister la plus simple apparence ; car, « si vous vous permettiez de me saluer dans la rue, « je me croirais déshonoré.

« RAYMOND. »

La lecture de ce billet a consterné Ferdinand ; si dans son honneur il a été profondément blessé par ce mépris outrageant dont il ne peut deviner la cause, il se sent cependant encore plus affligé en voyant combien d'obstacles il éprouvera pour rendre à Lucie le calme et le bonheur. Sa tête est en feu, il ne peut rester plus longtemps sous le poids de cette accusation mystérieuse, qui repousse impitoyablement toute justification. Son parti est pris : à tout prix il aura une entrevue avec Raymond et plutôt que d'accepter ainsi une flétrissure qui em-

poisonne son existence et celle de Lucie, il subira les affronts les plus sanglants pour obtenir une explication; car, sûr de son innocence, il fera entendre à celui qui est si cruellement prévenu contre lui, cet accent de vérité qui confond le mensonge et la calomnie. Cette résolution une fois arrêtée, Ferdinand se dirige vers la demeure de Raymond.

Lucie, de son côté, a voulu préparer son père à recevoir la visite de Ferdinand; mais dès les premières paroles de sa fille, Raymond s'est emporté et a repoussé ses ouvertures avec une telle indignation, en proférant des menaces si terribles, que, tremblante pour la vie de son amant, la pauvre jeune fille est désolée d'avoir provoqué une tentative de justification, et redoute maintenant sa venue aussi vivement qu'elle la désirait quelques heures plus tôt; malheureusement tous les moyens de prévenir Ferdinand lui manquent. Cependant, à l'idée d'une catastrophe dont elle se voit menacée, elle puise dans ses alarmes mêmes une de ces ressources hardies dont une femme, quand il s'agit de sauver un père, un amant, s'inspire alors même que son cœur semble se briser. Feignant de comprendre la gravité des griefs de son père, elle sait composer sa mine et affecte un air de résignation; mais, inquiète, agitée, elle ne cesse de prêter une oreille attentive au moindre bruit.

Tandis qu'enseveli dans un fauteuil, Raymond, taciturne et morose, donne cours à d'amères réflexions, sa fille s'est créé de la besogne et s'oc-

cupe de travaux domestiques ; elle peut de la sorte dissimuler son agitation et se ménager de fréquentes sorties de l'appartement ; mais ses forces sont prêtes à la trahir chaque fois qu'elle entend marcher dans le corridor.

L'après-midi se passe ainsi dans de mortelles inquiétudes. Vers le soir, Lucie, les bras chargés d'une pile de linge qu'elle vient de marquer, sort pour aller le déposer dans une armoire placée au fond du corridor. Son père s'est levé pour lui ouvrir la porte du salon et revient se jeter dans son fauteuil. A peine a-t-elle fait dix pas qu'elle aperçoit son amant qui, s'appuyant sur la rampe, gravit avec peine l'escalier faiblement éclairé par les dernières lueurs du crépuscule. La terreur lui fait jeter un cri perçant, la pile de linge échappe de ses mains.... L'imminence du péril lui inspire aussitôt un moyen de salut, et d'un geste rapide elle indique à Ferdinand la porte de sa chambre. Le jeune officier est prêt à s'affaisser; mais une puissance surnaturelle, suppléant à sa faiblesse, lui donne la force de s'élancer dans cette chambre où une première fois déjà il a trouvé un asile ; mais à peine est-il entré qu'épuisé, anéanti, il tombe dans un fauteuil.

Le cri de sa fille a effrayé le vieux commandant, qui s'est élancé dans le corridor ; il la trouve appuyée contre la porte de l'armoire ; à ses pieds sont répandus les objets qu'elle a laissé tomber.

— Voilà ce que c'est, dit-il en riant, que de vouloir faire trop de besogne à la fois ; tu n'as donc

pas calculé, petite étourdie, qu'ayant les deux bras chargés, tu ne pouvais ouvrir la porte de l'armoire? cela te servira de leçon pour une autre fois; tu en seras quitte pour replier de nouveau les serviettes que tu avais si soigneusement arrangées.

Il rentre dans la salle sans avoir conçu le moindre soupçon.

La joie de voir son père éloigné de la vérité, et la satisfaction d'avoir sauvé Ferdinand du péril, redonnent de la gaîté et de l'assurance à Lucie. Elle rejoint son père, plaisante elle-même de sa maladresse, et continue sa besogne sans éveiller la moindre défiance.

Bientôt profitant d'une des sorties dont ses occupations lui fournissent le prétexte, elle se glisse furtivement dans sa chambre.

— Au nom du ciel, dit-elle à son amant, ne vous montrez pas encore à mon père; attendez-moi, je reviendrai dès que je pourrai.

Et elle disparaît avant que le jeune officier ait pu lui adresser une seule parole.

Voyant que son père a repris un peu de bonne humeur, Lucie espère pouvoir provoquer sur le ton du badinage, une explication que le vieux soldat lui avait toujours refusée, lorsqu'elle la lui demandait sérieusement. A peine a-t-elle prononcé le nom de Ferdinand, que Raymond s'est levé impétueusement en proférant d'horribles imprécations. Tremblante de frayeur, la pauvre Lucie, un sourire forcé sur les lèvres, mais la mort dans le cœur, parvient à

calmer son père, en lui faisant la promessc de ne plus l'affliger par de semblables entretiens.

Les deux heures pendant lesquelles elle dut encore rester au salon, furent pour elle et pour Ferdinand deux siècles de supplice. La crainte, l'impatience exaltent leurs tourments.

Elle peut enfin prétexter plausiblement la fatigue et se retirer.

En entrant dans cette chambre où sa destinée doit s'accomplir, l'infortunée est tremblante, comme prédominée par le pressentiment d'un grand malheur. Alors seulement l'action irréfléchie qu'elle a commise lui apparaît dans toute sa réalité ; alors seulement elle comprend combien elle a été imprudente. Cependant, forte de la pureté de ses intentions et de sa confiance en Ferdinand, elle chasse des craintes importunes, et se rassure surtout à l'idée qu'après une courte entrevue, elle pourra favoriser le départ de celui qu'elle aime.

Pendant longtemps les victimes de l'infâme Étienne ne peuvent échanger la moindre parole. Appuyée sur le sein de son amant, Lucie confond ses larmes avec les siennes. Cependant il faut mettre à profit des instants précieux ; Raymond peut, d'un instant à l'autre, regagner sa chambre, et le départ de Ferdinand deviendrait impossible, parce que chaque soir, avant de se coucher, le père de Lucie, avec une exactitude toute militaire, ferme la porte du corridor et en emporte la clef.

Les pauvres jeunes gens se racontent ce qu'ils

savent chacun de l'événement qui a si cruellement déçu leurs espérances, et se communiquent les conjectures auxquelles ils se sont livrés tous deux sur la cause qui a pu exciter ainsi l'inflexible courroux de Raymond.

Les moments s'écoulent rapidement, et avant qu'ils aient pu se concerter sur le parti qu'ils auront à prendre, le pas du père de Lucie se fait entendre, et bientôt après le grincement de la serrure de la porte d'entrée apprend aux amants que la retraite de Ferdinand est devenue impossible jusqu'au lendemain matin.

Lucie, muette de stupeur, semble un moment égarée; puis, reprenant ses sens à mesure que le bruit des pas va en s'éloignant, elle se jette aux pieds de Ferdinand.

— Je me fie à votre honneur, mon ami, lui dit-elle avec une sainte et chaste confiance, j'ai foi en votre délicatesse, et je passerai la nuit dans cette chambre près de vous, avec autant de sécurité que je la passerais dans la chambre de ma mère. Oui, Ferdinand, mon ami le plus cher, je sortirai d'ici aussi pure que j'y suis entrée; je pourrai embrasser demain mon vieux père sans rougir; une prévention injuste l'éloigne encore de vous, mais bientôt il vous rendra justice, et des nœuds indissolubles nous uniront pour toujours.

— Bonne Lucie, répond le jeune officier, oui, je suis digne de votre noble confiance. Pour moi, vous êtes une idole que je suis bien éloigné de vou-

loir profaner; pour moi, cette chambre est un sanctuaire sacré. N'est-ce pas ici que vous m'avez déjà admis, lorsque, proscrit, je suis venu vous demander un asile? Vous en sortirez telle que vous y êtes entrée; je vous engage mon honneur; mettez le vôtre sous la sauve-garde de ma loyauté...

— Veille sur moi, ma mère, dit mélancoliquement Lucie, en jetant un regard suppliant sur l'image vénérée de celle dont elle pleure tous les jours la mort prématurée.

Rassurée autant par cette pieuse invocation que par les paroles de Ferdinand, Lucie s'assied près de lui.... les heures s'écoulent en projets de bonheur. Enfin il est convenu que Lucie ira, dès la pointe du jour, chercher, suivant son habitude, la clef du corridor, pour faire partir son bien-aimé; on décide en outre qu'à la première occasion favorable, elle demandera avec énergie à son père une explication nettement formulée de ses griefs contre Ferdinand.

La fatigue d'une veille aussi longtemps prolongée impose la nécessité de prendre du repos. Un chaste et unique baiser est venu sceller les promesses des deux amants.

Ferdinand attend dans un fauteuil l'arrivée du jour, et Lucie, après que la lumière a été éteinte, s'est jetée toute habillée sur son lit. Non contents de leurs promesses réciproques, tous deux se sont promis à eux-mêmes de ne pas manquer de fermeté.

Dans toute la maison, ainsi qu'au dehors, règne le plus profond silence.

Ferdinand n'a pu se livrer au sommeil ; loin de lui la moindre idée qui s'éloigne de la plus sévère continence ; mais inquiet, agité, il ne peut vaincre les préoccupations qui l'assiégent ; il veut deviner le mystère de la répulsion qu'il inspire au père de sa bien-aimée.

Quant à Lucie, un profond sommeil s'est emparé de la jeune fille ; mais des rêves affreux pèsent sur elle comme un douloureux cauchemar ; des périls imminents menacent son amant ; elle le voit entraîné par des soldats qui vont le fusiller..... Une autre fois une scène non moins effrayante vient redoubler ses terreurs, elle voit son père l'épée à la main, prêt à percer la poitrine de Ferdinand......

Les faibles lueurs de l'aurore commencent à dissiper les ténèbres, et annoncent que bientôt le jour va paraître.... Non loin de la maison de Raymond s'élève une vaste et magnifique caserne. Un régiment d'artillerie l'occupe, et la diane retentissante appelle à leur service les habitants de cette guerrière demeure située près de la porte d'Allemagne, et qui par les nombreux trophées fixés aux grilles, éclatants témoignages de l'habileté de nos canonniers, inspire aux étrangers une respectueuse admiration pour l'artillerie française.

Le son du tambour a frappé l'oreille de Lucie au moment où, luttant contre les visions effrayantes qui ont agité son sommeil, elle se trouve dans cet état intermédiaire, pénible transition entre l'engourdissement de la pensée et le réveil. Ce bruit

complète son illusion sur les dangers de Ferdinand.

— Grâce! s'écrie-t-elle au paroxysme de la terreur, grâce! c'est mon époux; il est innocent..... Prenez ma vie, mais sauvez-le.....

La malheureuse enfant continue à jeter des cris de désespoir, ne sait pas qu'à deux pas son amant est exposé à un danger bien plus réel.

Ferdinand s'élance rapidement près de Lucie qui, dans un état de somnambulisme invincible, continue à l'appeler.

— Viens sur mon cœur, viens, mon époux; mourons ensemble.

Il cherche à la calmer, lui parle de leurs dangers; Lucie, toujours sous l'obsession des songes affreux qui viennent de la troubler, étreint convulsivement son amant, le presse sur son sein.

A ce moment suprême, Ferdinand, enlacé dans les bras de Lucie, sent les pulsations précipitées qui trahissent l'émotion de sa bien-aimée; lui-même est en proie à une violente agitation; ses artères s'injectent d'un sang bouillant.... ; il fait de vains efforts pour se soustraire à un péril imminent, péril bien plus grand que celui dont il se préoccupait tout à l'heure. Il voudrait qu'en cet instant, Raymond transporté d'une double indignation, vînt le frapper, pour prévenir une faiblesse coupable. Un feu ardent parcourt son corps; des désirs qu'il maudit l'embrasent; sa voix est saccadée; ses jambes vacillent; une agitation nerveuse le sai-

sit alternativement d'un frisson général et d'une fièvre ardente qui égare sa raison.... Et tandis que son âme combat avec violence l'entraînement de ses sens, Lucie, toujours à demi-réveillée, ne pouvant se rendre compte de son état de torpeur, sans crainte, sans désir, continue à prononcer des mots inarticulés.

Ferdinand est encore maître de lui; avec une courageuse et noble résistance, il a pu se dégager.... encore un seul baiser pour obtenir d'elle du silence.... Mais,.... au moment d'échapper tous deux aux séductions enivrantes qui les enlacent, leurs bouches se sont rencontrées, ... leurs lèvres brûlantes transmettent à tous leurs sens une surexcitation invincible; le vertige les éblouit; un délire frénétique les électrise, et paralyse leur esprits . . . .

. . . .

. . . .

Dès le point du jour, la fille de Raymond s'est traînée près du lit de son père.... Le baiser paternel qu'elle reçoit chaque matin avec un si pur amour filial, a été pour elle, cette fois, un supplice qui l'a fait frémir;.... elle n'a pu le recevoir sans rougir....

Elle revient près de son amant, pâle, échevelée, sans oser lever ses yeux sur lui....

Un désespoir poignant qu'a enfanté le retour à la raison, une tempête impétueuse bouleversent leur être.

Tous deux s'accusent; chacun veut être le seul coupable....

En quittant sa bien-aimée, Ferdinand ne lui a fait aucune promesse; des cœurs comme les leurs en ont-ils besoin?

CHAPITRE XIII.

RÉVÉLATION.

Engagé envers Lucie par un lien devenu sacré, Ferdinand redouble d'efforts pour se réhabiliter dans l'esprit de Raymond ; mais toutes ses tentatives viennent échouer devant la ténacité du vieux commandant.

Lucie aussi s'efforce en vain d'obtenir de son père l'explication de sa haine ; pour toute réponse, Raymond continue à se répandre en invectives contre Ferdinand.

Elle espère toujours qu'un bonheur providentiel viendra la tirer enfin d'une situation d'autant plus cruelle qu'elle est aggravée par la crainte des suites de sa faiblesse. Bientôt la vérité lui apparaît dans toute son horrible nudité ; une affreuse réalité a justifié ses craintes ; elle a la certitude qu'il ne lui sera plus longtemps possible de faire mystère de son état. Déjà la pauvre Marianne a reçu avec désespoir cette funeste confidence. Le malheur nivelle les distances ; maintenant Marianne n'est plus seulement une sœur adoptive admise dans une intimité plus étroite, elle est pour Lucie une véritable sœur qui l'encourage et la console. Aussi n'a-t-elle plus

besoin de se retirer discrètement, quand, après qu'elle a fait entrer Ferdinand, les jeunes gens s'entretiennent de leurs espérances et des moyens d'obtenir le consentement paternel à un mariage devenu indispensable.

Cependant Raymond restait inexorable.

— Je connais, disait-il, toute la bassesse de cet homme ; ce n'est pas ta main qu'il désire obtenir, c'est ta fortune qu'il convoite. Je m'attends de sa part aux tentatives les plus honteuses, mais je ne les crains pas, ma Lucie ; je sais qu'il cherchera à te séduire pour me forcer à consentir à un mariage ;..... mais, mon enfant, j'ai trop de confiance dans les bons principes que t'a inculqués ta pauvre mère, dans les excellents exemples que tu as reçus d'elle, pour craindre que tu succombes aux séductions d'un homme aussi méprisable.

Ce disant, Raymond déposait sur le front de la malheureuse Lucie un baiser bien tendre, et attribuait à sa pudeur effarouchée la rougeur subite qui venait colorer le visage ordinairement pâle et abattu de la jeune fille.

Lucie était consumée par le remords de voir son vieux père si plein de confiance en elle, elle à qui des symptômes non équivoques étaient venus révéler qu'elle ne pouvait plus se faire illusion ;..... bientôt elle allait devenir mère.....

Le suicide lui apparaissait comme son seul et unique refuge ; mais elle ne pouvait se faire à l'idée poignante de laisser seul dans sa vieillesse ce mal-

heureux père dont elle déshonorerait doublement les cheveux blancs; elle reculait à l'idée de donner la mort à l'être innocent qu'elle portait dans son sein, et sur lequel s'était déjà concentrée la plus vive affection.

De son côté, Ferdinand ne cherchait pas à s'étourdir sur la gravité de sa faute, ni à oublier les devoirs sacrés qu'il avait désormais à remplir. N'eût-il été attaché à Lucie par l'amour le plus dévoué, il était actuellement retenu près d'elle par une obligation sacrée, par le besoin de s'acquitter d'une dette d'honneur qu'un cœur généreux ne répudie jamais. Ferdinand voyait en Lucie une épouse unie à lui par un lien plus indissoluble que celui qu'auraient consacré les bénédictions d'un prêtre ou la sanction d'un officier municipal.

Bien différent de ces lâches dont la conscience élastique accueillant complaisamment les subterfuges d'un commode égoïsme, se retranchent derrière cet odieux préjugé du monde qui fait peser sur la femme seule, être faible et aimant, la honte d'un moment d'oubli arraché par d'adroites séductions, et absout le suborneur triomphant aux dépens de sa victime déshonorée, bien différent, disons-nous, de ces héros d'un libertinage de bon ton, Ferdinand comprenait toute l'étendue de ses devoirs et maudissait cette fatalité incompréhensible qui s'opposait impitoyablement à l'unique moyen de réparer sa faute. Parfois il aurait voulu proposer à Lucie de se soustraire par la fuite au légitime cour-

roux d'un père déshonoré ; mais toujours sa loyauté avait reculé devant un enlèvement qu'il aurait considéré comme une aggravation de sa première faute. N'était-ce pas, en effet, se rendre doublement coupable envers ce vieillard qui, au jour du danger, lui avait prêté une sympathique assistance ? N'était-ce pas payer de la plus atroce ingratitude le bienfait de sa généreuse hospitalité ?

Cependant l'époque approchait où Lucie ne pourrait plus cacher son état. Après tant d'inutiles démarches, Ferdinand voulut tenter un dernier effort, et pensa que Hector, dont il connaissait le bon cœur et l'influence sur Raymond, parviendrait à opérer une réconciliation. C'est dans ce but qu'il écrivit à son ami la lettre suivante :

« Depuis ton départ pour J... des malheurs épou-
« vantables sont venus m'assaillir ; et ce n'est plus
« que près de toi, mon excellent ami, que je puis
« chercher un refuge. Je ne te ferai pas de protes-
« tations d'amitié ; je sais que tu connais mes sen-
« timents aussi bien que je connais les tiens ; tu me
« sais incapable de mensonge ou de trahison.

« Toi, qui as connu les maux affreux d'un amour
« malheureux, tu comprendras l'étendue de ma
« douleur.

« Tu sais dans quelles circonstances j'ai appris à
« connaître le commandant Raymond et sa malheu-
« reuse fille.

« A la reconnaissance que je leur devais, succéda

« bientôt, en moi, pour Raymond une amitié sin-
« cère et respectueuse, pour Lucie l'amour le plus
« tendre. Tu connais Lucie; pouvais-je la voir sans
« l'apprécier, sans l'aimer? Mon amour fut partagé,
« et ce sentiment qui faisait ma joie et mon bon-
« heur, cause maintenant tous mes regrets, tous
« mes tourments. Plût à Dieu qu'au lieu de ré-
« pondre à ma tendresse, Lucie y fût restée insen-
« sible! Aujourd'hui elle ne serait pas plongée dans
« le désespoir, et je serais seul malheureux.

« Notre mariage était arrêté, Raymond non-seu-
« lement y avait consenti avec joie, mais il avait
« lui-même provoqué l'aveu de notre tendresse mu-
« tuelle; quand tout à coup il devint pour moi un
« ennemi implacable, et m'interdit l'entrée de sa
« maison, sans que j'aie jamais pu apprendre la
« cause de ce cruel changement. Que ne suis-je
« resté aux mains de mes gardes dans cette nuit
« funeste où j'ai vu pour la première fois Raymond;
« je n'eusse jamais franchi le seuil hospitalier où
« ma présence a porté le désespoir! Ma pauvre
« Lucie jouissant encore du calme innocent de son
« cœur, serait restée à l'abri de l'affreux malheur
« qui est venu frapper sa vie chaste et pure!

« Toutes mes tentatives pour obtenir de M. Ray-
« mond une explication franche et loyale, ont
« échoué devant une aveugle et injuste prévention;
« toutes mes lettres m'ont été renvoyées sans avoir
« été ouvertes.

« Que faire, mon bon Hector? Il faut que j'épouse

« Lucie! Il le faut..... le moindre retard aggrave « notre position.

« Écris à M. Raymond, intercède pour moi, pour « Lucie; obtiens surtout, je t'en supplie, qu'il t'ap- « prenne les motifs de sa haine subite; je me jus- « tifierai; tu peux t'y engager sur ton honneur; « car toutes les accusations élevées contre moi ne « peuvent avoir été enfantées que par la calomnie.

« Comme M. Raymond ne soupçonne même pas « encore la position de Lucie, ce n'est pas de là « que provient son ressentiment.

« Ne mets pas le moindre retard à lui écrire; je « compte sur ton amitié; sauve-nous du désespoir, « du déshonneur. Surtout ne t'irrite pas contre moi « si j'ai compromis l'honneur de Lucie. Un con- « cours inévitable de circonstances fatales a seul « amené cet oubli de nos devoirs, oubli que tu nous « pardonnerais, que M. Raymond lui-même nous « pardonnerait, s'il m'était possible d'expliquer les « phases de cette catastrophe.

« Cet aveu qui, aux yeux du monde, compromet- « trait Lucie, je te le fais, à toi, mon ami....

« Que par ta prompte intervention, je puisse « bientôt nommer publiquement mon épouse celle « qui sous peu me donnera un gage d'une union « traversée par des obstacles qu'il n'est donné qu'à « toi de faire disparaître.

« Adieu, Hector, je compte sur toi et suis comme « toujours ton bien sincère ami,

« FERDINAND DUHAMEL. »

La lecture de cette lettre a bien douloureusement affecté le chevalier. Il connaît la loyauté de son ami, et quoiqu'il ignore et les circonstances qui ont pu faire oublier à Ferdinand les lois sacrées de la délicatesse, et la valeur des griefs de Raymond, aucun doute injurieux ne vient atténuer son affection pour le jeune officier, et convaincu de son innocence, il s'empresse d'écrire à Raymond cette lettre qui va briser tout le bonheur, et détruire les plus douces illusions de ce malheureux vieillard :

« Je viens bien à regret, mon vieux et excellent « ami, m'acquitter d'un devoir d'autant plus dou-« loureux pour moi, qu'avant de vous faire con-« naître à quel résultat heureux tend ma démarche, « je suis obligé, par une impérieuse nécessité, de « vous révélér un secret fatal.

« Avec un homme fortement trempé comme vous « l'êtes, vous dont la longue et rude carrière a dû être « marquée déjà par d'amères déceptions, par de cui-« sants chagrins, il ne faut pas user de ces ménage-« ments, de ces insinuations dont peuvent avoir be-« soin les âmes vulgaires. C'est avec une franchise « tout entière et sans circonlocutions que je rempli-« rai la mission délicate qui m'est confiée, et je vous « dirai, mon vieux ami, préparez-vous à apprendre « un grand malheur, qui vous frappe dans ce que « vous avez de plus cher : cependant je dois ajouter « immédiatement qu'il ne dépend que de vous de « circonscrire ce malheur dans une sphère bien

« étroite..... En vous parlant de ce que vous avez « de plus cher, vous avez déviné que je vous parle « de Lucie et de votre honneur.

« Vous refusez toute explication à mon ami Fer- « dinand.... une nécessité impérieuse vous ordonne « actuellement de la lui accorder, parce que, mon « bon Raymond, j'ose à peine vous le dire,... parce « que maintenant il n'est plus possible que Lucie « ne devienne pas l'épouse de Ferdinand.....

« Il vient de me l'apprendre, et je vous supplie « en son nom de lui permettre de se justifier. Sa « justification sera facile, car, à part la faiblesse « qu'il a eue de ne pas avoir attendu que des nœuds « solennels aient scellé son union avec Lucie, à « part cette faiblesse pour laquelle vous serez in- « dulgent, mon vieil ami, Ferdinand, je le sais, « est incapable d'avoir pu se rendre indigne de votre « estime. Ferdinand est homme d'honneur, comme « je le suis, comme vous l'êtes vous-même.

« Vous, qui avez toujours été bon, généreux, « indulgent, pour tout le monde ne serez-vous sé- « vère que pour vos enfants? Pardonnez-leur une « imprudence facile à réparer même avant que la « malveillance puisse en soupçonner l'existence. « Quant aux autres griefs que vous avez contre mon « ami, je vous suis garant qu'une explication loyale « fera tomber toute prévention injuste; cette expli- « cation, l'honneur vous ordonne de l'accorder à un « jeune homme que vous estimiez au point de vou- « loir lui confier le bonheur de votre enfant, et qui

« ne peut être que la victime d'une haine jalouse, « d'une lâche calomnie.

« J'attends avec impatience votre réponse, car « je suis bien convaincu qu'elle m'annoncera que « vous avez écouté la voix de l'amitié, celle de la « raison et de la justice.

« Accordez un entretien à Ferdinand, notre « affliction à tous se changera en joie, et en écou- « tant ces conseils que je n'oserais vous donner, « s'ils n'étaient dictés par une amitié sincère et « loyale, vous me prouverez que vous croyez aux « sentiments bien affectueux de votre très-dévoué

« HECTOR DE LABERLANDIÈRE. »

Le même courrier emporta cette lettre et une autre par laquelle le chevalier annonçait à Ferdinand la démarche qu'il avait tentée.

Lorsque Raymond reçut cette lettre, Lucie était encore dans sa chambre. Accablée de chagrin, sous le poids de la crainte et de la honte, ce n'était qu'après bien des hésitations qu'elle se décidait chaque matin à venir au salon; c'était pour la pauvre jeune fille un véritable supplice que de paraître devant son père.

En reconnaissant le timbre de J.... et l'écriture de Hector, Raymond éprouve un vif plaisir : dans son empressement de faire partager sa joie à sa fille, il lui fait dire par Marianne de se hâter de terminer sa toilette pour venir aussitôt près de lui. En attendant il rompt le cachet. Dès les premières lignes, il se

trouble et s'inquiète ; il entrevoit tout d'abord que la démarche de Hector a pour objet de le réconcilier avec l'homme qu'il abhorre ; mais quand, continuant sa lecture,... il apprend toute l'étendue de son malheur, une commotion rapide et violente comme la foudre l'anéantit et le renverse, sans mouvement, sur le sopha sur lequel il était assis.

Revenu bientôt à lui, il roule dans sa tête des projets de vengeance ; des larmes de rage et de douleur sillonnent ses joues livides, et au moment où Lucie entre, le malheureux père pousse des cris entrecoupés par des sanglots....

Lucie, à qui Marianne a dit que son père venait de recevoir une lettre qui paraissait le combler de joie, était accourue illusionnée par un vague espoir. Saisie d'épouvante en voyant l'état où se trouve son père, elle reste immobile. Raymond jette sur sa fille un regard sombre, où se peignent à la fois tous les sentiments de la haine, de la douleur et de la pitié qui se combattent dans son âme ; mais lorsqu'il voit sa malheureuse enfant s'avancer d'un pas chancelant la tête baissée, les joues amaigries, la terreur dont elle est saisie, le morne désespoir qui l'accable, réveillent en lui toute la puissance de l'amour paternel, de ce sentiment profond et mystérieux dont par un bienfait sublime du créateur, les vastes ressources sont inépuisables.

Lucie, tremblante d'effroi, s'est arrêtée devant son père, les mains jointes, dans l'attitude d'un coupable qui attend son arrêt, elle est résignée ;..

pénétrée de l'énormité de sa faute qu'elle s'exagère encore, elle s'est condamnée elle-même et n'implore aucun pardon. Raymond n'ose lever la tête, la rougeur de la honte colore ses traits, il voit combien son pauvre enfant souffre, et, ne voulant pas aggraver son désespoir, il craint de l'exposer à rencontrer son regard.... Leur position est affreuse.

Il l'attire enfin sur son cœur, la presse avec tendresse, mais sans pouvoir articuler un seul mot. Leurs larmes se confondent,... tous deux, le cœur brisé, éclatent en sanglots..... Enfin, des lèvres du vieux soldat tombent ces paroles prononcées d'un ton déchirant :

— Ma pauvre Lucie!!!

Et la malheureuse, tombant aux pieds de son père, s'écrie :

— Pardon, mon père....

Le respectable vieillard l'a relevée avec effusion, et, tout entier à sa tendresse, n'a pas voulu entendre un seul mot de justification.

Il arrive souvent que les parents d'une jeune fille dans la position de Lucie, se livrent sur elle aux traitements les plus barbares et lui font cruellement expier sa faute en l'abreuvant d'outrages. Combien peu ils comprennent leurs devoirs; ce qu'ils appellent amour paternel n'est que calcul égoïste, orgueil déguisé! Leur affection n'est qu'une spéculation; pour eux, leurs enfants ne sont pas des êtres auxquels ils doivent des soins, de l'indulgence, ce ne sont que des instruments destinés à satisfaire leur

vanité, et ils proportionnent la part d'affection qu'ils accordent à chacun d'eux, au plus ou moins de beauté ou de talent dont il est doué. Pour eux, l'amour paternel ne brille que lorsqu'il est reflété par les avantages personnels de l'enfant qui en est l'objet.

Ce n'est pas ainsi que Raymond aimait sa fille; s'il était fier, il est vrai, des talents, de la beauté et des belles qualités de Lucie, si l'admiration dont elle était l'objet flattait souvent son orgueil paternel, il savait aussi partager ses souffrances, compatir à ses chagrins; aussi a-t-il cru devoir pardonner sa faute, et, sans songer à la punir, c'est sur le séducteur de Lucie seul qu'est tombé tout son ressentiment, c'est de Ferdinand qu'il songe à tirer une vengeance impitoyable.

— Je te pardonne, dit-il à sa fille, je te pardonne, à toi, ma pauvre Lucie, victime malheureuse d'un scélérat à qui il a été facile de tromper une innocente jeune fille, puisque moi-même j'ai été longtemps dupe de ses infâmes machinations.

Puis, se levant après un pénible effort, l'infortuné vieillard prend sa fille par les mains et la conduit devant une glace.

— Regarde, Lucie, ajoute-t-il, reconnais-tu là cette jeune fille qui, il y a six mois, était si brillante de fraîcheur, si jolie, si gaie? la reconnais-tu aujourd'hui dans ces joues creusées par la douleur, dans ce teint décoloré, dans ces yeux ternis par les larmes? Voilà l'ouvrage de cet être odieux qui, en reconnaissance d'une bienveillante hospitalité, a jeté

l'opprobre et la désolation dans notre maison.... Je te pardonne à toi, malheureuse enfant, qui as préféré croire un lâche suborneur spéculant sur ta fortune, plutôt que de suivre les conseils de ton père qui t'aime encore, aujourd'hui qu'il sait tout, autant que quand il te croyait... autant qu'il t'aimait avant l'arrivée de l'artisan de nos malheurs.

Lucie a été plus douloureusement affectée de la noble générosité de son malheureux père, qu'elle ne l'eût été s'il avait traduit en mauvais traitements ou exhalé en imprécations le désespoir qu'elle a jeté dans son cœur paternel.

— Pitié! mon père, s'écrie-t-elle chancelante, éperdue, ne m'accablez pas de votre indulgence qui me fait plus mal que si vous aviez donné cours à votre juste colère....

La honte, le désespoir de Lucie sont encore exaltés par la douleur qu'elle éprouve de voir combien son père souffre à cause d'elle. Ses forces l'abandonnent, elle est prête à défaillir, quand Raymond la retient dans ses bras; chargé de ce précieux fardeau, il la porte dans sa chambre, et, aidé de Marianne, il parvient, non sans peine, à la faire revenir de son évanouissement.

CHAPITRE XIII.

OBSTINATION ET FATALITÉ.

Raymond, possédé d'une soif inextinguible de vengeance, hésite encore dans le choix du moyen qu'il emploiera pour atteindre son but. Il voudrait laver sa honte dans le sang du séducteur de Lucie, il brûle de se battre avec lui; arracher la vie à Ferdinand serait pour le vieux soldat un plaisir, une jouissance; mais il recule devant l'incertitude de l'issue d'un duel, non par crainte pour lui-même, mais pour sa malheureuse fille qu'il laisserait, en mourant, à la merci de celui qu'il regarde comme un vil intrigant. D'un autre côté il pressent le mal qu'il fera au jeune officier s'il éloigne Lucie; il jouit d'avance de la fureur qu'éprouvera Ferdinand en voyant crouler le coupable échafaudage sur lequel il a élevé l'espoir d'obtenir forcément la main de Lucie. Cette vengeance paraît à Raymond plus sûre, plus efficace, il ne balance plus et se détermine à mettre sa fille hors des atteintes de l'homme qu'il abhorre.

Au lieu de retracer ici tous les projets de vengeance qui se succédèrent dans la tête de Raymond, avant qu'il se fût arrêté à cette détermination définitive, nous mettrons sous les yeux du lecteur, la lettre qu'il écrivit à Hector :

« Brisé par la douleur, le cœur navré, je viens, « mon digne ami, épancher dans votre âme si gé- « néreuse tout ce que la mienne souffre de tortures. « Un autre motif me détermine encore, c'est la né- « cessité de vous prémunir contre la perfidie de celui « qui a osé se dire votre ami, comme il a eu l'audace « de se dire aussi le mien.

« Vous savez comment cet infâme a franchi pour « la première fois le seuil de ma demeure, vous savez « encore avec quel dévouement nous lui avons prêté, « vous et moi, un généreux secours, lorsque, sous « l'apparence d'une nécessité impérieuse, il implo- « rait de nous un appui dont il n'avait pas besoin. « Vous tremblez en lisant ces derniers mots,.... aussi « une vérité horrible va vous être révélée. Non, il « n'avait pas besoin de nos secours, cet imposteur « qui, se jouant de tout ce que l'homme a de plus « sacré, a rempli avec tant de naturel le rôle de « proscrit. Auriez-vous pu croire, pouvais-je moi- « même m'imaginer que sous des dehors si séduisants « pût se cacher tant de bassesse? C'est à moi et à « ma malheureuse fille qu'il a été réservé de devenir « victimes de ce que l'astuce a de plus lâche, de ce « que la cupidité peut inspirer de plus infâme! Puisse « notre cruel exemple vous servir d'expérience!

« Loin d'avoir été un conspirateur traqué par la « police, comme il le disait, Ferdinand Duhamel était « au contraire un des artisans de la trame perfide qui « a amené mon malheureux ami Caron dans le piége « où il a perdu la vie. Oui, je le répète avec horreur,

« ce misérable est l'agent provocateur qui a dénoncé « ceux qui l'avaient associé à leur généreuse entre-« prise, c'est lui qui les a trahis, qui les a vendus. « Son ami Étienne cherche en vain à le disculper, « mais quelle garantie de moralité puis-je trouver « dans un homme qui, tout loyal qu'il me paraît, « agit cependant très-probablement en subalterne, « obligé par position de prendre le parti de son « chef.

« Que la malédiction de Dieu retombe sur Ferdi-« nand Duhamel et lui réserve le juste châtiment de « tant de scélératesses....

« Avant de connaître son infâme conduite, plein « de confiance en ses dehors si trompeurs, je l'ai-« mais comme on aime celui à qui l'on confie son « enfant, j'avais consenti à son mariage avec Lucie.

« Mais lorsque j'eus acquis la certitude que ce « lâche dénonciateur avait usurpé les titres qui lui « avaient acquis notre bienveillance, je me hâtai de « rompre avec lui. Il était temps encore de sauver « ma fille de l'opprobre, lorsque redoublant d'a-« dresse, inspiré par le génie du mal autant que par « la mégère infernale dont il est le digne fils, et qui « feignait de ne consentir qu'avec répugnance à son « mariage, il a su enfreindre la défense que je lui « avais faite de reparaître chez moi.

« Abusant de la faiblesse, de la bonne foi de mon « enfant, il sut se disculper près de Lucie et obte-« nir d'elle un sacrifice qui flétrit son honneur et « souille mes cheveux blancs. Il espérait, le misé-

«rable, que la nécessité de cacher cette atteinte «portée à un nom jusqu'alors pur et honoré, me «forcerait bien à lui accorder la main de ma fille. «Mais ses manœuvres odieuses ne lui profiteront «pas, j'aimerais mieux voir mourir Lucie que de la «jeter aux mains d'un pareil monstre.

«La vengeance est le plaisir des dieux, oui, mais «eux seuls peuvent en jouir! par une amère déri-«sion il font entrevoir aux hommes ce plaisir sans «leur permettre de le goûter.... Que Lucie n'est-elle «morte! je consentirais volontiers à mourir aujour-«d'hui encore, si pendant une heure seulement je «pouvais torturer le monstre que l'enfer a vomi sur «la terre. Mais je n'ai pas de fils pour me venger si «je succombais.

«Je suis vieux, les fatigues de la guerre m'ont «épuisé; ma main tremble; ma vue est affaiblie, «et si je le tenais au bout de mon épée, il par-«viendrait aisément par un lâche assassinat sur le-«quel il compte peut-être, à couronner ses for-«faits. Abusant de l'avantage de son âge, il sau-«rait bien, à travers le terrain rougi du sang du «père, se frayer un chemin sûr vers la possession «de la fille, de ma pauvre Lucie, qui seule et sans «protecteur succomberait encore sous le pouvoir «fascinateur de mon meurtrier! Comme Milon de «Crotone, je suis obligé de me voir dévorer, sans «pouvoir me défendre.

«En revanche, je saurai le frapper.....

«Il aura détruit notre bonheur;..... oui, mais

« sans aucun fruit pour lui. Je lui enlèverai, avec « ma fille, l'espoir de la retrouver; elle supportera « la seule punition que je veuille lui infliger; elle « ira cacher sa honte dans des lieux où personne ne « la lui reprochera.... Moi seul je l'accompagnerai, « et ce n'est pas moi qui accablerai de rigueurs « injustes la victime du plus insigne scélérat que la « terre ait jamais porté.

« Adieu, mon généreux ami; préservez-vous, je « vous en conjure, de tout contact avec cet être « exécrable qui n'a respecté ni l'hospitalité, ni la « candeur, ni la vieillesse.

« Adieu, Hector,.... adieu pour toujours. Rece- « vez pour la dernière fois ma bénédiction.... c'est « celle d'un bien malheureux vieillard.

« RAYMOND. »

Dès qu'il a terminé cette lettre, le père de Lucie s'occupe activement de ses préparatifs de départ. Il prend un passeport pour l'Angleterre, donne ses instructions à son notaire, se munit d'une forte somme d'argent, et achète une berline de voyage.

Pour se prémunir contre un enlèvement ou toute autre tentative qu'il craint de la part de Ferdinand, Raymond n'a confié ses projets à personne, et, lorsque le jour même du départ il vient apprendre à Lucie et à Marianne qu'ils quitteront ensemble Strasbourg dans la soirée, c'est sans leur dire le lieu de leur destination, et en ne leur donnant, pour faire les préparatifs de voyage, qu'une heure

seulement, pendant laquelle il a soin de ne pas les perdre de vue.

Lucie s'est soumise avec une résignation toute passive aux volontés paternelles, et quand l'heure est arrivée, le désespoir dans le cœur, elle prend place, avec Raymond et Marianne, dans la voiture qui va l'emporter loin de celui qu'elle aime, et qu'elle ne peut encore se résoudre à croire coupable. Elle s'imagine quelle sera la désolation de Ferdinand quand il aura perdu tout espoir de la revoir;..... cependant elle n'ose intercéder près de son père si grièvement offensé.

Ce même soir, Ferdinand, de garde au pont du Rhin, attend avec impatience le résultat des négociations dont il a chargé Hector. Il est dans la plus vive inquiétude; car il a calculé que si son ami s'est rendu à sa prière, et a pu écrire à Raymond par retour du courrier, sa lettre a dû arriver à Strasbourg dans la matinée.

Absorbé dans de pénibles réflexions, il se promène sur le pont pendant une partie de la soirée, et considère mélancoliquement, à la lueur des étoiles qui se reflètent dans le fleuve, le combat des vagues mugissantes qui se brisent à ses pieds. S'il pouvait savoir qu'au moment où les coudes appuyés sur la balustrade du pont de bateaux, et son front brûlant, soutenu dans ses mains, il se livre à mille pensées inquiétantes, s'il pouvait savoir que la berline qui roule lentement à deux pas derrière lui, emporte pour toujours l'objet de son amour!

A peine il détourne légèrement la tête pour voir si ses subordonnés remplissent leur devoir. Il voit à l'entrée du pont le sergent du poste s'en retourner au corps-de-garde, tout en causant avec le préposé à la vérification des passeports; il en conclut qu'ils se sont acquittés de leur office, et reprenant sa position, continue à donner cours à ses méditations.

Lucie a remarqué sur le schako du sergent de garde le numéro du régiment de Ferdinand; elle éprouve à cette vue une commotion douloureuse que son père attribue d'abord aux cahots imprimés à la voiture par les madriers mal joints du pont de bateaux. Il propose à sa fille de traverser le pont à pied et de ne reprendre place dans la voiture que de l'autre côté du fleuve, et sur un ordre de Raymond, le postillon arrête les chevaux; Ferdinand croyant qu'un accident est arrivé aux voyageurs, se dirige avec empressement vers eux pour leur porter secours. En ce moment le vieux commandant ouvre la portière, et voit s'avancer vers lui l'auteur de tous ses malheurs; il le distingue moins à ses traits et à sa démarche voilés par la demi-obscurité de la nuit, qu'il ne le devine à la rage qui s'empare de lui; Raymond s'imagine que Ferdinand attend son passage pour lui ravir son enfant ou pour suivre ses traces. Il crie au postillon de fouetter les chevaux, referme vivement la portière et se rejette au fond de la voiture.

— Qu'as-tu fait, malheureuse! s'écrie-t-il, en

saisissant Lucie par le bras ; malgré toutes mes précautions et toute ma surveillance, tu as pu prévenir ce scélérat qui nous attend pour t'enlever ?..... En même temps il arme les deux pistolets de voyage dont il a pourvu les poches de la berline....

Lucie se jette à la portière, et aperçoit encore très-distinctement Ferdinand qui a repris sa position contemplative, et que le bruit creux des roues a empêché d'entendre la voix de Raymond ;.... elle fait de vains efforts pour être entendue ; son père la retient de force ; au bout de quelques secondes la berline a gagné la frontière badoise, et en continuant de rouler avec rapidité, elle agrandit à chaque instant la distance qui sépare les deux amants. Lucie, tout en larmes, s'est laissée tomber découragée dans un coin de la voiture.

Descendu de garde, le lendemain à midi, Ferdinand trouve chez lui la lettre que lui a écrite Hector. Étienne, qui avait appris déjà le départ de Raymond, a jugé inutile de retenir plus de vingt-quatre heures la lettre adressée au jeune officier.

Ferdinand a repris courage, en voyant que son ami lui fait espérer la réussite prochaine de ses démarches. Impatient d'en connaître le résultat, il traverse plusieurs fois la rue d'Austerlitz ; il interroge avec une curiosité impatiente et avide les persiennes de l'appartement de Raymond ;..... elles restent fermées ; il ne peut quitter cette rue. Lorsque vingt fois il a déjà passé devant la demeure de son amante, il craint enfin de se faire remarquer

et se décide à s'éloigner, mais non sans détourner bien souvent la tête ; il lui semble qu'il faut absolument qu'une main amie vienne au moment où il est prêt à disparaître, pousser ces persiennes derrière lesquelles il croit encore abritée celle qu'il aime.

Deux journées entières se passent ainsi et augmentent de plus en plus son inquiétude. Dans la matinée du troisième jour, il se rend à son poste d'observation, et voit une affluence de brocanteurs et de curieux se presser à l'entrée de la maison. Il craint d'interroger.... Cependant, lorsqu'il voit un de ces industriels sortir et emporter la psyché de Lucie, Ferdinand est terrifié.... Il s'informe et apprend que le commandant est parti depuis plusieurs jours, et qu'on fait la vente de ses meubles. A cette nouvelle, il s'élance aussitôt dans la maison, enchérit tous les objets mis en vente, et fait racheter à tout prix ceux des meubles vendus avant son arrivée.

Il veut apprendre du commissaire-priseur des détails sur ce départ si précipité ; l'officier public ne peut le satisfaire, et se borne à lui dire qu'il fait cette vente par ordre de M. Lebrun, notaire de Raymond.

Ferdinand vole chez M. Lebrun, qui ne peut, de son côté, lui fournir aucun renseignement, sinon que le vieux commandant est parti, en lui laissant sa procuration pour vendre ses meubles et sa maison ; il ajoute que Raymond a emporté en argent

une somme considérable, et s'est borné à lui dire que, dans quelques années seulement, il lui écrirait pour lui faire connaître le lieu où il faudrait lui envoyer le produit de la vente.

Ce nouveau coup accable Ferdinand; séparé d'une manière aussi cruelle de sa bien-aimée, il veut du moins vouer un culte pieux à tout ce qui lui a appartenu. Il s'empresse de louer l'appartement de Raymond, y fait placer les meubles qu'il a acquis, les rétablit dans l'état où il les trouva quand il vint y chercher un asile, et désormais il habitera seul cette demeure où il a ressenti tour à tour les joies d'une félicité suprême et les cuisantes douleurs de l'adversité.

Bien souvent il parcourt morne et silencieux son nouveau logis, dont chaque pièce lui rappelle ou ses courts instants de bonheur ou ses longues heures d'angoisses. A chaque pas, à chaque objet se rattache quelque souvenir doux et triste, qui vient augmenter l'amertume de ses regrets.

Toutes les démarches de l'infortuné pour retrouver les fugitifs sont restées infructueuses; Étienne, qui n'a cessé d'exercer un constant espionnage sur toutes les actions de Ferdinand, se rend le soir près de lui, et feint une surprise extraordinaire, lorsqu'il le trouve seul dans cet appartement où il pensait, dit-il, rencontrer Raymond.

Il apprend de Ferdinand le projet qu'il a formé de demander une permission de quelques mois pour retrouver les traces de son amante.

Étienne craignant que le succès des recherches du jeune officier ne puisse déjouer ses projets, s'informe de son côté de la direction qu'a prise Raymond; il parvient à la découvrir, et avec sa perspicacité infernale, il a bien vite combiné un nouveau plan.

Il fait dire à Ferdinand par un inconnu que le père de Lucie est allé en Allemagne. Le jeune officier accueille avec empressement un renseignement aussi précieux, et s'assure de son exactitude.

Sous prétexte de le consoler, Étienne est toujours près de lui, et observe attentivement toutes ses démarches.

Ferdinand sait que, pour sortir de France, un officier doit en avoir obtenu la permission du ministre de la guerre; il craint les lenteurs des bureaux, rédige sa démission sans la motiver et l'envoie à son colonel.

Cette détermination excite la surprise de ses chefs et de ses camarades. Le colonel donne avis à Ferdinand, que, pour être valable, sa démission doit être agréée par le ministre de la guerre, et qu'en attendant cette décision, il continue à faire partie de l'armée.

Ferdinand se rend près de son chef, prétexte une maladie grave de sa mère, et obtient de la sorte une permission de quinze jours pour se rendre à Lyon; mais comme ce délai lui paraît insuffisant, il insiste pour que sa démission arrive à sa destination hiérarchique, espérant qu'avant l'expiration

de sa permission, il sera dégagé entièrement du service.

Étienne Chipard a habilement coordonné les diverses parties de son plan; afin de faire échouer celui de Ferdinand, il fait un rapport ingénieusement développé dans lequel il représente que le jeune officier est à la tête d'une nouvelle conspiration, et qu'il n'a donné sa démission qu'afin de se soustraire à la surveillance et à la juridiction militaire; puis faisant ressortir la circonstance de la location du logement de Raymond, Étienne insinue adroitement que ce vaste appartement est évidemment destiné aux conciliabules des conspirateurs, et qu'au lieu d'aller à Lyon, Ferdinand ira sans doute se concerter avec ses complices évadés, ainsi que lui, lors de la tentative faite en faveur de Caron, et qui, retirés en Allemagne, formaient le noyau d'une vaste conjuration prête à éclater.

Ce tissu d'impostures obtient créance; l'autorité voulant couper le mal dans sa racine, sans avoir à sévir sur un grand nombre de conjurés, ne cherche qu'à faire avorter le complot par l'arrestation de son chef, de Ferdinand, dont il sera facile maintenant d'établir la culpabilité. On a rapproché d'ailleurs le départ de Raymond, dont Ferdinand doit épouser la fille, avec les démarches de ce dernier, et l'on ne doute plus que le vieil officier n'ait pris l'avance pour préparer les voies.

Des agents occultes et dévoués reçoivent des instructions sévères, et Ferdinand, épié scrupuleuse-

ment, est arrêté au moment où il va passer la frontière. Il proteste en vain de son innocence; ses allégations paraissent invraisemblables; les charges qui pèsent sur lui sont accablantes; il est mis en jugement et traduit devant un conseil de guerre.

CHAPITRE XV.

LE CONFESSEUR.

Sous le poids d'une accusation capitale, Ferdinand est indifférent, pour lui-même, au sort qui l'attend ; toutes ses inquiétudes sont pour Lucie. Dans l'impossibilité de faire personnellement des recherches pour la retrouver, il espère en Hector et a recours à lui. Il écrit donc à cet ami dont il connaît le dévouement :

« Ta lettre, mon excellent ami, m'a été remise « trop tard. Quoique la célérité que tu as mise à « écrire à M. Raymond ait eu un résultat funeste « pour moi, je ne te remercie pas moins de la « preuve d'amitié que tu t'es empressé de me donner.

« Il paraît que ta lettre à Raymond lui est parve-« nue avant que je n'eusse reçu ta réponse ; car il « est parti immédiatement de Strasbourg, emmenant « avec lui ma pauvre Lucie. Juge de mon désespoir « en apprenant ce départ au moment où j'espérais « tant de l'efficacité de ton intervention.

« Cet événement est d'autant plus affligeant pour « moi que je suis maintenant privé de ma liberté.

« Arrêté sous prétexte d'une conspiration imagi-« naire, je ne puis faire de recherches.....

« Trois jours après le départ de M. Raymond, « j'ai pu savoir qu'il avait passé en Allemagne; « décidé à suivre ses traces, j'allais me rendre « dans ce pays, lorsque j'ai été arrêté. Je ne sais « trop sur quoi sont fondées les charges portées « contre moi, et cependant je suis retenu dans la « plus étroite captivité, tandis que celle qui est pour « moi plus que la vie, est emmenée dans un pays « lointain peut-être, où je ne pourrai plus la re-« trouver.

« Je t'adjure au nom de ce que l'amitié a de plus « sacré, viens à mon secours; viens faire des re-« cherches auxquelles je ne puis me livrer moi-« même, tu nous sauveras à moi l'honneur, à Lucie « la vie. Ma détention ne peut se prolonger; elle « n'est que le résultat d'une fatale erreur; peut-« être serai-je libre lorsque tu arriveras, mais outre « que je n'ose compter avec assurance sur l'équité « de mes juges, si même à ton arrivée ici je devais « être rendu à la liberté, tu pourrais encore par tes « conseils et la connaissance que tu as de la langue « allemande, m'être d'un grand secours pour me se-« conder dans mes recherches.

« Viens sans perdre de temps... Je t'attends.

« Ton ami, FERDINAND DUHAMEL. »

Au jour de son jugement, le jeune officier, sûr de son innocence, attend avec calme l'énoncé des

charges portées contre lui. Par un raffinement de scélératesse, Étienne a su persuader à ceux qui avaient été impliqués dans les premières affaires de conspiration, que c'était Ferdinand qui les avait dénoncés. Présentée sous une apparence de vraisemblance, cette accusation suscite au malheureux jeune homme une foule d'ennemis acharnés. L'un des condamnés, pour se venger de l'infâme délation dont il croit Ferdinand l'auteur, a produit de ses lettres et fourni d'autres indices, preuves irrécusables qu'il a participé au projet d'enlèvement de Caron. De cette révélation naît contre lui la présomption que la nouvelle accusation est fondée.

Accablé par cette complication de difficultés auxquelles il ne s'attendait pas, Ferdinand ne peut se défendre que faiblement; de plus en plus démoralisé, il finit par avouer la part qu'il a prise au premier complot. Cet aveu, qui n'était de sa part qu'un acte de franchise, fut regardé par ses juges comme un moyen employé pour détourner de sa tête la responsabilité bien plus grave de sa récente tentative, et devenus pas là moins exigeants sur la nature des preuves sur ce chef, ils le condamnèrent à cinq années d'emprisonnement.

La participation au projet d'enlever Caron servit donc de base à un verdict de culpabilité qui, faute de preuves suffisantes, n'eût pas été prononcé; les juges, défavorablement prévenus par ce fâcheux antécédent, avaient été bien aises de pouvoir atteindre, dans ce même conspirateur, accusé d'un

complot imaginaire, le complice avoué d'une première tentative restée impunie.

Sur ces entrefaites, Hector avait reçu la lettre de son ami, et plein d'empressement, il était accouru pour lui porter ses consolations, et le suppléer dans les recherches que Ferdinand ne pouvait plus faire personnellement.

D'après les indices que Ferdinand a pu recueillir avant d'être privé de sa liberté, Hector avait su que Raymond, après s'être arrêté pendant quelques jours à Mayence, s'était rendu à Metz. Le chevalier, qui s'était livré dans cette dernière ville aux investigations les plus minutieuses, avait acquis enfin la certitude que le vieux commandant était parti de Metz après y avoir fait un très-court séjour, sans qu'il fût possible de retrouver ses traces. Ne pouvant conserver aucune lueur d'espoir de réussite, en continuant de sa personne des explorations qui ne pouvaient être qu'infructueuses, Hector eut recours à d'autres moyens.

Par ses soins, les journaux français et étrangers furent remplis d'avis qui restèrent sans effet. Les renseignements qu'il espéra obtenir par la voie administrative, lui firent également défaut; car le commandant Raymond n'étant ni pensionné, ni en demi-solde, et ne jouissant pas même du traitement contesté alors aux membres de la Légion d'Honneur, l'administration n'avait pas eu à s'occuper d'un officier dont la position échappait à tout contrôle.

Après avoir ainsi épuisé tous les moyens pour découvrir la trace des fugitifs, Hector, à bout d'expédients, dut résigner à regret sa mission, et revint faire part à son ami de l'inutilité de ses démarches.

Étienne Chipard, qui a vu réussir ses plans au delà de toute espérance, a confié à son frère Ignace le soin de continuer son œuvre d'iniquité. Le révérend père Lacroix est bientôt averti par son élève que c'est le moment de dresser ses batteries contre Mme Duhamel.

Ravi de pouvoir enfin réaliser le projet d'enrichir des biens de la malheureuse veuve la société à laquelle il appartient, Lacroix revêt son air le plus dévotement patelin, et va trouver sa pénitente dont le cœur maternel saigne d'une nouvelle et bien douloureuse blessure : l'infortunée mère était déjà instruite du malheur de son fils, qui lui avait écrit la lettre que nous transcrivons ici :

« Ma bonne et malheureuse mère,

« Armez-vous de fermeté ; j'ai à vous annoncer « un malheur qui vous frappera d'autant plus cruel- « lement que vous vous y attendiez le moins.

« Je n'avais pas osé vous préparer à ce nouveau « sujet d'affliction ; je pensais toujours que le procès « qui m'a été intenté tournerait à mon avantage... « je m'illusionnais et ne voulais point vous alarmer « inutilement,.... j'espérais pouvoir vous annoncer

« en même temps et ma mise en accusation et mon « acquittement.

« Aujourd'hui, trompé dans mes espérances, je ne « puis plus rien vous cacher.... je suis condamné à « cinq années d'emprisonnement. Prenez cependant « courage, je saurai supporter ma captivité avec la « fermeté d'un homme de cœur, avec la résignation « d'un chrétien.

« Après avoir réussi une première fois à échap- « per aux délations d'infâmes espions, je n'ai pu « jouir longtemps de mon bonheur. Je viens d'être « condamné sous prétexte d'une conjuration qui n'a « jamais existé que dans l'imagination de mes juges, « mais en réalité pour avoir pris part au complot « dont le but était d'arracher à ses bourreaux l'in- « fortuné Caron, cette autre victime des agents d'une « ignoble police.

« Ce n'est pas de la part que j'ai prise à une « noble tentative que j'ai à vous demander par- « don,.... j'ai à vous faire un aveu bien plus dou- « loureux; j'implore toute votre tendresse, toute « votre indulgence....

« Vous savez combien j'aime cette excellente Lu- « cie dont j'étais sur le point d'obtenir la main.... « vous eussiez vous-même, ma bonne mère, encou- « ragé mon amour, si vous aviez pu, comme moi, ap- « précier toutes les qualités de celle qui en est l'objet..

« Par une fatalité incompréhensible qui m'a pour- « suivi sans relâche, je n'ai pu réaliser assez tôt « mes projets d'union avec cet ange de bonté....

« Succombant sous un concours de circonstances « qu'il m'est impossible de décrire, j'ai oublié mes « devoirs, j'ai fait oublier les siens à celle que je « regardais comme mon épouse.... Ma mère, ne « nous condamnez pas avant de m'entendre,.... je « vous en supplie, croyez votre malheureux fils; « je suis d'autant plus à plaindre, que je ne puis « réparer ma faute. Je suis seul coupable, Lucie « est innocente.

« De grâce, ma mère, armez-vous de tout votre « courage, ne cédez pas au désespoir. Ce n'est plus « pour votre fils seul que vous devez tenir à la vie; « vous avez maintenant une fille; pour la protéger, « vous me remplacerez près d'elle. Lucie est mon « épouse devant Dieu; pendant ma captivité, pro- « diguez-lui tous vos soins; si vous parvenez à dé- « couvrir cette infortunée, faites-lui oublier mes « torts; pendant que je serai séparé de vous et d'elle, « cherchez à lui rendre supportable cette longue sé- « paration; son père, prévenu bien injustement contre « moi, s'est retiré avec elle en Allemagne, et lui « fera peut-être expier bien durement la confiance « qu'elle a eue en mon honneur. Mon excellent ami « Hector de Laberlandière est parti pour découvrir « la retraite de M. Raymond; s'il parvient à le re- « trouver, faites en sorte d'obtenir de lui mon par- « don. Bientôt Lucie sera mère,.... que mon enfant « soit le vôtre, remplacez-moi près de cet être si « intéressant par le malheur qui le frappe dès avant « sa naissance.

« N'est-ce pas, ô ma bonne mère, cet enfant que « j'aime comme vous m'aimez, recevra de vous les « soins que je lui dois, et qu'il m'est interdit de lui « prodiguer de bien longtemps ?

« La douleur me brise,.... je ne puis vous écrire « aujourd'hui plus longuement.

« Adieu ma mère, adieu, résignation, espoir.

« Votre malheureux FERDINAND. »

Le révérend père Lacroix trouve Mme Duhamel à demi couchée sur un sopha; ses mains crispées froissent la lettre qu'elle vient de lire; une douleur profonde, mais noble et calme, respire dans ses traits amaigris, et commande le respect pour cette malheureuse mère que l'adversité éprouve si cruellement. Oubliant les torts dont il est coupable envers elle, elle ne songe plus qu'à accomplir les vœux de son fils, et à protéger celle contre laquelle la lettre du correspondant de Lacroix l'a si injustement prévenue; elle veut, l'excellente mère, réparer autant qu'il est en elle, le mal que son fils a fait à l'infortunée Lucie.

A ce moment, comme le génie du mal, entre le prêtre,.... silencieux, et d'un pas solennel il s'avance vers cette femme dont il médite la ruine. Il roule un fauteuil près de sa victime, y prend place et composant avec art son ton et son langage, il s'exprime en ces termes :

« Mon douloureux ministère, la confiance que vous m'accordez, m'imposent un devoir d'autant

plus pénible à remplir, que je suis obligé de l'exercer près de celle de mes pénitentes à laquelle je porte le plus vif intérêt. Si quelque chose peut me consoler dans l'accomplissement d'une mission aussi pénible, c'est de voir que comprenant vos devoirs envers le Tout-Puissant, vous savez supporter avec la résignation commandée par la religion, des épreuves sous lesquelles succomberait l'impie. Oui, ma fille, comme le patriarche vous direz : « Le Sei-« gneur me l'a donné, le Seigneur me l'a repris, « béni soit le nom du Seigneur. »

Cette froide cruauté, exercée sans pitié au nom de ce que l'homme doit avoir de plus sacré, au nom d'une religion de paix et de consolation, brise le cœur de la pauvre veuve.

— Mon père, par pitié, s'écrie-t-elle, venez-moi en aide, évitez-moi un sacrilége,.... ma tête se perd, je suis coupable,.... je doute de la miséricorde, de la justice de Dieu. Qu'ai-je fait pour être si cruellement éprouvée? Enfant, j'ai toujours été respectueuse envers mes parents, je ne leur ai jamais donné le moindre sujet d'affliction ; jeune fille, fidèle aux préceptes de la religion, aucune pensée impure n'a souillé mon âme ; engagée plus tard dans les liens sacrés du mariage, j'ai résisté à toutes les séductions des joies mondaines, ne trouvant mon bonheur qu'à accomplir mon double devoir d'épouse et de mère. Puis,.... continue la victime en sanglotant, quand la mort me ravit mon époux,.... résignée et soumise, je courbai ma tête devant la

volonté divine. Bornant mes désirs à élever mes malheureux enfants dans la crainte de Dieu, les soins que je leur prodiguais étaient pour moi ma seule consolation, mon unique jouissance... Devais-je redouter qu'envieuse de joies si pures, la Providence me punirait de mon innocent orgueil maternel!! et cependant déjà deux de mes enfants m'ont été enlevés bien cruellement, et le seul qui me reste, celui qui aurait dû être le soutien de ma vieillesse, mon consolateur, celui-là aussi je vais le perdre! Grand Dieu, pouvez-vous m'accabler ainsi de vos rigueurs!

L'impitoyable prêtre est resté insensible à ces accents déchirants; d'un œil impassible il voit sa victime se consumer en efforts impuissants, et attend le moment où le désespoir épuisant les dernières forces de la malheureuse mère, la lui livre à discrétion.

— Vous doutez de la clémence et de la justice de Dieu, s'écrie-t-il avec une apparence de sainte indignation. Quoi, vous osez demander pourquoi vous avez mérité les revers qui vous ont frappée?... Ce sont vos doutes sacriléges qui ont attiré sur votre tête la juste punition de ce manque de foi! Vous croyez avoir assez fait en vous acquittant de vos devoirs de fille, d'épouse et de mère! et vos devoirs de chrétienne, les avez-vous remplis? Vous osez murmurer! et lorsque Dieu demandait à Abraham le sacrifice de son fils unique, se permettait-il de murmurer, le saint patriarche? demandait-il au Seigneur

compte de ses ordres? Non,... il les exécutait sans hésiter, sans se plaindre....

Anéantie par la véhémence de cette apostrophe, Mme Duhamel l'interrompt :

— De grâce, mon père, pardonnez à mon désespoir, venez à mon aide, ma tête s'égare,... je ne suis qu'une faible femme,... priez avec moi. Je me soumets aux décrets du Seigneur, mais si dans sa sagesse il frappe si rigoureusement, implorons sa clémence, supplions-le de me donner la force de supporter d'aussi douloureuses épreuves.

La figure rassérénée du prêtre exprime une satisfaction que la pauvre femme attribue à une pieuse commisération, tandis que cette joie mal contenue du jésuite n'est produite que par l'odieux sentiment de son pouvoir sur l'esprit de sa dupe.

— Je rends grâce à la miséricorde divine, dit-il d'un ton pénétré, d'avoir permis que ces pensées impies, inspiration du tentateur, disparussent sitôt sous le souffle de l'esprit saint. Remercions Dieu, ma fille, et prions ensemble! Et s'agenouillant avec elle, il lève vers le ciel des mains suppliantes et l'invoque dans une prière sacrilége :

« Dieu de bonté, de miséricorde, le cœur contrit, j'ose venir, moi ton indigne serviteur, élever jusqu'aux pieds de ton trône céleste, ma faible voix. Je te rends des actions de grâces, à toi souverain maître de toutes choses, de ce que dans ta miséricorde paternelle, tu as bien voulu, t'abaissant jusqu'à

ton humble créature, lui inspirer de pieuses résolutions et chasser de son cœur les pensées impies que l'esprit du mal lui avait soufflées. Nous implorons un miséricordieux pardon, grand Dieu, couvre-nous de ton égide tutélaire.

« Si dans ta sagesse, ta main verse sur nous des rigueurs méritées, en même temps, grand Dieu, prends pitié de notre faiblesse, donne-nous la force de supporter sans murmurer tes justes châtiments, quelque rigoureux qu'ils soient; laisse tomber sur de cruelles blessures le baume salutaire de la foi. Inspire à une grande pécheresse le repentir; que ton inépuisable indulgence ait pitié de sa faiblesse; efface de son souvenir des regrets sacriléges. Ordonne, grand Dieu, que ses doutes criminels ne se renouvellent plus, dissipe ses inquiétudes, fortifie-la dans ses pieuses résolutions. Et s'il entre dans tes desseins impénétrables de faire peser sur elle de nouvelles douleurs, inculque-lui la résignation, fais-la résister au découragement, ne la laisse plus succomber à la tentation.

« Tu as envoyé sur cette terre d'iniquité ton fils unique, tu as voulu qu'il mourût pour le salut d'indignes pécheurs, et que par ce sacrifice il nous révélât toute ta bonté et ta miséricorde; tu prendras pitié d'une faible pécheresse, son repentir désarmera ta colère, car un rayon de foi a pénétré dans son âme, et maintenant quelques rigueurs qu'il te plaise de lui faire endurer encore, elle ne murmurera plus, ne doutera plus de ta justice. Amen. »

Mme Duhamel, les yeux pleins de larmes, le cœur violemment agité, a mêlé sa candide prière à cette hypocrite invocation, dans laquelle elle a puisé de nouvelles forces.

« Espérons, continue le prêtre, que le Dieu de miséricorde que je viens d'invoquer exaucera nos prières; espérons que vous aurez la force d'apprendre avec une résignation vraiment chrétienne le nouveau malheur arrivé à votre infortuné fils. »

— J'en connais déjà toute l'étendue, dit la pauvre mère en remettant à son confesseur la lettre de Ferdinand.

Lacroix parcourt avec une avide curiosité cette lettre, et si Mme Duhamel, qui tient la tête cachée dans son mouchoir qu'elle trempe de ses larmes, eût jeté un regard sur le révérend père, elle eût vu briller un éclair de joie féroce lorsqu'il a lu le passage concernant l'état de Lucie. Cette circonstance qu'il ignorait lui paraît une merveilleuse complication à exploiter.

— Je connais, dit-il en rendant cette lettre à Mme Duhamel, tous ces faits; mais j'en ai appris d'autres qui aggravent beaucoup la position de ce pauvre Ferdinand. Fidèle à la promesse que je vous ai faite de prier mon vertueux ami de Strasbourg d'avoir les yeux ouverts sur votre fils, je viens de recevoir de lui une lettre qui nous présente sous son véritable jour cette malheureuse affaire. Je vais vous

en donner lecture, continua-t-il en feignant de chercher dans la poche de sa soutane.... Mais, je ne trouve pas la lettre,... j'ai été tellement frappé en apprenant d'aussi douloureux détails, que tout à mon affliction, j'ai oublié de la prendre avec moi. Je vous l'apporterai cet après-midi, en venant vous raffermir dans vos pieuses dispositions. Au revoir donc, continuez, par de ferventes prières, à intercéder près du Tout-Puissant.

Le jésuite se retire, et, de retour chez lui, se met aussitôt à fabriquer la lettre que nous allons transcrire et dont il court donner lecture à sa crédule pénitente.

« Mon digne ami,

« Je viens avec la plus vive affliction vous annon-
« cer le malheur immense qui vient de frapper le fils
« de la vertueuse pénitente à laquelle vous portez
« tant d'intérêt. Je laisse à votre parole pleine d'onc-
« tion le soin de ne lui apprendre cette funeste nou-
« velle qu'avec les plus grands ménagements.

« Ferdinand Duhamel vient d'être condamné à cinq
« années d'emprisonnement, comme chef d'un nou-
« veau complot. Cette condamnation affectera bien
« douloureusement sa vertueuse mère, et cependant
« elle devrait presque s'en réjouir, car nous retrouvons
« ici un de ces nombreux exemples de la sagesse du
« Tout-Puissant, dont on ne peut approfondir les
« mystérieux desseins. Souvent Dieu, infligeant à un

« pécheur un châtiment que l'impie ose traiter de sé-
« vère, ne fait que révéler par un avertissement salu-
« taire toute sa miséricordieuse sollicitude au vrai
« chrétien.

« Oui, dans cette condamnation on reconnaît le
« doigt de Dieu; elle est, j'ose le dire, un véritable
« bienfait pour celui qu'elle a frappé. En effet, mon
« digne et vertueux ami, ce Raymond et sa fille auraient
« fini par faire tomber le jeune Duhamel dans un piége
« encore bien plus dangereux que celui dans lequel
« ils l'ont entraîné.

« Il est hors de doute que Raymond a été l'agent
« provocateur qui a attiré Duhamel dans le complot
« et qui a commis ensuite la bassesse de le dénoncer.
« Cette trahison, dont j'ai maintenant la certitude,
« m'avait paru d'abord peu probable; je la considé-
« rais comme un obstacle au projet qu'avait conçu
« Raymond de faire épouser sa fille au jeune officier;
« mais des renseignements précis m'ont mis sur la
« voie de la vérité. Voici les motifs qui l'ont fait agir :

« Prévoyant de la part de Mme Duhamel des obs-
« tacles à ce mariage et craignant que l'inconduite
« notoire de sa fille, inconduite qui n'est un secret
« que pour Ferdinand, ne fût révélée à ce dernier
« par un des nombreux amants de cette créature im-
« morale, Raymond a trouvé plus de profit à dénon-
« cer le complot et à emporter en pays étranger le
« prix de son odieuse trahison.

« J'espère que dans un an ou deux le pauvre jeune
« homme, devenu plus clairvoyant, finira par se

« rendre à l'évidence et qu'il n'acceptera plus aveu-
« glément, comme il l'a fait, une paternité qui ne
« peut vraisemblablement lui être imputée. D'ailleurs
« pendant ce temps cette fille trouvera probablement
« parmi ceux qu'elle a favorisés de ses complai-
« sances, quelque autre dupe qui l'épousera.

« Alors, quand Ferdinand sera revenu à la raison,
« quand le bandeau qui couvre ses yeux sera tombé,
« nous parviendrons facilement, vous et moi, à l'aide
« de nos amis, à obtenir de la clémence de notre au-
« guste souverain la remise de sa peine. Pour réussir
« dans cette pieuse entreprise, il sera indispensable
« que sa mère ne lui laisse pas l'administration de sa
« fortune, car ses prodigalités extravagantes et son
« imprudence le pousseraient dans un nouvel abîme.
« Ainsi avertissez sa mère.

« C'est sans doute une douloureuse mission que
« vous avez à remplir, mais en apprenant à Mme Du-
« hamel le malheur qui l'a frappée, vous saurez en
« adoucir l'amertume par les consolations que vous
« inspirera votre tendre sollicitude pour cette chère
« pénitente ; votre excellent cœur vous sera un guide
« plus sûr en cette circonstance que tous les conseils
« que je pourrais vous donner.

« Je termine donc, mon digne ami, en vous re-
« nouvelant l'assurance, etc.

« L'abbé CHARDEL. »

— Et j'osais me plaindre, insensée que j'étais, s'écrie la malheureuse mère ! ô bénie, mille fois bé-

nie soit la main qui m'a frappée ! Et vous, mon père, que de reconnaissance ne vous dois-je pas aussi, à vous qui savez ainsi me soutenir et me consoler dans mon malheur !

Le digne disciple d'Escobar reçoit ces remercîments avec une feinte modestie et s'empresse d'attaquer la question capitale.

— Votre piété, dit-il à Mme Duhamel, porte ses fruits et rend ma tâche bien facile ; je n'essaierai pas de raffermir en vous d'aussi pieux sentiments, ils sont trop profondément gravés dans votre cœur pour pouvoir s'effacer. Je me bornerai donc à vous engager à mettre votre fortune et celle de Ferdinand à l'abri des tentatives avides de ceux qui l'ont précipité dans ces malheurs.

— Vous prévenez mes désirs, répond la pauvre mère, dont un rayon de joie a déridé un instant le front austère, je n'osais vous prier de vous charger de ces soins mondains, mais vous ne me refuserez pas votre intervention protectrice.

— En ceci, ma fille, je ne puis vous être aussi utile que je le désirerais ; peu familier avec la gestion des biens terrestres, je craindrais d'ailleurs de ne pouvoir m'en occuper qu'aux dépens des soins spirituels que je dois à mon troupeau. Néanmoins, autant par intérêt pour vous-même que pour Ferdinand, je m'efforcerai de faire son bonheur malgré lui. Je me retire, ma fille, pour me livrer à la prière, j'espère de la clémence du Tout-Puissant, qu'exauçant mes vœux, il laissera pénétrer en moi une parcelle de sa

sagesse divine. Lorsque sa grâce se sera répandue sur moi, je reviendrai près de vous, vous communiquer les inspirations que j'aurais reçues.

Rassurée par ces consolations qu'elle croit sincères, la mère de Ferdinand remercie avec effusion son confesseur qui rentre chez lui pour aviser aux moyens d'accaparer la fortune de la malheureuse veuve.

CHAPITRE XVI.

NOUVEAUX PROJETS.

Après ses tentatives infructueuses pour découvrir la retraite de Raymond, Hector avait de nouveau recherché la société de Louis, et, autant pour occuper ses longues heures de loisir que par affection réelle pour le jeune brasseur, il lui consacrait ses journées entières, suivait avec assiduité les travaux de la brasserie, pérorait au milieu de ses anciens camarades d'atelier, et, mêlant parfois aux théories du *Contrat social* des questions d'un intérêt plus matériel, il leur démontrait combien ils auraient plus de mérite si, fidèles aux vieux errements des anciens maîtres, ils s'abstenaient, en fabriquant leurs produits, de pratiquer les innovations chimiques de l'école moderne.

Cependant Louis, que la récente mort de son père avait placé à la tête d'une fortune considérable, n'étant plus retenu par la crainte de froisser les idées paternelles, commençait à prendre en aversion son état de brasseur, et cette répugnance augmentait à mesure qu'il sentait s'accroître son amour pour Mlle de Laberlandière. S'écartant de sa réserve habituelle, il se décida un jour à faire part au cheva-

lier et du projet qu'il avait de quitter sa brasserie, et des vues qu'il avait sur Isabelle.

Hector, qui avait déjà deviné les sentiments réciproques de son ami et de sa sœur, accueillit parfaitement ces ouvertures et voulut même bien comprendre, malgré son radicalisme égalitaire, que Louis n'était pas absolument obligé de rester brasseur. Avec sa fortune, ses talents, son intelligence, le jeune Oswald devait trouver un accès facile à toutes les carrières, et celle qui convenait le mieux à ses goûts et dont l'étude moins longue lui permettrait de réaliser le plus tôt ses projets de mariage, était la banque. Aussi, lorsqu'il eut liquidé sa fortune, trouva-t-il facilement à prendre un intérêt dans la maison de l'un des premiers banquiers de la ville.

Le chevalier, qui, contrarié dans ses vues par les préjugés de son père, était réduit à une inaction complète, prit à cœur ces projets d'union entre Louis et Isabelle, et poussé par son besoin habituel d'activité, il s'occupa dès lors avec zèle des moyens de faire réussir ce mariage.

Pour faciliter à son ami l'entrée de la maison, Hector chercha à faire comprendre au vicomte qu'afin de faire ressortir le lustre de la maison de Laberlandière, il était indispensable de renoncer à une vie trop retirée, et de recevoir au moins un jour de la semaine. M. de Laberlandière eut de la peine à entrer dans les vues de son fils, non par esprit de lésinerie, mais parce que trop scrupuleux sur le choix de sa société, il n'eût pas voulu admettre dans

ses salons des personnages non titrés ou de noblesse équivoque. C'est ainsi que, par peur, disait-il, de s'encanailler avec la roture, le noble vicomte s'était condamné à une vie casanière qu'il lui répugnait de discontinuer.

Cependant Isabelle était d'âge à être produite dans le monde; c'était le seul moyen d'obtenir pour elle une alliance digne de sa noblesse, et cette considération décida M. de Laberlandière à ouvrir ses salons; en même temps il augmenta sa livrée, et échangea contre un brillant vis-à-vis moderne attelé de magnifiques mecklembourgeois, l'antique carrosse qui, depuis tant d'années, était condamné à la solitude de la remise.

La liste des invités à sa première soirée fut raisonnée, discutée et épurée avec l'attention la plus minutieuse. Hector ne parvint qu'avec des peines inouïes à y faire figurer le nom de son ami Louis. Longtemps il s'évertua, mais en vain, à faire comprendre à son père que la finance de nos jours marche de pair avec les titres, qu'elle donne accès aux emplois les plus éminents, qu'un banquier peut devenir député, ministre, voire même duc et pair, et appuyant ses arguments de l'exemple d'un des plus fermes soutiens du trône et de la noblesse, il cita M. de Villèle, qui, d'obscur gentillâtre, enrichi dans les affaires, s'était élevé par la finance au premier poste de l'État. Cédant enfin, de guerre lasse, aux représentations incessantes de son épouse, de Hector et d'Isabelle, le vicomte se laissa vaincre,

tout en déclamant contre les nobles de fraîche date et contre l'aristocratie d'argent.

Échappé à l'exclusion dont il était menacé, Louis fut d'abord accueilli très-foidement par M. de Laberlandière; mais insensiblement il gagna du terrain dans ce monde nouveau pour lui, et ses manières distinguées, sa conversation spirituelle faisant tomber peu à peu les préjugés aristocratiques, le rendirent à la fin, aussi bien que sa fortune, le point de mire de mainte baronne, de plus d'un marquis, qui, moins scrupuleux que M. de Laberlandière, eussent de grand cœur consenti à enter une branche de leur arbre généalogique sur ce jet vigoureux enraciné dans les entrailles vivifiantes d'un coffre-fort.

Les préventions du vicomte ne tardèrent pas également à se dissiper devant l'empressement général dont Louis était l'objet, et se laissant aller au prestige qu'exerçait ce jeune homme sur tous ceux qui, comme M. de Laberlandière, l'avaient d'abord pris en aversion, il voulut bien quelquefois s'entretenir avec l'ex-brasseur, qui bientôt devint l'un des ornements indispensables des salons du noble vicomte. Beau joueur, excellent danseur, musicien plein de goût et causeur spirituel, Louis savait faire valoir ses talents avec tant de grâces que M. de Laberlandière finit par lui accorder une préférence marquée.

Cette faveur n'échappa pas à Hector qui, devenu plus posé et plus réfléchi, avait renoncé à cet em-

pressement hâtif qu'il portait autrefois dans l'exécution de ses projets. Modérant son impatience, il laissa le vicomte s'engouer toujours de plus en plus, avant de lui lâcher le grand mot de mariage.

Étienne Chipard, toujours envieux et amèrement humilié de voir d'autres jouir d'avantages qui lui étaient refusés, voyait avec dépit les prévenances dont Louis était l'objet. Après avoir frappé cruellement la famille Raymond et le pauvre Ferdinand, il chercha avec ardeur l'occasion de nuire au jeune banquier, et de contrecarrer des projets que la haine jalouse du sous-officier avait facilement devinés. Pour atteindre son but, Étienne choisit pour quartier-général de ses opérations la brasserie que Louis avait vendue, et s'y rendait plusieurs fois par jour, épiant un moment favorable à l'exécution de son plan. Tout en observant attentivement les démarches de Louis et de Hector, qui venaient presque tous les soirs prendre un verre de bière dans cet établissement, il évitait leurs regards et se tenait à l'écart. Nous ne tarderons pas à le retrouver à l'œuvre.

Le vicomte avait consenti un dimanche, sur les instances de sa fille, à faire en famille une promenade en voiture. Hector s'était excusé de ne pas être de la partie, prétextant la nécessité d'essayer avec Louis des chevaux de selle anglais qu'ils venaient tous deux d'acheter.

Un mot glissé par le chevalier à l'oreille de Bernard, qui avait repris ses fonctions d'Automédon,

détermina le but de la promenade et les épisodes qui devaient la signaler.

Nonchalamment étendu dans la voiture, le vicomte remémorait ses titres, tandis que la vicomtesse et Isabelle savouraient avec délice une brise embaumée, émanation délicieuse des fleurs qui émaillaient une campagne luxuriante.

La voiture roulait mollement dans un de ces chemins vicinaux aboutissant aux nombreuses et riantes maisons de campagne qui entourent la ville, lorsque subitement la noble famille fut tirée de son extase par l'allure précipitée des chevaux; Bernard avait peine à maîtriser son attelage; le péril était imminent.

Dans un horizon très-borné, on voyait se dérouler majestueusement le Rhin dont on se rapprochait d'autant plus que les cris des dames augmentaient la terreur des chevaux et la rapidité de leur course.

Le vicomte fait de bruyantes et inutiles recommandations à Bernard; le danger augmente; lorsque, par un hasard providentiel pour tout le monde, excepté pour Hector et Bernard, deux cavaliers, avec la rapidité de l'éclair, débouchent d'une allée latérale, fendent l'espace, se jettent sur les chevaux récalcitrants et parviennent à les maîtriser. Les nobles promeneurs sont sauvés.... Leurs sauveurs sont Hector et Louis.

Les dames se hâtent de mettre pied à terre, la crainte les empêchant de continuer leur promenade en voiture; elles ont besoin de se remettre de leur

émotion, de prendre une boisson calmante, mais est-il de la dignité de la vicomtesse de Laberlandière de recevoir des secours dans une de ces guinguettes, où le son criard d'une clarinette et le grincement d'un violon revêche appellent à des danses plus ou moins dévergondées une population avide de plaisirs peu coûteux?

Dans cette perplexité, Hector est frappé d'une idée subite; en verité quel heureux hasard, dit-il à son ami; comme cela se trouve bien! tu as près d'ici une maison de campagne, nous allons nous y reposer. Offrant galamment le bras à sa sœur, il demande pour son ami la faveur d'être le chevalier de la vicomtesse, tandis qu'impassible et grave, M. de Laberlandière reste dans la voiture que Bernard conduit sur les pas de son jeune maître.

On arrive à un cottage délicieux, dont la grille s'ouvre devant les visiteurs.

Située entre cour et jardin, cette maison disparaît sous une treille épaisse qui, s'avançant sur le perron, forme un auvent riant, et sous l'envahissement de cobéas et de chèvrefeuilles doubles qui, cachant leurs tiges grêles, servant à leur tour de tuteurs aux capucines dorées et aux odorants pois d'Espagne qui les enlacent, semblent vouloir faire invasion dans l'intérieur, et forcer par leur végétation vigoureuse les fenêtres à leur livrer passage.

Sur une pelouse que le raygrass d'Angleterre, touffu et rasé scrupuleusement, fait paraître un tapis miroitant de peluche de soie, un chevreuil

privé, couché mollement, rumine tranquillement, et semble, en clignant dédaigneusement de ses yeux éblouis, se livrer à des réflexions gravement philosophiques sur la vanité d'un paon orgueilleux qui, par des soubresauts convulsifs, étale avec complaisance, comme un éventail en pierreries, le riche costume qu'il doit à une nature prodigue.

Les degrés en pierres donnent, au milieu de deux rangées symétriquement alternes de rhododendrons et d'azaléas, entrée dans l'intérieur.

Ici ne s'étale aucun luxe de décors ; la simplicité et une propreté toute hollandaise remplacent la richesse. Nul meuble sculpté ou en bois exotique ne vient faire contraste. Les bois indigènes ont fourni la matière de l'ameublement ; les chaises, les cadres des gravures et le piano lui-même, tout est en noyer brun et bien veiné, qui nargue pour la beauté l'acajou, le courbari et le palissandre.

Après un court repos dans la salle où les visiteurs ont accepté quelques rafraîchissements, ils se disposent, sur l'invitation de Louis, à visiter l'extérieur de sa villa.

La façade sur le jardin donne vue sur des parterres sinueux, encaissés de brillantes ceintures de buis nain. Admettant depuis les nombreuses et nobles variétés des roses Bengale et Noisette jusqu'au vulgaire dahlia qui, en touffes épaisses, bariolées de couleurs les plus vives, cherche à faire oublier, par l'éclat de ses fleurs, qu'elles sont privées de parfum, chaque compartiment donne place

aux plus rares plantes exotiques qui, dans leurs caisses vertes, aspirent avec avidité, comme des prisonniers rendus à la liberté, le grand air dont elles sont privées, lorsque la rigueur de nos climats les fait renfermer dans la magnifique serre chaude, qui, déserte actuellement, s'élève à l'extrémité du jardin.

Plus loin un vaste verger offre, le long du Rhin, une promenade enchanteresse à l'abri d'une allée touffue de sycomores qui longe le fleuve.

Au centre d'un bosquet sombre et grave, où le pin de lord Weymouth entrelace ses branches horizontales avec le mélèze, l'aune et l'épine blanche qu'étreignent de leurs vrilles envahissantes le houblon sauvage, la ronce et le chèvrefeuille, apparaît subitement un éclairci. L'oreille est frappée du gazouillement bruyant qui part d'un vaste buisson d'arbustes de demi-tige, qui forment autour d'une immense volière un rideau circulaire de cerisiers à fleurs doubles, d'acacias roses, de thuyas, de cytises aux grappes jaunes de soufre et de baguenaudiers.

Là deux kiosques chinois, entre lesquels un vaste réseau en fil de laiton retient et protége leurs habitants ailés, sont séparés par un jet d'eau qui produit un ruisseau artificiel. Plantés en pleine terre, le sureau jaspé, la charmille naine et le sapin recèlent ici une quantité de fauvettes, de rossignols, de chardonnerets et de pinsons qui, oublieux de la liberté et habitués déjà à leur mol esclavage, frater-

nisent et voltigent gaîment avec le gracieux bengali et l'oiseau doré des Canaries, tandis que le faisan de la Chine, la caille cosmopolite et la langoureuse tourterelle, se promènent avec insouciance sur le fond sablé de leur élégante prison.

Pendant que l'on examine avec intérêt ces dispositions auxquelles a présidé le goût le plus pur, dans la maison un cuisinier intelligent a pu préparer une collation attrayante, en mettant, aidé de Bernard, à contribution le vivier, l'office, la basse-cour et le verger.

A l'insu de Louis, Hector avait eu soin d'envoyer d'avance, muni de ses instructions et de ce qui pouvait faire défaut à la maison de campagne, cet artiste dont il connaissait le bon goût et l'activité.

En rentrant, le vicomte est décidé à ne pas faire à Louis l'honneur d'accepter la moindre des choses. Cependant il revient bientôt de ses dispositions moroses; une action apéritive, exercée sur son estomac par le fumet odorant d'un innocent et dodu chapon qui arrive escorté de succulents perdreaux, le fait renoncer malgré lui à sa hauteur aristocratique. Leur triple cuirasse ne met pas les perdreaux à l'abri de l'habileté anatomique du vicomte, qui, au lieu d'un scalpel, se sert vigoureusement d'un tranchoir bien affilé, pour faire l'autopsie de ces intéressants volatiles. Puis il dit bravement un mot au chapon, et sait fort bien distinguer la cuisse sur laquelle, de son vivant, le défunt se juchait sur son

perchoir. De même; il ne ménage pas le moins du monde la frétillante truite ni la séduisante carpe du Rhin qui ont si inopinément l'honneur de figurer à ce goûter improvisé. Quittant le reconfortant Madère pour le savoureux vin du Rhin, qu'il remplace bientôt par le délicat Wolxheim, le vicomte, tout en trempant un biscuit dans un verre de Champagne frappé, dit tout bas à Hector que c'est bien dommage que Louis ne soit pas noble, lui qui sait vivre et faire si noblement les honneurs de la maison. Quelques fruits savoureux qu'elles ont cueillis de leurs mains, des crêmes à la vanille, de fines compotes et de légères mais délicieuses pâtisseries ont satisfait l'appétit des dames.

Enfin, remises de leur frayeur et de leurs fatigues, elles donnent le signal du départ au vicomte, qui d'abord fait la sourde oreille et pense sans doute qu'une fois compromis, autant vaut jouir complétement de ce qui a fait l'objet de sa tentation. Un répit lui est accordé, et il ne se laisse persuader qu'il est temps de partir, que quand la fine tasse du produit de la fève d'Arabie est venue, par ses vertus digestives, clore dignement la séance.

Les dames, qui d'abord projetaient de s'en revenir à pied, se décident à reprendre place dans la calèche sur les instances de Louis et de Hector, qui s'engagent à pourvoir à leur sûreté et à chevaucher en écuyers cavalcadours près des portières.

Le retour s'est opéré ainsi sans accident; en arrivant dans la cour de son hôtel, le vicomte insiste

pour faire rester Louis, qui veut prendre congé, et il le retient à souper.

Les chevaux sont remis à Bernard, et en attendant que les dames aient changé de toilette, Hector et son ami se rendent dans l'ancienne brasserie d'Oswald, et y prennent un verre de bière, tout en fumant leur cigare.

Cette journée qui s'était écoulée d'une manière si heureuse, et où tous les plans du chevalier avaient réussi jusque dans leurs plus petits détails, se termina tout autrement qu'elle avait commencé; comme le génie de la discorde, Étienne Chipard va de nouveau apparaître, apportant avec lui le trouble et la désunion.

Attablé depuis quelque temps dans la brasserie, il voit entrer les deux amis; mais caché au fond du berceau, il échappe à leur vue, et peut les observer à leur insu.

En les voyant si contents, si heureux, son esprit, bassement jaloux, rumine tout aussitôt mille projets de vengeance; il est loin, cependant, d'avoir à se plaindre d'aucun d'eux; tous deux, bien éloignés de soupçonner son infamie, ont accueilli en lui l'ami de Ferdinand, et n'ont cessé de lui témoigner eux-mêmes la plus franche amitié. Mais comme Ferdinand, Hector et Louis ont, aux yeux du sous-officier pauvre et mécontent, le tort d'être dotés d'une fortune qui leur permet de jouir à leur aise de tous les agréments du luxe qui lui sont refusés; sa jouissance à lui est donc

de troubler tout bonheur qui l'offusque et l'humilie.

Depuis un quart d'heure Étienne s'évertuait en vain à trouver un moyen d'assouvir sa haine, lorsque l'occasion de causer aux deux jeunes gens au moins un désagrément momentané s'offrit à lui par l'arrivée d'un de ces petits garçons qui parcourent habituellement les cafés et les brasseries de Strasbourg, offrant des bouquets aux consommateurs.

Le jeune industriel s'approche d'Étienne et lui fait ses offres de service. Ses fleurs sont acceptées avec empressement et le petit vendeur reçoit en échange une brillante pièce de cinquante centimes. L'enfant stupéfait ne peut croire à une telle générosité et s'apprête à rendre la monnaie.

— La monnaie, mon petit ami, lui dit tout bas Étienne, je n'en veux pas, garde pour toi cette pièce tout entière; je t'en donnerai même encore une autre si tu veux apporter à ce monsieur là-bas (indiquant Louis) un de tes bouquets et lui sauter au cou en lui disant: Bonjour, papa Louis.

— Mais, Monsieur, répond l'enfant, ce n'est pas là mon papa; mon père s'appelle Jean Dirmann.

— C'est comme tu voudras, tant pis pour toi, si tu ne veux pas faire ce que je te dis, un autre le fera et recevra la pièce que je voulais encore te donner. Si au contraire tu t'acquittes bien de ma commission, je te donnerai non-seulement une pièce de dix sous, mais même une de vingt.

En même temps Étienne fait briller la pièce pro-

mise aux yeux de l'enfant étonné qui se décide à exécuter les ordres de son généreux acheteur, sans chercher à approfondir une chose qu'il ne peut comprendre. Étienne, enchanté de la docilité de son commissionnaire, observe attentivement l'issue de la scène.

Louis accepte les fleurs qui lui sont offertes, et au moment où l'ami de Hector porte la main à la poche de son gilet, le petit négociant se cramponne à son cou, lui applique sur les joues de bruyants baisers, et répète plusieurs fois bonjour papa, bonjour papa Louis.

Hector et Louis sont stupéfaits, et ce dernier ne peut qu'à grand'peine se débarrasser de cette incompréhensible manifestation de tendresse filiale. De son côté, l'enfant voulant gagner consciencieusement son salaire, veut recommencer à se jeter au cou de Louis, qui, pour se soustraire au ridicule d'une telle scène, le repousse durement et se retire avec Hector.

Les deux amis sont poursuivis par les huées et les charitables réflexions des assistants.

— Quelle barbarie! dit l'un. Voilà ces beaux messieurs si riches qui, lorsqu'ils ont donné la vie à un pauvre petit malheureux, l'abandonnent et l'obligent à aller mendier son pain!

— Quelle brutalité! dit un autre; s'il n'avait eu peur de nous, je suis sûr qu'il aurait poussé l'inhumanité au point de battre ce pauvre enfant.

Les commentaires se succèdent longtemps après que Hector et Louis ont disparu.

L'innocent agent d'Étienne, sur un signe de ce dernier, suit les deux amis jusqu'à la porte de l'hôtel Laberlandière, où il est rejoint par celui dont il a si ponctuellement exécuté les ordres, et qui lui remet la récompense promise.

Enchanté d'une pareille aubaine, l'enfant part sans plus s'inquiéter de vendre le reste de sa pacotille; il ne peut contenir sa joie, et éprouve le besoin de la faire partager à ses parents.

Son père, Jean Dirmann, fort de la halle par profession et irascible par caractère, écoute gravement le récit embrouillé de son fils, qui lui raconte qu'il a reçu tout cet argent, pour avoir embrassé un monsieur qui lui était désigné comme étant son père. Dirmann voit en ceci une atteinte grave à sa dignité paternelle et maritale, et jette sur sa femme un regard farouche. La malheureuse tremble; car elle a appris, par de nombreuses expériences, que son mari a pour principe que ses raisonnements ne pouvant être inculqués d'une manière assez lucide par la parole, il est indispensable de les appuyer d'arguments plus frappants. Aussi, adoptant le principe du bon Lafontaine, la femme de Dirmann se range toujours avec le plus grand empressement de l'avis du chef de la communauté, dont elle redoute l'éloquence brutale.

Pendant qu'elle attend avec inquiétude un interrogatoire, espérant toujours que la colère maritale ne s'épancherait qu'en imprécations, Dirmann, avec la gravité de Rhadamanthe, médite longtemps, et

cherche à lire dans le maintien de sa femme à quel châtiment elle doit être réservée. Enfin en guise d'exorde, une espèce de grognement inarticulé, précurseur de l'orage, révèle à la malheureuse que son illustre époux a formulé dans sa sagesse l'arrêt qu'elle doit subir. L'imminence du péril inspire la patiente, et prévenant les interpellations de Dirmann, qui marche vers elle d'un air décidé, elle s'écrie :

— Celui qui dit qu'il est le père de notre Joseph, est un imposteur ; personne que toi, mon cher Jean, n'a cet honneur. A ta place, je chercherais à découvrir le polisson qui ose se flatter que j'aie pu le préférer à toi, et je le corrigerais d'importance ; je ne suis qu'une faible femme, mais si je le tenais, je lui arracherais les yeux. Ah ! par exemple, il faudrait être bien mauvaise femme et avoir le goût bien dépravé pour trouver quelqu'un qui te vaille, toi dont le pareil ne peut se trouver à cinquante lieues à la ronde.

Cette stratégie habile flatte l'amour-propre du fort de la halle, qui se rengorge en entendant sa femme exalter ainsi son mérite ; il ne songe plus qu'à découvrir celui qui a osé calomnier ainsi la vertu de sa chaste moitié.

C'était, comme nous l'avons dit, un dimanche soir, Dirmann était en grande tenue. Sa veste en fine toile de lin, blanche comme la neige, couvre des épaules qui, à défaut d'Hercule, auraient pu soulager Atlas ; un gilet écarlate, déboutonné,

laisse apercevoir une poitrine large et velue. Son pantalon nankin emprisonne, sans pouvoir les dissimuler, des jambes musclées comme celles du gladiateur antique. Il porte, à la Colin, une cravate en soie noire, et est coiffé d'une espèce de calotte brodée, premier don et chef-d'œuvre de sa chaste compagne. Il est d'une taille élevée et bien proportionnée; sa figure énergique et fraîche est encadrée d'épais favoris roux qui, faisant suite à une crinière touffue et onduleuse, se perdent dans une barbe inculte. Son nez aquilin et ses yeux d'un bleu vitreux révèlent son origine germanique.

Chétive, les yeux enfouis au fond d'orbites saillantes, le teint terreux, sa femme, de petite taille, laisse deviner un caractère doux et soumis. Son air de résignation et son apparence valétudinaire inspirent la pitié et l'intérêt. Elle est dans tous ses atours les plus riches; d'énormes boucles d'oreilles en or scintillant orgueilleusement, touchent presque son large collier en grenat, souvenir de la générosité de Dirmann, encore fiancé. Son costume se compose d'une robe en indienne brune à fleurs bleues, d'un tablier en taffetas vert, d'un châle boiteux blanc à palmes bariolées, acheté dans une vente après décès, et d'un bonnet en mousseline brodée, sur lequel sont superposées à profusion des guirlandes de fleurs, tant soit peu fanées et parfaitement assorties avec les larges flots de satin primitivement ponceau ou cerise qui se balancent sur cette bizarre coiffure.

Elle rentrait avec son mari d'une de ces promenades que les ouvriers de Strasbourg ont l'habitude de faire le dimanche, avec leurs femmes, hors de la ville. Des libations assez copieuses avaient un peu enluminé Dirmann, qui, sans avoir précisément perdu la raison, et tout en conservant une faculté de locomotion exempte de déviations, se trouvait dans ces dispositions entreprenantes et résolues que donne une demi-ébriété.

Contre son habitude, il adopte l'avis de sa femme, et sort avec elle pour rechercher celui qui a voulu usurper une gloire que Dirmann n'entend point partager. Le petit Joseph les précède en éclaireur.

Arrivé chez M. de Laberlandière, tenant sa femme d'une main et son fils de l'autre, Dirmann demande résolument à entrer dans la salle à manger. Les oppositions de Bernard et de deux autres domestiques tombent devant la résolution du fort de la halle, qui, détendant ses bras nerveux terminés par des mains larges comme des battoirs, colle à droite et à gauche contre le mur du corridor ses trop faibles antagonistes, et se livre passage.

En voyant entrer ce visiteur ainsi escorté, le vicomte, stupéfait et indigné, se lève et attend une explication. Sans perdre de son assurance et sans autre préambule, le fort de la halle s'adressant à Joseph :

— Eh bien, fiston ! lui dit-il, lequel de ces particuliers prétend être ton père ?

L'enfant n'hésite pas à désigner Louis.

Dirmann jette sur ce dernier des regards flamboyants, s'avance vers lui les poings serrés, et se dispose à employer le genre de dialectique qu'il préfère, lorsque Hector s'interpose entre son ami et Dirmann, et veut expliquer à l'époux outragé qu'il y a erreur. Dirmann, obstiné, repousse le chevalier et veut se jeter sur Louis, lorsque tout à coup il est saisi par de vigoureux fantassins. Pendant le colloque de Hector et du fort de la halle, un domestique se détachant du mur dans lequel il avait été pour ainsi dire incrusté, s'était empressé de chercher la garde, qui arriva à propos pour empêcher Louis d'être écharpé.

Mais laissons un instant les acteurs de cette scène grotesque, et suivons Raymond et Lucie dans leur triste pérégrination.

CHAPITRE XVII.

SANS PITIÉ.

A peine arrivé sur le territoire étranger, Raymond s'empressa de mettre entre lui et Ferdinand la plus grande distance possible, et voyageant jour et nuit sans permettre à Lucie de se reposer, il arriva le second jour à Mayence, où il ne s'arrêta que quelques heures. Dans la pensée que Ferdinand le croyant parti pour l'Angleterre, se dirigerait de ce côté, il jugea prudent, pour le dépister, de rentrer en France. Il se rendit donc à Metz où demeurait un de ses anciens compagnons d'armes, et à l'aide de cet ami il obtint, sous le faux nom de Demerson, un passe-port à la faveur duquel il put gagner sans obstacle le centre de la France. Arrivé dans une petite ville des environs d'Orléans, il espéra pouvoir s'y fixer et y rester à l'abri de toutes recherches.

Une fois installé dans sa nouvelle demeure, Raymond ne s'occupa plus que de sa malheureuse fille, l'entourant des soins les plus tendres, lui prodiguant les consolations les plus touchantes. Lucie, qui s'était soumise avec une respectueuse déférence à la volonté de son père, ne conservait pas moins

la conviction de l'innocence de Ferdinand; mais après tant d'essais infructueux, elle n'osait tenter de fléchir la colère implacable du vieux soldat.

Cependant les angoisses de Lucie augmentaient de jour en jour; le terme approchait où elle allait mettre au monde un enfant, qui peut-être ne connaîtrait point son père.

L'idée de se voir entre des mains étrangères au moment solennel où la présence d'un époux est si pleine de consolation, la comblait de désespoir. Elle était prête à succomber à sa douleur, quand la naissance d'un fils vint ranimer son courage; l'amour maternel lui fit éprouver des sentiments dont elle ne soupçonnait pas l'ineffable douceur, et puisant dans ce titre sacré de mère de nouvelles forces pour oser encore une fois affronter le courroux paternel, elle demanda à Raymond s'il était arrêté irrévocablement dans son impitoyable volonté, que cet enfant serait voué à l'existence ignominieuse d'un bâtard, et qu'aucune légitimation ne viendrait effacer la tache déshonorante imprimée à sa naissance. Mais le vieux militaire, toujours inébranlable, resta sourd à toutes les supplications de sa fille, aimant mieux, disait-il, avoir un bâtard pour petit-fils que de voir cet enfant porter le nom d'un père déshonoré.

Lucie avait déjà écrit plusieurs fois à son amant; mais Étienne continuant à pratiquer l'infâme rôle que son emploi de vaguemestre lui rendait facile, avait supprimé toutes les lettres qui auraient pu

apprendre au malheureux Ferdinand le lieu de retraite de sa bien-aimée.

Malgré l'humiliant silence de Ferdinand, Lucie tente un dernier effort, et se décide à écrire la lettre suivante au père de son enfant :

« Ce n'est plus pour moi que je viens implorer « votre pitié; c'est pour votre fils que je fais un ap- « pel à votre honneur.

« Non, ce n'est pas pour moi; car je suis assez « forte pour subir la honte de ma faute; je me suis « endurcie à supporter la douleur, et je puiserai « dorénavant ma force dans le sentiment des devoirs « que j'ai à remplir envers l'être faible à qui je viens « de donner le jour; car quel appui resterait-il donc « à cet infortuné s'il était privé de mes soins?

« Oui, j'aurai le courage de vivre, la persévé- « rance de résister à l'opprobre, je dois à mon en- « fant la compensation de la honte de laquelle je « l'ai accablé en lui donnant la vie; et dussiez-vous « être impitoyable pour lui et pour moi, jamais je « ne lui apprendrai qu'à bénir un père qu'il sera « destiné à ne pas connaître. Dès qu'il pourra arti- « culer quelques paroles, je lui apprendrai à prier « pour vous; et lorsque, plus grand, il voudra « connaître le nom de son père, et qu'il me de- « mandera pourquoi lui seul des enfants de son âge « a été privé des caresses paternelles, si touchantes « lorsque le cœur dirige la main d'un père tendre, « je lui dirai, à mon pauvre enfant, que vous êtes

« mort avant sa naissance ; ce sera un mensonge « pieux ; car il me coûterait trop de rougir devant « mon fils, et de le faire rougir de l'inhumanité d'un « père qui l'a abandonné avant de le connaître.

« Je souffre donc sans me plaindre pour moi ; « mais, Ferdinand, je dois à notre enfant de tenter « près de vous encore un dernier effort.

« Je vous importunerai donc pour la dernière « fois ; je vous ferai le tableau du sort auquel vous « m'avez réduite.....

« J'ai bien longtemps souffert de voir mon excel- « lent père, dont j'ai déshonoré les cheveux blancs, « pleurer avec moi ma faute, non-seulement me la « pardonner, mais encore m'encourager à la rési- « gnation.

« J'ai encore bien souffert en ne vous voyant pas « auprès de moi, lorsqu'est arrivé ce moment où la « naissance du premier né devient pour des époux « qui s'aiment un nouveau gage d'affection, moment « si heureux, où les douleurs s'oublient, où la pré- « sence d'un époux chéri adoucit les souffrances....

« Moi, j'étais seule avec ma bonne Marianne, et « ce n'est pas vous qui m'avez présenté, pour lui « donner le premier baiser maternel, cet être in- « fortuné.

« Mon excellent père est bientôt après venu près « de moi, et d'une main défaillante a donné sa bé- « nédiction à cette pauvre créature, dont la nais- « sance est la cause de tous ses chagrins.

« Il vous remplace près de votre enfant à qui

« j'ai essayé en vain de vouloir faire donner votre « nom.

« C'est sous le nom de Pierre Lucien Demerson « qu'il a été baptisé.

« Ferdinand, rappelez-vous vos promesses; ren- « trez en vous-même; tentez une dernière démarche; « mon père vous laissera vous justifier, si vous le « voulez.

« Ne m'abandonnez pas.....; n'abandonnez pas « votre trop malheureux enfant.

« Si vous résistez à mes supplications.....; mais « non. Cette supposition est injuste; vous avez trop « bon cœur.....

« Je vous écris toujours à l'insu de mon père; « ce sera pour la dernière fois.

« Adieu, ou plutôt au revoir; car j'espère tou- « jours en vous, moi qui, malgré vos dédains, suis « devant Dieu votre malheureuse épouse,

« LUCIE RAYMOND. »

« *Postscriptum.* Si vous ne venez de suite, écrivez- « moi au moins immédiatement. Adressez votre lettre « à madame Ramus, accoucheuse à L.... »

Lucie, ignorant la condamnation de Ferdinand, lui écrivit comme d'usage à l'adresse de son régiment; mais la lettre, jetée secrètement à la poste, passant par les mains d'Étienne Chipard, fut interceptée comme les autres. Insensible aux souffrances de ses victimes, Étienne la fit parvenir au

révérend Père Lacroix, et la lettre suivante, dictée par l'odieux jésuite à sa gouvernante, arriva bientôt après à Raymond :

« Mon fils vient de me communiquer, Monsieur, « la lettre que votre fille lui a adressée à Strasbourg, et qui l'a suivi ici.

« Cette lettre lui annonce la naissance d'un enfant « dont serait accouchée votre fille, et dont, selon « elle, mon fils serait le père.

« Je vous plains infiniment, Monsieur, d'avoir le « chagrin de posséder une fille qui ait pu oublier « aussi gravement ses devoirs. Je dirai plus, Monsieur, malgré les dénégations formelles de mon « fils, je veux bien croire qu'il soit effectivement « le père de cet enfant ; mais vous devez concevoir, « Monsieur, que tout ce que je puis faire, c'est de « vous exprimer mes regrets sur ce malheureux « événement.

« Je déplore la faute de mon fils d'autant plus « vivement que toute réparation lui est impossible.

« Il avoue que dans le principe il eût consenti « à devenir votre gendre, mais depuis que vous lui « avez suscité des obstacles, il a pris le parti que « tout homme sensé aurait pris ; il s'est marié récemment avec une jeune personne qu'il aime dès « son enfance, et qu'il avait oubliée un peu dans « l'effervescence de la jeunesse.

« Du reste, Monsieur, je pense que vous savez « qu'il est marié, et j'ai lieu de croire que la dé-

« marche que vous avez conseillée à votre fille,
« ne tend qu'à obtenir une réparation pécuniaire.
« Je suis prête à vous satisfaire, Monsieur, si vous
« spéculez sur le scandale ; car quoique Ferdinand
« nie formellement avoir eu avec votre fille la
« moindre relation intime, et qu'il soit décidé à re-
« pousser toute imputation de paternité, pour éviter
« des désagréments à sa jeune femme, je suis prête
« à vous envoyer la somme à laquelle vous jugerez
« convenable de fixer vos prétentions.

« Adressez-moi ici vos réclamations, et non di-
« rectement à mon fils, qui est retourné hier à
« Strasbourg avec son épouse.

« Croyez, Monsieur, à tout l'intérêt que je prends
« à votre position, et agréez l'assurance de ma
« parfaite considération.

« Veuve Duhamel. »

Sûr que l'indignation de Raymond l'empêcherait de répondre à Mme Duhamel, l'infâme jésuite n'a pas craint d'inviter le vieux soldat à écrire directement à la mère de Ferdinand.

Lucie a compté avec impatience les jours;.... elle attend la réponse de Ferdinand ; ce silence si longtemps prolongé l'inquiète, aggrave ses tourments ; sa santé se mine insensiblement.

Cependant Raymond a reçu la lettre que nous venons de transcrire. En apprenant que sa fille a écrit à Ferdinand, il est transporté d'indignation contre la malheureuse jeune mère. Il maîtrise cependant

sa colère par pitié pour l'état de Lucie ; peu à peu il redevient calme, et lorsqu'enfin il se décide à rompre le silence, il n'a plus la force de faire les remontrances qu'il avait d'abord projeté d'exprimer un peu durement.

A la vue de sa fille, qui, amaigrie par les souffrances, au regard fixe et désespéré, allaite tristement son enfant, le cœur du vieux soldat s'attendrit, et ses griefs s'évanouissent. Après quelques paroles bienveillantes qu'il adresse à Lucie, il prend de ses mains l'être innocent qui lui sourit, l'embrasse avec effusion, et le rend à sa mère sans avoir pu prononcer un mot. De plus en plus agité, Raymond fait plusieurs tours dans la chambre, tourmente sa moustache, et ne sait comment entamer la conversation. Enfin prenant son parti :

— Mets, dit-il, notre petit Lucien dans son berceau.

Puis quand Lucie, avec l'attention minutieuse d'une mère, a rempli l'ordre paternel, il l'attire sur le canapé, et lui prenant la main :

— Je te pardonne, ma fille, lui dit-il avec bonté, d'avoir toujours eu moins de confiance en moi qu'en ton infâme séducteur. Tu as le cœur noble ; comme moi, tu ne crois pas à la perversité des autres. Je te pardonne, mais à la condition que tu te rendras à l'évidence, et que tu renonceras entièrement à tenter la moindre démarche près de l'être indigne qui se rit de notre malheur. Tiens, lis la lettre que je viens de recevoir de sa mère.

Lucie, tremblante, pleine d'anxiété, parcourt cet écrit.... Le frisson s'empare d'elle; une sueur glacée ruisselle sur son corps. Lorsqu'elle arrive au passage qui annonce le mariage de Ferdinand, ses lèvres blanchissent, ses mains se crispent; elle tombe sur le parquet, insensible et sans donner aucun signe de vie.

Raymond, éperdu, appelle du secours..... J'ai tué mon enfant, s'écrie l'infortuné vieillard!

Un médecin accourt, emploie les excitants les plus puissants : ils sont sans action; une saignée est tentée inutilement: pas une goutte de sang ne jaillit de la veine ouverte.

Les ressources de l'art sont épuisées en vain.

Le vieux soldat, tantôt morne et silencieux, va alternativement de sa fille au berceau, où repose cet innocent enfant dont il envie l'ignorante insouciance; tantôt il s'arrache les cheveux, se tord les mains, articule les imprécations les plus terribles.

Réveillé en sursaut, le petit Lucien jette des cris déchirants. Raymond se saisit de lui, le couvre de caresses.... Pauvre enfant, lui dit-il, tu n'as plus de mère; c'est moi qui l'ai tuée.

La bonne Marianne prend l'enfant des mains de son grand-père, cherche à le calmer, et ne peut y parvenir. Ses vagissements ne sont interrompus par moments, que lorsque la respiration lui manque.

L'horreur de cette scène serait difficile à décrire. D'un côté, le corps d'une jeune femme dont les yeux fixes inspirent la terreur; plus loin une jeune

fille dont les traits sont décomposés, et qui, avec un empressement plein de sollicitude, cherche à calmer un chétif enfant, dont les cris fendent le cœur. Là, un médecin empressé près de la jeune femme, et désespéré de voir que son art reste impuissant; enfin, un vieillard, un père, livré au plus profond désespoir.

S'éloignant de Lucie qu'il croit ne plus pouvoir rappeler à la vie, le médecin songe à l'enfant et va chercher une voisine nouvellement accouchée, qu'il supplie de donner son sein à l'infortuné que sa mère ne peut plus nourrir.

Ce que la science n'a pu obtenir, la nature le produit. Au moment où il va sucer le lait bienfaisant qui lui est offert, Lucien en est empêché par les sanglots qui le suffoquent; il jette un dernier cri incisif et perçant.

Ce cri fait vibrer en sa mère une fibre que tous les réactifs n'avaient pu atteindre.

— Mon enfant, s'écrie Lucie, en se levant avec un élan rapide et se précipitant vers celle qui la remplace près de son fils.

Scène sublime et attendrissante! La joie étincelle dans les yeux de Lucie, lorsqu'elle a pu s'emparer de son enfant, le serrer sur son sein, comme si elle craignait qu'il ne lui fût ravi.

Au cri jeté par sa fille, Raymond s'est laissé tomber sur ses genoux, lève ses mains tremblantes vers le ciel et s'écrie :

— Grand Dieu! je te remercie.

Lucie se laisse difficilement reprendre son enfant; elle veut lui donner le sein...... Son lait est tari; la commotion qu'elle a éprouvée a détruit en elle ces sources de vie.

Les représentations du médecin et l'amour maternel dissipent en elle une vaine illusion ; et elle se résout non sans regret à confier le soin de nourrir Lucien à la femme qui déjà lui a sauvé la vie.

Cependant les suites de l'épreuve cruelle que Lucie a subie, ont altéré encore plus gravement sa santé déjà chancelante; pendant trois mois son état inspire les plus graves inquiétudes. Son père ne quitte pas le chevet de son lit de douleur; enfin elle parvient à recouvrer la santé, grâce aux soins dont elle est entourée, grâce à la vue de son enfant dont les sourires enfantins calment peu à peu les douleurs de son cœur profondément ulcéré.

CHAPITRE XVIII.

PLUS D'ESPOIR.

Ferdinand, enfermé dans la prison de Clairvaux, était plongé dans un abîme de douleurs; victime d'une persécution occulte, condamné injustement, séparé de Lucie dont le sort l'inquiétait, confondu avec des malfaiteurs, il puisa dans son désespoir une énergie que l'excès du malheur donne quelquefois aux âmes fortement trempées.

Hector, qui était venu habiter Clairvaux, avait su se ménager des intelligences dans la ville et dans l'intérieur de la prison, et s'occupait activement des moyens de délivrer son ami.

Une tentative d'évasion, quoique combinée avec beaucoup trop de témérité, fut heureusement couronnée d'un plein succès, grâce au sang-froid de Ferdinand. Après avoir eu le bonheur de pouvoir serrer dans ses bras l'ami qu'il avait rendu à la liberté, Hector réussit à lui faire gagner la Suisse et lui-même retourna à Strasbourg.

Le premier usage que Ferdinand voulut faire de sa liberté, fut de se mettre à la recherche de Lucie. Cependant, avant d'entreprendre des démarches dont il ne pouvait prévoir le terme, il songea à

passer quelques jours près de sa mère, et en s'entourant des précautions les plus minutieuses, il put, sans être inquiété, se rendre de Genève à Lyon. Sa pauvre mère faillit succomber à l'excès de la joie qu'elle éprouva de revoir le fils chéri, l'unique enfant qu'elle croyait perdu à jamais pour elle. Au comble du bonheur, elle se hâta de faire appeler son confesseur; voulant témoigner à Dieu toute sa reconnaissance pour ce bienfait inespéré. elle pria le saint homme de rendre à l'éternel de solennelles actions de grâce, et lui remit à cet effet une forte somme destinée tant à être distribuée aux pauvres qu'à faire dire des messes.

Le dévôt personnage, en voyant hors de péril celui qu'il regardait comme l'unique obstacle à ses pieuses tentatives pour enrichir son ordre, dissimula avec art le dépit qu'il ressentait. Il feignit même de partager sincèrement la joie de sa crédule pénitente, mais, vivement préoccupé de la crainte, que des conférences prolongées entre Ferdinand et sa mère n'amenassent des révélations nuisibles à ses vues, il se retira au plus tôt, sous prétexte de s'acquitter avec empressement des devoirs que lui imposait Mme Duhamel, et alla trouver le chef de la police pour combiner avec lui les moyens de se débarrasser du fugitif.

L'astuce du prêtre sut modérer l'impatience du chef de meute, qui, aux premiers mots de la révélation de Lacroix, voulut opérer immédiatement une capture aussi importante. En l'intéressant au

succès de la spoliation qu'il méditait, le confesseur obtint de lui qu'un certain nombre de ses limiers fussent mis à sa disposition. Homme à expédient, il avait compris aussitôt qu'une arrestation précipitée ferait naître de graves soupçons contre lui, et pesant mûrement le double inconvénient qui résulterait soit d'un séjour prolongé de Ferdinand près de sa mère, soit de sa réintégration dans sa prison, il sut habilement éviter ces deux écueils.

Escorté des agents mis à sa disposition, il courut en toute hâte chez Mme Duhamel, laissant à la porte ses acolytes, auxquels il avait eu soin de faire la leçon.

— Malheureux enfant, s'écria-t-il en entrant, vous êtes perdu; votre présence ici est connue; la maison est cernée; en montant, j'ai entendu des agents de police s'informer de la demeure de votre mère. Hâtez-vous de m'accompagner, je vais essayer de vous sauver.

Tout en parlant, il entraîne Ferdinand, auquel il ne laisse pas le temps de donner à sa malheureuse mère une parole de consolation.

Au moment où tous deux vont descendre l'escalier, des bruits de voix se font entendre. Il fait signe au jeune Duhamel de se tenir immobile, et lui-même descend, paraissant vouloir négocier avec le chef des sbires. Le fugitif prête une oreille attentive au dialogue suivant :

— Vous sortez de chez Mme Duhamel, Monsieur l'abbé ?

— Oui, Monsieur, que demandez-vous?

— Elle n'est pas seule, nous devons procéder à l'arrestation de son fils qui est près d'elle.

— On vous a induit en erreur, Monsieur; je puis vous jurer que Mme Duhamel est absolument seule.

— Nous devons-nous en assurer; allons, vous autres, montons.

— Mais au nom de l'humanité, Monsieur, je vous en supplie, ne portez pas à cette malheureuse mère le coup de la mort, en envahissant subitement sa demeure; vous pouvez me croire, je vous l'assure; son fils n'est pas près d'elle; remettez votre visite à demain; je la préparerai, afin qu'elle ne s'effraie pas trop.

Les agents feignent de se consulter; le prêtre renouvelle ses instances, qui paraissent enfin les toucher; le bruit de leur voix se perd insensiblement.

Bientôt Lacroix revient près de ses victimes.

— J'ai gagné du temps, dit-il; pour vous sauver, j'ai altéré la vérité; je me suis rendu coupable d'un mensonge dont je me fais un cas de conscience; mais je m'imposerai une dure pénitence, que la satisfaction d'avoir rempli un devoir d'humanité envers vous, me rendra plus supportable. Les agents de police reviendront demain à la pointe du jour; mais avant qu'ils aient pu procéder à une visite domiciliaire, j'aurai sauvé Ferdinand; dans une heure, Monsieur Duhamel, je serai de retour, et je vous mettrai hors de leurs atteintes.

Sans laisser à ses victimes le temps de prononcer un mot, le prêtre se retire précipitamment.

La pauvre mère et son malheureux fils comptent avec inquiétude et impatience les moments qui précèdent leur séparation. D'un côté, la crainte d'être surpris, de l'autre le chagrin de voir s'avancer si rapidement l'instant du départ, les jettent dans un morne désespoir.

Enfin le prêtre revient accompagné d'un homme qu'il présente à Ferdinand comme un guide indispensable.

— J'ai pourvu à tout, dit-il avec bonté; craignant que votre mère n'eût pas assez d'argent pour le moment, j'ai été prendre les épargnes de quelques amis, et j'ai pu ainsi réunir en or huit mille francs que je vous apporte.

L'exilé et sa mère sont touchés jusqu'aux larmes de cette nouvelle preuve de dévouement et de sollicitude. La bonne mère joint à l'or du prêtre, tout celui qu'elle possède elle-même, et rassurée par les encouragements de son confesseur, forte et résignée, elle fait avec calme ses adieux à Ferdinand, qui, le cœur brisé, est arraché par Lacroix aux étreintes maternelles.

Le lendemain à la pointe du jour, un simulacre de visite domiciliaire vint corroborer les assertions du jésuite.

Cependant Ferdinand, accompagné de son guide, avait pu quitter Lyon, et se soustraire aux recherches imaginaires dont on l'avait effrayé. Ce

guide remplissait près de lui les fonctions de valet de chambre; Lacroix lui avait assigné ce poste, afin de pouvoir connaître jour par jour les démarches du jeune officier.

Ancien sacristain, Antoine était entièrement dévoué à l'ordre dont il s'était fait l'instrument; il sut bientôt, par son hypocrisie et ses prévenances, gagner l'affection du jeune officier.

Après avoir regagné la Suisse, Ferdinand, mettant à profit les indications de Hector, avait pu retrouver l'itinéraire de Raymond et s'empressa de se rendre à Mayence où il trouva des données certaines sur la route suivie par le père de Lucie. Parti aussitôt après pour Sarrebruck, il s'y arrêta quelques jours, et envoya Antoine à Metz pour continuer des recherches qu'il ne pouvait faire lui-même sans compromettre sa liberté.

Peu de jours après son départ, Antoine, dans une lettre écrite à Ferdinand, prétendit avoir retrouvé les traces de Raymond, qui paraissait, disait-il, s'être dirigé du côté de Nancy, et l'informa qu'il allait se livrer à de minutieuses investigations dans cette ville et dans les environs. Mais en partant de Sarrebruck, l'émissaire de Lacroix avait adressé son rapport au révérend Père, et lui avait en même temps demandé ses nouveaux ordres.

Antoine reçut à Nancy les instructions de son chef; elles étaient accompagnées d'une lettre pour le supérieur d'un établissement affilié à l'association générale.

Le saint homme, à qui cette missive était adressée, saisit aussitôt la portée de cette intrigue; et se mettant activement à l'œuvre, il sut obtenir de l'aveugle dévouement d'un ignorant maire de village de la Lorraine allemande des extraits d'actes mortuaires faux, constatant que Lucie était morte, en donnant le jour à un enfant, qui ne lui avait survécu que de quelques heures, et que Raymond, accablé de chagrins, avait volontairement mis fin à ses jours.

Antoine, muni de ces documents empreints de l'apparence d'une authenticité complète, revint trouver Ferdinand, à qui il fit un récit circonstancié des difficultés qu'il prétendit avoir eu à combattre pour trouver les traces de cette malheureuse famille.

Les instigateurs du complot tramé contre Raymond et Ferdinand espéraient beaucoup de cette nouvelle combinaison machiavélique. Connaissant la nature impressionnable du jeune fugitif, ils avaient compté sur l'efficacité du coup terrible, qui, selon eux, devait lui ravir tout désir de continuer une vie aussi cruellement éprouvée.

Cette fois, leur avidité les avait abusés; loin de chercher à se soustraire par le suicide aux chagrins poignants qui l'accablaient, Ferdinand se complaisait à braver pour ainsi dire le sort dont il était victime. D'autres motifs d'ailleurs contribuaient à le rattacher à la vie. Lorsque son malheureux frère eut cherché dans une mort volontaire un terme à ses souffrances, Ferdinand avait été témoin de la

douleur immense qu'en ressentit sa pauvre mère; pour lui c'eût été commettre un parricide que de venir, par une nouvelle catastrophe, arracher à sa pieuse quiétude cette malheureuse femme éprouvée par tant de revers. D'ailleurs, imbu des principes d'une saine morale, il regardait l'homme qui, pour se soustraire aux douleurs de la vie, devance l'époque fixée par la nature, comme aussi lâche que le soldat qui, au moment du péril, déserte le champ de bataille. Ce n'était pas qu'il reculât devant l'horreur des apprêts et de l'acte matériel d'une mort volontaire; pour cela, son courage ne lui eût pas fait défaut; mais l'idée d'un suicide ne pouvait avoir prise dans son âme; les souffrances multipliées qu'il avait éprouvées, avaient insensiblement émoussé sa sensibilité et tari ses larmes. Il n'était pas dans la position de ceux qui, éprouvant subitement des calamités qu'ils ressentent d'autant plus vivement qu'ils n'ont pas passé par les différentes phases qui séparent le bonheur de l'adversité, se trouvent pris, pour ainsi dire, à l'improviste, et alliant un grand courage physique à une grande lâcheté morale, vont chercher alors dans le suicide l'unique remède à leurs maux.

Ferdinand a su prendre son parti : désormais il ne vivra plus pour rechercher des joies, pour éprouver du bonheur; il vivra sans plaisirs comme sans craintes, attendant, sans poursuivre aucun but, que la Providence lui retire la vie d'amertume à laquelle il est condamné.

Éprouvant une satisfaction immense à raviver sa douleur, il a conçu le projet d'accomplir sur le tombeau de Lucie, un pieux devoir.

Muni d'une lettre de recommandation que lui a envoyé Lacroix, l'exilé arrive de nuit chez le curé du village, où Lucie est censée dormir du sommeil éternel. Il est accueilli avec cordialité par le confrère de Lacroix, et, caché le jour dans le presbytère, il va la nuit s'agenouiller aux pieds d'un tertre qui s'élève dans le cimetière et qui lui est indiqué comme recouvrant les restes mortels de sa bien-aimée.

L'infâme hôte de Ferdinand lui laissait accomplir ainsi cette sacrilége profanation, et le voyait, sans pitié, verser des larmes amères. Les pieuses et douloureuses manifestations du jeune exilé, loin de toucher le cœur de bronze du prêtre, ne servaient qu'à assaisonner de plaisanteries ignobles sa correspondance avec Lacroix.

De crainte d'être traqué par la police, Ferdinand quitta enfin l'asile qu'il avait trouvé dans ce lieu si douloureux pour lui, et regagna l'Allemagne.

Après avoir erré pendant plus d'une année sur les bords du Rhin, visitant tantôt les sites pittoresques qui abondent dans ces heureuses contrées, cherchant tantôt de la dissipation au sein de ces villes si séduisantes qui, par les plaisirs qu'elles offrent, attirent de tous les points du globe une foule de visiteurs, il se fatigua enfin de cette vie nomade qui n'offrait aucun aliment à son besoin

d'émotions, et saisit avec empressement une occasion qui lui fut offerte de sortir de son inaction.

A cette époque, le pacha d'Égypte s'occupait d'organiser son armée à l'européenne. Répondant à l'appel que Méhémet-Ali avait fait aux officiers français, Ferdinand s'embarqua pour Alexandrie, et entra au service du vice-roi.

Pendant ce temps, le Père Lacroix n'avait pas perdu de vue son œuvre si habilement commencée. Mme Duhamel avait été entretenue par lui dans la fausse opinion qu'à sa mort la fortune qu'elle délaisserait à Ferdinand, serait confisquée, et se prêtant de bonne grâce aux vues de son confesseur, la pauvre mère lui avait procuré un mandat général de son fils, en y joignant sa propre procuration, avec pouvoir de gérer tous leurs biens, confiante dans les promesses du prêtre qui lui donnait l'assurance que, si un jour Ferdinand revenait en France, il lui remettrait intacte la fortune dont il ne se regardait, disait-il, que comme le dépositaire provisoire.

CHAPITRE XIX.

UN CONSENTEMENT FORCÉ.

Nous avons laissé le vicomte de Laberlandière au moment où, soupant en famille avec Louis Oswald, il reçut la visite brutale et inattendue de Jean Dirmann.

—Monsieur Louis, dit-il, en s'adressant au banquier d'un ton sardonique, je vous fais compliment de votre bon goût; en vérité, il faut que madame (désignant d'un geste ironique la femme du fort de la halle), il faut que madame ait des qualités occultes bien précieuses pour avoir pu vous séduire.

— Mais, Monsieur le vicomte, c'est aujourd'hui la première fois que je vois cette femme.

— Allons donc, ne soyez pas si modeste; donnez à ce brave homme quelques pièces de cinq francs; c'est tout ce qu'il faut pour calmer sa susceptibilité maritale. Viens, mon garçon, continue-t-il, en prenant le petit Joseph par le bras et lui tapotant la joue, regarde-moi bien.... Puis promenant alternativement ses yeux sur l'enfant et sur Louis, c'est qu'il vous ressemble, on ne peut mieux; du reste, c'est fort heureux pour le petit garçon;

il aurait beaucoup moins gagné à une ressemblance avec sa mère.

La vertueuse et chaste moitié de Dirmann rougit de confusion, tandis que son mari, blessé au vif dans ses affections d'époux et de père, veut s'avancer sur le vicomte les poings fermés; mais heureusement la garde parvient à entraîner le susceptible fort de la halle.

Resté seul avec le vicomte et Hector, Louis veut essayer de se justifier.

— Bah, dit le vicomte, pourquoi donc chercher à vous disculper, Monsieur Louis; est-ce à des gens de cette espèce que l'on doit de la discrétion? Vous avez eu un caprice pour cette créature, qui, soit dit en passant, est séduisante comme une araignée; qu'elle vous ait plu, il n'y a pas de mal à cela, à chacun son goût. Tout ce qu'on peut vous reprocher, c'est de n'avoir pas été difficile, à moins que depuis six ans la carcasse de cette femme n'ait éprouvé de notables avaries.

Toutes les peines de Louis pour se justifier restèrent sans effet contre l'opiniâtreté du vicomte, qui s'obstinait à attribuer à l'ami de son fils une paternité dont le jeune banquier repoussait vivement l'honneur. Cette affaire du reste n'eut pas d'autres suites, et Louis continua à fréquenter assidûment la maison du vicomte.

Hector, impatient de réaliser ses projets, ne cessait de presser vivement son ami et de l'engager à faire la demande officielle de la main d'Isabelle.

Louis, beaucoup plus prudent que le chevalier, craignait de faire une démarche prématurée et cherchait par tous les moyens à tempérer la fougue de son turbulent ami.

Mais un jour, Hector, fatigué des lenteurs suscitées par la prudence de Louis, prit sur lui de faire, sans le consulter, des ouvertures définitives au vicomte.

A peine eut-il formulé sa requête que le vieux gentilhomme, profondément blessé par ce projet de mésalliance, se prit d'un violent accès de colère.

— Comment, chevalier, vous voici retombé de nouveau dans cette dépravation? C'est indigne; je vous renie.

— Mais, mon père, vous-même vous recevez Louis chez vous, vous reconnaissez qu'il est homme de talent et de bon ton, vous savez qu'il est riche, qu'il aime ma sœur, qu'il est payé de retour, et obéissant à des préjugés qui ne sont plus de notre siècle, vous vous refusez à faire le bonheur d'Isabelle, comme déjà vous vous êtes refusé à faire le mien?

— Qu'appelez-vous préjugés, malheureux; c'est vous-même qui en êtes imbu, grâce au travers que vous avez de lire ces prétendus philosophes qui ont déjà fait tant de mal à la noblesse et à la royauté.

— Mon père, répond avec calme Hector, Isabelle n'a jamais lu une ligne de Diderot ni de Rousseau, et cependant elle aime Louis.

— Cela ne peut être.

— Cela est.

— Nous allons voir.

La vicomtesse et sa fille sont immédiatement mandées; interrogée sur ses sentiments, Isabelle, au milieu du plus grand trouble et la rougeur au front, ne dément pas les paroles de son frère; ses réticences, son embarras trahissent bien évidemment son amour pour Louis.

En se voyant arracher sa dernière planche de salut, le vicomte blémit; son regard foudroyant accable Isabelle. Sans daigner lui faire de remontrances, et détournant de dessus la pauvre fille toute confuse et tremblante, des yeux d'où jaillit l'indignation, il les reporte sur la vicomtesse:

— Quel âge, lui dit-il, a votre fille, Madame la vicomtesse?

— Isabelle aura vingt ans dans deux mois; mais pourquoi cette question?

— Eh bien, Madame, dans un an et deux mois, votre fille pourra se marier avec qui bon lui semblera; mais pas un jour plus tôt, Madame, l'entendez-vous?

— Que signifient ces paroles, vicomte?

— Ces paroles signifient que la loi donne au père le droit de guider ses enfants dans la bonne voie; mais puisque malheureusement la loi n'étend pas au delà de vingt et un ans pour les filles l'obligation d'obéir à leurs parents, je profiterai, au moins, jusqu'au dernier jour du droit qui m'est conféré. Si une fois qu'elle aura vingt et un ans accomplis,

votre fille croit encore pouvoir discerner mieux que moi le bien et le mal, elle pourra suivre ses inclinations, quelque dégradantes qu'elles soient. Oui, vicomtesse, j'use du droit qui m'est acquis du jour où j'ai signé que j'étais père de vos enfants. Aux yeux de la loi je suis leur père, quoique, dans mon âme et conscience, je sois certain qu'eu égard à leurs sentiments roturiers, je suis loin d'avoir.....

— Assez, Monsieur, s'écrie la vicomtesse, dont le rouge de la pudeur a coloré le visage. Vos outrages, Monsieur, je les ai supportés lorsque vous me les adressiez sans témoins, mais vous osez devant mes enfants suspecter ma conduite, ce procédé est aussi lâche qu'odieux. J'ai toujours connu mes devoirs, Monsieur, je suis de meilleure noblesse que vous, les sentiments de mes enfants sont ceux que je m'applaudis de trouver en eux, et sont certes bien préférables aux ineptes principes que vous auriez voulu leur inculquer.

Retirez-vous, dit avec énergie la vicomtesse à son fils et à sa fille.

Restée seule avec son époux, elle se livre à toute la véhémence d'une légitime indignation.

— Je remercie Dieu, dit-elle, d'avoir permis qu'en donnant la vie à vos enfants, vous ne leur ayez pas transmis vos sots et absurdes préjugés; je lui rends grâce de ce que leur bon naturel n'ait pas été gâté par les exemples ridicules et les excentricités qu'ils ont tous les jours devant les yeux. Je m'abaisserais en cherchant à me justifier devant

vous; croyez, Monsieur, que Hector et Isabelle sont de votre sang, ou ne le croyez pas, peu m'importe. Un homme qui sait aussi peu que vous respecter sa femme, ne mérite ni considération, ni égards, ni respect. En un mot, vicomte de Laberlandière, je vous méprise; je vous quitte et n'emporte qu'un seul regret, c'est celui d'être stigmatisée du nom ridicule et odieux de vicomtesse de Laberlandière. J'irai cacher en Allemagne la honte d'être la femme d'un homme tel que vous.

Le vicomte, qui n'a jamais reçu de sa femme que des preuves de complaisance, de résignation et de condescendance, est atterré; il vient, comme l'on dit trivialement, de trouver son maître.

— Je me retire à Ratisbonne, continue la vicomtesse, en jetant des regards de mépris sur son mari, qui ne trouve pas un mot de réponse ou de justification. Dans un an et deux mois (remarquez bien la date, Monsieur), vous recevrez de mes nouvelles et de celles d'Isabelle, sous forme d'une sommation, grand bienfait du législateur, qui a voulu donner aux malheureux enfants de parents aveuglés par des préjugés, le pouvoir de se soustraire à une autorité injuste, qui leur ferait sacrifier leur avenir à d'absurdes considérations.

— Mais, vicomtesse, mais, ma bonne Amélie, je n'ai pas voulu vous blesser; vous êtes bien dure, bien sévère; je ne croyais pas que vous prendriez la chose ainsi; calmez-vous, je vous en supplie; tout peut s'arranger; il ne faut que vouloir s'entendre.

— Jamais, Monsieur; je suis lasse enfin de voir qu'abusant de mon indulgence, vous ayez toujours fait un usage despotique de votre pouvoir. Je pars dès demain, et j'emmène mes enfants.

— Vous m'abandonnez, s'écrie douloureusement le vicomte, en étendant les bras pour retenir sa femme, qui recule à son approche.... Vous me laisserez seul à mon âge?

La vicomtesse reste inexorable.

Accablé par une résolution aussi énergique, le vicomte envisage avec terreur sa position. Sa poitrine oppressée se gonfle, des larmes sont sur le point de s'échapper de ses yeux. Cette vue émeut la vicomtesse qui s'apitoie et dit :

— Je resterai, Monsieur, mais sous deux conditions; d'abord que vous ne m'avilirez plus par d'odieuses imputations, ensuite que vous consentirez au mariage d'Isabelle dès que M. Louis fera la demande de sa main.

— Jamais, je ne consentirai à une mésalliance.

— Alors je partirai demain.

Les deux époux se séparent dans des dispositions hostiles.

La nuit porte conseil, surtout quand, comme le vicomte, on la passe sans dormir. D'un côté il met en ligne de compte la douleur de voir son blason terni; de l'autre il envisage la triste existence qui l'attend, s'il est abandonné par tous les siens. Longtemps ces deux considérations se balancent dans son esprit; il réfléchit enfin que dans un an

au plus tard, il ne lui sera en tous cas plus possible de s'opposer aux goûts dépravés de sa fille.

Le vicomte, qui rarement dans sa vie a écouté les conseils d'une saine raison, a le bon esprit cette fois de prendre une détermination dictée par le bon sens. Mais tout en ne cédant qu'à l'alternative d'un consentement ou d'un abandon, il cherche à s'attribuer le mérite d'avoir spontanément obéi à la raison, et s'il se soumet à subir des conditions, lui qui, depuis tant d'années, imposait les siennes, il veut au moins, en capitulant, se réserver les honneurs de la guerre.

Le lendemain matin, il fait demander à sa femme l'heure de son lever.

La vicomtesse, affectant la plus grande insouciance, ne se presse pas, et ne paraît que tard au salon où le vicomte l'attend avec autant de résignation que d'impatience.

Il la reçoit à la porte, lui prend affectueusement la main sur laquelle il dépose un baiser sentimental, puis il s'assied près d'elle sur le sopha.

— Savez-vous, ma chère Amélie, dit-il en câlinant, que vous faites mentir le proverbe qui dit qu'il faut vivre sept ans ensemble pour se connaître. Voilà vingt-quatre ans que vous faites mon bonheur, sans que jamais je vous aie vue emportée, et hier, à propos d'un enfantillage, vous êtes devenue injuste à mon égard. Vous êtes, continue-t-il en appuyant ses paroles d'un sourire forcé, vous êtes comme un volcan qui concentre longtemps ses

feux, mais qui subitement, par une éruption violente, se dédommage de son long repos.

La vicomtesse reconnaît à ce préambule que son mari est disposé à une transaction ; mais avec toute la délicatesse d'une âme généreuse, elle se contente de le voir consentir, sans exiger de lui une rétractation en forme, satisfaction que trop souvent les femmes recherchent comme un triomphe ; elle veut lui laisser le mérite d'avoir cédé de lui-même à la voix de la raison.

— Mais, vicomte, lui dit-elle d'un ton empreint de fermeté et de bienséance, est-ce ma faute à moi si, poussée jusqu'à mes derniers retranchements, j'ai dû me défendre ? Croyez-vous que, parce que je me suis toujours soumise sans murmurer à vos ordres, je n'en aie pas moins conservé le sentiment de ma dignité, la conscience de mes devoirs d'épouse et de mère ? Voyons, vicomte, soyez franc, était-ce bien à vous d'avoir émis des doutes injurieux pour moi, déshonorants pour vous et humiliants pour nos enfants ?

— Allons donc, reprend le vicomte, vous ne comprenez pas la plaisanterie ; comme vous je n'ai rien tant à cœur que le bonheur de nos enfants ; aussi hier ai-je feint d'éprouver une contrariété que je ne ressentais réellement pas. J'ai été peu mesuré dans mes paroles, il est vrai ; mais c'était uniquement parce que je doutais que Hector fût réellement chargé par M. Louis de faire la demande de la main d'Isabelle. Vous déplorez comme moi le ca-

ractère pétulant et irréfléchi de notre fils, et cependant, malgré toute votre prudence, vous n'avez pas songé qu'il est probable que M. Louis n'a en aucune façon chargé Hector de faire la démarche, qu'il s'est ingéré de tenter sans autorisation. Or, si j'avais de prime abord paru donner les mains à une proposition faite avec un laisser-aller impardonnable, qu'en serait-il résulté? Hector aurait été courir chez M. Louis, lui offrir Isabelle, la lui jeter à la tête. Voilà ce que je n'ai pas voulu, ce à quoi je ne consentirai jamais; j'aime trop notre bonne Isabelle pour l'exposer à une pareille avanie. Si M. Louis aspire à sa main, s'il ne déplaît pas à Isabelle, nous pourrons donner plus tard suite à cette affaire entamée d'une manière si étrange.

Puis paraissant s'animer, le vicomte continue :

Comment cet étourdi de chevalier a-t-il pu venir me demander la main de sa sœur pour M. Louis, qui ne l'a certainement pas chargé d'une mission aussi délicate, et cela avec un sans-façon tel que si j'avais accueilli sa demande, on aurait, à juste titre, pu m'accuser de légèreté, et même d'indifférence pour mon enfant. Je suis bien loin de m'opposer au mariage de M. Louis avec Isabelle; je verrais même avec bonheur cette union s'accomplir; depuis longtemps j'observe M. Louis; son caractère me plaît; ses manières me charment, et j'ose espérer qu'il rendra notre chère enfant aussi heureuse que nous pouvons le désirer. Mais, je vous le répète, je crains qu'il ne l'aime pas, et s'il en

était ainsi, mon espoir le plus cher serait déçu. S'il vient lui-même me demander la main d'Isabelle avec la solennité requise et les formalités usitées, j'accueillerai sa requête avec empressement.

La vicomtesse, quoique nullement habituée à une pareille duplicité de langage de la part de son noble époux, ne fut pas dupe de sa prétendue franchise. Sans paraître s'en apercevoir, elle reconnut dans ce brusque revirement du vicomte, une transaction formelle, mais déguisée, il est vrai, avec beaucoup d'art.

Pour ménager la susceptibilité de son mari, elle feignit de n'avoir pas pénétré les causes de ce changement d'opinions, et en femme de sens, elle voulut bien paraître persuadée de sa sincérité.

A quelques jours de là, conformément au programme prescrit par le vicomte, Louis vint faire près de lui une démarche officielle. Quelque émotion qu'il ressentît, il sut énoncer sa demande avec dignité et convenance, et le vicomte, si prévenu qu'il fût contre Louis, fut néanmoins obligé de s'avouer en lui-même que son futur gendre s'était comporté, dans cette circonstance solennelle, avec le bon ton, le savoir-vivre et l'aisance d'un gentilhomme pur sang.

CHAPITRE XX.

LE MARCHAND DE CONSCRITS.

Cependant Étienne Chipard, quoiqu'ayant obtenu une réussite complète dans toutes ses entreprises, n'avait pu assouvir qu'une seule de ses passions, sa haine impitoyable. Il lui restait à satisfaire sa cupidité. S'enrichir, tel était le mot inscrit sur la nouvelle bannière qu'il venait d'arborer. A la vérité, toutes les voies pour arriver à la fortune paraissaient lui être inaccessibles; cependant il ne se découragea pas, espérant qu'un heureux hasard seconderait ses combinaisons astucieuses.

Tout autre que lui eût renoncé à poursuivre une chimère, en apparence impossible à réaliser. Étienne, ne reculant devant aucun obstacle, lutta avec acharnement contre sa malheureuse destinée, et sous le charme de ses illusions, il osait déjà se bercer de l'espoir d'un triomphe. Il espérait obtenir et la main et la fortune de Lucie. Peu lui importait qu'elle fût mère, et qu'elle conservât pour Ferdinand de l'affection, de l'amour même. Toujours exempt de scrupules en matière d'honneur et de délicatesse, Étienne Chipard n'y regardait pas de si près, quand il s'agissait de faire fortune.

Pendant qu'il se livrait à des espérances dont la réalisation ne s'appuyait que sur des probabilités aussi incertaines, une circonstance insignifiante en apparence vint augmenter ses chances de réussite.

Le colonel de son régiment fut nommé maréchal-de-camp, et remplacé par un homme probe, loyal, ennemi des délations et des délateurs, et qui n'avait accepté de son prédécesseur des notes sur les agents occultes employés au corps, qu'afin de les éloigner et de purger le régiment de cette engeance méprisable qui malheureusement fourmillait alors dans l'armée française.

Étienne Chipard fut l'un des premiers dont le nouveau colonel songea à se débarrasser. A cet effet, il le fit nommer sous-officier de recrutement attaché au dépôt de l'un des départements du Nord. Cet emploi, qui dans le principe était considéré par Étienne comme une disgrâce, devint bientôt pour lui l'objet d'une spéculation aussi lucrative que criminelle.

Il ne tarda pas à se mettre en relations avec des industriels qui, se qualifiant du nom d'agents de remplacements militaires, se livraient à Strasbourg à ce trafic ignoble que l'on a justement flétri du nom de traite des blancs. Pour mieux réussir dans ses projets, Étienne avait eu le talent d'usurper promptement la confiance de ses chefs.

Facilement accessible à la corruption, tantôt il favorisait l'exemption des jeunes conscrits qui, sachant le mettre dans leurs intérêts, parvenaient à l'aide d'infirmités supposées à se soustraire au ser-

vice; tantôt il était de connivence avec ceux qui lui adressaient, de Strasbourg, des remplaçants sur lesquels il exerçait, outre son ascendant de compatriote, un pouvoir abusif de ses fonctions. Parvenant ainsi à faire souscrire ses dupes à des rabais considérables sur le prix de remplacement stipulé primitivement, il partageait avec ses complices de Strasbourg le produit de ces escroqueries.

Ces manœuvres frauduleuses l'occupèrent pendant les deux années qu'il resta encore au service; il se trouvait à cette époque possesseur d'une somme de vingt mille francs environ. Dès lors il songea à marcher à plus grands pas dans la voie de la fortune.

Il se sépara de ses anciens associés, et s'établit pour son compte seul à Strasbourg. Les journaux de Paris et des départements furent remplis de ses annonces gigantesques vantant en termes pompeux la maison E. Chipard et comp., dont le directeur, ancien employé au recrutement, se recommandait par son expérience et la sécurité qu'il offrait aux pères de famille.

Montant son entreprise sur une vaste échelle, il établit dans les principales villes de la France des succursales de son établissement. Il assurait contre les chances du sort des jeunes gens qui lui versaient des primes considérables, dont une partie servait à procurer des remplaçants à ceux d'entre eux qui, par leur numéro, étaient appelés au service; le surplus venait augmenter à coup sûr son pécule.

Heureux au delà de toutes prévisions, dès qu'il eut ainsi amassé une somme de cinquante mille francs, il songea définitivement à faire près de Raymond des démarches pour obtenir la main de Lucie.

Étienne, qui avait de nombreuses relations d'affaires dans le département du Loiret, se rendit de sa personne à Orléans, en vue de faire naître l'occasion de voir Raymond.

Dès son arrivée, il fit répandre à profusion des annonces ; par ses soins l'une d'elles tomba entre les mains de Raymond, qui apprit de cette manière que son ancien commensal était peu éloigné de sa demeure. Effrayé de cet événement, le père de Lucie se garda bien de donner signe de vie.

Voyant l'obstination que mettait Raymond à garder le silence, Étienne se rendit au bout de quelques jours dans la petite ville habitée par le vieux commandant, et sut si bien manœuvrer qu'il se trouva subitement en présence du père de Lucie, sans que leur rencontre pût être attribuée à une autre cause qu'au pur hasard.

Raymond, dans la nécessité de s'assurer de la discrétion d'Étienne, dut lui faire un accueil amical et l'inviter à venir le voir.

— Je suis tellement enchanté de vous revoir, mon digne ami, que je suspendrai pour quinze jours mes affaires, et ces quinze jours, je vous les consacrerai exclusivement, lui dit Étienne avec effusion.

Raymond parut accueillir avec la joie la plus vive une manifestation aussi amicale.

A la vue d'Étienne, Lucie subit toutes les tortures de la honte; mais dès le second jour, il sut avec cette aisance, ce bon ton qui lui étaient familiers, dissiper la confusion de sa victime, dont il gagna même les bonnes grâces par l'empressement qu'il mit à combler de marques d'affection le petit Lucien. De son côté, ne connaissant ni les antécédents, ni les vues d'Étienne, et ne soupçonnant pas sur quelles bases peu honorables était fondée l'entreprise de l'ancien sous-officier, Raymond lui témoignait la plus sincère amitié, et aimait d'autant plus à s'entretenir avec lui, qu'en jésuite consommé et rompu au métier, l'infâme marchand de conscrits, flattant habilement les passions du vieillard, ne s'exprimait qu'avec mépris et indignation, lorsqu'il était question de Ferdinand. Il se gardait bien de parler à Raymond des persécutions dont l'amant de Lucie avait été l'objet; loin de là, il cherchait à envenimer encore la haine du vieux soldat et donnant carrière à son imagination perverse, il lui dit que Ferdinand, convaincu enfin d'avoir trahi et vendu les dupes qu'il avait provoquées à la révolte, avait été obligé de se soustraire à leur vengeance, en s'expatriant. Il osa même ajouter qu'ayant abandonné sa jeune épouse après l'avoir dépouillée de sa dot, Ferdinand avait enlevé et entraîné dans sa fuite une jeune personne de très-bonne famille.

Ce récit fait avec l'apparence de la plus sincère vérité, trouva facilement créance auprès du crédule commandant, et lui fournit l'occasion de récriminer

de nouveau contre le malheureux calomnié auquel il attribuait tous ses malheurs. Lorsqu'il crut les voies suffisamment préparées, Étienne, mettant à profit l'exaspération du vieillard, lui témoigna avec affectation tout l'intérêt que lui inspirait la position de Lucie, et jugeant d'après la bienveillance avec laquelle le vieux commandant prêtait l'oreille à ses insinuations, qu'il était temps de hasarder un aveu plus explicite, il lui fit bientôt la demande formelle de la main de sa fille.

Raymond accueillit cette demande comme il le devait. Il dit à Étienne qu'il lui aurait volontiers donné sa fille, si elle eût été digne de lui, mais que la faute de Lucie avait rendu pour elle toute union impossible.

— Cet enfant, s'écrie Étienne avec une feinte émotion, cet enfant, au lieu d'être un obstacle à mon bonheur, sera au contraire un lien de plus qui m'attachera à sa mère. Ce pauvre orphelin, je lui donnerai mon nom, le nom d'un homme d'honneur; je l'adopterai et j'effacerai la tache qui pèse sur sa naissance; c'est parce que j'aime cet enfant comme s'il était le mien, que j'ai conçu pour sa mère une si tendre affection.

Dans la prévision de cette objection, Étienne avait affecté, dès son arrivée chez Raymond, de combler de caresses le fils de Ferdinand.

Lucien avait alors environ six ans; sa charmante petite figure rose où respirait la santé, encadrée d'une blonde et abondante chevelure dont les boucles

soyeuses retombaient sur ses épaules, présentait un mélange heureux des traits de Ferdinand et de Lucie. Dans son ignorance enfantine, il appelait Étienne son bon ami, et assis sur ses genoux, le caressait de ses petites mains, pendant que l'odieux personnage cajolait le pauvre enfant, et le couvrait de baisers; à voir ces démonstrations si affectueuses, on eût cru réellement qu'Étienne était le père de Lucien.

Raymond, toujours préoccupé de l'avenir de sa fille et de son petit-fils, eût vu avec plaisir se réaliser l'union qui lui était proposée; il voyait en Étienne un homme d'honneur, un soutien; aussi, lorsque ses nouvelles instances vinrent une seconde fois le solliciter, il se laissa complétement ébranler et donna son consentement, en le subordonnant toutefois à l'acceptation de Lucie. Mais l'amante de Ferdinand, sourde à toutes les ouvertures de son père au sujet de cette demande, refusa avec obstination de consentir à un mariage que le vieux commandant, de son côté, désirait vivement, et elle le pria formellement de prévenir toute démarche ultérieure de la part de son protégé.

Raymond ne se découragea pas; il espérait que Lucie, sollicitée directement par Étienne, se laisserait fléchir par son éloquence passionnée et persuasive; et à cet effet, le vieux soldat, usant de ruse, sut ménager, à l'insu de Lucie, une entrevue à son prétendant; mais lorsque, seule en présence d'Étienne, elle eut deviné à son air embarrassé qu'il

allait frapper le coup décisif, elle se hâta de le prévenir pour lui épargner la confusion d'un refus formel, et l'accueillant avec une affabilité grave et mesurée, elle l'invita à prendre un siége et lui dit :

— Mon père m'a fait part de votre demande; je m'honorerai toute ma vie, Monsieur, d'avoir pu, après ma faute, inspirer assez d'estime à un honnête homme, pour qu'il voulût bien me confier l'honneur de son nom; je vous remercie bien sincèrement d'avoir conservé pour moi autant de bienveillance ;.... mais ma délicatesse m'ordonne de ne pas accepter de vous un aussi généreux sacrifice. Vous avez jugé ma conduite avec indulgence; vous avez fait la part des circonstances qui ont amené ma chute; je vous remercie de m'avoir rendu justice. Le sentiment qui vous anime vous honore, en même temps qu'il me console moi-même; mais la reconnaissance que je vous dois, me fait un devoir de ne pas abuser de votre générosité. Jamais je ne pourrai me marier; non que je craigne pour la suite des reproches de mon époux, mais parce que je serais toujours pour moi un juge bien plus sévère que vous ne le seriez vous-même. S'il m'était permis de songer encore au mariage, ce ne pourrait être qu'à la condition de recevoir, avec le nom de l'homme qui m'a séduite, une réparation à mon honneur terni. Si Ferdinand avait été loyal, j'aurais pu m'habituer, en devenant son épouse, à oublier la faute dont il est complice, mais avec vous je ne le pourrais jamais. Je vous estime; je vous

aime d'amitié, mais je ne puis, je ne dois pas accepter votre main.

— Vous m'estimez, vous m'aimez d'amitié, Lucie, et vous refusez de devenir mon épouse, s'écrie Étienne, attendri, les yeux remplis de larmes. Ah, que je suis malheureux!.... Vous vous défiez de moi, Lucie!

— Me défier de vous, de vous si bon, si généreux! Oh non! c'est par reconnaissance que je ne veux pas vous associer au déshonneur, qui est mon lot; j'aurais à rougir devant moi-même, bien plus que devant le monde, d'avoir accepté une offre dictée par un si noble dévouement.... Une femme qui a failli, Monsieur Étienne, ne peut, ne doit devenir l'épouse que de celui qui lui a fait commettre sa faute.

Ces derniers mots suggèrent à Étienne une pensée satanique;.... il entrevoit le moyen de contraindre Lucie à consentir à son mariage.

Alors il n'insiste plus que faiblement; puis paraissant convaincu, il se retire avec une feinte résignation, et exprime les plus vifs regrets de n'avoir pas réussi dans ses projets.

Raymond, qui a attendu avec impatience l'issue de la négociation, partage le chagrin de son protégé. L'on était au dernier jour de l'année. Étienne, prétextant un voyage indispensable pour régler quelques affaires à Orléans, part pour cette ville, mais promet d'être de retour le lendemain, pour souhaiter le nouvel an à ses amis.

Il ne manque pas à sa parole, et le lendemain il est revenu amplement approvisionné d'étrennes.

Lucien reçoit de son bon ami une profusion de bonbons et de jouets; Raymond accepte avec le plus grand plaisir, comme souvenir, une magnifique pipe en écume de mer. A Lucie, Étienne offre deux bonbonnières ornées d'aquarelles, chefs-d'œuvre de peinture; elles renferment ce que l'art du confiseur peut produire de plus exquis, de plus délicatement travaillé. Les bonbons contenus dans l'une de ces boîtes sont imprégnés de cette substance dangereuse qui a la propriété d'allumer, dans le corps des personnes qui en goûtent, une ardeur de luxure, une soif de lubricité que ne peuvent calmer ni la raison, ni la pudeur, et qui entraîne aux déportements les plus lascifs. Étienne a attentivement remarqué, d'après l'extérieur des boîtes, la différence de leur contenu. Son maintien pendant toute la journée est calme et résigné; abordant même franchement avec Lucie le sujet de leur entretien de la veille, il ose déjà se hasarder à exprimer l'espoir qu'elle changerait bientôt de détermination.

Le souper a été gai et animé; afin de s'assurer de la réussite de son entreprise, Étienne dit à Lucie, qui lui reproche sa prodigalité, qu'il doute que ces bonbons aient été de son goût.

— Au contraire, dit Lucie, vous avez fait un choix de mes bonbons de prédilection; au risque de passer pour très-gourmande, je vous avouerai que le contenu de la boîte qui porte ce joli pay-

sage suisse, a considérablement diminué depuis ce matin.

— Mais, dit Étienne, ce matin vous disiez ne pas aimer les bonbons; j'ai donc été bien heureux d'avoir pu vous faire surmonter vos préventions contre les sucreries qui, disiez-vous, ont l'inconvénient de gâter les dents.

Pour dissiper les doutes qu'il paraît conserver, Lucie prend sur la commode la fatale boîte, l'ouvre devant Étienne, qui est saisi de joie en la voyant presque vide.

De son côté, Raymond, impatient de se servir de la belle pipe dont son ami lui a fait cadeau, se dispose à se donner ce plaisir; Lucie, pour qui la fumée du tabac est loin d'avoir des attraits, laisse Étienne et le commandant en tête-à-tête avec quelques bouteilles de vin, et se retire d'autant plus tôt que Marianne, prise d'une indisposition subite, ne peut donner à Lucien les soins qu'elle lui prodigue chaque soir.

La jouissance que Raymond éprouve à fumer, à trinquer avec son ami et à lui raconter ses campagnes, le retient quelques heures à table; enfin, la tête lourde, il ressent le besoin de se livrer au repos; Étienne, impatient de commettre le crime qu'il a médité, hâte le moment de la séparation, et prend congé de Raymond, qui ferme sur lui la porte de la maison.

Étienne a dit à son hôtel que, pensant rentrer rès-tard, il emporterait la clef de la porte cochère

et celle de sa chambre. Devenu encore plus entreprenant par suite de la surexcitation produite par les nombreuses libations qu'il a faites pour se donner du courage, il a un peu dépassé la limite qui sépare l'état de folle gaîté de l'inertie de l'ivresse. Néanmoins, le vin ne lui a pas ravi l'usage de ses sens, ni fait oublier son entreprise.

Au lieu de regagner son hôtel, Étienne, qui s'était appliqué à connaître les êtres de la maison de Raymond, franchit le mur du jardin; de là, par une fenêtre de la cuisine, fenêtre entr'ouverte par lui ainsi que le volet, pendant que Raymond était à table, il pénètre dans la maison et se dirige vers la chambre de Lucie.

Il sait que la chambre contiguë est celle de Marianne; la moindre résistance, le plus petit bruit, peut le faire découvrir; il ne tient compte d'aucun de ces dangers, et se borne à éviter par de grandes précautions de donner l'alarme.

Sur le seuil de cette porte il chancelle, dominé par la crainte; appuyé contre le mur, il hésite longtemps; enfin les effets de l'ivresse se développant violemment, il est étourdi et ne sait plus rien discerner; son intelligence est engourdie et une seule idée lui reste : c'est la ferme volonté de commettre l'attentat qu'il a médité. Rassemblant toute son énergie, il prête une oreille attentive, entend dans cette chambre une agitation très-prononcée, qui lui fait penser que Lucie, tourmentée par l'insomnie, dévorée par le feu qu'il a allumé en elle,

ne lui opposera pas de résistance. Il n'hésite plus, et, résolu à tout, il ouvre la porte.

Sans dire un seul mot, il tâtonne dans l'obscurité, et sent s'enlacer autour de son cou deux bras qui, dans leur étreinte amoureuse, l'attirent, le pressent convulsivement; une bouche ardente recherche la sienne, des transports fougueux lui révèlent l'efficacité des moyens qu'il a employés..... Comme enveloppée dans la tunique de Nessus, plutôt fatiguée qu'assouvie, la femme qui lui a prodigué ses faveurs, lui laisse enfin la possibilité de s'arracher de ces lieux, où il a obtenu tout ce qu'il désirait.

Le lendemain vers midi, Étienne eut le triste courage de venir s'assurer des nouvelles dispositions que les événements de la nuit avaient dû selon lui inspirer à Lucie.

En la voyant calme comme d'ordinaire et sans apparence de trouble, en retrouvant chez la fille de Raymond son accueil habituel, Étienne fut stupéfait. Jugeant de la corruption des autres d'après la sienne, il se persuada que cette malheureuse femme était assez dépravée pour ne pas craindre les suites de sa visite nocturne. Il n'hésita donc plus à renouveler à Lucie la demande qu'il lui avait déjà faite de sa main; mais il n'obtint d'elle qu'un refus formel, exprimé comme la première fois dans les termes les plus obligeants.

Trompé dans son attente sur ce point, il songea à se ménager, à tout événement, une ressource

infaillible, celle de dominer Raymond, en s'accaparant de sa fortune.

De longue main il avait déjà préparé ses batteries; dès son arrivée, il avait annoncé la mort de M. Lebrun, le notaire, qui n'avait pas jugé convenable de vendre la maison de Raymond, dont il tirait un loyer avantageux.

Étienne offrit donc au vieux commandant ses services comme agent d'affaires, lui disant que le successeur de M. Lebrun ne présentait pas assez de garanties de solvabilité; cette offre fut acceptée avec empressement.

Les reçus de M. Lebrun et les titres de Raymond furent donc remis à Étienne, ainsi qu'une procuration générale, sur laquelle le nom du mandataire fut laissé en blanc. Exploitant la crédulité de Raymond et ses dispositions hostiles à l'égard de Ferdinand, Étienne était facilement parvenu à le faire souscrire à ces mesures, qu'il prétendait être nécessitées par la prudence.

— Je remplirai, dit-il, cette procuration du nom d'un ami sûr, afin de ne pas faire figurer mon nom dans cet acte; car si j'y paraissais, M. Duhamel, pouvant revenir d'un jour à l'autre à Strasbourg, ne manquerait pas de m'obséder et de me persécuter, pour apprendre le lieu de votre retraite.

Après avoir fait à Raymond et à sa fille les protestations de la plus vive amitié, Étienne partit enfin, emportant dans son portefeuille la fortune de cette malheureuse famille.

CHAPITRE XXI.

FIN CONTRE FIN.

Les chagrins violents qui vinrent coup sur coup assaillir Mme Duhamel, minèrent enfin sa santé qui bientôt fut compromise très-gravement. Sentant sa fin s'approcher, elle avait confié à son confesseur l'administration de sa fortune. Les biens de Ferdinand avaient été lors de sa condamnation frappés de séquestre, et sa malheureuse mère craignait comme nous l'avons dit que, lorsqu'elle ne serait plus, le fisc ne s'emparât aussi de son héritage au détriment de son fils.

Affermie dans cette opinion par son confesseur, elle voulut conserver à Ferdinand la fortune qu'elle délaisserait. Lacroix, ainsi qu'il s'y attendait, fut choisi comme intermédiaire dans cette affaire, et le saint homme ne se prêta en apparence qu'avec une grande répugnance à cette combinaison; c'était un cas de conscience pour lui, disait-il, que de tromper ainsi le gouvernement. Mais, ajoutait-il, comme en définitive je n'y ai aucun intérêt, comme je ne serai qu'un prête-nom, et qu'en ceci la fin excuse les moyens, je me résignerai à faire cet achat fictivement, vous m'en don-

nerez quittance, et au retour de Ferdinand, je lui restituerai intégralement tout ce que j'aurai reçu de vous.

Le lecteur devine sans peine quelles étaient les intentions du pieux confesseur. Aussi, malgré toute sa répugnance apparente, eut-il grand soin de se mettre parfaitement en règle, et à la mort de sa pénitente, l'emploi de ce fidéicommis reçut bien vite une autre destination que celle qui avait été désignée par la défunte. Du reste, il ne fut aucunement contrarié dans cette usurpation.

Outre que Ferdinand se serait trouvé dans l'impossibilité de revendiquer l'héritage de sa mère, il était devenu si indifférent aux richesses, si misanthrope, que lorsqu'il apprit que sa bonne mère n'existait plus, ce dernier événement le détacha entièrement de tout ce qui peut rendre la vie supportable. Il approuva la destination que sa mère avait donnée à sa fortune, et écrivit à Lacroix, qui l'avait informé que Mme Duhamel avait employé tous ses biens en œuvres pies, qu'il ne ferait aucune objection à la volonté de la mourante.

Son intrépidité, son courage à prodiguer sa vie dans les combats que le pacha eut à livrer aux tribus insurgées, lui valurent la plus haute estime, et des honneurs qu'il ne recherchait pas. Il acceptait les distinctions dont il était l'objet, sans la moindre joie et avec la plus profonde indifférence. Trop courageux pour se donner la mort, il prodiguait cependant sa vie sur les champs de ba-

taille, et subissait avec insouciance une existence désormais sans charmes pour lui.

Mais revenons à Raymond.

Après le départ d'Étienne, quelques mois se passèrent pendant lesquels aucun événement remarquable ne vint interrompre la triste et monotone existence de cette famille d'exilés.

Lucie n'avait conservé de la visite d'Étienne qu'un souvenir de reconnaissance pour les sentiments d'affection qu'il avait manifestés; quant à Raymond, débarrassé maintenant d'un bien grand souci, de celui d'être découvert par Ferdinand, il se reposa bien tranquillement sur les soins qu'Étienne devait donner à l'administration de sa fortune.

Un seul nouveau sujet de chagrin venait cependant parfois troubler la sérénité du vieillard, et inspirer des inquiétudes à Lucie.

La bonne Marianne, toujours accorte et de bonne humeur avant l'arrivée d'Étienne, était tombée depuis son départ dans un état de marasme effrayant. Taciturne, en proie à une peine secrète, elle fuyait la présence de ses maîtres et leur conversation, et paraissait mûrir un projet sinistre. Ni Raymond, ni Lucie ne purent pénétrer le secret de la malheureuse jeune fille.

Un matin Raymond et Lucie se promenaient sur les bords de la Loire, respirant avec bonheur l'air pur et vivifiant de mai. Depuis quelques jours ils faisaient tous les matins cette promenade hygié-

nique ordonnée par le médecin. Comme la santé de Lucie exigeait les plus grands ménagements et le repos de la nuit, elle s'était habituée bien à regret depuis un an à se séparer, la nuit, de son petit Lucien, qui, confié aux soins attentifs de Marianne, couchait dans sa chambre. Pour ne pas interrompre le sommeil de l'enfant, Lucie et son père sortaient le matin sans entrer dans cette chambre, et souvent au bout d'une heure que durait leur promenade, ils trouvaient à leur rentrée la maison encore en repos.

Depuis une demi-heure le père et la fille erraient sur le bord de l'eau, contemplant la beauté de la campagne, lorsque subitement leur attention fut éveillée par un rassemblement qui se forme à peu de distance. Raymond et Lucie se dirigent machinalement de ce côté, attirés par une simple curiosité.

Lorsqu'ils purent pénétrer dans le groupe des curieux, quel spectacle affreux s'offrit aux regards des promeneurs? Sur la grève gisait étendu le corps inanimé d'une jeune femme.... cette femme, c'était Marianne.

Lucie se jette sur le cadavre de sa compagne d'enfance, de cette amie si dévouée;.... elle veut la ranimer de son souffle, elle la presse avec égarement, veut lui porter des secours,... efforts superflus.

On cherche à l'arracher de force à ses tristes étreintes, ses mains crispées retiennent le corps de

son amie. Un mot suffit pour produire un effet que les bras les plus vigoureux n'ont pu déterminer.

— Et Lucien, s'écrie Raymond !

Au nom de son fils, la malheureuse jeune mère se réveille, quitte à la hâte ces lieux de désolation, et accourt tout essoufflée près de la maison; son père essaie en vain de la suivre, elle le devance d'autant plus vite que des cris déchirants jetés par Lucien lui font hâter le pas.

En ouvrant les yeux, Lucien ne voyant pas Marianne, a été saisi de cette terreur qu'éprouvent les enfants lorsqu'ils se trouvent seuls à leur réveil.

Les consolations que lui prodiguent Lucie et Raymond sont d'abord inefficaces; l'enfant continue longtemps à jeter des cris aigus, appelle sans relâche sa bonne Marianne.

La fatigue enfin l'accable, un sommeil profond s'empare de lui.

Alors seulement Lucie peut quitter la petite couche de son fils; sur la table elle aperçoit un papier ouvert, il contient les dernières lignes qu'a écrites Marianne. Si au lieu de céder au désespoir, l'infortunée avait eu le courage de supporter son malheur et de le confier à ses maîtres, que de douleurs elle leur eût épargné ! Il eût été temps encore alors de démasquer l'infâme Étienne et de se soustraire à ses menées criminelles. Mais non, la malheureuse Marianne, maîtrisée par la honte, n'a pas voulu survivre à son déshonneur. Lucie a reconnu l'écriture de son amie d'enfance,

de sa sœur d'adoption. En vain elle cherche à lire ces lignes qui doivent jeter du jour sur ce triste événement, sa main tremble, les larmes qu'elle répand troublent sa vue ; affaiblie par la douleur, elle se laisse tomber sur une chaise sans pouvoir articuler un seul mot.

Plus maître de lui, Raymond prend des mains de sa fille ce fatal billet, et parvient à en faire la lecture, qu'il interrompt à chaque mot, par des sanglots :

« Je suis indigne de vivre, et indigne de vos « bontés ;... ô mon second père ! ma bonne sœur !... « Pardonnez-moi,... mon inconduite a été trop cri- « minelle, bientôt je n'aurais plus pu vous en ca- « cher les suites. Adieu,.... pardon,.... oubli. »

Ces quelques mots comblent de stupéfaction Raymond et Lucie, et réveillent toute leur affliction. Marianne avait été demandée en mariage par un jeune ouvrier qui, sur le refus de la jeune fille, était parti pour l'Amérique, trois mois avant cet événement. Le vieux commandant et sa fille ne peuvent s'imaginer pour quel motif Marianne s'était refusée à cette union, qui eût réparé sa faute.

— J'ai pu survivre à ma honte, s'écrie Lucie, et Marianne, plus courageuse que moi, a su préférer la mort au déshonneur.... Je suis une lâche, une infâme....

La pauvre jeune mère s'abandonne à un violent

désespoir.... Raymond, par ses consolations, Lucien par ses tendres caresses, parviennent avec peine à ramener à la raison cette infortunée.

Est-il besoin de le dire? Étienne Chipard était l'infâme dont le passage dans cette maison avait déterminé cette catastrophe.

Après qu'il eut remis à Lucie ses fatales étrennes, celle-ci, toujours bonne et pleine d'attentions envers sa sœur de lait, avait partagé avec la pauvre jeune fille; à celle-ci, par un hasard providentiel, était échu le poison déguisé sous une forme si attrayante. Vers le soir, Marianne ressentant l'influence des substances comburantes qui la consumaient, s'était plainte de son indisposition à Lucie, qui ne connaissant pas l'étendue du danger, avait pensé qu'une nuit de repos suffirait pour la rétablir.

— En goûtant toute la nuit un sommeil non interrompu, lui avait-elle dit, tu seras remise complétement demain matin. J'exige de toi que me laissant pour cette nuit le soin de veiller sur Lucien, tu ailles occuper ma chambre; j'occuperai la tienne.

C'est là ce qui avait sauvé Lucie....

Suivons maintenant les démarches d'Étienne.

Parfaitement en position pour abuser de la confiance de Raymond, il était impatient de jouir du fruit de ses intrigues. Un obstacle cependant l'inquiétait encore: il craignait le retour de Ferdinand, dont l'exil devait cesser dans quelques années, et calculant habilement ses chances de réussite et d'insuccès, il ne se dissimulait pas que dans la suppo-

sition du retour de Ferdinand en France, son premier soin serait de s'entourer de souvenirs qui lui rappelassent sa bien-aimée; et dans cette conjecture l'immixtion d'Étienne dans la vente de la maison de Raymond deviendrait certainement pour l'exilé un jalon, un indice certain.

Bien souvent Étienne se plaisait à l'idée de réaliser sa fortune, d'y englober celle de Raymond, et de chercher un refuge en pays étranger; mais tout aussitôt il repoussait cette idée, mu comme tous les parvenus par un besoin impérieux que lui suggérait sa vanité. Il lui fallait étaler dans les lieux témoins de son abjection primitive tout le luxe que comportait sa nouvelle position d'enrichi.

Privé depuis quelque temps du concours et des conseils de son frère Ignace, dont le savoir-faire, apprécié par la bande de Lacroix, lui avait valu un emploi avantageux à Lyon, Étienne se rendit près de lui.

Malgré tout le fonds d'intrigues qu'ils possédaient, les deux frères ne purent trouver un expédient pour concilier et leur désir de dépouiller Raymond et le besoin de le faire impunément.

Dans cette perplexité ils se décidèrent à consulter le père Lacroix, dont le génie fécond trouva une issue facile pour les tirer de cet embarras. Par ses conseils, le nom du mandataire, laissé en blanc, dans la procuration donnée par Raymond, fut rempli de celui d'un certain maître Gripetout. Cet individu, de peu de consistance, était chargé habi-

tuellement du rôle de prête-nom, dans les affaires véreuses de la société.

C'était un petit vieillard, actif, sec, au teint olivâtre et émaillé de taches d'oxide. Ses cheveux crépus, grisonnants et coupés en brosse, envahissaient son front fuyant rapidement en arrière. Deux gros yeux à fleur de tête, dont l'un brun et l'autre d'un vert vitreux, étaient séparés par un nez mince, crochu, aux narines échancrées, qui surplombait le bas de son visage, représenté par une incision horizontale, indiquant sa bouche dépourvue de dents, et par un appendice de menton englouti dans une immense cravate noire tortillée autour d'un cou d'échassier.

Une redingote, autrefois couleur marron, mais qu'un long usage a rendue rougeâtre, entoure un torse étique, cuirassé d'un gilet noir très-court et hermétiquement boutonné. Entre la cravate et ce gilet qui n'atteint pas entièrement le haut de la poitrine, un espace nu rend problématique, pour ne pas dire incertaine, la question de savoir si Gripetout fait usage de linge de corps. Ce buste est porté par deux minces piquets autour desquels flottent en spirales, comme deux sacs, les jambes d'un vieux pantalon en velours bronze, à qui l'usure a fait contracter des reflets chatoyants : voilà pour le physique. Quant au moral, il suffira de dire pour le caractériser, qu'âpre à la curée comme un vieux procureur, Gripetout, par ses prévarications, avait été forcé de vendre la charge d'huissier qu'il exer-

çait dans une petite ville du midi. Munis des instructions et de la bénédiction du révérend père Lacroix, Étienne et Gripetout arrivent à Strasbourg. L'ex-huissier, qui est doué de toute l'activité imaginable, et qui possède une complète entente des affaires, fait aussitôt procéder par le successeur de M. Lebrun à la reddition de ses comptes et à la vente de la maison de Raymond.

La fortune du vieux commandant, augmentée des arrérages de rentes échus depuis six ans, convertie en espèces qui ont été déposées provisoirement chez Étienne, a produit un total de deux cent cinquante mille francs.

Immédiatement après cette liquidation, Gripetout est allé à Fribourg pour surveiller un établissement sur la tenue duquel le père Lacroix avait voulu avoir des renseignements certains.

Après une absence de quinze jours, Gripetout revient près d'Étienne. Un accueil amical lui est réservé, et en réjouissance de son retour, le marchand d'hommes donne un repas splendide auquel il convie ses principaux acolytes, les courtiers qu'il emploie dans son industrie.

Tout d'abord Gripetout est scandalisé de la prodigalité d'Étienne et du choix peu orthodoxe de la société dont il se voit entouré. Le repas peu bruyant au premier service s'anime très-rapidement; la turbulence des convives augmente; Gripetout seul est triste et pensif. Quant à Étienne, plein d'une gaîté entraînante, il nage dans la joie de son

triomphe ; en vain il cherche à égayer Gripetout ; l'ex-huissier reçoit avec un froid glacial les plaisanteries de son hôte.

Devinant les intentions du maître, agissant même à son instigation, maître Flambard, l'un des racoleurs d'Étienne, entreprend de dérider la face morose du malheureux Gripetout.

Maître Flambard, dit Barbe-Bleue, était celui des agents d'Étienne qui lui rendait le plus de services. Intelligent, actif, entreprenant et familiarisé avec la dégradation, il ne reculait devant aucune bassesse. Toute sa morale se réduisait aux trois axiomes que voici : 1° tous les moyens sont bons, s'ils sont lucratifs ; 2° la bonne foi est une preuve d'ineptie ; 3° il suffit de paraître loyal, sans qu'il soit besoin de l'être.

Par son extérieur il imposait à ses dupes et les tenait sous sa dépendance. D'une stature élevée, parfaitement musclé, il portait la tête haute, avec aisance et fatuité. Ses yeux d'un bleu vif fascinaient, sous leur regard perçant, les innocents conscrits. D'épais favoris, noirs comme l'aile du corbeau, faisaient ressortir l'éclat de son teint, dont le coloris fortement accusé vers les pommettes se fondait en tons nuancés par des dégradations successives jusque vers son menton anguleux, qui recouvert d'une peau blanche et mate, le matin lorsqu'il venait de se raser, se ternissait insensiblement dans le courant de la journée ; la vigueur de la pousse de sa barbe la faisait rapidement pointer

hors de ses alvéoles et nuançait d'un bleu gris la blancheur primitive de son teint. C'est ce qui lui avait valu son surnom.

En franc cumulard, Barbe-Bleue savait tirer d'un sac deux moutures; il exerçait les fonctions infimes de grand prévôt dans un antre de prostitution, et soutenait de ses poignets robustes les malheureuses créatures qui peuplaient ce repaire, en même temps qu'il recrutait, dans ce quartier-général de nouvelle espèce, les jeunes gens que l'inconduite forçait à devenir remplaçants.

Sous l'influence d'une gaîté enjouée qu'a déterminée chez lui l'absorption rapide de quelques bouteilles de vin, Barbe-Bleue s'est donc ingéré de tirer l'ex-huissier de sa tristesse.

— Allons, vieux sournois, s'écrie-t-il, en le frappant sur l'épaule d'une force à lui désarticuler le bras; allons, à votre santé; que signifie cette mine mécontente? Ne vous plaisez-vous pas au milieu de nous?

Comme piqué par un aspic, Gripetout, dont la frêle machine est presque disloquée par cette manifestation amicale, aussi douloureuse qu'inattendue, recule sur sa chaise, lance à son malencontreux provocateur un regard irrité.

— Je ne sais comment vous osez vous permettre, Monsieur, de m'insulter ainsi; vous êtes bien impertinent de m'apostropher avec une familiarité aussi déplacée et accompagnée d'une pantomime de crocheteur.

Puis voyant que Barbe-Bleue et les autres convives se pincent les lèvres pour ne pas lui rire au nez, Gripetout s'anime d'une nouvelle dose d'indignation et continue :

— Sachez, Monsieur, que je ne suis pas sournois, et que si je suis triste, c'est de voir M. Chipard s'entourer de gens de votre espèce.

— Tout doux, mon ancien, c'est ainsi que vous répondez à nos témoignages d'amitié, dit Barbe-Bleue, en riant à gorge déployée et tapotant les joues de Gripetout, faisant de lui comme d'un enfant que l'on veut faire taire; sans rancune, ne vous fâchez pas, cela pourrait compromettre votre digestion; voyons, trinquons amicalement à nos amours. Ne boudez donc pas; nous sommes tous de bons enfants comme vous. Au lieu de prendre la mouche, imitez-nous; notre philosophie est la meilleure; car comme dit l'autre, continue Flambard en fredonnant :

Les femmes et le vin font aimer, chérir la vie.

Voyons, faites chorus.

En voyant la désinvolture de Barbe-Bleue, qui d'un air triomphant interroge les yeux des assistants, et s'aperçoit que la plaisanterie leur plaît, l'infortuné Gripetout est au comble de l'exaspération.

— Monsieur, cela passe les bornes, vocifère-t-il, c'est une infamie.

— Allons, allons, continue Barbe-Bleue, ne

faites donc pas la bégueule; ne craignez rien; ne vous gênez pas. Il n'y a personne de trop ici. M. Chipard m'a bien dit que vous êtes un bon vivant, aimant à rire, aimant à boire, et ne se refusant aucune des jouissances de la vie; mais il m'a prévenu que devant le monde vous rechigniez un peu. Avec nous, vous n'avez rien à craindre; trinquons, buvons, et ce soir nous vous mènerons voir une charmante.....

— C'est trop, s'écrie Gripetout, au comble de l'irritation et perdant toute prudence. M. Chipard, je rendrai compte de votre manière de vivre.

Étienne, sans s'effrayer de cette menace, sourit de pitié et ne daigne pas répondre un seul mot.

Ses acolytes, encouragés par cette approbation tacite, accueillent par de bruyants éclats de rire les menaces de Gripetout, qui se lève et s'apprête à partir.

— C'est une infamie, continue-t-il, le révérend père Lacroix saura par moi de quelle espèce de gens vous vous entourez; soyez prêt demain à me tenir compte de ce que vous avez à me remettre.

Étienne continue à sourire, sans répondre à Gripetout, qui placé près de la porte se dispose à sortir.

L'ex-huissier tourne déjà le bouton, lorsque Barbe-Bleue le saisit au collet, lui fait faire une pirouette et le retourne comme un mannequin sur un pivot.

— Ah çà, vieille ganache, lui dit-il, le tenant

de la main gauche, tandis qu'il imprime à son bras droit un balancement dont la rotation verticale fait craindre à Gripetout une seconde édition du premier coup qu'il a reçu, tu ne sortiras d'ici qu'après avoir rétracté tes paroles injurieuses qui portent atteinte à notre considération.

Gripetout, atterré de se voir à la merci de Flambard, craint d'être exterminé, et fait ses excuses à l'honorable assistance.

— Pardonnez-lui, dit d'un ton protecteur Étienne, vous voyez qu'il est en état d'ivresse.

— Moi, ivre,.... s'écrie Gripetout, il ne manquait plus que cela !

— S'il en est ainsi, dit Flambard, respect au courage malheureux ; c'est différent, je ne vous en veux plus, mon vieux ; je vais, au contraire, vous conduire à votre hôtel, de crainte que vous ne tombiez dans la rue.

Gripetout, plein d'inquiétude, ne sait s'il rêve, et ne peut se rendre compte de pareils procédés.

Sur un signe de Flambard, un de ses camarades s'adjoint à lui, un autre s'empare du chapeau de l'ex-huissier et de sa canne.

Barbe-Bleue passe de force son bras sous celui de Gripetout, qui, de l'autre côté, est saisi par l'un des camarades préposés à sa conduite.

Malgré sa résistance et ses protestations, le malheureux se trouve entraîné dans la rue ; le cortége se met en marche dans la direction de son hôtel. En avant se trouve le porteur du chapeau et de la

canne, puis vient Gripetout dont les bras sont serrés sous ceux de ses bourreaux qui, plus grands et plus robustes que lui, le soulèvent de temps en temps; il semble danser entre eux deux.

En vain le prisonnier veut échapper à ses conducteurs; ses efforts et ses vociférations sont en pure perte, et paraissent, au contraire, aux yeux des passants témoigner d'une complète ivresse.

Bientôt il entend Barbe-Bleue et son camarade parler allemand à la foule qui s'arrête autour d'eux et les interroge. Sans comprendre ce qu'ils disent, il s'aperçoit aisément qu'il est le sujet de la conversation. Les hommes font des gestes de pitié, haussent les épaules, tandis qu'une bande d'enfants s'ameutant autour du trio, le suit en jetant de grands cris; l'un des bambins tire Gripetout par sa redingote, l'autre se place devant lui, lui fait la nique, en l'appelant vieil ivrogne.

La rage dans le cœur, l'émissaire de Lacroix cherche à accélérer le pas pour échapper à cette ovation de nouvelle espèce; mais ses protecteurs modèrent son impatience, et l'escorte s'avance lentement au milieu des huées et des sarcasmes. Gripetout est l'objet de la curiosité générale; on se met aux fenêtres pour le voir passer; il entend les commentaires peu flatteurs que fait naître son état apparent. Son supplice se prolonge ainsi pendant tout le trajet, et il arrive enfin haletant de sueur et suffoqué de rage au terme de sa promenade forcée. Celui qui porte le chapeau et la canne l'a précédé,

et a fait préparer du thé. Arrivé dans sa chambre, l'ex-huissier y trouve un garçon de l'hôtel muni d'un bol de thé qu'il l'engage à prendre. Furieux et sans répondre un seul mot, le malheureux Gripetout jette le garçon à la porte, et s'enferme chez lui. Alors donnant un libre cours à son indignation, il médite une vengeance exemplaire dont il remet l'exécution au moment où Étienne dégrisé pourra mieux en ressentir les effets.

CHAPITRE XXII.

UN EXPÉDIENT.

Laissons maintenant pour quelque temps Gripetout se livrer à son exaspération, et la société que préside Chipard écouter, au milieu de l'hilarité générale et de copieuses libations, le récit que Barbe-Bleue fait de son expédition, et reconduisons le lecteur à l'hôtel de Laberlandière.

Nous y retrouvons le vicomte qui, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, regrettait de ne pouvoir rétracter sa parole de gentilhomme déjà engagée, et cherchait par tous les moyens dilatoires que lui suggérait son orgueil blessé, à entraver au moins provisoirement l'accomplissement du mariage de sa fille; car il espérait toujours qu'un événement imprévu viendrait le tirer d'embarras.

Sur ces entrefaites arriva juillet 1830. Cette révolution, qui eût en toute autre circonstance navré le cœur du vicomte, lui parut un événement heureux, à la faveur duquel il pourrait se soustraire au déshonneur d'une mésalliance.

Dès que la nouvelle de la chute de Charles X arriva à Strasbourg, le vicomte représenta à sa femme et à ses enfants qu'en leur qualité de nobles,

ils allaient être persécutés et succomberaient certainement sous les coups des démagogues victorieux. Malgré les dénégations de Hector, il détermina facilement la vicomtesse et Isabelle à se retirer dans une de leurs terres près de Ratisbonne. Sans pouvoir cependant mettre à profit ce départ pour rompre avec Louis, il chercha à gagner du temps, espérant que l'absence empêcherait l'union projetée de se réaliser; cependant avant de quitter Strasbourg, il dut promettre au banquier Oswald que le mariage s'accomplirait dès que les événements politiques présenteraient de la sécurité.

Hector, qui avait embrassé avec enthousiasme la cause de l'émancipation populaire, aurait voulu rester en France; mais cédant aux sollicitations de sa mère, qui redoutait les conséquences de son exaltation révolutionnaire, il se détermina à accompagner sa famille, dans l'espoir que son absence ne serait que de courte durée.

Avant de quitter Strasbourg, Hector, fidèle à l'amitié, fit déposer les meubles de Ferdinand dans un lieu sûr, voulant que, si jamais il rentrait dans sa patrie, son ami pût les retrouver intégralement.

Quant à Louis, plein de confiance dans la parole du vicomte et rassuré par Hector, sûr d'ailleurs de l'affection d'Isabelle et de la bienveillance de sa mère, il se résigna patiemment à une séparation à laquelle, du reste, il n'assignait pas un terme bien éloigné.

Dès son arrivée au manoir de sa famille, Hector s'empressa d'écrire à Louis pour le rassurer. Quelques mois se passèrent ainsi. Loin d'atténuer l'affection d'Isabelle, l'éloignement fortifiait son amour pour le jeune banquier, qui, malgré les assurances qu'il recevait de son ami, ne laissait pas que de ressentir parfois une inquiète impatience. Aussi ne cessait-il de réclamer de Hector son intervention pour obtenir du vicomte que le jour du mariage fût fixé définitivement. Sollicité de tous côtés, M. de Laberlandière inventa mille raisons plus spécieuses les unes que les autres pour se soustraire à ces obsessions, et quand enfin son imagination se fut épuisée en prétextes de tout genre, il n'osait encore prendre une décision que sa vanité repoussait de toutes ses forces.

Son cœur de gentilhomme était profondément ulcéré ; cent fois par jour il maudissait la dégénérescence de ses enfants ; son humeur acariâtre empirait d'autant plus que, continuellement enfermé dans son cabinet, il ne s'occupait qu'à feuilleter ses chers parchemins, et à mesure qu'il relisait ces titres précieux, témoignages vénérables de l'antiquité de sa race, il sentait s'accroître son éloignement pour une alliance roturière.

Hector, non moins impatient de tenir la parole donnée à son ami, qu'irrité de cette recrudescence de la monomanie nobiliaire du vieux gentilhomme, se décida un jour à trancher le nœud gordien.

A force de sollicitations et de promesses d'être

prudent, il avait obtenu de sa mère la permission d'aller à Strasbourg, pour s'assurer par lui-même de l'état politique de la France.

Le vicomte, loin de s'opposer à ce voyage, voulut en profiter pour délier Louis de la promesse qu'il avait faite, et éviter ainsi ce malencontreux mariage.

Le jour du départ était fixé; la veille, Hector avait fait ses adieux à sa mère et à sa sœur; il devait partir de très-grand matin.

Avant de monter en voiture, il se rendit dans la chambre à coucher de son père, qui encore au lit le fit approcher de lui, et lui recommanda d'obtenir à l'amiable de Louis le retrait de la parole qu'il lui avait donnée. Hector, tout en prêtant une oreille attentive au vicomte, promit de remplir la mission paternelle.

— Je ne romprai pas avec lui, lui dit-il; seulement, s'il consent bien volontiers à cette rupture, je ne le contraindrai pas à tenir parole.

Enchanté de voir son fils se prêter à ses vues, le vieux gentilhomme ne s'était pas aperçu qu'en lui donnant son baiser d'adieu, Hector avait tiré de dessous l'oreiller la clef du coffre-fort, renfermant la précieuse cassette.

Après le départ du chevalier, le vicomte, satisfait de pouvoir espérer une rupture, s'était rendormi plein d'illusions, et ne se réveilla qu'après avoir dormi toute la grasse matinée.

Bernard n'avait pas encore terminé son office de

valet de chambre, que déjà le vicomte glissant la main sous son oreiller, se disposait à renouveler près de sa bienheureuse cassette une des nombreuses visites qu'il lui rendait assidûment chaque jour.

— Malédiction, s'écrie-t-il d'un air consterné, la clef a disparu!

Le lit est bouleversé en tous sens; ses vêtements de la veille fouillés inutilement..... plus de clef!

Il court dans sa bibliothèque;..... en entrant il pâlit; le coffre-fort en fer est ouvert. Pendant plusieurs minutes il le considère sans oser en approcher; puis après de longues hésitations, il y plonge la main en désespéré, et au lieu de la cassette il n'en retire qu'une lettre de Hector conçue en ces termes :

« Très-cher père,

« Ayant remarqué que la lecture trop répétée de « vos parchemins produit sur vous un effet perni- « cieux, j'ai cru devoir accomplir un devoir filial, « en vous préservant d'une occupation aussi nui- « sible à votre repos. En conséquence j'emporte à « Strasbourg ces titres qui, selon moi, ne doivent « avoir de valeur que pour un antiquaire.

« En vous débarrassant de cette cause de pertur- « bation trop dangereuse pour la paix de notre in- « térieur, j'ai d'ailleurs un autre but : c'est d'établir « entre vous et mon ami Louis une parfaite égalité.

« Maintenant que vous n'avez pas plus de parche-
« mins qu'il n'en a lui-même, je pense que vous
« n'avez plus de motifs pour lui refuser la main
« d'Isabelle.

« Je vous prie, mon cher père, de me pardonner
« la contrariété que cette soustraction vous occa-
« sionnera peut-être, mais croyez bien que ce n'est
« que par pure piété filiale que j'ai pu prendre sur
« moi de recourir à ce moyen violent.

« Les positions respectives d'Isabelle et de Louis
« étant maintenant égalisées, je demanderai à mon
« ami s'il tient à l'exécution des promesses que
« vous lui avez faites; s'il en réclame la réalisation,
« aussitôt après son mariage, je m'empresserai de
« vous restituer ces parchemins, puisque vous y te-
« nez tant.

« Louis ne saura rien de cet enlèvement; il sera
« inutile que vous l'en informiez.

« En attendant que je puisse vous remettre entre
« les mains votre cassette, je vous prie de recevoir
« par écrit l'assurance de mon dévouement filial
« qu'il me tarde de vous exprimer de vive voix, et
« je suis comme toujours, mon cher père, votre
« respectueux fils

« HECTOR. »

Le vicomte est d'abord stupéfait; bientôt sa stu-
péfaction fait place à la plus vive indignation;
avant de prendre un parti, il relit encore une fois
cette lettre dont il entremêle chaque membre de

phrase d'une série d'exclamations à la faveur desquelles sa colère d'abord comprimée peut enfin faire explosion.

« Effet pernicieux ! s'écrie-t-il, vil scélérat !
« Pour un antiquaire ! .... stupide roturier !
« Source de perturbation ! ...... insolent !
« Pure piété filiale ! .... fils dénaturé !
« Dévouement filial ! .... bourreau !

Le vicomte continue ainsi son monologue, se promenant à grands pas dans sa bibliothèque, soulevant vingt fois le couvercle du coffre-fort, et furetant de tous côtés.

« Je te maudis !..... mais s'il allait en perdre quelques-uns, le malheureux !..... ou s'il se les laissait enlever par quelque autre mauvais sujet.... Ah ! c'est affreux !..... Ah Dieu ! votre céleste courroux n'a pas assez de châtiments pour un tel forfait..... Sa main sacrilége ne devait-elle pas sécher au moment où il allait toucher ce trésor ?..... Mais non, grand Dieu ! suspendez votre colère avant de le frapper ; attendez qu'il m'ait restitué mes précieux titres.....

« Infâme Diderot et toi criminel Jean-Jacques, misérables suppôts de Satan, je vous abhorre, je vous exècre, vils polissons ! »

Bien longtemps encore le vicomte donne cours à son exaspération. Mais reconnaissant enfin l'inutilité de ses apostrophes, il songe à un moyen plus efficace de recouvrer son trésor. Après de longues réflexions il écrit à Hector une lettre foudroyante,

dans laquelle il lui pose pour condition du mariage le renvoi immédiat de la cassette.

Cette lettre confectionnée, il la relit et la trouve trop acerbe.

« Le coquin, se dit-il, est capable, dans le premier mouvement de colère, de détruire la cassette et son contenu. »

La première épître est donc supprimée, et, comprimant son indignation, il en rédige une autre qui, bien que plus modérée, eût pu passer encore à bon droit pour un chef-d'œuvre d'éloquence imprécatoire. Son exaspération se calmant à mesure qu'il l'exhalait en apostrophes véhémentes, et la crainte de perdre à tout jamais ses précieux parchemins, ayant fini par dominer tout autre sentiment, l'infortuné vicomte déchira également cette seconde lettre, et épuisant ainsi successivement sa colère dans une douzaine de projets dont le style s'adoucissait par gradation, il se décida enfin à adresser à son fils, chez Louis Oswald, la missive que voici :

« Mon cher fils,

« La présente n'est à d'autres fins que pour vous « retracer par écrit les instructions verbales que je « vous ai données. Comme votre voyage à Stras- « bourg pourrait paraître à M. L. Oswald n'avoir été « entrepris qu'en vue de le mettre en demeure de « tenir la parole qu'il m'a donnée, je vous invite à « vous disculper de toute espèce d'imputation de

« ce genre. Veuillez bien lui expliquer que nos in-« tentions sont de ne le contraindre en aucune fa-« çon; s'il lui convenait de rompre ce mariage, « n'apportez aucun obstacle à sa détermination.

« Quant à la parole que je lui ai donnée, je la « tiendrai s'il l'exige; mais comme il ne saurait me « convenir d'attendre indéfiniment que ce monsieur « veuille bien enfin, par forme de pis-aller peut-« être et à défaut d'un meilleur parti, réclamer « l'accomplissement de ma promesse, je vous invite « à lui déclarer sans ambages, qu'il ait à se pro-« noncer catégoriquement. Et comme il vaut mieux « subir une fois pour toutes un malheur, plutôt « que de rester continuellement sous l'impression « de la crainte de ce malheur, je vous somme de « l'informer que, si d'aujourd'hui en un mois il ne « s'est pas présenté muni de tous les papiers né-« cessaires, je me regarderai comme dégagé vis-à-« vis de lui.

« Sur ce, mon cher fils, je prie Dieu qu'il vous « ait en sa sainte et digne garde.

« Le vicomte TH. DE LABERLANDIÈRE. »

« *Post-scriptum.* J'oubliais de vous recommander « de rapporter la cassette qui renferme nos parche-« mins, auxquels vous n'aurez droit que lorqu'il aura « plu au Tout-Puissant de me rappeler dans un « monde meilleur. Faites bien attention de n'en « perdre aucun. »

Ayant ensuite fait appeler la vicomtesse et sa fille, il leur donna lecture de cette lettre, omettant cependant de leur lire le post-scriptum, qui seul eût pu leur faire connaître le motif de l'empressement si imprévu qu'il mettait maintenant à conclure ce mariage, que jusqu'à présent il avait entravé.

L'arrivée de Hector fut saluée par Louis de la joie la plus vive. Le chevalier se garda bien de communiquer à son ami la cause efficiente de l'accomplissement de ses vœux.

Quant à ce que cette détermination avait d'imprévu, Hector en donna une explication satisfaisante en disant à son ami qu'il avait voulu lui ménager une surprise, et jouir en même temps lui-même du plaisir de lui apporter une nouvelle aussi heureuse.

Louis, connaissant l'originalité de caractère de Hector et du vicomte, ne conçut aucun doute sur la véracité des motifs allégués, et s'empressa de faire ses préparatifs de départ.

Peu de jours après il fut en mesure de se mettre en voyage, mais à son grand déplaisir il ne put parvenir, malgré toutes ses instances, à obtenir de Hector qu'il l'accompagnât. Le chevalier se refusa avec obstination à partir avec lui, parce qu'il craignait un revirement dans les intentions de son père, si la cassette lui était restituée trop tôt. Prétextant des études politiques pressées, il laissa partir son ami, lui promettant cependant de faire en sorte de se hâter, afin de pouvoir assister à la cérémonie nuptiale.

Louis fut reçu avec la plus affectueuse émotion par Isabelle et sa mère, et le vicomte, qui voyait en lui le précurseur de la restitution de ses parchemins, lui fit l'accueil le plus cordial. Autant il s'était montré récalcitrant jusqu'alors, autant il mit d'activité et de zèle à aplanir les difficultés que présentait l'accomplissement des formalités à remplir, et chercha par tous les moyens et avec autant d'empressement et d'impatience que Louis lui-même, à rapprocher le jour du mariage.

Intrigué par ce changement inattendu, autant que par l'absence de Hector, mais trop absorbé par son bonheur pour vouloir mettre son esprit à la torture, Louis renonça à deviner les motifs d'un si brusque revirement dans les opinions de son futur beau-père.

Le jour fixé pour la cérémonie arriva enfin; la bénédiction nuptiale eut lieu sans pompe dans l'église du village. M. de Laberlandière l'avait exigé sous prétexte de la contrainte qu'imposerait tout apparat, mais des motifs tout autres l'avaient poussé en réalité à vouloir que la cérémonie fût célébrée presque incognito. Et d'abord il ne voulait pas retarder de quelques jours encore qu'auraient exigés des préparatifs pompeux, le fortuné moment où il allait rentrer en possession de son trésor; ensuite sa susceptibilité patricienne eût trop souffert de toute publicité donnée à un mariage dont l'une des parties contractantes portait un nom plébéien.

Au moment où, radieux de bonheur, les jeunes

époux, de retour de l'église, entrèrent dans le salon de réception, Hector, tout fier de son triomphe, vint se jeter dans leurs bras, et leur donner l'accolade fraternelle.

En voyant son fils non muni de la fameuse cassette, le vicomte pâlit d'inquiétude, et dès qu'il lui fut possible de se retirer, il sortit en faisant signe à Hector de le suivre.

— Et la cassette, s'écria-t-il, aussitôt qu'il fut seul avec le chevalier?

— La cassette, répondit gaîment Hector, n'est pas loin d'ici; je ne l'avais pas emportée de crainte de m'en embarrasser en route.

— Vous en embarrasser! Que dites-vous là, malheureux; vous êtes donc incorrigible? Mais, où est-elle?

— Elle est en toute sûreté; je l'ai cachée bien soigneusement avec mon formulaire de recettes; vous concevez qu'en compagnie de ce cahier précieux, que je ne voudrais pas pour tout au monde exposer, elle est parfaitement en sûreté.

— Votre cahier m'importe peu; un pareil grimoire n'a aucune valeur; c'est une seconde mésalliance que je subis aujourd'hui, en voyant que mes glorieux parchemins ne doivent leur sécurité qu'à la protection de pareilles rapsodies. Dites-moi, chevalier, où est cette cassette dépositaire de nos illustres titres?

— Je l'ai cachée ainsi que mon cahier sous un tas de vieux meubles au grenier.

— Au grenier… sous un tas de vieux meubles !… Ah, mon fils, qu'avez-vous fait !… Si on l'avait soustraite.

— Il n'y a pas de danger ; s'il y avait à craindre que quelque chose fût volé, qui donc aurait pu être tenté de s'emparer de ces vieux titres qui ne servent à rien ? C'est mon cahier seul qui aurait tenté les voleurs.

Le vicomte n'exprime pas toute l'indignation que lui inspire ce langage mal sonnant ; il craint encore quelque escapade de son fils qu'il a intérêt à ménager.

— Allons, chevalier, dit-il, montons chercher bien vite ce précieux dépôt que nous ont légué nos ancêtres.

Hector obéit par condescendance, et son père gravit avec la vigueur d'un jeune homme l'escalier qui mène au grenier.

Il aide le chevalier à bouleverser les vieux meubles, se saisit du grimoire qui lui tombe d'abord sous la main, et qu'il lance contre le mur, et trouve enfin le coffret qu'il serre sur son cœur, en pleurant de joie. Après avoir redescendu rapidement l'escalier, il s'enferme dans sa bibiothèque et se hâte d'inventorier le précieux contenu du coffret.

Enchanté de voir que rien n'y manque, il le referme soigneusement, le réintègre dans le coffre-fort dont cette fois il garde la clef sur lui, se promettant bien de ne jamais plus s'en dessaisir.

CHAPITRE XXIII.

PART A DEUX.

Nous avons laissé Gripetout exaspéré de sa mésaventure. Impatient de punir Étienne de ses mauvais procédés, il lui écrit le lendemain de très-bon matin pour l'inviter à se rendre près de lui. Il ne peut, d'après les ordres de Lacroix, requérir ni l'appui, ni l'intervention du correspondant habituel de la société, parce que le digne confesseur voulant s'attribuer à lui seul le produit de la capture qu'il se proposait de faire, a jugé à propos de ne pas instruire son collègue de Strasbourg de ses vues sur la fortune de Raymond.

En recevant le billet de Gripetout, Étienne Chipard, qui est impatient de jeter le masque, lui répond ainsi :

« M. Étienne Chipard trouve le sieur Gripetout « très-impertinent d'oser se permettre de l'appeler « près de lui. Si le sieur Gripetout a quelque chose « à solliciter de M. Chipard, il pourra obtenir de « lui une audience vers neuf heures. Passé neuf « heures et quart, M. Chipard n'aura plus le loi- « sir de l'écouter. »

L'ex-huissier stupéfait attibue aux suites de l'orgie de la veille le style arrogant d'Étienne, qu'il croit encore sous l'influence de l'ivresse. Il juge à propos de ne pas aller le trouver, espérant que dans le courant de la journée Chipard viendrait faire amende honorable; mais quand il a vu que la journée s'est passée sans qu'Étienne soit venu lui faire agréer ses excuses, il prend son parti, et déguisant du mieux son dépit, il va trouver Étienne le surlendemain de l'orgie.

A son arrivée chez Chipard, Gripetout est reçu dans une vaste antichambre, où, confondu avec une multitude de conscrits déguenillés et d'insolents courtiers de remplacement, il peut avec peine obtenir d'un grand valet en livrée, qui préside cette crapuleuse assemblée, d'être annoncé au maître de la maison.

Pendant une heure il a le loisir d'examiner l'ameublement et de contempler les scènes grotesques dont cette salle est le théâtre. De maigres banquettes recouvertes de crinoline, sont rangées le long des murs, auxquels sont fixés des socles qui supportent des plâtres. L'Hercule, le Gladiateur et l'Antinoüs exposés ainsi, doivent servir de terme de comparaison pour faire reconnaître aux conscrits leur moins value et leur infériorité. Une toise et un méchant bureau en chêne complètent les ustensiles employés dans ce laboratoire de nouvelle espèce. Subitement il voit apparaître maître Barbe-Bleue, qui entre en se dandinant, fredonne et dépose ma-

jestueusement entre les mains du grand laquais, qui s'est approché respectueusement, l'immense gourdin dont il est muni, ainsi que ses gants.

Flambard a de suite remarqué Gripetout, qui cherche à se soustraire à ses regards. Le courtier s'excuse près de lui de ne pouvoir l'entretenir immédiatement; mais il lui promet qu'aussitôt son inspection terminée, il viendra lui tenir compagnie.

Barbe-Bleue commence son office, et retrousse ses manches.

Un premier candidat entièrement nu est soumis à l'examen de M. l'inspecteur.

— Mauvaise marchandise, murmure Barbe-Bleue, après avoir jeté un regard de connaisseur sur le postulant.

— Ouvre la bouche, continue-t-il.

Le patient obéit.

— Hum, hum! dit Barbe-Bleue, voilà des dents peu solides pour mordre la cartouche et le pain de munition.

— Lève le pied droit, et immobile.

Après avoir laissé le conscrit quelques minutes dans cette position:

— Cela n'a pas de reins.

Appuyant ensuite sur le dos du patient sa large main gauche, il presse vigoureusement du poing droit sa poitrine, examine ses traits, ausculte attentivement, écoute fonctionner les poumons et fait un geste de déception.

— Faible de poitrine, hum, hum; dis donc combien t'a promis ton courtier?

— Douze cents francs, Monsieur.

Douze cents francs une pareille drogue! cela ne peut être. Nous ne pouvons t'en donner que huit cents; encore risquons-nous après t'avoir promené devant tous les conseils de France, d'en être pour nos frais.

— Mais, Monsieur, dit timidement le conscrit, si vous ne pouvez mettre douze cents francs, je m'en retournerai chez moi; je renonce à devenir remplaçant.

— Halte-là, camarade, tu veux nous faire aller; tu as reçu cinquante francs à compte; tu as signé que tu étais sans défaut; ainsi tu nous livreras un homme sans défauts, sinon nous t'attaquons en dommages-intérêts; nous vendons ta cassine.

— Mais huit cents francs, c'est bien peu, ose ajouter le pauvre dupe.

— Tiens, je suis raisonnable; tu auras en outre une montre en argent, deux litres d'eau-de-vie pour ton père, un pain de sucre pour ta mère et deux schals pour tes sœurs. Je me saigne pour toi, mon garçon, et je crains bien que M. Chipard ne me gronde.

Voyant combien Barbe-Bleue lui veut de bien, le conscrit consent au rabais et signe une quittance de quatre cents francs.

Avant de lui appliquer sur la main gauche, à l'aide d'un bout de craie rouge qu'il mouille de sa

salive, la marque qui le désigne comme bon au service, Barbe-Bleue a encore examiné les jambes, ouvert les yeux, et palpé toutes les parties du corps de sa recrue, à qui il permet maintenant de se rhabiller.

— A un autre, dit-il nonchalamment.

Déjà un second sujet, ses habits et ses souliers à la main, se présente au contrôle de maître Flambard.

Sauf de légères variantes, il est examiné comme le premier.

Tout occupé de suivre des yeux cette scène nouvelle pour lui, Gripetout est tiré de sa contemplation par le bruit d'une sonnette, qui s'est fait entendre dans le sanctuaire de Chipard.

— A votre tour, vient dire à l'ex-huissier le laquais qui le précède, et l'accompagne jusqu'à la porte qu'il ouvre discrètement.

Gripetout se trouve en présence d'Étienne, qui, devant un bureau en acajou, surchargé de papiers et de cartons, est mollement étendu dans un fauteuil en maroquin rouge, et se carre commodément dans une magnifique robe de chambre en cachemire chamarré, retenue par une épaisse cordelière en soie noire à glands d'or.

Les pieds chaussés d'élégantes babouches chinoises, et allongés sur une peau de tigre frangée d'écarlate, Étienne fouille d'un air insouciant avec le pouce et l'index de la main droite dans une tabatière en or guilloché, qu'il promène complaisamment dans sa main gauche.

En voyant entrer Gripetout, Étienne se jette avec nonchalance en arrière, se dandine sur son siége, lève la tête d'un air dédaigneusement interrogatif, et voyant au bout de quelques instants que Gripetout garde le silence, il lui dit d'un ton bref :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier, comme je vous en avais donné l'ordre.

Gripetout abasourdi ne peut d'abord répondre. Peu de jours auparavant, il a trouvé Étienne dans un très-modeste bureau, affable, obséquieux même, et actuellement il le voit dans une pièce parquetée, que le jour ne peut éclairer qu'après avoir été tamisé par d'épais rideaux en soie amaranthe à franges d'or.

L'ex-huissier inventorie le riche ameublement de cette nouvelle résidence d'Étienne, dans laquelle sont entassées ces nombreuses fantaisies, objets de luxe plutôt que d'utilité qui complètent l'ameublement d'un bureau de bon ton : Serre-papiers en bronze, écritoires en cristal, chinoiseries bariolées, bustes en albâtre, en un mot, mille riens charmants envahissent jusqu'au moindre recoin.

La tablette en marbre de la cheminée supporte une pendule en bronze doré flanquée de deux énormes vases en porcelaine de Saxe, dont les peintures, pleines de finesse, de fraîcheur et d'éclat, le disputent aux fleurs naturelles qu'ils contiennent, et qui répandent dans l'appartement leur parfum odoriférant.

Une bibliothèque en citronnier, dont les rideaux

en taffetas vert sont à demi-tirés, renferme des chefs-d'œuvre de reliure qui brillent sous une profusion de dorures et d'ornements.

Étienne puise nonchalamment dans une cassette en ronce bien mouchetée ouverte devant lui, séparée intérieurement par de minces plaques d'ivoire, formant différents compartiments qui contiennent une quantité de dragées et de pastilles. La bouche pleine de ces bonbons qu'il broie bruyamment, il en jette par poignées à un petit épagneul aux soies blanches et frisées, et qui a peine à engloutir assez à temps les libéralités de son maître.

La voix brève d'Étienne rendue presque inintelligible par les friandises qu'il mâche, interrompt enfin Gripetout dans son silencieux examen.

— Je vous ai demandé pourquoi vous n'étiez pas venu hier chercher vos gages? En outre je vous invite à me dire pour quelle raison vous vous êtes permis de m'écrire d'aller vous voir, comme si vous aviez eu affaire à un va-nu-pieds; ce genre ne vous sied pas, Monsieur, et que cela ne vous arrive plus.

Gripetout, comme hébété par cette apostrophe, balbutie une réponse dans laquelle il veut manifester son étonnement.

— Foin de ces balivernes, dit Étienne en l'interrompant, je veux en finir avec vous. Ce disant, il tire d'un portefeuille de ministre une liasse de billets de banque, en prend quatre de cinq cents francs, les jette à Gripetout et lui dit : Je vous paie généreu-

sement votre voyage; tenez, partez et souhaitez de ma part le bonjour au révérend père Lacroix.

— Mais, Monsieur, ce n'est pas là mon compte, se hasarde à dire Gripetout; il me faut le produit de la fortune de Raymond pour l'apporter au révérend père.

— Pas possible, s'écrie Étienne, en partant d'un immense éclat de rire. Eh bien, oui; allez-vous y faire mordre; on vous en fournira des petits couteaux pour les perdre. Comment, maître Gripetout, vous avez le préjugé de croire que c'est pour cela que je vous ai fait venir ici? Délicieux, en vérité, continue d'un air goguenard Étienne, dont l'assurance déconcerte l'agent de Lacroix.

Gripetout enfin trouve assez de force pour vouloir entrer en explications.

Sans lui répondre, Étienne tire le cordon d'une sonnette, puis se jette en bâillant en arrière dans son fauteuil, détire ses bras, comme fatigué d'une scène aussi longue, et dit au domestique en livrée qui vient prendre respectueusement ses ordres:

— Mon déjeuner de suite.

— Il est servi à la salle à manger, Monsieur.

— Qu'on me l'apporte ici; je n'ai pas grand appétit.

Le laquais s'incline et se retire à reculons.

Bientôt en arrive un autre qui dispose sur un guéridon devant Étienne un délicieux déjeuner, auquel Gripetout se promet bien de ne pas prendre part.

Il est indigné qu'un vendredi Étienne se fasse servir des mets défendus par les saints canons.

Étienne lui épargne la peine d'un refus; car tout en désarticulant un succulent perdreau rouge, bien dodu, bien doré, il dit au laquais qui s'apprête à décoiffer une bouteille cachetée de vert :

— Que me donnez-vous là?

— Du Châblis, Monsieur.

— Je n'en veux pas aujourd'hui; donnez-moi du Madère, et faites déjeuner Monsieur à l'office.

Tout en croquant son perdreau, il ajoute :

— Dites à Joseph d'atteler; que Coriolan soit dans cinq minutes au tilbury.

Le laquais s'incline et lorsqu'il est prêt à sortir, Étienne, tout en entamant un appétissant pâté de foies gras, le rappelle :

— Victor, je change d'avis; je ne prendrai pas le tilbury; je sortirai à cheval; je monterai Neptune et Joseph me suivra en petite livrée; il montera ce diable de Tamerlan qui lui fait faire de si drôles de soubresauts, lorsqu'il se cabre.

Le valet recueille avec déférence ces paroles qui tombent négligemment des lèvres de son auguste maître, et s'apprête à sortir, lorsque sur un signe il s'arrête à la porte.

Alors Étienne jetant un regard étonné sur Gripetout :

— Tiens, vous voilà encore, je vous avais cependant dit d'aller déjeuner avec mes gens.

Gripetout veut protester.

Étienne frappe du pied avec impatience.

— Allons donc, Victor, s'écrie-t-il, débarrassez-moi donc de cet homme.

Gripetout veut se cramponner à un meuble; le valet le prend vigoureusement par un bras, et met à la porte le récalcitrant visiteur.

Au moment où l'ex-huissier arrive dans l'antichambre et veut regagner son hôtel, il se trouve face à face avec le redoutable Barbe-Bleue, qui vient de terminer son inspection.

Flambard le serre dans ses bras, l'embrasse de force.

— Eh bien! mon ancien, dit-il, vous voici donc rétabli; vous avez sans doute eu bien mal à la tête hier matin, puisque vous n'êtes pas venu nous voir.

Gripetout, qui craint de nouvelles avanies, reste muet.

— Que j'ai de plaisir à vous voir, mon vertueux ami; venez, nous allons faire la paix; que vous m'avez donné de mal avant-hier; vous avez le vin mauvais, mon cher. Venez, nous allons prendre amicalement une seule vieille bouteille de Bordeaux; aujourd'hui vous serez peut-être mieux disposé que l'autre jour; nous déjeunerons ensemble, et après le déjeuner, je vous mènerai chez une odalisque comme vous n'en voyez guère à Lyon; elle vient d'arriver de Berlin; tenez, mon vieux, vous n'avez jamais vu une taille, une figure et des....

Gripetout, dans sa pudique indignation, fait de vains efforts pour se soustraire aux étreintes de

Barbe-Bleue, qui continue à lui faire en termes techniques une minutieuse description des charmes de l'attrayante Berlinoise.

La vue de la foule de conscrits et de courtiers qui, spectateurs de cette scène, s'amusent à narguer la pauvre victime, et se livrent à l'hilarité la plus bruyante, déconcerte complétement Gripetout; il cherche vainement à échapper à cette cruelle mystification; tout à coup la porte s'ouvre, et Étienne, botté, éperonné, entre, la cravache à la main. A cette apparition on se découvre, tandis que Gripetout, profitant du moment où les regards sont fixés sur cet éminent personnage, s'esquive rapidement, court à son hôtel, s'empresse de faire sa malle, et part immédiatement pour Lyon.

Le récit de cette aventure a fait comprendre au père Lacroix qu'il a été joué. Cependant il ne se décourage pas, espérant obtenir d'Ignace Chipard une intervention efficace près de son frère. Ignace, à qui Étienne a fait sa leçon, simule l'indignation, et jure que jamais il ne reparlera plus à son indigne frère.

Toutes les instances de Lacroix sont impuissantes à le faire intervenir dans cette affaire.

Le prêtre dresse aussitôt d'autres batteries; il pense qu'en rusant avec Étienne, il parviendra à obtenir la restitution d'une partie de ce qu'il a accaparé. Il lui écrit donc la lettre suivante :

« Mon cher fils,

« J'admire votre prudence, et je suis obligé de

« convenir qu'elle dépasse de beaucoup la mienne.
« En toute humilité je rends hommage à votre pré-
« voyance, qui réellement est admirable et au-des-
« sus de votre âge.

« Quoique je n'aie aucun motif de douter de la
« probité de M. Gripetout, il eût néanmoins été im-
« prudent de lui confier une aussi forte somme,
« parce qu'il aurait pu être dévalisé en route. Je
« vous félicite de la sage détermination que vous
« avez prise de garder ces fonds pardevers vous, et
« de les tenir à ma disposition ; aussi m'empresserai-
« je de jeter mon choix sur vous, lorsqu'il s'agira
« de missions délicates, où il faut savoir, comme
« vous, allier la pénétration à la sagesse et à la
« prévoyance.

« Combien d'infortunes nous pourrons secourir
« avec les sommes que vous avez en dépôt entre
« vos mains ? Combien de fondations pieuses nous
« pourrons entreprendre à la plus grande gloire de
« Dieu !

« Bien que nous puissions trouver ici un emploi
« convenable de la totalité de ces fonds, cependant,
« pour vous encourager à travailler pour le bien de
« l'ordre, par l'usage pieux que vous nous verrez
« faire des sommes justement enlevées aux impies,
« et persuadé qu'avec votre sagesse prématurée vous
« êtes digne de me seconder, pour venir en aide à
« ceux qui souffrent à Strasbourg, je vous autorise,
« mon fils, à garder cent mille francs, sur l'emploi
« desquels je m'en rapporte entièrement à votre

« discernement, vous laissant le soin de me faire
« parvenir le surplus de la manière qui vous pa-
« raîtra la plus sûre.

« Sur ce je vous donne, mon cher fils, ma béné-
« diction toute paternelle.

« L'ABBÉ LACROIX. »

En recevant cette missive, Étienne ne se sent pas de joie. Trop longtemps il a été soumis à une contrainte fatigante, trop longtemps il a dévoré en silence les déboires de sa position secondaire, pour qu'il n'éprouve pas maintenant le besoin de se poser en maître, et de se dédommager, par un éclatant acte d'indépendance, de son abjection primitive.

Il a calculé toutes les chances, et reconnu que le temps est arrivé où il peut arborer l'étendard de la révolte contre ceux dont il s'est lassé de n'être qu'un instrument passif. Aussi n'hésite-t-il pas à assurer son pavillon par un coup d'éclat.

Il répond donc en ces termes au père Lacroix :

« Révérend père,

« La lettre si flatteuse que vous m'avez fait l'hon-
« neur de m'écrire, a été dictée par un sentiment
« de modestie que je ne puis trop admirer. Injuste
« pour vous-même, vous me prodiguez des louanges
« auxquelles je n'aurais aucun droit, si votre in-
« dulgence paternelle et la satisfaction que vous
« éprouvez d'avoir formé en moi un élève qui a su

« comprendre vos doctes leçons, ne vous faisaient « exagérer beaucoup mon faible mérite.

« Je dois donc confesser en toute humilité que ma « sagesse, que vous exaltez outre mesure, est « votre ouvrage; c'est en imitant, autant que je l'ai « pu, vos exemples, que j'ai pu acquérir les vertus « qui m'ont valu vos précieux éloges. »

A la lecture de cet exorde, la satisfaction rayonne sur les traits de Lacroix, qui se réjouit déjà d'avoir atteint son but. Mais son contentement disparaît graduellement à mesure qu'il continue.

« Mais, mon révérend Père, quittons ce ton et « mettant la plaisanterie de côté, parlons sérieuse- « ment.

« A tout autre qu'à vous, je dirais que je crois « devoir administrer moi-même la fortune de M. Ray- « mond, parce que l'administration de celle de « Mme Duhamel ravit déjà à vos pieux exercices « beaucoup de temps bien précieux.

« De telles formules bonnes pour les hypocrites « sont indignes de gens d'esprit qui, au lieu de « mensongères allégories, préfèrent exprimer leurs « opinions bien nettement.

« Ainsi, révérend Père, quoique les Romains « aient prétendu que deux augures ne pouvaient se « rencontrer sans rire, je crois que nous pouvons « nous entendre nous deux avec tout le sérieux que « comporte la matière. Mettant donc en pratique les

« principes que vous m'avez enseignés, je vous « dirai que ce qui est bon à prendre, est bon à « garder.

« Vous vous êtes emparé de la fortune de Mme Du- « hamel, moi, je suis détenteur de celle de Ray- « mond; je vous ai écrit des lettres qui peuvent me « compromettre; vous vous trouvez exactement, à « mon égard, dans la même position. Vous savez « où demeure M. Raymond, moi je sais où se « trouve M. F. Duhamel. Vous voyez donc que nous « sommes solidaires l'un de l'autre, que nous « sommes doués des mêmes qualités, et que si l'un « de nous devenait cardinal, l'autre pourrait pré- « tendre au moins à un archevêché.

« Voilà ce qui s'appelle, révérend maître, établir « un compte avec régularité et lucidité, par doit et « avoir, et avec la rigoureuse exactitude d'une équa- « tion algébrique. Et j'ai lieu de m'en applaudir; « car, comme dit le proverbe, les bons comptes font « les bons amis. Or nos comptes se balancent très- « exactement, et se soldent par la compensation des « différents bénéfices faits sur les opérations que « nous avons entreprises et exécutées en commun; « autrement dit, je vous ai aidé et réciproquement « vous m'avez secondé.

« Ainsi, révérend maître, plus de frimes avec « moi, ne me dites plus qu'afin de m'encourager à « travailler pour le plus grand bien de l'ordre, vous « me laisserez faire un usage pieux de cent mille « francs. Cela ne prend pas avec moi. Je garderai

« le tout, et si l'usage que j'en ferai n'est pas très-« pieux, ne vous en inquiétez pas plus que je ne « m'inquiète moi-même de la destination plus ou « moins mondaine à laquelle ont été consacrées les « sommes que vous avez su si habilement soutirer « à la crédulité de Mme Duhamel.

« Sans rancune donc, révérend Père, et répétons « ensemble :

Chacun pour soi et Dieu pour tous.

« En attendant que l'occasion de faire de nou-« velles affaires se présente, je vous prie de rece-« voir, mon très-révérend maître, l'assurance de « ma très-respectueuse sympathie.

« Étienne Chipard. »

Frappé de la puissance de logique de son élève, Lacroix, pris dans ses propres filets, reconnut, mais un peu tard, qu'il avait fait un pas de clerc, et qu'Étienne était entièrement hors de ses atteintes.

Peu de temps après cette mésaventure, le révérend père eut à craindre des contrariétés bien plus graves.

Une lettre que Ferdinand Duhamel lui écrivit d'Alexandrie, lui annonça que, fatigué de rester au service du pacha, il allait revenir en France, et profiter du bénéfice accordé par le nouveau gouvernement à toutes les victimes politiques de la restauration.

Cette détermination effraya d'autant plus le jé-

suite que Ferdinand ajoutait que, voulant vivre dans la retraite, il se proposait d'aller finir ses jours dans le village où était morte Lucie.

Un émissaire adroit fut aussitôt dépêché en Lorraine, pour combiner, avec le maire compromis dans l'affaire des faux actes de décès, les moyens de ne pas être découverts.

Lorsque Ferdinand arriva à Lyon, Lacroix le reçut avec les démonstrations de la joie la plus vive.

Le malheureux officier, persistant toujours dans sa sombre misanthropie et dans ses projets de retraite, se contenta de conserver sa fortune personnelle plus que suffisante pour vivre dans le village où il croyait que reposait sa bien-aimée Lucie, et autorisa le prêtre à disposer à sa guise de la fortune de sa mère.

Peu rassuré sur les suites que pourrait avoir l'arrivée de Ferdinand dans ce village, Lacroix chercha par tous les moyens à le détourner de son projet.

— Mon fils, lui dit-il, je ne puis vous abandonner à votre désespoir; outre l'amitié que je vous porte, un devoir sacré m'oblige à veiller sur vous, devoir qu'à son lit de mort votre excellente mère m'a imposé et que j'ai solennellement accepté. Je lui ai promis à la face du ciel de vous tenir lieu de père, et je ne faillirai pas à ma promesse. Suivant vos généreux désirs, j'emploierai en œuvres pieuses la succession de votre mère; mais j'exige de vous que, conservant votre fortune personnelle, vous cherchiez dans les distractions de la vie militaire un

remède à votre douleur. Je m'oppose à ce que vous alliez sur cette tombe chérie commettre un véritable suicide, en abrégeant votre vie dans une solitude où, ne trouvant aucun consolateur, vous serez constamment face à face avec vos chagrins. Un lâche seul ne peut supporter les revers, et vous êtes brave, Ferdinand; d'ailleurs n'avez-vous pas des devoirs à remplir envers Dieu, envers la patrie, cette mère commune qui a droit au concours de tous ses enfants, pour la défendre contre les agressions de l'ennemi. Ne brisez pas votre épée, mon fils; vous trouverez dans l'accomplissement de vos devoirs la plus douce satisfaction que puisse éprouver un cœur vraiment français, celui de se dévouer pour son pays. La fumée de la gloire ne vous étourdira pas; ce sera pour vous un mérite de plus. Votre ambition à vous sera d'écouter la voix de votre conscience, ce juge incorruptible, inaccessible aux fausses joies du monde.

Par de pareilles représentations, Lacroix parvint enfin à faire renoncer Ferdinand à son projet.

Écoutant les conseils du prêtre, il rentra au service avec son ancien grade, et retrouva peu à peu dans l'activité de la vie militaire un allégement à sa tristesse. Une fois tranquillisé sur ce point, le prudent confesseur mit à profit le répit qu'il avait obtenu de Ferdinand, et pour se soustraire à de nouveaux périls, il se hâta de réaliser le fruit de ses rapines, et se rendit en Italie, où il choisit une retraite difficile à découvrir.

CHAPITRE XXIV.

LA TRAITE DES BLANCS.

Raymond, qui, sur la demande d'Étienne, lui avait laissé à intérêts les sommes liquidées par Gripetout, ignorait à quels dangers il s'était exposé, et vivait à l'abri de toute inquiétude. Il recevait régulièrement chaque semestre le montant de ses intérêts et s'abandonnant à une entière sécurité, il perdait insensiblement le souvenir des malheurs qui l'avaient frappé. De son côté, Lucie, à force de ménagements, avait pu recouvrer la santé, et partageait ses soins entre son père et son fils.

Cependant Lucien avait atteint l'âge de quinze ans, et Raymond, qui ne voulait point se séparer de lui, ne pouvait continuer à demeurer dans sa modeste retraite sans négliger l'éducation de son petit-fils; il se décida donc à venir habiter Orléans.

Lucien, placé comme externe au collége, s'y distingua par son aptitude et ses progrès. Ses dispositions naturelles, secondées par son application, ne tardèrent pas à porter d'heureux fruits, et comme il manifestait un goût développé pour l'étude de la médecine, ses parents songèrent à diriger son instruction vers cette noble profession.

L'intérieur de cette famille si longtemps agitée avait repris du calme. Quand le soir, après ses classes, Lucien venait écouter le récit des campagnes de son grand'père, ou recevoir de sa bonne mère une leçon de piano, Raymond et Lucie oubliaient volontiers un passé cruel pour reporter toutes leurs espérances sur l'avenir de ce cher enfant. Le vieux soldat admirait avec une joie toute juvénile les dispositions de son petit-fils et la patience de sa mère, qui, depuis son départ de Strasbourg, cultivait assidûment la musique qu'elle aimait avec passion, et qui lui apportait de douces distractions à de pénibles souvenirs. Quoique obligée de se rendre à l'évidence des faits imputés à Ferdinand, un combat violent se livrait dans son cœur, quand chaque jour pensant à lui et disposée sans cesse à le disculper, elle ne pouvait cependant se dissimuler que sa conduite avait été celle d'un homme sans honneur et sans délicatesse.

Cependant le répit qu'Étienne leur avait accordé dut bientôt cesser; l'orage allait encore gronder sur la tête de ces infortunés qui devaient ressentir les nouveaux effets de la haine et de l'avidité de leur persécuteur.

En prenant possession de la fortune de Raymond, Étienne, à l'aide d'un aussi puissant moyen d'action, avait pu monter son commerce sur une plus vaste échelle. Dès lors, son goût effréné pour le luxe et l'apparat prit un nouveau développement. Équipages somptueux, chevaux de main, livrée

nombreuse et brillante, train de maison splendide, rien ne manqua plus au nouvel enrichi.

Inaccessible aux douces émotions d'un amour pur, son cœur n'avait jamais été ébranlé par un sentiment délicat; aussi l'argent aplanit pour lui les difficultés que pouvaient présenter les exigences de l'effervescence de ses sens, et jeta dans ses bras ces beautés vénales dont les faveurs suffisaient au matérialisme du parvenu.

Cités par leur élégance, ses salons étaient ouverts à l'élite de certaine classe peu scrupuleuse qui, partageant l'opinion de Vespasien, pense que la source la plus impure ne saurait ternir l'éclat de l'or.

Ses nombreux invités, peu soucieux d'approfondir l'origine de cette opulence improvisée, se contentaient de profiter de la prodigalité de leur amphitryon.

Étienne sentant la nécessité d'être secondé par son frère Ignace, avait su l'engager, en lui faisant entrevoir quels avantages ils en retireraient tous deux, à venir partager ses travaux.

L'astuce du prêtre devint un auxiliaire puissant pour son frère, qui pouvait ainsi se livrer en toute sécurité à ses déportements, sûr que la gérance d'Ignace suppléerait à ce qu'il négligeait lui-même.

Moins par sentiment filial que par l'impossibilité où ils se trouvaient, par respect humain, de laisser leur père dans le dénûment, les deux frères avaient, bien qu'à contre-cœur, assuré au malheureux vieil-

lard une pension annuelle de six cents francs, qu'ils lui servaient avec cette mauvaise grâce que l'on met à faire des dépenses obligées pour un parasite.

Confiné dans la petite ville qu'il a toujours habitée, le pauvre père ne recevait jamais la visite de ses fils, qui lui avaient défendu de se présenter à leur hôtel, et ne lui envoyaient avec exactitude leur humiliant subside que pour ne pas avoir à subir ses visites.

En revenant un soir, en nombreuse compagnie, d'une partie de campagne, Étienne, nonchalamment étendu dans sa calèche, qu'occupaient avec lui quelques-uns de ses invités, se levait avec effort pour gourmander le cocher qui ne menait pas assez rapidement au gré de son maître le moelleux véhicule.

Tout à coup sa figure s'assombrit, il se jette violemment en arrière; un objet bien désagréable a frappé ses yeux.

Ce n'est pas cependant la vue d'une de ses dupes, ni celle de quelque homme de loi persécuteur qui a pu ainsi l'effaroucher. L'homme qu'il a aperçu vient de s'arrêter. Il porte sur l'épaule son bâton à l'extrémité duquel est suspendu un élégant petit panier en osier blanc, recouvert d'une serviette, et considère avec curiosité le débarcadère du chemin de fer d'où va partir un convoi, puis il chemine tranquillement dans la direction du somptueux équipage, qui bientôt l'a dépassé, et dont il a reçu les éclaboussures.

Un large chapeau de feutre, un habit noir taillé à la française, un gilet écarlate, des culottes courtes et de gros souliers poudreux sur lesquels brillent d'épaisses boucles en cuivre, enfin l'accoutrement complet du paysan alsacien est porté par le vieillard, cause de l'impression désagréable qu'a éprouvée Étienne.

Ce vieillard qu'il est si contrarié de voir,... c'est son père.

D'une voix impérieuse il ordonne de nouveau au cocher de fouetter les chevaux, et d'arriver à fond de train à son hôtel. Installant à la hâte ses convives dans la salle de billard, où il leur fait servir des rafraîchissements, il fait signe à Ignace de le suivre dans sa chambre.

Dès qu'ils sont seuls :

— Eh bien ! lui dit-il, nous voilà bien plantés ; que va dire notre société ?

— Comment, qu'y a-t-il ?

— Nous allons recevoir une fâcheuse visite.

— Qui donc, voyons, parle ?

— Qui ? le respectable auteur de nos jours, répond Étienne, qui de dépit casse la badine qu'il tient à la main.

— Pas possible ; comment ! il aurait le front de venir nous voir, nous faire honte par sa présence ? tu te trompes.

— Malheureusement non, je ne me trompe pas, c'est bien lui, je l'ai reconnu, il était à regarder le départ d'un convoi au moment où nous passions

près de la station du chemin de fer; il ne tardera pas à nous tomber sur les bras.

— Diable, diable, dit le prêtre; que faire? si nous donnons ordre au portier de lui refuser la porte, le vieil entêté est capable de faire du bruit; et le recevoir ici....

— Encore plutôt, dit violemment Étienne; parbleu, un scandale nous perdrait de réputation.

— Écoute, reprend Ignace après un moment de réflexion, il me vint une bonne idée; laisse-moi faire, je l'aurai bientôt expédié; toi, retourne auprès de ces messieurs, d'abord pour détourner leurs regards de la cour, et ensuite parce que tu es trop vif. Si malheureusement tu ne l'avais aperçu à temps, tout était gâté. Ça se flatte, ça radotte, ça ne peut se taire; mon cher fils Ignace par ci, mon cher fils Étienne par là; quel bel effet il aurait produit! Je me sacrifie, ainsi dépêche-toi, rejoins ces messieurs; j'en aurai bientôt fini.

Étienne, rassuré, va retrouver ses hôtes impatients, les conduit à la salle à manger, où un splendide souper est servi, et débarrassé de toute crainte, se fiant à l'habileté d'Ignace du soin d'éconduire leur malheureux père, il donne à ses convives l'exemple de la plus vive gaîté.

Le prêtre s'est placé en faction sous la porte cochère, et dès qu'il voit venir le pauvre vieillard, dont la marche lente dénote la fatigue, il va au-devant de lui dans la rue; d'un ton impérieux et bourru, il l'invite à le suivre, le précède dans la

remise, où la valetaille est occupée à ranger les équipages. Il ordonne aux domestiques de s'éloigner, et dès qu'il ne craint plus d'être entendu, il s'adresse rudement à son père :

— Eh bien ! que venez-vous faire ici ?

— Mais, vous voir, mes chers fils, il y a si longtemps que je n'ai eu ce bonheur, répond timidement le vieillard, dont la figure ruisselle de sueur, et qui, après s'être essuyé le front, garde humblement son chapeau à la main. Où est Étienne ?

— Nous voir, nous voir, c'est bel et bon, il ne fallait pas vous déranger pour cela.... Étienne est occupé, il a de la société, répond Ignace, dont le regard affreux foudroie le malencontreux visiteur.

— Mais, mon fils, reprend presque en tremblant le père de ces monstres.....

— Je sais bien que je suis votre fils, et je crois qu'Étienne et moi nous faisons pour vous tout ce que nous pouvons,.... plus que nous ne devons. Voyons, que voulez-vous ?

— Mais rien, balbutie le malheureux, qui, le cœur navré, jette un regard suppliant sur le prêtre.

— Alors, puisqu'il ne vous faut rien, pourquoi venez-vous ici ? vous savez bien que la pension que nous vous faisons, ne vous est accordée que sous la condition expresse que vous ne viendrez pas ici à chaque instant.

— Mais, mon cher fils, répond l'infortuné, qui ayant déposé son bâton et le petit panier contre une des roues de la voiture qui l'a éclaboussé, tend

les mains vers Ignace, il y a trois mois que je n'ai plus eu le plaisir de vous voir. Je me promettais tant de satisfaction de la petite surprise que je vous ai ménagée,..... je vous apporte là dans ce petit panier les premières cerises du grand cerisier derrière la maison, sur lequel vous aimiez tant à grimper lorsque vous étiez petits,.... j'ai pensé que ce souvenir de votre enfance....

—Ah! j'entends, s'écrie l'enfant dénaturé en interrompant avec un rire insultant son père....

—Attendez un instant,.... je comprends ce que vous voulez avec vos cerises; il renverse dédaigneusement d'un coup de pied le panier, s'élance dans sa chambre, revient bientôt, tient à la main une bourse qu'il tend au vieillard, et lui dit brusquement: Prenez et partez, vos cerises vous sont bien payées.

Assis sur un escabeau, sa tête blanche appuyée sur ses mains décharnées, le pauvre père est foudroyé par l'apostrophe de son fils; des larmes bien amères se perdent dans les sinuosités de son visage amaigri.

—Prenez donc, reprend Ignace, impatient, et en poussant le coude du vieillard, qui, perdant l'équilibre, tombe sur le côté et vient heurter sa tête contre le mur.

—Je ne viens pas pour cela, dit d'une voix chevrotante l'infortuné qui se relève avec peine.

—Vous ne venez pas pour cela, allons je n'aime pas la comédie, dépêchez-vous, il se fait tard, vous

vous annuiterez avant d'être rentré chez vous, si vous restez plus longtemps ici.

— Oh ! jamais je ne pourrai m'en retourner ce soir, je suis trop fatigué, je comptais passer la nuit ici.

— Nous n'avons pas de place, reprend brutalement le prêtre.... Nous vous ferions bien reconduire, mais nos chevaux sont harassés; Étienne vient de rentrer d'une longue course; vous avez dû voir quel train il roule?

— Oui, oui, je croyais me tromper, c'est bien cette voiture que....

— Que vous avez vu passer près du chemin de fer, c'est là qu'Étienne m'a dit vous avoir aperçu.

Des spasmes violents raidissent les membres de la victime; un long soupir exhalé avec peine est le dernier signe de vie que donne l'infortuné; la douleur a brisé son cœur.....

Ignace veut le presser de nouveau de partir, mais le vieillard s'est affaissé sur son escabeau, et laisse tomber la tête sur sa poitrine....

Le misérable s'aperçoit avec terreur qu'il vient de toucher un cadavre.

Un instant sa férocité a fait place aux sentiments de la nature; il tremble, un frisson parcourt tout son être, il se baisse vers son père et cherche à le redresser.... En ce moment, Étienne, inquiet de la longue absence de son frère, entre à pas de loup dans la remise.

Effrayé comme par l'apparition de l'ange exterminateur, le prêtre jette un cri de terreur.

— Qu'as-tu? demande Étienne, que l'obscurité empêche de voir distinctement les objets.

— Ah! c'est toi, s'écrie avec un sentiment de satisfaction extrême Ignace, qui, terrifié de se trouver seul avec le cadavre de son père, se saisit d'Étienne, lui presse les mains et veut l'entraîner.

— Eh bien! qu'as-tu donc, Ignace? tu l'as bien vite eu expédié?

— Non, répond le prêtre d'une voix saccadée,... il est encore là,.... mais il ne viendra plus nous déranger.....

L'infâme grelotte, ses dents s'entrechoquent, une sueur froide ruisselle sur sa face,.... la tête baissée, il ne peut répondre davantage aux questions de son frère.

Étienne impatient, ouvre la porte de la remise; un jet éclatant de lumière échappé de la salle du festin, illumine subitement cette scène horrible....

— Mort!.... malédiction!.... vocifère Étienne, chez qui les sentiments de la nature font une telle révolution que ses horribles passions se sont tues pour un moment. Mort! répète-t-il en étreignant violemment son frère.... malheureux, tu l'as étranglé!....

Des larmes abondantes, des sanglots qu'ils cherchent à étouffer, témoignent que même chez les plus grands coupables, le crime entraîne toujours le remords.

Cependant le besoin de ne pas donner une idée peu favorable de leur origine, celui de soutenir leur rôle, a bientôt fait disparaître ce court élan d'un

sentiment filial, et ils s'éloignent de ce lieu funèbre en s'encourageant l'un l'autre à avoir ce qu'ils appellent de la philosophie.

..... Le lendemain, avant le jour, de cette maison maudite, où toute la nuit l'orgie a hurlé sur tous les tons, s'est éloignée une voiture qui emporte pour les confier au cimetière du bourg où il avait vécu, les restes mortels du père de ces splendides amphitryons. Mais quelque dépravés qu'ils soient, ils n'ont pas voulu confier ce soin à d'autres..... qu'à Flambard. C'est lui qui a été chargé d'escorter la voiture, de mener le deuil et de présider à l'inhumation.

Revenus bientôt de leur premier mouvement, ces deux hommes sans entrailles, au lieu de s'affliger de la mort de leur père, s'en applaudirent comme d'un événement heureux qui les débarrassait d'un pensionnaire onéreux, et les affranchissait de la crainte d'avoir à reconnaître devant leurs dignes acolytes celui de qui ils tenaient la vie.

Puisse un tel exemple ouvrir les yeux aux parents assez peu prévoyants qui, pour améliorer l'avenir de leurs enfants, s'imposent des sacrifices, leur fournissent les moyens de s'élever dans une sphère plus haute, et qui, s'ils ne sont pas aussi barbares que nos deux héros, n'en ressentent pas moins la plus grande mortification, lorsque dans le monde qu'ils fréquentent se présente dans un costume peu élégant l'honnête homme à qui ils doivent ce qu'ils sont, et qu'ils rougissent d'avouer comme leur père.

Le tourbillon des plaisirs eut bientôt effacé complétement de la mémoire d'Ignace et d'Étienne, le souvenir de la scène que nous venons d'esquisser.

Cependant Ignace, plus timoré que son frère, prit bientôt le parti d'interrompre sa carrière de rapines, et retiré dans une magnifique campagne de la Haute-Alsace, il mena une vie tranquille, jouissant sans remords du fruit de ses criminelles spéculations.

Resté seul, Étienne se livre sans frein à tous les déportements.

L'audace que donne la réussite, la nécessité d'alimenter un luxe ruineux, lui suggèrent les combinaisons les plus audacieuses.

Répandus dans les campagnes, ses nombreux agents s'emparent des jeunes gens, corrompent leurs mœurs, les brouillent avec leurs familles auxquelles ils les arrachent par des séductions de toute espèce. Mis en fourrière dans des bouges tenus par les familiers d'Étienne, ces malheureux, avant d'être incorporés dans un régiment, ont dissipé déjà la plus grande partie du prix de leur remplacement.

Par ce moyen, Étienne Chipard verse chaque année dans l'armée une quantité de remplaçants dont il a hâté ou développé la corruption physique et morale. Il fait de mauvais soldats de ses dupes, qui, sans ses artifices, seraient devenus d'honnêtes artisans, de laborieux cultivateurs.

Égoïste et sans pitié, enhardi par un succès toujours croissant, Étienne finit même par envier à ses victimes la faible rétribution qu'il leur donnait en

échange de leur liberté; les regardant comme ses esclaves de droit, il veut encore les spolier de cette légère indemnité.

Pour y arriver, il ne recule pas devant l'entreprise la plus criminelle, la plus téméraire que puisse faire naître dans un cœur corrompu la soif de l'or[1].

Par son ordre, des individus à ses gages avaient été installés dans un somptueux hôtel de l'une des principales villes du nord de la France. Osant usurper les titres de généraux, de préfets, d'officiers de gendarmerie, de chirurgiens-majors, de capitaines de recrutement, ils s'étaient effrontément revêtus des costumes distinctifs de ces fonctions, et simulaient la tenue d'un conseil de révision. Plusieurs de ces sycophantes, pour compléter l'illusion, étaient déguisés en gendarmes.

Dès qu'un remplaçant était en présence de ce simulacre de conseil, le prétendu chirurgien-major de la bande lui reconnaissait des infirmités supposées, et le déclarait impropre au service. Malgré ses dénégations et ses réclamations, le conscrit était emmené par les gendarmes. Il se trouvait alors sur le pavé, sans papiers, sans argent, sans la moindre ressource, éloigné de sa famille et dans l'impossibilité de regagner ses foyers.

[1] Le récit que nous faisons de ces manœuvres audacieuses n'est pas une œuvre d'imagination; c'est en grande partie le résumé succinct des faits mis à la charge d'une bande d'escrocs, condamnée par la cour d'assises du Bas-Rhin.

Ne connaissant même pas l'idiôme du pays où il se trouvait, il errait à l'aventure, lorsqu'un hasard préparé lui faisait rencontrer un compatriote, qui, venant généreusement à son secours, s'intéressait à lui, et se chargeait de le faire recevoir à une nouvelle séance du conseil, de la bienveillance duquel il fallait, disait-il, préalablement s'assurer en versant au général et au chirurgien-major quelques centaines de francs.

En compatriote généreux, il lui faisait même l'avance de l'argent nécessaire, contre une délégation de pareille somme à prélever sur l'acte de remplacement. La faim, le manque d'asile obligeaient ces malheureux à souscrire à toutes les conditions dictées par la philanthropie de ce compatriote survenu à point pour le tirer de la misère, et qui, comme on le devine, était l'un des maquignons stylés par Étienne.

Très-souvent, lorsque déclaré impropre au service par cette bande de filous, l'un des jeunes gens osait hasarder des observations, et représenter que visité minutieusement avant son départ de Strasbourg, et reconnu exempt de défauts, il ne pouvait avoir contracté en route des infirmités qui le missent au rebut, il était aussitôt accusé d'avoir manqué de respect au conseil, en doutant de l'impartialité et des lumières des membres de ce respectable aréopage. Aussitôt il était entraîné dans un cachot infect, faisant partie de l'établissement. Plongé dans l'obscurité et l'isolement, ne recevant

qu'une ration insuffisante de pain moisi, n'ayant pour se désaltérer que de l'eau fétide qui, par un raffinement de barbarie, était saturée de sel, il ne pouvait résister longtemps à ces tourments physiques et moraux. Le désespoir s'emparait bientôt de lui, et lorsque l'on jugeait que ses tortures avaient été prolongées suffisamment pour le rendre malléable, un prétendu défenseur officieux se rendait près de lui, et lui représentant l'énormité de son prétendu crime, parvenait facilement à l'effrayer au point, que l'infortuné à qui son soi-disant protecteur faisait comprendre que, pour échapper aux fers, il devait se rétracter et solliciter la clémence de ses juges, souscrivait à tout, et s'engageait comme remplaçant, laissant au conseil à fixer le chiffre de l'indemnité qui lui serait allouée.

Ces manœuvres impudentes produisaient à Étienne Chipard d'immenses bénéfices, indispensables d'ailleurs pour combler le déficit qu'amenaient dans sa caisse ses dépenses exagérées. Pendant plusieurs années, il sut endormir la vigilance des magistrats, mais un jour arriva où la vindicte publique, éveillée par ses nombreuses déprédations, vint lui demander un compte sévère de ses coupables machinations.

Flambard, pour jouir du bénéfice que la loi accorde au révélateur, fournit à la justice des indices certains de la culpabilité de son patron.

Ayant pu se soustraire à une détention préventive, Étienne profita de ce répit pour mettre hors

d'atteinte sa fortune et les papiers qui eussent pu le compromettre; il en rendit dépositaire son frère Ignace, qui, plus timoré que lui, l'engageait à s'expatrier avant le jour du jugement.

Étienne, se fiant aux hautes protections qu'il croyait avoir acquises aux jours de sa splendeur, dédaigna de suivre ce sage conseil.

Aussi quelle fut sa rage, sa déception, lorsqu'il se vit condamner à cinq années d'emprisonnement, aussi bien que le plus obscur de ses complices!

Sa faillite fut déclarée et le produit de son actif distribué à ses créanciers, qui, en raison du détournement des fonds déposés chez Ignace, ne reçurent qu'un bien faible dividende.

Exaspéré par sa chute, Étienne sentit se réveiller en lui sa haine contre tous ceux qu'il voyait plus heureux que lui. Pour assouvir cette haine, il ne recula pas devant le sacrifice d'une forte somme.

Il eût pu comprendre Raymond au nombre de ses créanciers, et lui enlever ainsi la plus grande partie de sa fortune, mais prévoyant le retentissement qu'aurait cette affaire, il craignait que ces manœuvres étant dévoilées, une réconciliation ne pût s'opérer entre le vieux commandant et Ferdinand, dont il connaissait la rentrée en France.

Il écrivit donc à Raymond la lettre que voici :

« Comme vous, mon excellent M. Raymond, qui « avez eu à subir ce que l'adversité peut infliger « de plus poignant pour un homme d'honneur, je

« viens d'être éprouvé bien cruellement. Beaucoup « plus malheureux encore que vous-même, la pre- « mière expérience que je fais de l'instabilité des « choses humaines me foudroie sans pitié, en m'at- « teignant dans ce que j'ai de plus précieux, dans « mon honneur. J'ai tout perdu, la considération, « la position honorable et la modeste fortune que « j'avais acquises dans ma longue et laborieuse car- « rière d'abnégation, de travail et de privations. Je « ne me plaindrais pas si amèrement des vicissitudes « qui brisent mon avenir; mais ce qui me réduit au « désespoir, c'est de vous avoir entraîné dans ma « ruine, c'est d'avoir compromis votre fortune, « c'est enfin de penser que vous qui m'avez toujours « témoigné tant de confiance, tant de bontés, vous « douterez de ma loyauté, de ma bonne foi !

« Non-seulement je suis ruiné, mais je suis dés- « honoré.

« Trop confiant envers des agents infidèles, je « suis victime de leur ingratitude.

« C'est avec un art infernal qu'ils ont assuré ma « ruine; leurs combinaisons criminelles, les faux « témoins qu'ils ont produits, la partialité de juges « prévenus, tout s'est réuni pour m'accabler. Con- « damné même comme complice des escroqueries « des scélérats dont je suis la dupe, j'ai été frappé « dans ma liberté. Je dois subir cinq années de cap- « tivité.

« De toute ma fortune et de toute la vôtre, je « n'ai pu sauver que soixante mille francs; cet aveu

« pénible, je vous le fais les larmes aux yeux ; ma « plume erre sans direction sur ce papier.

« Civilement responsable des actes criminels de « mes agents, j'ai été obligé de restituer les sommes « qu'ils avaient escroquées ; il m'a fallu payer les « frais immenses d'un procès long, dispendieux, et « actuellement, après tant d'années d'un labeur as- « sidu, il ne me reste plus rien. Les soixante mille « francs que j'ai pu sauver, ayant une destination « sacrée, je vous les envoie ci-joint en billets de « banque.

« Mon cher M. Raymond, j'ai été bien imprudent « d'avoir cru à la probité ; pardonnez-moi ; quel est « l'homme qui pourrait croire à la perversité de « ceux dont il a été le bienfaiteur ?

« La vie m'est à charge, et je ne survivrais pas « à mon déshonneur, si je n'avais un devoir impé- « rieux à remplir envers vous. A l'expiration de ma « peine, je tâcherai, à force d'activité et d'économie, « de reconquérir, pour vous la restituer, une for- « tune dont je vous prive par mon imprudence.

« Avec l'aide de Dieu, je parviendrai à accomplir « cette tâche sacrée.

« Adieu, mon bon M. Raymond, plaignez-moi, « et n'aggravez pas par votre mépris la position si « malheureuse de votre infortuné ami,

« ÉTIENNE CHIPARD. »

A la réception de cette lettre, Raymond est atterré ; il n'ose avouer à Lucie toute l'étendue de

leur malheur. Cependant, loin d'accuser Étienne, il le plaint, et toujours bon et généreux, il lui écrit pour le consoler.

« Mon pauvre ami,

« Je ne vous dissimulerai pas toute l'affliction que « me cause votre lettre; autant pour vous que pour « moi et les miens, je suis affecté bien douloureu- « sement de ce nouveau coup du sort.

« La somme que vous avez sauvée, jointe aux « économies que j'ai faites sur les rentes que vous « me serviez, forme un total de cent mille francs « environ. En restreignant mes dépenses, elle suf- « fira pour nous faire vivre; ce n'est pas moi qui « me plaindrai des privations que j'aurai à m'impo- « ser, mais ce qui m'affecte bien plus, c'est que « je serai obligé de refuser à ma pauvre Lucie et à « mon bon Lucien bien de petites jouissances « dont j'avais tant de plaisir à leur faire la sur- « prise. Cependant loin de vous faire des reproches, « je viens, au contraire, vous apporter des paroles « de consolation. Comme moi, vous êtes victime de « la haine d'un destin aveugle; sachez, comme moi, « le braver.

« Dans le plus grand désastre, quand l'on peut « dire :

Tout est perdu, fors l'honneur,

« on ne doit pas désespérer de la bonté de la Pro-

« vidence. Si aux yeux de vos ennemis vous pa-
« raissez coupable, que vous importe leur opinion « malveillante ; vous conservez toujours pour vous « votre conscience et l'estime des honnêtes gens.

« Je conçois que vous souffriez plus pour moi que « pour vous-même ; aussi je vous tranquilliserai sur « mon compte.

« Je suis vieux, je n'ai plus beaucoup d'années « à passer sur cette terre, et une fois que je n'exis-« terai plus, le sort de ma fille et de mon petit-fils « sera assuré.

« Lucien est laborieux, intelligent ; dans quelques « années il embrassera une carrière honorable et « lucrative, et sera après ma mort le soutien de sa « malheureuse mère.

« Soyez donc bien tranquille sur notre position, « mon cher Étienne, et restez bien persuadé que « je conserve toujours pour vous tous les sentiments « d'estime que mérite votre loyauté, et toute la « sympathie qu'excite en moi votre malheureuse « destinée.

« Je vous ferai cependant un reproche, c'est de « n'avoir rien gardé pour vous des débris de votre « fortune ; vous deviez assez bien augurer de mon « amitié pour ne pas vous dépouiller entièrement en « ma faveur.

« Ne vous préoccupez aucunement de restitutions « à me faire plus tard ; je désire que vous puissiez « parvenir à une honnête aisance, non pour pré-« lever sur vos travaux la compensation des pertes

« que vous me faites éprouver, mais parce que je « désire vous voir, après d'aussi cruelles épreuves, « obtenir la récompense que vous méritez.

« Non-seulement je vous tiens absolument quitte « de tout ce que vous pouvez me devoir, mais je me « ferai un plaisir, à l'expiration de votre peine, de « vous procurer les moyens de recommencer votre « commerce. Si, en attendant, et ceci soit dit sans « vous blesser, vous avez besoin de secours, n'en « demandez qu'à votre bien affectionné ami,

« RAYMOND. »

Cette lettre si affectueuse, la généreuse proposition qu'elle exprime si loyalement, eût réveillé chez tout autre que chez Étienne des remords, et fait naître des sentiments de respect et de reconnaissance. Mais lui, inaccessible à tout noble sentiment, n'apprend qu'avec une rage jalouse que la famille Raymond peut encore espérer des jours de bonheur.

Paralysé dans ses démarches, Étienne combine et dirige du fond de sa prison un nouveau genre d'escroquerie.

Sous la direction avouée d'Ignace, assisté sous main par Étienne, s'élève bientôt, à Paris, une des premières entreprises par actions qui, à cette époque, exerçaient un si puissant prestige sur les crédules actionnaires que séduisaient de pompeux prospectus.

CHAPITRE XXV.

RUINE COMPLÈTE.

Saisi comme tant d'autres de vertige, Raymond a cru aux promesses illusoires que lui a faites un agent de ces entreprises d'escroquerie. Des plans séduisants, des avantages imaginaires, des promesses fabuleuses, tels étaient les moyens d'action de ces industries coupables.

Le fond, en lui-même, de chacune de ces spéculations n'était qu'un accessoire très-secondaire pour les metteurs en train; le plus ou moins de probabilité de succès ne les préoccupait en aucune façon. Que des desséchements de marais fussent possibles ou non, que l'exploitation des mines supposées, objet de leurs annonces, amenât en définitive du tuf ou de la houille, tout cela était parfaitement indifférent à leurs yeux. L'essentiel pour ces flibustiers était de colorer d'une manière séduisante le prétexte de leurs entreprises, qui devenaient d'autant plus lucratives pour eux, que le prospectus en était rédigé avec plus d'habileté.

Fondateur de plusieurs de ces sociétés par actions, Ignace détacha près de Raymond celui de ses acolytes

le mieux doué de l'art d'exagérer des promesses fallacieuses. Le vieux commandant se trouvait d'autant plus accessible à des espérances chimériques, que, séduit par cet agent, il pensait pouvoir réaliser très-prochainement d'énormes bénéfices qui lui permettraient de pouvoir annoncer en même temps à Lucie, et les pertes qu'il avait éprouvées avec Étienne et leur réparation. Il engagea dans cette spéculation, non-seulement tout ce qu'il avait de disponible, mais il compromit en outre sa signature pour des engagements ultérieurs.

Une triste et terrible réalité vint bientôt réveiller de ses rêves trompeurs ce malheureux vieillard, qui ne put qu'avouer à sa fille leur ruine complète.

Consternée par ce dernier malheur, Lucie ne se laissa cependant pas aller au découragement.

— Malédiction, s'écriait l'infortuné Raymond, malédiction sur l'auteur de notre ruine; sans lui nous serions si heureux, sans lui nous n'aurions pas quitté Strasbourg, j'aurais pu te transmettre intacte la fortune que t'a laissée ta mère; actuellement nous sommes ruinés.... Infâme Ferdinand, puisses-tu expier bien cruellement les maux dont tu es l'auteur! Moi aussi, ma pauvre Lucie, je suis bien coupable; si je t'avais avoué franchement que cet honnête Étienne nous avait consacré avec une entière abnégation jusqu'à la dernière obole de sa fortune, tu aurais pu vivre dans l'aisance, jusqu'à ce que Lucien eût pu, par l'honorable profession à laquelle il aspire, subvenir à ton entretien.

Lucie cherchait à calmer son pauvre père, qui, morne et désespéré, était tout entier à sa douleur.

—Modère ton affliction, lui disait-elle, tout n'est pas perdu; tu m'as fait donner de l'instruction; je suis jeune, je suis forte maintenant, je puis travailler. Je donnerai des leçons de musique et de dessin; je broderai; bientôt Lucien pourra m'aider et tu ne manqueras de rien.

Cette douce résignation réussit à relever le vieux soldat.

Aussi longtemps qu'il avait été dans l'aisance, il n'avait pas voulu réclamer du gouvernement de 1830 la pension due à ses services. Maintenant qu'il était tombé dans l'indigence, il voulut mettre à profit cette précieuse ressource, et il adressa au ministre de la guerre une pétition dans laquelle il exposait ses titres et ses droits à une pension de retraite.

Raymond, perdu de vue depuis vingt ans, ne figurait plus sur les contrôles de la vétérance; il parvint très-difficilement à faire constater son identité; n'ayant pas répondu aux nombreux appels qui lui avaient été faits, il ne put obtenir la pension qu'il sollicitait. Des démarches plus pressantes n'aboutirent qu'à lui faire accorder, à titre de secours temporels, une faible somme de cent francs.

— Cent francs, à titre de secours, s'écria l'ancien commandant, humilié et découragé! A titre de secours, répéta-t-il avec un amer sourire! Il y a encore de la délicatesse à déguiser sous le titre

de secours une humiliante aumône! Dieu, à quels tourments suis-je réservé!

Lucie, persévérante dans sa courageuse résolution, a pris noblement son parti; elle est bien heureuse de pouvoir trouver quelques élèves, et sans faire entendre une plainte, un regret, elle supporte les fatigues, les désagréments de sa nouvelle position, et cherche, par une apparente satisfaction, à rendre moins malheureux son infortuné père. Elle peut, la courageuse femme, sinon ramener l'aisance dans la maison, du moins avec beaucoup d'économie, il est vrai, mettre sa famille à l'abri du besoin. Elle veut que son père ne subisse aucune privation; elle veut qu'il ait, comme il l'a toujours eu, le verre de vin qui lui est si salutaire, son tabac auquel il est habitué; elle veut que Lucien continue ses études.

Raymond, de son côté, résiste aux prières de sa fille; il s'impose la vie la plus sobre, la plus modeste, et le strict nécessaire auquel il s'astreint lui semble encore une dépense trop forte.

Combien son cœur saigne, lorsqu'après être resté seul toute la journée, il voit revenir, accablée de fatigue, ayant couru le cachet toute la journée par les temps les plus rudes, cette femme si frêle qui a toujours été habituée, sinon à l'opulence, du moins à toutes les aisances que pouvait lui procurer leur ancienne fortune!

Combien il souffre, lorsqu'il voit qu'au lieu de se livrer au repos dont elle a si besoin, Lucie tra-

vaille bien avant dans la nuit à quelques broderies, tandis que Lucien, pour contribuer aussi à l'entretien de la maison, copie de la musique! Lorsqu'il pense que, pour gagner à peine cinquante centimes dans une longue soirée, ses enfants sont obligés de se priver d'un sommeil nécessaire, il accuse son âge de ne pouvoir venir à leur aide; il fait un triste retour sur le passé, maudit le jour où il a ouvert sa maison à Ferdinand, qu'il accuse d'être venu, comme un mauvais génie, y apporter la ruine et le désespoir.

Cinq années se passent ainsi où, luttant sans relâche, Lucie parvient par un travail opiniâtre non-seulement à subvenir aux besoins de sa famille, mais encore à former un petit pécule. Au moyen des plus dures privations, elle a pu prélever sur son gain huit cents francs qu'elle emploie à assurer son fils contre les chances de la conscription; par une amère dérision du sort, cette somme, amassée si péniblement, est dépensée en pure perte; Lucien amène un numéro élevé, qui l'exempte du service. Pour ne plus être à la charge de sa mère, il a souvent voulu entrer dans une maison de commerce ou dans une étude de notaire; elle s'y est toujours opposée, prévoyant que son fils sans fortune ne pourrait que végéter dans une position précaire, tandis qu'en le faisant persévérer dans les études qu'il a commencées à l'école secondaire de médecine, il parviendrait sans doute à conquérir une position heureuse et indépendante.

Le jour arriva cependant où tous les généreux efforts de la pauvre femme vinrent échouer contre ce que l'adversité peut apporter de plus cruelles déceptions.

Fatigués par un travail opiniâtre, ses yeux se voilent insensiblement et ne peuvent plus supporter l'éclat de la lumière. Les plus grands ménagements sont devenus indispensables; elle ne peut plus broder le soir, ni donner de leçons dès que le jour a baissé.

Lucien redouble d'activité; il cherche à trouver dans le faible salaire qu'il retire en copiant de la musique, une compensation à ce que leur fait perdre l'infirmité de sa mère.

Faisant des progrès rapides, la cataracte, comme un bandeau que chaque jour rend plus épais, la met dans l'impossibilité de continuer ses travaux. Elle ne distingue plus l'écriture et ne voit plus que confusément les personnes qui sont en sa présence.

Cette nouvelle épreuve n'a cependant pas le pouvoir d'abattre entièrement le courage de cette infortunée qui, forte de son amour pour son père et pour son fils, ne renonce pas au noble dévouement avec lequel elle veut jusqu'au bout se consacrer à leur entretien. Elle trouve encore dans sa cécité le moyen de ne pas rester inactive. Elle s'est exercée à filer, et gagne encore chaque jour quelques sous.

Lucien a amené près d'elle un de ses professeurs; le savant reconnaît heureusement qu'une opération est praticable, mais annonce que, pour être tentée

avec succès, il faut un délai d'un an au moins, afin que la cataracte soit formée à point.

Cet arrêt n'effraie pas Lucie en raison des dangers de cette douloureuse opération; mais elle est attérée en songeant que ses ressources seront épuisées avant le délai fatal.

Ayant employé pour son entretien et celui des siens tout ce qu'elle a pu gagner, ne vivant qu'au jour le jour, sans aucune avance et ne possédant qu'un chétif mobilier, elle reconnaît avec terreur que son malheureux père est sur le point de se trouver sans asile, sans pain et que l'avenir de son fils est brisé; Lucien ne peut continuer ses études, il s'occupe chez lui à faire des écritures pour des avoués, en même temps qu'il veille sur sa mère et sur Raymond, qui, pour alléger le pauvre ménage d'une bouche inutile, a tenté souvent de terminer par le suicide une carrière si glorieuse au début, si infortunée au déclin.

Chaque jour la détresse se révèle plus durement par l'absence de quelque meuble; chaque jour, pour vivre, Lucien est obligé de vendre pièce par pièce une partie du linge et du mobilier; on se prive tour à tour et par gradation du superflu, de l'utile, du nécessaire, jusqu'à être réduit enfin à échanger les objets même indispensables contre quelques pièces de monnaie suffisantes à peine pour se procurer le pain de chaque jour.

Depuis longtemps l'argenterie a été remplacée par l'étain; l'uniforme et les épaulettes de Ray-

mond, gardées jusque-là avec un respect religieux, ont passé de leur étui dans l'étalage du brocanteur. Le piano de Lucie, qui, dans son malheur, était encore quelquefois pour elle un objet de distraction, a dû également être vendu. Un grabat pour elle, un autre pour Raymond et Lucien, est tout ce qui reste dans cette maison dépouillée. Lucie est à la veille de n'avoir plus rien à vendre, et elle doit attendre quatre mois encore le moment à la fois désiré et redouté où une opération d'un résultat incertain pourra peut-être lui rendre la vue et la possibilité de gagner son pain.

Cette détresse horrible stimule Lucie, et lui inspire une démarche à laquelle elle ne se résout qu'en frissonnant.

Parmi ses élèves, elle a distingué Mlle Émilie Durand, fille d'un négociant riche, humain, douée elle-même d'un bon cœur. A bout de toutes ressources, Lucie n'hésite plus; fille d'un commandant de la vieille garde impériale, riche naguère, elle ira implorer les secours de son ancienne élève...

Au moment de faire cette terrible démarche, Lucie chancelle, vingt fois ses forces l'abandonnent, ... un stimulant impérieux vient faire taire sa susceptibilité;.... la pensée des privations que subit son père,.... la détresse, avec ses satellites inexorables, la faim et la misère, chassent devant elles la fille du commandant, et lui donnent la force d'entrer chez M. Durand.

CHAPITRE XXVI.

NOUVELLE ÉPREUVE.

Interrompons un instant le récit des angoisses qu'éprouve l'infortunée, et voyons ce qu'est devenu sur ces entrefaites Étienne Chipard.

Le misérable qui n'a pas perdu de vue, dans sa prison, son système de persécution acharnée contre Raymond et sa fille, a été mis au courant, par un affidé qu'il a à Orléans, des progrès de la détresse de ses victimes. Le récit de ce qu'elles souffrent est pour lui une distraction pleine de charmes qui lui fait supporter patiemment les ennuis de la captivité. D'ailleurs, à côté de ce cruel passe-temps, il peut se procurer, à l'aide de sa fortune, toutes les jouissances de bien-être matériel, qui rendent presque insensible pour lui la privation de sa liberté!

A l'expiration de sa peine, il revient à Strasbourg et nargue, en déployant un luxe insolent, l'opinion publique et les nombreux créanciers qu'il a ruinés par sa faillite, et qui ne peuvent plus exercer de recours contre lui.

Persévérant dans son penchant pour le mal, mais rendu plus circonspect, il a, dans les loisirs de sa détention, médité un système de spoliation qui lui

assure une impunité absolue, et le soustrait même à la défiance qui aurait accueilli son titre de failli, s'il eût recommencé son trafic sous son propre nom.

Un prête-nom qu'il domine, et qui, façonné par lui, suivra ses errements coupables, étend au loin de nouvelles relations, dont l'escroquerie est le but et le remplacement militaire le prétexte.

Comme au temps où le nom de Chipard figurait en titre, son successeur procède avec toute l'impudence et toute la rapacité qui caractérisent son patron. Entièrement sous la dépendance d'Étienne, Christophe Flouand, autant par goût que par nécessité, exploite sans pitié la confiance de ceux qui se vendent à lui. Cet individu avait puisé dans ses fonctions d'employé subalterne d'une administration publique cet esprit d'hostilité caractéristique envers la société qu'acquiert l'homme qui lui-même n'est pas très-édifié de la noblesse de sa profession. Ne reculant devant aucune bassesse, le désir d'obtenir de l'avancement lui avait fait comprendre que le zèle d'un employé devait se manifester par un acharnement aveugle contre les contribuables. Pensant que la valeur de ses états de service devait se mesurer au nombre de procès-verbaux qu'il aurait dressés à tort ou à raison, ou à la mauvaise foi qu'il mettrait à vexer ceux qui étaient soumis à ses visites, il commit de telles exactions que l'administration dut le révoquer.

Quoi, disait-il, moi, qui dans mon zèle si pur

ai dénoncé parents et amis, moi, qui si souvent ai été insulté, bafoué de jour, aspergé, poursuivi et rossé la nuit, on me récompense par la plus noire ingratitude! c'est à en devenir misanthrope.

Comme Étienne, il avait juré à l'humanité haine et persécution; aussi lorsqu'il perdit sa place, il sollicita aussitôt un emploi chez Chipard. Avec son tact habituel, Étienne appréciant bien vite les capacités d'un tel collaborateur, se l'adjoignit et n'eut pas de peine à façonner complétement à sa guise un homme doué de si heureuses dispositions.

Hargneux et rogue avec ceux sur qui il pouvait exercer quelque autorité, Flouand était par contre bas et rampant envers ses supérieurs.

Son encolure bombée, la mobilité de ses petits yeux gris à direction disparate, et qu'il n'osait jamais fixer sur personne en face, auraient pu faire comparer la physionomie de Flouand à celle d'une hyène, si en voyant son nez pointu et le balancement horizontal de sa petite tête couverte de cheveux bruns hérissés, et qui semblait toujours fureter, on n'eût dû avec plus de raison l'assimiler à une fouine en maraude.

Dès son entrée en fonctions, il renchérit sur Étienne, et ne recula devant aucune entreprise même la plus périlleuse. Plus expérimenté que son patron, il sut combiner ses manœuvres avec tant d'habileté que tout en ne donnant aucune prise à l'action de la justice, il commit ses déprédations d'après un système raisonné qui fit prospérer activement les

affaires d'Étienne. Celui-ci, toujours engoué pour le faste et le luxe, goûtait avec ostentation tous les raffinements du bien-être et de la richesse. Maison de ville montée sur un pied grandiose, campagne magnifique, livrée brillante, équipages à toutes fins, il ne se refusait rien; oubliant bientôt ce qu'il appelait son malheur, il réunit de nouveau chez lui des convives dont la mémoire n'était pas plus heureuse que la sienne.

Maintenant que nous avons terminé cette digression nécessaire pour l'intelligence des événements que nous allons rapporter, voyons ce qu'est devenue Lucie.

Amenée par son fils jusque devant la porte de la maison de M. Durand, elle exige de Lucien, sous le prétexte que sa présence chez Raymond est nécessaire, qu'il la laisse seule aventurer une démarche dont elle ne lui a pas dévoilé le but. Son cœur lui a fait pressentir ce qu'aurait de navrant pour un fils cette scène où sa mère allait s'abaisser à une aussi humiliante démarche.

Elle s'est fait placer près de la sonnette, et lorsqu'elle entend par l'éloignement des pas de Lucien, qu'il ne peut être témoin de son entrée chez M. Durand, elle sonne d'une main tremblante.

Aussi préoccupé que l'était Archimède dans un ordre de choses moins vulgaire, le portier, assis sur son établi, avait concentré toute son attention sur un grave problème. Absorbé dans ses méditations,

il cherchait à découvrir par quelles combinaisons il pourrait rajeunir une vieille redingote dont les nombreuses solutions de continuité attestaient le long usage. En entendant sonner, il tire machinalement le cordon, sans regarder par le vasistas quel est le visiteur. Lucie, suppléant par ses mains au sens qui lui manque, s'avance à tâtons dans la cour. Elle reconnaît bientôt la voix de son élève qui chante, en s'accompagnant au piano, un des derniers airs qu'elle lui a enseignés. Lucie s'assied sur les marches du perron, et attend que quelque âme charitable vienne la guider. De ses yeux éteints roulent de grosses larmes, sa tête se perd en mille réminiscences. Moi aussi, pense-t-elle, comme Mlle Durand, j'ai été jeune, riche, adorée, jolie,.... et aujourd'hui je ne suis plus qu'une mendiante!

Elle reste longtemps absorbée dans ses douloureuses pensées, et personne ne vient la diriger,... elle se lève enfin, tâtonne autour d'elle, tâche de trouver la porte, lorsqu'une voix criarde, celle du portier, lui apprend qu'on l'a aperçue.

Tout à sa joie d'avoir enfin trouvé dans son génie une ressource inespérée, il vient de sauter de sa table, et s'est porté en triomphateur devant sa loge, pour se reposer de son rude labeur.

— Hé, là bas! s'écrie-t-il en voyant Lucie, voulez-vous bien vite sortir d'ici; on n'entre pas ainsi dans les maisons.

Les aboiements furieux d'un chien de garde qui,

réveillé par la voix du portier, hurle avec acharnement, et semble prêt à briser avec fracas la chaîne qui le retient, couvrent la voix du cerbère à face humaine, tandis que saisie de terreur, accablée par la honte et.... le dirons-nous..... affaiblie par l'inanition, Lucie roule au bas des degrés qu'elle avait gravis.

Le bruit a attiré à sa fenêtre Mlle Émilie; elle se plaint du vacarme qui l'empêche de chanter. Le portier parvient à grand'peine à faire taire son hargneux confrère qui rentre en grommelant dans sa niche.

Que n'étais-tu là, infâme Étienne! quelle joie féroce tu aurais éprouvée un instant en voyant là, évanouie, les traits bouleversés, les joues creuses, les yeux fixes, couverte de mauvais haillons, celle dont tu as causé la ruine! Ton ricanement de démon eût bien vite cessé; tu aurais vu une jeune et jolie personne accourir près de celle qui l'a initiée aux secrets de l'harmonie, se pencher sur elle, la faire porter dans sa chambre et lui prodiguer les soins les plus touchants....

Revenue à elle, Lucie, à qui quelques gouttes de bouillon et d'un vin généreux ont redonné un peu de forces, s'est remise insensiblement; elle a pu raconter ses souffrances à son élève, qui sanglotte et lui reproche de n'avoir pas pensé à elle plus tôt.

Émilie a disparu un instant, et revient avec son père qu'elle a cherché dans son bureau.

M. Durand, avec ce tact qui est l'apanage de la gé-

rosité, a compris le but de la démarche de Lucie, démarche qu'elle n'ose compléter en articulant l'objet; il sait habilement lui éviter l'amertume d'un aveu bien pénible à faire, et bien pénible aussi à entendre pour un noble et généreux cœur.

— Que je vous en veux, lui dit-il, de ne m'avoir pas témoigné assez de confiance! pourquoi donc me cacher votre malheur? n'est-ce pas à ses amis que l'on doit s'adresser quand on est dans l'affliction?

La pénétration de Lucie a deviné le noble artifice du négociant qui, pour lui faire accepter ses secours, a pris les détours les plus ingénieux.

— Émilie, dit-il, n'a pu trouver de maîtresse capable de vous remplacer; cent fois déjà elle aurait voulu vous prier de continuer à lui donner des leçons, sachant bien que votre oreille suppléerait à ce que vos yeux ne peuvent voir, mais elle craignait de vous fatiguer en vous demandant ce service. Je suis plus hardi qu'elle; voyons, Madame, soyez donc assez bonne pour l'aider de vos conseils. Je conçois que, dans votre position, une leçon à donner est une tâche pénible à remplir; aussi, en compensation, me permettrez-vous de vous offrir le double du prix des leçons ordinaires, et obligez-moi d'accepter aujourd'hui le montant des leçons que vous donnerez à ma fille pendant un an.

La délicatesse de ce procédé a profondément ému Lucie. Elle ne peut proférer que quelques mots entrecoupés qui témoignent de sa reconnaissance.

— Homme noble!.... s'écrie-t-elle en serrant la main de M. Durand.

Les secousses successives qu'elle vient d'éprouver coup sur coup lui ravissent une seconde fois l'usage de ses sens.

M. Durand se retire, et est aussitôt remplacé par la femme de chambre de sa fille, qui aide Émilie à rappeler la pauvre aveugle à la vie. En la débarrassant des habillements qui la couvrent, elles sont émues de douleur à l'aspect du triste état des vêtements de l'infortunée, qui dans sa cécité a fait aussi bien qu'elle a pu les réparations que la vétusté de son linge de corps a rendues indispensables. Une substitution est aisément opérée par ces femmes compatissantes, et Lucie, en revenant à elle, ne s'aperçoit pas qu'au lieu des guenilles qu'elle portait, elle est revêtue d'habits convenables et décents, que son élève a tirés de sa propre garde-robe.

Cependant, inquiets de la longue absence de Lucie, Raymond et son petit-fils ne peuvent se cacher les craintes qu'ils éprouvent tous deux. Lucien se décide à aller à l'hôtel de M. Durand, prendre des informations sur sa mère. Il apprend en entrant, par le portier, l'accident arrivé à Lucie sur le perron de l'habitation du négociant. Saisi d'une mortelle alarme, le pauvre jeune homme se lance éperdu dans la maison, gravit à la hâte l'escalier, et arrive près de sa mère au moment où Émilie et son aide achevaient d'opérer le changement de vêtements dont nous venons de parler.

— Ma mère ! s'écrie Lucien en se jetant dans les bras de la pauvre aveugle qui, en entendant la voix de son fils, étend ses bras pour l'étreindre. Ma mère que tu nous a donné d'inquiétudes!

Dans l'excès de sa joie, Lucien n'a pas vu d'abord les personnes qui entourent Lucie. Mais, lorsque redevenu plus calme, il lève pour la première fois ses regards sur la protectrice de sa mère, Émilie déjà vivement colorée par l'empressement qu'elle a mis à vêtir Lucie, rougit encore davantage et baisse les yeux, en rencontrant le regard interrogateur du jeune homme. Elle devine que ce noble fils doit éprouver une vive humiliation à l'aspect de cette transformation opérée par des étrangers, et en voyant les guenilles gisant en tas, dont la bienfaisance avait débarrassé sa malheureuse mère.

Émilie souffre pour ce jeune homme auquel elle s'intéresse, et trouve le moyen d'éluder les questions qu'il paraît vouloir lui faire.

— Vous nous pardonnerez, Monsieur, dit-elle, de n'avoir pas pensé à vous faire prévenir que Madame votre mère restait plus longtemps chez nous qu'elle n'avait l'intention de le faire : c'est que j'avais tant de plaisir à la revoir ; après avoir été si longtemps séparée d'elle, j'avais tant de choses à lui dire.....

Elle ne peut continuer.

Quant à Lucien, il balbutie quelques mots sans suite, et parle de l'inquiétude de Raymond.

Cette scène pénible se termine enfin à la rentrée

de la femme de chambre d'Émilie, qui, par ordre de sa maîtresse, était descendue pour faire atteler.

Soutenue d'un côté par son fils, s'appuyant de l'autre sur le bras d'Émilie, Lucie descend l'escalier, et lorsqu'elle arrive sur le perron où deux heures auparavant elle a subi de si cruels tourments, le marche-pied de la voiture s'abaisse, la portière se referme sur elle et son fils. Mlle Émilie, tendant la main à sa maîtresse déjà placée au fond du landau, lui rappelle qu'il est convenu que le lendemain, à dix heures, elle lui enverrait sa voiture pour la chercher.

Deux chevaux fringants ont bientôt franchi l'espace qui sépare le somptueux hôtel du négociant de la misérable demeure de Raymond.

En envoyant chercher Lucie, le lendemain, Émilie a fait prévenir Raymond qu'elle garderait sa fille toute la journée.

Autant pour se soustraire à des témoignages de reconnaissance que pour colorer sa générosité sous les dehors d'un amour exagéré de la musique, Émilie, dès l'arrivée de Lucie, lui exprime toute la joie qu'elle dit éprouver de pouvoir recevoir d'elle une leçon de piano.

Elle fait à dessein quelques fautes qui n'échappent point à l'oreille exercée de la pauvre aveugle, et que Lucie s'empresse de faire rectifier à son élève; Émilie réussit ainsi à lui faire prendre le change sur l'utilité de ses leçons.

A la faveur de ce délicat subterfuge, la jeune

fille parvient également à faire accepter à sa maîtresse l'avance dont son père lui a fait l'offre la veille.

Après la leçon qu'elle a donnée, Lucie elle-même, sur l'invitation de son élève, se met au piano, et savoure à longs traits un plaisir dont elle a bien vivement senti la privation.

Sur ces entrefaites, une revendeuse à la toilette vient offrir à Mlle Émilie divers objets de mode. Sa pacotille contient du linge de corps pour homme et pour femme, des robes, des fichus, et tout cela à un prix très-modique. C'est une occasion dont je profiterai pour vous, dit Émilie à Lucie, vous m'avez dit avoir besoin de quelques-uns de ces objets; je ferai le choix à votre place. Pour cinquante francs qu'elle prie Lucie de consacrer à cet achat, Émilie obtient de la revendeuse un assortiment considérable de vêtements et de linge.

Est-il besoin de donner la clef de cet heureux hasard? Une revendeuse aurait-elle osé venir offrir ses services à Émilie, si la généreuse, l'opulente jeune fille, n'avait voulu épargner à Lucie la mortification d'avoir à recevoir de nouveaux cadeaux?

Après le départ de la revendeuse, M. Durand lui-même vint causer avec Lucie.

La fille du commandant, autant par reconnaissance que par amour-propre et par le besoin de faire connaître à son bienfaiteur la cause de sa détresse, lui en fait le récit.

Arrivée à la catastrophe où, par suite des mal-

heurs d'Étienne, Raymond eut à supporter la perte des fonds qu'il avait confiés à son mandataire, M. Durand fit la remarque qu'actuellement Étienne, sorti depuis quelque temps de prison, se trouvait peut-être en position de restituer à Raymond une partie de ce qu'il lui avait fait perdre. Le même jour encore M. Durand écrivit à Strasbourg, à un négociant de ses amis, qui lui répondit aussitôt que le débiteur de Raymond, par le train qu'il menait, paraissait être parfaitement en état de faire la restitution à laquelle avait droit le vieux commandant.

A cette nouvelle, Raymond, plein de confiance dans la probité d'Étienne, croit déjà avoir trouvé une ressource inespérée qui mettra un terme à leur misère.

— Si le bon Étienne ne nous a pas encore écrit, dit-il, c'est parce qu'il ignorait notre position, et qu'il voulait sans doute nous ménager le plaisir de la surprise.

D'un autre côté, Lucie, pendant ses conférences avec l'oculiste, avait eu occasion de dire qu'elle était de Strasbourg.

— Combien je regrette, dit avec modestie le savant, que vous ne soyez pas en ce moment dans votre ville natale; c'est là que se trouve actuellement le prince de notre art, lui seul pourrait peut-être faire dès maintenant l'opération que je n'ose encore tenter.

La malheureuse famille s'est livrée aux plus douces espérances, et ne veut plus par délicatesse

mettre à contribution la générosité de M. Durand. Il est donc résolu que Lucie se mettra immédiatement en route pour Strasbourg. Comptant sur une restitution que l'on regarde comme certaine, on convient qu'après qu'elle aura recouvré la vue, Lucie reviendra à Orléans, laissant son fils, qui doit l'accompagner à Strasbourg, achever ses études à la faculté de médecine de cette ville.

Le jour du départ de Lucie et de son fils, le vieux soldat annonce en ces termes leur voyage à Étienne :

« Mon excellent ami,

« Le terme de votre injuste captivité étant passé, « je pense que, rendu maintenant à la liberté, vous « serez pour l'avenir exempt de nouvelles épreuves. « Nous aussi, nous avons eu à supporter, depuis, ce « que l'adversité peut faire peser de plus affreux sur « ceux qu'elle persécute.

« Les débris de ma fortune ont été engloutis dans « une spéculation malheureuse, et depuis un an « environ ma pauvre Lucie est aveugle. Elle se « rend à Strasbourg pour se faire opérer de la « cataracte, et je vous recommande de veiller sur « elle et sur son fils qui l'accompagne. Vous les « verrez peu de jours après la réception de cette « lettre ; car ils ne feront en route que de rares et « courtes stations, suivant que l'état de Lucie lui

« permettra de continuer plus ou moins rapidement « son voyage.

« Vous me pardonnerez, mon ami, de venir déjà « vous mettre à contribution; je rougis de vous « dire que, privés de toutes ressources, nous « n'avons plus d'espoir qu'en vous.

« Ce n'est pas une réclamation que je vous fais; « je vous expose seulement notre triste situation.... « D'après cet exposé, vous saurez ce que vous avez « à faire si la fortune vous a souri.

« Je compte sur vous, comme vous pouvez comp- « ter sur l'amitié inaltérable de votre vieil ami,

« RAYMOND. »

La lecture de cette lettre a procuré à Étienne toutes les jouissances que peut apporter l'assouvissement de la haine. Il triomphe, en pensant qu'il va voir à sa merci, aveugle, pauvre, celle à la main de laquelle il a aspiré, lorsqu'au dernier échelon de l'échelle, il la voyait si élevée au-dessus de lui; son cœur se dilate en voyant qu'il a pu renverser de son piédestal celle qui a refusé de devenir son épouse.

Dès leur arrivée à Strasbourg, les pauvres voyageurs se présentent à l'hôtel d'Étienne, et trouvent près de lui un accès facile qui les encourage.

Ils sont admis en sa présence.

Lucie ne peut lire sur la figure de son persécuteur la hauteur et la morgue avec laquelle elle est

reçue; mais à l'intonation de sa voix elle est tout d'abord agitée de crainte.

Sans se déranger de son fauteuil, sans montrer la moindre prévenance, il laisse les visiteurs debout devant lui, et ne daigne pas même leur offrir des siéges; en entrant, Lucien a voulu lui serrer la main; mais Étienne continue à caresser d'une main son épagneul, tandis que de l'autre, et le coude appuyé sur son bureau, il soutient nonchalamment sa tête.

— Vous ne me reconnaissez donc pas, M. Chipard, se hasarde timidement à dire Lucie,.... c'est que je suis bien changée;.... quant à mon Lucien, lui aussi a changé, il a bien grandi depuis l'époque où il vous appelait son bon ami.

— Mais pardon, répond Étienne, je vous reconnais parfaitement, madame ou mademoiselle; je dis madame ou mademoiselle, car j'ignore si vous êtes mariée maintenant, ou si vous ne l'êtes pas; vous êtes la fille de M. Raymond; quant à monsieur, il est, je crois, l'enfant que vous avez eu dans le temps de M. Ferdinand, à ce que vous disiez.

Lucie, stupéfiée, ne peut en croire ses oreilles; Lucien, la rougeur au front, fait un geste de colère.

— Mais, Monsieur, continue la malheureuse Lucie, je ne vous comprends pas. J'arrive ici dans l'espoir que vous me viendrez en aide, et je pense que, puisque vous êtes riche maintenant, vous pou-

vez nous restituer une partie de ce que vous nous devez.

— De ce que je vous dois! dit Étienne en partant d'un éclat de rire.... Délicieux, parole d'honneur; d'où venez-vous donc, est-ce des antipodes? Depuis quand vient-on dans des pays civilisés réclamer le paiement de créances dont on vous a fait remise? Votre père, à qui j'ai eu la bonhomie de restituer soixante mille francs, m'a dispensé de toute autre restitution : sa lettre est formelle, et j'ai eu la précaution de la garder à tout événement. Ce brave homme radote,.... a-t-il donc perdu la mémoire? Je conçois que lorsque, comme vous, on est dans la débine, on cherche à faire flèche de tous bois; avec moi cela ne prend pas. Tout ce que je puis faire, en considération de nos anciennes relations, c'est de vous donner ceci; je ne puis faire davantage, nous sommes assaillis toute la journée d'un tas de pauvres insatiables; nous ne pouvons donner à tous.

Ce disant, Étienne ouvre un tiroir de son bureau, bouleverse un monceau d'argent, prend deux pièces de cinq francs qu'il tend à Lucien, puis il soulève un serre-papiers posé sur une lettre qu'il met dans la main de Lucie.

Prompt comme un éclair, Lucien s'empare de ces deux pièces, les foule aux pieds, et prenant sa mère sous ses bras, il quitte ces lieux sans dire un seul mot. Pour comble d'humiliation, en se retirant, il leur faut entendre ces insolentes paroles adressées par Étienne à un laquais :

— Dites au portier que ces gens sont consignés à la porte, et vous, la première fois que vous laisserez entrer des mendiants dans mon cabinet, je vous chasse.

CHAPITRE XXVII.

UN VENDU.

Rentrés dans leur modeste demeure, Lucie et son fils envisagèrent l'horreur de leur position. Ayant compté sur un tout autre accueil de la part d'Étienne, ils avaient laissé à Raymond presque tout l'argent qu'ils devaient à la générosité de M. Durand, et ne s'étaient réservé que la somme strictement nécessaire pour faire leur voyage. Ils allaient se trouver absolument sans ressources.

D'après les indications de sa mère, Lucien se mit à la recherche des amis qu'elle avait autrefois à Strasbourg; aucun d'eux ne put être retrouvé; Lucien apprit que M. Louis Oswald s'était retiré en Allemagne depuis plusieurs années; lors de la mort du vicomte de Laberlandière, la vicomtesse avait engagé son gendre à ne plus s'occuper d'opérations de banque, et toujours plein de respect et de condescendance pour sa belle-mère, qui l'avait protégé en toutes circonstances contre les préventions du vicomte, Louis s'était fixé dans une des magnifiques propriétés que sa femme lui avait apportées en dot.

Lucien fut informé aussi que Hector n'ayant en-

core pu découvrir sa véritable vocation, avait préféré ne suivre aucune carrière, plutôt que de se vouer à une profession pour laquelle il ne se sentît aucun goût. Il était possédé du démon de la locomotion, et continuellement en voyage, il ne faisait que de courtes apparitions à Strasbourg, où il avait cependant un pied à terre. En ce moment le chevalier, qui avait dû prendre le titre de vicomte à la mort de son père, était engagé dans une nouvelle tournée, et l'on ne pouvait préciser ni même prévoir son retour.

La mort dans le cœur, Lucien vint annoncer à sa mère l'inutilité de ses démarches. Sur l'invitation de Lucie, il ouvrit la lettre qu'Étienne avait adressée à Raymond et lut ce qui suit :

« Monsieur,

« Il m'est bien désagréable d'avoir à vous mani-
« fester l'étonnement que j'ai éprouvé en lisant votre
« lettre.

« J'avais cru qu'un homme d'honneur n'avait
« qu'une parole. Vous réclamez aujourd'hui de moi
« une restitution, et par la lettre que vous m'avez
« écrite dans le temps, vous me disiez que vous me
« teniez quitte de tout ; vous ajoutiez même qu'au
« besoin vous viendriez à mon aide. J'eusse été bien
« malheureux si j'avais compté sur vos promesses ;
« aussi ai-je été bien inspiré de n'en faire aucun
« cas. C'est par mon travail seul que j'ai su me tirer

« d'affaire. Je ne commettrai donc pas la folie de « me priver de ce que j'ai gagné à la sueur de mon « front, pour vous qui avez, en si peu de temps. « gaspillé les soixante mille francs que je vous ai « envoyés il y a si peu d'années.

« Il paraît qu'avez l'âge vous avez perdu toutes « les notions de bon sens, et que vous n'avez con- « servé aucune teinte de savoir-vivre.

« On ne doit plus ce dont on vous a fait remise; « d'ailleurs ma faillite me met à l'abri de toute pour- « suite; ainsi vos réclamations sont aussi déplacées « qu'elles sont inutiles.

« J'ai l'honneur de vous saluer.

« ÉTIENNE CHIPARD.»

La lecture de cette infâme lettre, où, jetant entièrement le masque, Étienne se posait si insolemment, ne laissait aucun espoir à ses victimes, qui, pour épargner à Raymond une aussi douloureuse certitude, se gardèrent bien de lui donner connaissance de cette odieuse ingratitude.

Tandis qu'ils étaient en proie à d'aussi cruelles souffrances, Étienne, en revanche, se saturait d'une joie infernale; il avait donc atteint enfin son horrible but! L'infâme eût voulu rester à Strasbourg pour savourer pleinement le plaisir de suivre pas à pas les progrès de la misère dans laquelle il avait précipité ses victimes; mais il ne pouvait en faveur de cette jouissance renoncer aux plaisirs qui l'attendaient ailleurs. Étienne avait promis de faire,

en compagnie de quelques amis, heureux du jour comme lui, un voyage en Italie; il quitta donc Strasbourg, abandonnant non-seulement dans la détresse la fille de son bienfaiteur, mais laissant même au sujet de Lucien des ordres précis à Flouand, soumis d'ailleurs par précaution à la surveillance d'Ignace, qui s'était décidé à quitter sa campagne pendant l'absence de son digne frère.

Sans argent pour pouvoir retourner à Orléans, Lucie n'avait voulu écrire ni à son père, ni à M. Durand; il eût surtout répugné à Lucien de dévoiler toute l'étendue de son malheur au père d'Émilie, de cette noble bienfaitrice de sa mère pour laquelle il avait conçu plus que de la reconnaissance. Lucien aimait la jeune fille qu'il n'avait entrevue qu'un instant, et en découvrant ce secret de son cœur, le pauvre jeune homme s'était senti d'autant plus malheureux qu'il ne pouvait se faire aucune illusion sur les suites de cet amour sans espoir. Cette passion naissante, combattue d'abord par la raison, s'était dissipée insensiblement, étouffée par le sentiment des devoirs que Lucien avait à remplir envers son aïeul et sa mère; il se croyait désormais à l'abri de ses atteintes; mais quand, poussé par le besoin, il vint à se demander s'il s'adresserait à M. Durand, alors seulement il reconnut avec effroi que sa répugnance à faire une pareille démarche avait sa source moins dans la crainte qu'il aurait eue de faire un appel à la générosité de son bienfaiteur, que dans cet amour-

propre involontaire qui domine l'homme lorsqu'il doit apparaître sous un jour désavantageux ou ridicule devant celle qu'il aime.

Luttant donc contre l'adversité, espérant en la Providence, il prit le parti de distraire de la faible somme qui leur restait quelques francs qu'il employa à faire dans les journaux une demande d'emploi.

Pendant deux jours il attendit dans les plus cruelles angoisses, sans que personne ne lui fît aucune offre. Le troisième jour apparut comme un ange tutélaire Flouand, qui lui proposa un emploi dans ses bureaux.

Lucien accepta avec empressement ce secours providentiel, et s'installa, non sans répugnance, il est vrai, dans les bureaux de son nouveau patron, après avoir préalablement assuré à sa mère un asile commode. Il avait été avec elle chez le médecin célèbre sur la dextérité duquel reposait l'avenir de cette malheureuse famille. En praticien expérimenté, l'habile oculiste reconnut qu'avant trois mois au plus tôt il était impossible de tenter avec chances de succès une opération aussi délicate, aussi périlleuse. Plein de sollicitude pour la pauvre aveugle, il obtint l'admission de Lucie dans une maison de santé, où elle recevrait pour quarante francs par mois tous les soins que comportait son état. Il avait compris la détresse de sa cliente, et déclaré à Lucien qu'il n'ambitionnait d'autre récompense que la satisfaction d'accomplir une bonne œuvre.

Lucien entreprit sa besogne avec courage; il se

sentait si heureux de pouvoir, par le produit de son travail, acquitter la rétribution mensuelle qu'exigeait l'entretien de sa mère, et contribuer ainsi pour quelque chose à la guérison de sa triste infirmité.

Dès le lendemain de son début, il eut à supporter une nouvelle déception ; Flouand lui déclara que les appointements de quatre-vingts francs par mois qu'il lui avait promis, ne lui seraient définitivement acquis qu'après une épreuve de quelques jours. Le pauvre jeune homme retomba dans de cruelles incertitudes, en voyant que toutes ses espérances allaient dépendre du caprice de son nouveau maître.

Toutefois il ne se rebuta pas, espérant que le sort se lasserait enfin de le persécuter ;.... mais le malheureux comptait sans Chipard.

Ce fut en vain qu'il s'efforça par tous les moyens possibles à se concilier la bienveillance de Flouand ; patient, laborieux, assidu, il chercha vainement par son travail et sa soumission à satisfaire les exigences toujours croissantes de son patron et à désarmer sa brutalité.

Fidèle aux prescriptions d'Étienne, Flouand déclara dès le second jour à Lucien que, toutes réflexions faites, il ne pouvait l'employer, parce qu'il ne connaissait pas la langue allemande.

Menacé de perdre cette unique ressource sur laquelle se fondaient toutes ses espérances, Lucien descendit aux supplications les plus pressantes, les plus humbles ; il offrit à Flouand de se contenter

d'un traitement de soixante francs par mois; cette proposition glissa sur ce cœur de bronze, comme une goutte d'eau sur une table de marbre.

Redoublant d'efforts, Lucien mit dans ses prières une insistance que sa position désespérée seule pouvait lui dicter; un moment il eut une lueur d'espoir, Flouand paraissait touché de compassion.

— L'intérêt que vous m'inspirez, lui dit le marchand d'hommes, me suggère un moyen certain de vous tirer d'embarras.

— Dites, Monsieur, s'écrie Lucien; vous êtes mon sauveur!

— Rien de plus facile, mon ami, répond Flouand d'un ton affectueux; vous êtes libéré du service militaire; par considération pour votre position, je vous ferai contracter un engagement lucratif; je ne prendrai sur vous aucun bénéfice.

— Moi, devenir remplaçant, s'écrie Lucien, les larmes aux yeux, y pensez-vous! Qui veillerait sur ma pauvre mère! Que dirait mon grand'père, lui chef de bataillon de la vieille garde, s'il apprenait que je me suis abaissé au point de faire de mon corps métier et marchandise! Ah! par pitié! ne me parlez plus de cela; gardez-moi dans vos bureaux; donnez-moi de quoi payer la pension de ma mère, et pour moi de quoi subsister. Il me faudra bien peu; dix francs par mois me suffiront; je vivrai de pain; je n'ai pas besoin d'autre chose;.... je vous en supplie, continue le malheureux, en prenant les

mains de Flouand ; par pitié, ne me refusez pas ;.... vous ferez une bonne action.

Le marchand de conscrits, froid et inexorable, reste sourd à ces supplications.

— Mais, lui dit-il, vous êtes trop susceptible, croyez-en mon expérience, raisonnons tranquillement ; d'abord vous parlez des soins qui, vous le craignez, pourraient manquer à votre mère ; c'est là une crainte chimérique. Au lieu de ne vous payer le prix de votre engagement qu'au bout d'un an, comme c'est l'usage, par exception je vous en remettrai immédiatement la plus grande partie ; avant de partir vous pourrez assurer à votre mère sa pension. Quant à la répugnance que vous inspire le remplacement, vos scrupules sont déplacés. Certes vous seriez méprisable si vous vous vendiez dans le but de dissiper le prix de votre remplacement ; mais puisque c'est pour venir en aide à votre mère aveugle, n'est-ce pas un dévouement qui mérite la plus grande estime ? Du reste, je vous porte tant d'intérêt que je consentirai à taire votre engagement ; ni votre mère, ni votre grand'père ne l'apprendront. Nous leur dirons qu'au lieu de vous employer dans mes bureaux, je vous envoie faire une longue tournée, comme commis-voyageur. D'ailleurs je dois précisément fournir un remplaçant à un jeune homme qui n'a plus qu'une année de service à faire ; si vous voulez le remplacer, je vous allouerai la somme intégrale de cinq cents francs dont je suis convenu avec lui.

Cédant plutôt au désespoir qu'à la force de ces raisonnements, Lucien se laisse persuader; il signe l'engagement qui le met à la merci de ses bourreaux.

Cet engagement est formulé sur une feuille imprimée, portant les conditions générales, et où l'on a ménagé des blancs, pour inscrire à la plume les noms des contractants et les sommes convenues entre eux. Entre autres conditions énoncées sur cet acte, s'en trouve une qui mentionne que le remplaçant ne pourra exiger la remise du prix de son engagement qu'après avoir produit un certificat constatant qu'il a été présent sous les drapeaux pendant un an et un jour.

Afin de prévenir toute objection, Flouand dit à Lucien :

— Pour vous prouver l'intérêt que je vous porte, je dérogerai en votre faveur à cette condition que je laisserai subsister dans l'acte seulement pour la forme, et pour ne pas faire de jaloux. Avant votre départ pour Colmar, je vous remettrai un à-compte de cinquante francs, et dès que vous serez admis au régiment, je mettrai immédiatement à votre disposition les quatre cent cinquante francs restants.

Plein de confiance dans ces promesses faites d'un ton de bienveillante bonhomie, Lucien n'a conçu aucun doute sur la sincérité et la probité de Flouand.

Il obtient un répit de quelques jours, qu'il emploie à préparer sa mère à une cruelle séparation.

En vain Lucie le supplie de rester près d'elle;

Lucien, loin d'avouer toute l'étendue du sacrifice qu'il s'impose, lui fait comprendre que son absence indispensable pour les intérêts de son patron, n'aura pour eux que des résultats heureux par les avantages que sa position en tirera.

Le moment fatal est arrivé; après avoir recommandé encore une fois sa mère aux bons soins de l'oculiste, et remis au directeur de la maison de santé, les cinquante francs qu'il a reçus, il se met à la disposition de Flouand.

La honte, la confusion sont imprimées sur son front, lorsqu'assis silencieusement dans la rotonde d'une diligence, il reçoit à son corps défendant les poignées de main, avances amicales de ses compagnons de voyage. Ce sont cinq remplaçants comme lui; ils portent la calotte grecque et la blouse bleue des vendus, et traduisent en hurlements effrayants leur gaîté avinée. Tout en baragouinant un allemand corrompu, entrelardé de quelques mots de français dénaturés, ils fument, chantent à tue-tête, et absorbent gaîment les bouteilles de vin que le conducteur de la diligence leur passe à chaque relai par la portière. En proie à sa mélancolie, Lucien refuse d'imiter ses camarades que les libations étourdissent de plus en plus; isolé dans son coin, il donne cours à de cruelles pensées. Cependant la nuit est arrivée; abasourdis par l'ivresse, ses compagnons se sont assoupis.

Emprisonnés dans ce compartiment fermé à clef, les conscrits voyagent comme dans une voiture cel-

lulaire ; ils ne peuvent en sortir, parce que les marchands d'hommes ont sans cesse à craindre que leur marchandise ne profite de la première occasion pour prendre la clef des champs. Les fumées du vin, l'odeur de la pipe ont développé dans cet étroit compartiment une atmosphère nauséabonde ; Lucien, qui éprouve un malaise général, appelle le conducteur et demande à monter sur l'impériale.

— Connu, lui répond celui-ci, avec moi pas de frimes, cela ne prend pas, ce n'est pas à moi que vous en ferez accroire.

— Mais, conducteur, je ne conçois pas pourquoi vous me refusez ce service, je péris dans ce cloaque, il me faut de l'air.

— Ah ! Monsieur veut se donner de l'air, s'écrie en riant niaisement le conducteur ; il est encore bon enfant de l'avouer ; on vous en fournira de l'air.

Toutes les supplications de Lucien restent impuissantes ; afin de ne pas être asphyxié, il se penche à la portière et regarde tristement au dehors.

Il voit à la faveur du clair de la lune le conducteur monter gaîment une côte, causant et riant avec un homme revêtu également du costume des remplaçants.

Lucien ne peut deviner pourquoi on lui refuse la faveur dont celui-ci est l'objet. Il ignore qu'après avoir accaparé une certaine quantité de remplaçants, les marchands d'hommes qui ne peuvent les envoyer à leur destination, chargés de chaînes et embarras-

sés de barres de justice, comme une cargaison de négriers, sont obligés de les entasser dans les rotondes de deux ou trois diligences qui voyagent de conserve. Les conscrits y sont sous clef, et leurs papiers restent entre les mains du conducteur. Chaque cargaison est escortée par un agent du marchand. Cet agent, qui, pour mieux jouer son rôle, se fait aussi passer pour remplaçant, étudie les intentions de ceux qu'il conduit, les épie pour prévenir toute tentative d'évasion, de sorte que, claquemurés dans ces prisons ambulantes, les malheureux vendus n'ont aucune chance de salut.

Enfin, après d'horribles souffrances, Lucien est arrivé à destination, où il est aussitôt présenté au corps. Aucune chicane ne lui est suscitée, et comme il n'est affligé d'aucun défaut physique, il est reconnu apte au service, et incorporé dans le régiment où servait le remplacé, et qui tient garnison à Colmar.

Dès le lendemain, il est immatriculé et échange ses vêtements contre la veste bleue et le pantalon garance.

Aussitôt il écrit à Flouand de remettre à sa mère les fonds qui lui sont dus; il n'obtient aucune réponse, et ce n'est qu'après avoir écrit une seconde fois qu'il apprend de son ancien patron qu'en vertu des termes de l'engagement signé par lui, il n'a droit à exiger le prix de son remplacement qu'après l'année de garantie.

Lucien, qui croit qu'il y a malentendu, rappelle

à Flouand ses promesses verbales. C'est en vain. Il sollicite alors de son colonel une permission pour aller à Strasbourg ; cette faveur lui est refusée. Alarmé sur le sort de sa mère, Lucien ne prend conseil que de son désespoir, se rend à Strasbourg sans autorisation, dans l'espoir qu'en partant le soir, il pourra être de retour à la caserne le lendemain. Il fait à pied ce long trajet, se nourrissant d'un pain de munition qu'il a emporté. Arrivé chez Flouand, il est aussi surpris qu'indigné de l'entendre désavouer avec effronterie la promesse d'un paiement immédiat ; menaces et supplications n'aboutissent à rien ; Flouand ne veut rien entendre.

Dans cette extrémité, Lucien oublie qu'il est engagé par un acte qu'il ne peut rompre ; plein d'inexpérience, il s'imagine que l'inexécution des engagements de Flouand le dégage à son tour des obligations de son contrat ; il ignore, le malheureux, qu'il se rend coupable de désertion.

Ne voulant pas paraître en habit militaire à la maison de santé de sa mère, il échange son uniforme contre un modeste accoutrement d'ouvrier ; puis se rend auprès du directeur de l'établissement, lui expose sa détresse, sans entrer dans d'autres détails, sans lui dire qu'il s'était vendu. Le directeur, homme humain et compatissant, s'apitoie sur le sort du pauvre jeune homme, et lui donne un emploi dans ses bureaux.

Lucien annonce à sa malheureuse mère, qu'une telle nouvelle comble de joie, qu'ayant renoncé à

voyager, il a trouvé un emploi qui le rapproche d'elle. Désormais il n'a plus rien à craindre, une lettre très-rassurante de son grand'père ne lui laisse aucune inquiétude de ce côté. Aussi quelle joie, quelle satisfaction n'éprouve-t-il pas quand dans les courts intervalles que lui laisse son travail, il peut prodiguer à sa mère ses soins et ses encouragements!

Un mois encore d'attente et la cataracte sera opérée; l'habile oculiste a assuré que l'opération présentait toutes les probabilités de la réussite.

Quinze jours se sont écoulés dans une sécurité trompeuse; supportant l'adversité avec courage, par l'espoir d'un meilleur avenir, Lucien se rend de jour en jour plus recommandable dans l'exercice de ses nouvelles fonctions.

Un matin que, comme d'ordinaire il est assidûment occupé à ses écritures, la porte du bureau s'ouvre; Lucien, qui d'abord n'a pas détourné les yeux de son travail, entend prononcer son nom; il se retourne vivement et voit deux gendarmes dont l'un tient un papier à la main. Le jeune homme se lève saisi d'un vague pressentiment; l'agent de la force publique le considère attentivement, compare le signalement transcrit avec le physique de Lucien.

— C'est bien cela, dit-il quand son examen est terminé; suivez-moi, vous êtes déserteur.

— Moi déserteur! dit en pâlissant Lucien; je vais vous expliquer.....

— Je n'ai pas d'explications à recevoir, dit en

l'interrompant brutalement le soldat ; vous êtes bien Lucien Demerson ; ainsi pas de façons et en route, ou je vous mets les menottes.

Le directeur de l'asile intercède en faveur de son protégé et implore en vain un sursis. Les ordres sont positifs, le gendarme ne peut faillir à son devoir ; tout ce que le directeur et Lucien peuvent obtenir de l'inflexible soldat, c'est qu'il lui permette de dire adieu à sa mère.

Refoulant dans son cœur navré tout son désespoir, Lucien s'efforce de ne pas trahir sa douleur en présence de sa mère ; le directeur se joint à lui pour expliquer à Lucie qu'ayant besoin de son fils pour une mission de confiance qu'il doit accomplir à Paris, elle doit se résoudre à une séparation de courte durée.

Elle cède non sans peine à ces raisons ; qu'eût-ce été si la triste vérité lui avait été révélée ?

— Reviens bientôt, mon enfant, dit-elle en l'embrassant bien tendrement.

— A bientôt,.... oui, ma mère, s'il plaît à Dieu.

CHAPITRE XXVIII.

LE CONSEIL DE GUERRE.

Le tribunal militaire va prononcer sur le sort de Lucien. Abattu et découragé, il attend avec angoisses l'arrêt qui, en le frappant, viendra atteindre aussi sa malheureuse mère, qui ignore son arrestation, et qui est loin de se douter que son fils est sous le poids d'une grave accusation.

Le grand jour du jugement est arrivé; Lucien est amené devant le conseil de guerre assemblé. La simplicité sévère du tribunal, l'aspect peu bienveillant des juges augmentent la terreur du malheureux jeune homme; la physionomie austère et rigide du colonel, président du conseil, ne lui laisse surtout que bien peu d'espoir de salut; c'est un homme au teint bruni par le soleil d'Afrique, où longtemps il a combattu; il paraît avoir contracté dans l'habitude du commandement un air de sévérité qui inspire la crainte et l'effroi.

L'accusation est formulée en termes bien durs, et le réquisitoire du capitaine-rapporteur redouble le découragement de Lucien.

L'organe de la vindicte publique, en prenant la parole contre l'accusé, s'est tout d'abord armé de

sa qualité de remplaçant, circonstance éminemment aggravante dans la cause, et, tout en reconnaissant que par son éducation et ses connaissances, Lucien ne doit pas être confondu avec la foule grossière des hommes vendus, cette lèpre honteuse qui afflige l'armée française, il prend texte de cette circonstance pour appeler sur la tête de l'accusé une condamnation d'autant plus sévère que celui-ci ne peut pas même invoquer pour excuse, comme les autres remplaçants, l'ignorance et le défaut de sens moral.

Le défenseur choisi par Lucien se levant à son tour, s'attache dans une chaleureuse plaidoirie à exciter l'intérêt des juges par le récit touchant de tous les malheurs qui ont frappé Lucien dès son berceau, et qui, en continuant de s'appesantir sur sa famille, l'ont réduit enfin à la triste nécessité d'aliéner sa liberté pour procurer quelques ressources à une mère aveugle, cruellement éprouvée par le sort; puis, faisant ressortir à la fois et l'acte de dévouement filial de son client et l'amère déception qu'il dut éprouver en voyant cet immense sacrifice frappé de stérilité par la friponnerie d'un infâme escroc, l'avocat de Lucien termine sa défense en invoquant l'indulgence du conseil pour un acte dont ce pauvre jeune homme, dans sa naïve candeur, n'avait point su apprécier la portée.

Dit avec une chaleureuse conviction, ce plaidoyer a ému les juges; ils sont devenus bienveillants, et le président lui-même a paru témoigner un vif in-

térêt à l'accusé. Le capitaine-rapporteur seul reste inébranlable dans l'accomplissement de sa rigoureuse mission.

— Le récit du défenseur l'a peu touché, dit-il dans sa réplique; car comment croire que l'accusé, en se vendant à un agent de remplacement, ait pu être poussé par le noble mobile qu'on lui a bénévolement attribué, quand en présence d'une si triste nécessité, il n'a pas mieux aimé tirer parti d'un bijou précieux dont il était détenteur, et dont la vente eût produit de quoi subvenir pendant quelques mois aux besoins de sa mère. Ce bijou, qui a été saisi sur lui, a été déposé au greffe comme pièce de conviction, et l'accusé sera peut-être bien embarrassé de dire de quelle manière ce médaillon est devenu sa propriété.

— Ce médaillon, dit d'une voix faible Lucien, contient le portrait de mon père; j'eusse vendu le médaillon pour ne garder que le portrait, si ma mère ne m'avait fait jurer de ne jamais le quitter.

Ce bijou est remis au président, qui, au premier coup d'œil jeté sur le portrait, se lève hors de lui, franchit d'un bond l'espace qui le sépare de l'accusé, tombe entre les bras de Lucien, et s'évanouit après avoir pu dire ces seuls mots : Mon fils.....

Les juges, l'avocat, tous les assistants ont reçu une commotion indicible; un frisson a parcouru tout l'auditoire, des larmes sillonnent tous les visages;.... on s'empresse près du père et du fils, qui, les bras convulsivement entrelacés, ont suc-

combé tous deux à leur violente émotion et qui n'arrivent que lentement et au moyen des secours qu'on leur prodigue à reprendre connaissance.

Ferdinand, revenu à lui, serre sur son cœur ce fils dont, il y a quelques instants, il ne soupçonnait pas l'existence.

— Et ta mère, dit-il, elle existe donc encore; où est ta mère? mon fils, vite conduis-moi près de Lucie.

CHAPITRE XXIX.

LUEUR D'ESPOIR.

Ferdinand s'est emparé de son fils, l'a entraîné hors de la salle sans plus vouloir écouter personne. La tête nue, les habits en désordre, il allait sortir de l'hôtel et gagner la rue, lorsque subitement Hector apparaît devant lui, et surpris, l'arrête pour lui demander l'explication de cet état étrange.

Ferdinand se jette avec effusion dans les bras de son ami, l'embrasse.

— J'ai retrouvé mon fils, ma Lucie existe, dit-il en cherchant à se frayer passage.

Cependant les membres du conseil et le défenseur de Lucien sont accourus sur les pas de Ferdinand, qu'ils parviennent à grand'peine, aidés de Hector, à rendre au calme et à la raison.

Le colonel a compris enfin que ses fonctions lui imposent l'accomplissement des formalités légales sans lesquelles Lucien ne pourrait être rendu à la liberté.

Bouillant d'impatience, Ferdinand rentre dans la salle du conseil, empressé de constater légalement l'innocence de Lucien. Le sentiment du devoir vient assombrir ses traits; il a la fermeté d'oublier qu'il

est père, pour ne se rappeler que la mission grave qui lui est imposée.

Dominant son émotion, il fait rasseoir son fils sur le banc des accusés et lui-même les traits contractés, la pâleur sur le visage, il prend place sur le siége de la présidence.

Le capitaine-rapporteur, dont cette touchante scène a désarmé la sévérité, s'empresse d'abandonner l'accusation, et les juges consacrent rapidement par un vote unanime la mise en liberté de Lucien.

Le verdict d'acquittement est signé, et Ferdinand, embrassant ses collégues, ne peut prononcer un seul mot de gratitude; un serrement de main expressif est la seule manifestation de sa reconnaissance.

L'acquittement est prononcé devant la garde assemblée sous les armes, et Ferdinand, Hector, Lucien et son défenseur quittent d'un pas rapide ces lieux témoins de tant d'émotions.

— Près de ta mère, dit Ferdinand à Lucien, en accélérant le pas.

Les représentations de ses amis parviennent à calmer son impatience; il se rend à leurs sollicitations et comprend le danger qu'éprouverait Lucie, si, sans y être préparée, elle retrouvait son époux et son fils.

On se rend chez Hector pour prendre conseil.

Depuis quelques jours le chevalier était de retour à Strasbourg; son noble père, peu de temps après

le mariage d'Isabelle, avait payé son tribut à la nature, et pouvait à loisir s'entretenir dans l'empyrée avec ses illustres ancêtres. Lors de la mort de son époux, la vicomtesse de Laberlandière avait, comme nous l'avons dit, obtenu de son gendre qu'il renonçât au séjour de Strasbourg et transportât ses pénates en Allemagne.

De son côté, Hector, pendant cette longue suite d'années, n'avait pu encore découvrir sa véritable vocation. Ce n'était pas faute de tentatives de toute espèce; mais sa versatilité naturelle avait toujours été un obstacle à toute détermination définitive. C'est ainsi que, lors de la révolution de Pologne, il était allé offrir aux illustres victimes du despotisme moscovite le secours de son bras et les arcanes de son fameux grimoire. Fait prisonnier dans une ambulance au moment où il pratiquait sur des blessés polonais ce qu'il savait des préceptes de l'art de guérir, il fut envoyé en Sibérie. Après plusieurs années seulement, il fut tiré de son exil, grâce aux démarches incessantes de son beau-frère, qui avait su intéresser en sa faveur des personnages influents de la cour de Bavière.

Revenu en Allemagne, désillusionné, détrompé de ses utopies, il était devenu ce que l'on appelle raisonnable; cependant le naturel l'emportait encore bien souvent sur l'expérience, et son amour du changement l'avait poussé dans toutes les parties de l'Europe.

Ferdinand, lors de son retour en France, avait

repris avec lui une correspondance suivie, et chaque année Hector venait, dans les diverses garnisons de son ami, passer près de lui quelques mois. Lors du jugement de Lucien, il était depuis peu de temps à Strasbourg et se rendait au tribunal pour faire, à l'issue de la séance, une partie de cheval avec son ami, lorsqu'il rencontra le colonel qui venait de retrouver son fils.

Dès qu'on fut arrivé chez Hector, on décida que l'avocat de Lucien se rendrait près de Lucie, pour la préparer à recevoir la visite de Hector, et à attendre le retour prochain de son fils; on reconnut que la prudence prescrivait de ne pas lui parler encore de Ferdinand.

Le défenseur de Lucien a, en peu de mots, mis au courant la bonne sœur qui veille près de Lucie. Par les soins de la religieuse, la pauvre aveugle est retirée immédiatement de la salle commune, où elle avait été recueillie, et est aussitôt installée dans une petite chambre particulière.

Prévoyant l'impatience de ses amis, l'avocat de Lucien va les attendre à l'entrée de la maison de santé, et fait chercher le médecin célèbre qui doit faire l'opération de la cataracte à Lucie. A peine a-t-il eu le temps de lui donner les instructions nécessaires que Hector, Ferdinand et son fils arrivent avec le plus grand empressement. Il est convenu que le médecin de Lucie portera tout d'abord la parole, et que les assistants se conformeront avec une obéissance toute passive aux ordres du savant docteur.

Soutenu par son défenseur, Lucien suit son père qui s'appuie sur le bras de Hector; tous gravissent péniblement et en silence l'escalier qui conduit à la chambre de Lucie.

Malgré leurs promesses formelles, le père et le fils, dès que la porte s'ouvre, s'élancent et veulent se jeter dans les bras de cette femme qui leur est si chère; la ferme étreinte de Hector et du médecin les retient à grand'peine;.... on les force à s'asseoir.

Ferdinand surtout est en proie à l'émotion la plus violente; des larmes sillonnent ses joues; les battements de son cœur semblent briser sa poitrine.

D'un regard sévère, le médecin lui fait comprendre la gravité du danger que court Lucie; seul il s'approche de la pauvre aveugle.

— Eh bien, ma chère dame, dit-il en prenant la main de Lucie, comment allons-nous aujourd'hui? Faites-moi voir ces yeux que vous fatiguez tant à force de pleurer.

— Ah! Monsieur, que vous êtes bon, répond avec efforts l'infortunée; jamais je ne verrai plus le jour;.... laissez-moi donc pleurer;.... les pleurs me soulagent;.... comment d'ailleurs ne pas pleurer? Seule, abandonnée de tous ceux qui me sont chers, je ne reçois d'eux aucune nouvelle;.... mon vieux père a peut-être succombé au chagrin; mon fils a peut-être été victime de quelque accident; depuis longtemps ils ne m'ont donné aucune nouvelle.

— Calmez vos craintes, ma chère dame, dit en l'interrompant le docteur, défaites-vous de toute inquiétude; aujourd'hui même j'ai reçu la visite d'un de vos meilleurs amis; dans peu d'instants il viendra près de vous; il vous apporte des nouvelles de votre père, de votre fils, il les a laissés bien portants à Orléans, et est chargé de vous apprendre leur prochaine arrivée; car votre fils, après s'être acquitté de la mission qu'il avait à remplir à Paris, est allé à Orléans, pour chercher et amener ici son grand-père.

— Un tel bonheur n'est pas fait pour moi, dit en souriant amèrement la pauvre femme, vous voulez bercer ma douleur d'un espoir trompeur;.... merci, pour votre humanité; mais mon cœur ne peut plus s'ouvrir à aucune illusion.

— Ne vous découragez pas, ma chère dame; vous approchez du terme de vos souffrances; bientôt vous serez récompensée de votre courageuse résignation.

— Fasse Dieu que vous ne vous trompiez pas;.... pour moi, plus de bonheur possible;.... jamais je ne reverrai dans ce monde tous ceux qui me sont chers.

— Mais votre père, votre fils seront bientôt près de vous.

— Je remercierai Dieu de pouvoir les serrer sur mon cœur; mais lors même qu'ils seront près de moi, il manquera toujours quelqu'un à mon bonheur.... Les larmes l'empêchent de continuer.

— Tranquillisez-vous, Madame, continue le médecin; bientôt va venir M. Hector de Laberlandière; c'est lui qui est porteur des excellentes nouvelles dont je vous ai entretenue.

— M. de Laberlandière, âme noble, cœur généreux, s'écrie Lucie, dont les traits rayonnent de joie, oui, je serai bien heureuse d'entendre la voix de cet ami si sincère, si dévoué à tous ceux qui me sont chers.

Emportée par l'impatience, elle se lève et fait quelques pas du côté de la porte, comme pour hâter le moment où Hector doit arriver.

Ferdinand et Lucien, haletant d'émotion, ne parviennent que très-difficilement à se maîtriser; tous deux sont navrés de douleur, en contemplant cette femme chérie, réduite à supporter ce que le sort, dans ses bizarres et cruels caprices, se plaît à verser d'amertumes sur l'existence de ceux qu'il persécute.

Ferdinand surtout est bien douloureusement ému à la vue de ce pénible contraste entre la position actuelle de Lucie et son existence heureuse de jeune fille.

A l'aspect de cette chambre si pauvre, garnie de meubles mesquins, il se reporte par la pensée à l'époque fortunée où Lucie, entourée de tout ce que l'aisance peut procurer de confortable, était l'objet de ses premiers hommages. Il est sur le point d'éclater, lorsque le médecin, pour empêcher une reconnaissance prématurée, fait un signe à la sœur de charité qui, comprenant aussitôt l'inten-

tion du docteur, feint de sortir, et revient dire à Lucie qu'un étranger demande à lui parler.

— Serait-il vrai? Vite, amenez-le, s'écrie Lucie, qui, transportée de joie, s'est levée de sa chaise; puis se tournant vers le médecin, qui lui adresse quelques paroles encourageantes : Merci, dit, en lui serrant la main, la pauvre aveugle; merci, vous ne m'avez pas abusée.

Hector feint d'entrer, s'approche de la pauvre femme qui, pleurant de joie, étend devant elle ses mains défaillantes, impatiente de toucher une main amie.

Au moment où, rapproché de Lucie, Hector va lui parler, le colonel, qui ne peut plus contenir son émotion, s'élance, repousse doucement son ami, reçoit dans ses bras sa bien-aimée, et confond ses larmes avec les siennes. Il a cependant la présence d'esprit de ne pas se trahir en parlant.

Lucie, quoique privée du sens qui peut lui faire découvrir le stratagème, sent se révéler en elle un sentiment qui, en ce moment, supplée à la vue; elle est bien près de découvrir le secret.

— Ce n'est pas M. de Laberlandière, s'écrie-t-elle;..... ses jambes s'affaissent, elle tombe évanouie.

Tous les assistants s'empressent près de l'infortunée, qui est placée sur son lit. La bonne sœur et le médecin, repoussant le concours plus dangereux qu'utile des assistants, veulent lui prodiguer seuls les soins dont elle a besoin. Pendant qu'ils accom-

plissent ce devoir d'humanité, le défenseur de Lucien s'efforce de calmer ses amis, et leur indique à chacun l'attitude qu'ils devront garder, lorsque Lucie sera revenue à elle.

La pauvre aveugle, en reprenant ses sens, se laisse persuader qu'elle a été sous l'influence d'une illusion trompeuse, et que c'est réellement Hector qui l'a reçue dans ses bras.

Assis près d'elle, le chevalier lui fait un récit imaginaire de son entrevue avec Raymond et Lucien, et lui annonce que très-prochainement ils seront près d'elle. Tandis que Hector parle à Lucie, la main de la pauvre aveugle est dans celle de Ferdinand.

En ce moment le vénérable aumônier de ce lieu de souffrances entre dans cette cellule, habitée la veille encore par une de ses pénitentes; il est surpris de trouver une autre malade entourée d'une si grande affluence de monde; mais sur l'observation de la bonne sœur que Lucie est protestante, il veut se retirer.

— Votre pénitente a été transférée au nº 15, dit-elle, veuillez bien y aller, Monsieur l'abbé.

— Un prêtre ici! s'écrie Lucie, qu'il reste pour adresser avec moi des actions de grâce à Dieu.

— Mais, ma sœur, dit la religieuse, c'est un prêtre catholique.

— Comment, ma sœur, il me refuserait son saint ministère, parce que je suis protestante; intercédez près de lui, je vous en supplie....

— Je ne vous le refuse pas, ma fille; mais j'allais me retirer, de crainte de blesser votre susceptibilité religieuse.

— Merci de votre délicatesse, s'écrie avec exaltation Lucie; mais nous sommes chrétiens tous deux; votre religion est la mienne, daignez-vous rendre à ma prière;.... remerciez avec moi celui qui écoute les vœux d'un cœur sincère, celui qui ne connaît pas les vaines distinctions de cultes.

L'accent de vérité avec lequel parle Lucie a touché vivement le ministre des autels; il est convaincu que cette femme est animée du véritable esprit religieux, et c'est avec bonheur et empressement qu'il accueille sa demande.

Une prière fervente est dite dans le plus profond recueillement; tous les assistants rendent au Créateur le pur hommage d'une pieuse reconnaissance.

Touchant spectacle! tous, sans distinction, s'associent également et sincèrement à cette manifestation d'une vraie piété, et toutes les figures, celles du médecin et de l'avocat, du militaire et du prêtre respirent les mêmes sentiments. Ces âmes droites et honnêtes comprennent que la vraie religion est plutôt affaiblie qu'étayée par ces formules particulières à tel ou tel culte, formules qui suffisent à des esprits étroits ou fanatiques. Ils éprouvent que le langage du cœur est le seul agréable à l'Éternel.

Cette démonstration pieuse donne encore ample matière aux réflexions de l'observateur, en lui fournissant l'occasion de reconnaître que la vérité seule

a un accent, un cachet particuliers. En effet, Lucie, qui non-seulement a accepté, mais qui a même sollicité instamment l'assistance de ce digne ecclésiastique, avait su apprécier sa candeur et sa sincérité, et cependant depuis plusieurs semaines elle luttait avec une fermeté toute virile contre les obsessions incessantes d'un convertisseur de profession.

Dès son entrée dans cette maison, signalée comme protestante à cet énergumène qui, sans titres, s'insinuait partout où il pensait trouver des *sujets* à convertir, elle avait été de sa part en butte à tous les genres de persécutions.

Cet individu né et élevé dans la religion de Moïse, livré aux déportements d'une jeunesse orageuse, usé par les excès, blasé sur tout, avait fini par embrasser le christianisme, et s'était fait prêtre catholique. Né d'une famille très-pauvre, il avait eu le talent de feindre un ardent amour pour la nouvelle religion qu'il avait adoptée, et su soutirer par ce moyen de fortes sommes à quelques personnes crédules et bigotes, dont un prosélytisme aveugle était l'unique préoccupation.

Pour signaler sa désertion, il avait mis au service de la coterie à laquelle il s'était affilié, l'astuce, l'impudence et l'acharnement que mettent aux affaires mercantiles ses ex-coréligionnaires de la plus basse classe.

Familiarisé avec la dégradation, c'est aux dépens des malades et des mourants qu'il exerçait impi-

toyablement le sacré ministère qu'il avait usurpé. Au chevet des moribonds, il n'était pas un consolateur bienveillant, un intermédiaire entre le Créateur et la créature; mais véritable vampire, estafette de la mort, il persécutait ses victimes, leur inspirait des terreurs imaginaires, troublait le reste d'intelligence que leur laissait la souffrance, et extorquait soit des donations, soit une abjuration aux malheureux agonisants.

Son premier exploit comme convertisseur s'était exercé aux dépens d'un homme qui eût dû être sacré pour lui, si son fanatisme intéressé n'avait pas étouffé dans son cœur tout sentiment de piété filiale.

Abreuvé de chagrins, cloué sur son lit de douleurs, où l'avait jeté la défection de son fils, le père de ce prêtre circoncis touchait au moment suprême, lorsque son fils commit l'impiété de venir au chevet du moribond, le persécuter et appliquer de force sur ses lèvres agitées déjà par le frisson précurseur de la mort, l'image sacrée du Christ. Abusant de la prostration des forces du malade agonisant, qui n'est presque plus qu'un cadavre, il poussa son délire fanatique jusqu'à verser sur la tête de son malheureux père l'eau sainte qu'il avait apportée dans un flacon caché sous sa soutane. Étranger à tout sentiment humain, il eut la bassesse de se glorifier de cette profanation, et quitta d'un air triomphant et sans remords ces lieux où il venait de commettre un parricide.

Tel était l'homme qui persécutait Lucie depuis qu'elle avait été admise dans la maison de santé; mais supplications, promesses, menaces, tout avait échoué devant la fermeté de la pauvre aveugle. Dans sa cécité, elle reconnaissait aux inflexions de la voix de son persécuteur que ses paroles sans convictions n'étaient dictées que par l'hypocrisie. Elle se défiait de lui et éprouvait à son abord une aversion invincible; l'on eût cru qu'elle devinait la physionomie repoussante de cet homme, sur la figure duquel se peignait toute la bassesse de son âme.

Il n'avait pas craint, l'infâme, de menacer Lucie de la faire expulser de cet asile, si elle n'abjurait entre ses mains; il avait eu le triste courage d'attribuer à sa qualité d'hérétique tous les revers qui l'avaient assaillie; vains efforts : Lucie était restée inébranlable.

— Je continuerai, disait-elle, à prier Dieu de la manière dont ma mère me l'a enseigné; Dieu a ordonné aux enfants d'honorer leurs père et mère, et je ne faudrai pas à ce divin précepte.

Repoussé avec perte, le sycophante méditait de nouveaux plans d'attaque, lorsque survint la scène que nous venons de décrire.

Toute autre peut-être que Lucie, imbue de préjugés contre tous les prêtres, eût, dans sa prévention, craint tout contact avec l'aumônier de la maison; mais elle, avec cette confiance qu'inspire un cœur honnête, avait bientôt su faire la différence entre

un vil intrigant et un homme dont les vertus et la tolérance honoraient le sacerdoce.

L'habile médecin qui a dirigé les phases de l'entrevue, a jugé le moment opportun; il comprend que, dans la situation où les exhortations du bon et digne prêtre viennent de mettre Lucie, elle pourra apprendre sans danger l'arrivée de Lucien. Dans une courte conférence avec l'aumônier, il lui a tracé son rôle.

— Ma fille, dit à la pauvre aveugle l'homme de Dieu, apprêtez-vous à supporter le bonheur avec autant de fermeté que vous avez montré de résignation dans l'adversité. Dieu vous exauce déjà, et dans un instant votre fils sera devant vous; il vous apportera des nouvelles de votre père, que son grand âge empêche d'entreprendre le voyage de Strasbourg, et qui vous attend avec impatience.

Lucie, au comble du bonheur, se lève....

— Mon fils, s'écrie-t-elle,.... il est ici,.... oui, tout à l'heure, c'est lui que j'ai serré sur mon cœur; je sentais bien aux battements du sien que ce n'était pas M. de Laberlandière.

Lucien s'est jeté dans les bras de sa mère,..... par prudence on ne lui révèle pas encore la présence de Ferdinand.

Le médecin jugeant qu'après tant d'émotions Lucie devait prendre quelque repos, fait aux assistants un signe qu'ils comprennent.

Prêt à se trahir, le colonel peut à grand'peine se résoudre à quitter celle dont un sort cruel l'a tenu

si longtemps éloigné. Obéissant cependant encore à un ordre muet du docteur, il se laisse entraîner par Hector, qui, en partant, dit à Lucie qu'il emmenait pour quelques instants seulement Lucien, dont l'absence ne serait que de courte durée.

Tous se sont réunis dans le cabinet du directeur; le défenseur de Lucien fait part à Ferdinand et à Hector des présomptions qui le portent à croire que Chipard n'est pas étranger aux menées infâmes de Flouand.

Cette présomption se change en certitude, lorsque Lucien rapporte et la manière dont Chipard a accaparé leur fortune, et la réception barbare qu'il lui a faite à lui et à sa mère. Hector est d'autant plus exaspéré qu'à chacun de ses séjours à Strasbourg il avait entretenu des relations de bonne amitié avec Chipard, qui jamais ne lui avait parlé de ses entrevues avec la famille Raymond.

Impatients d'approfondir cet horrible mystère, les deux amis renvoient Lucien près de sa mère.

CHAPITRE XXX.

UNE ENTREVUE.

Hector et Ferdinand, en proie à la plus vive agitation, se sont bientôt rendus à l'hôtel de Chipard, où ils apprennent avec dépit qu'il n'est pas encore de retour de son voyage. Ils vont aussitôt trouver Flouand. Ferdinand, exaspéré, profère contre l'acolyte de son ennemi les menaces les plus terribles. Comme tous ceux dont la conscience n'est pas nette, Flouand balbutie des excuses banales; la terreur lui fait perdre sa présence d'esprit habituelle; il se retranche derrière sa position d'employé subalterne, allègue l'obéissance passive qu'il doit à son patron, et pour chercher à calmer le colonel, il lui remet les lettres par lesquelles Chipard lui enjoint formellement de persévérer dans le rôle de persécuteur qu'il lui a assigné.

L'indignation des deux amis est à son comble.

— Savez-vous, lui dit Ferdinand, que la docilité avec laquelle vous vous êtes prêté aux infâmes entreprises de Chipard ne restera pas impunie; vous êtes complice des faux qu'il a commis,.... un aveu sincère peut cependant encore vous assurer l'impunité.

Flouand, autant sous l'influence de la terreur que mu par le désir de s'élever à la place de son patron, devient communicatif. Il entrevoit tout aussitôt qu'Étienne venant à tomber entre les mains de la justice, il lui deviendra très-facile à lui de s'abstenir de rendre certains comptes. La peur et la cupidité lui arrachent des révélations qui font frémir d'horreur les deux amis.

Ils promettent à Flouand l'impunité, à la condition qu'il révélera tous les secrets dont il est dépositaire, et l'agent de Chipard offre spontanément de se rendre chez le procureur du roi pour le mettre sur la trace des forfaits d'Étienne.

Sa déclaration a paru à ce magistrat d'une telle gravité qu'il juge nécessaire d'ordonner immédiatement et l'arrestation de Flouand, et l'apposition des scellés sur ses papiers.

Ignace est gardé à vue, et toutes les mesures sont prises pour empêcher Étienne d'être mis au courant de ce qui s'est passé chez lui pendant son absence. Des agents de police déguisés épient son retour, et dès son arrivée à son hôtel ils l'invitent à se rendre immédiatement chez le colonel Duhamel, qui, disent-ils, a à lui faire une communication aussi importante que pressée.

Sans mettre pied à terre, Chipard obéissant machinalement à l'impression de surprise qu'il éprouve, se fait conduire dans sa berline de voyage, directement chez le colonel. Ferdinand a peine à contenir l'indignation et le dégoût que lui inspire la

vue du monstre qui l'a tant persécuté; il se fait néanmoins violence, et ne laisse pas percer toute l'horreur qu'il éprouve. Chipard lui fait les protestations les plus amicales; le colonel paraît les accueillir avec bienveillance, et lui répond :

— Les longs malheurs qui m'ont si cruellement frappé, m'ont rendu misanthrope; vous exceptant néanmoins de la répulsion que j'éprouve pour toute l'espèce humaine, j'avais été chez vous dès mon arrivée dans cette ville, espérant trouver un consolateur en celui qui a été témoin de mes premiers malheurs.

— Je suis enchanté de votre bon souvenir, répartit Chipard; moi aussi j'ai été victime des hommes, moi aussi j'ai eu beaucoup à souffrir.

Ferdinand feint de s'apitoyer sur les prétendues infortunes de son ennemi, et Chipard, encouragé par cet accueil, lui fait le récit des traverses qu'il a eu à supporter depuis leur séparation. Habilement présenté sous une face qui doit le rendre intéressant, ce récit paraît faire impression sur Ferdinand qui y a prêté toute son attention.

— Mais, continue Étienne, j'ai assez parlé de moi, et vous, mon colonel, vous avez eu beaucoup à souffrir aussi, sans avoir eu personne pour vous consoler, car je suppose que vous n'êtes pas marié.

— Certainement non, répond Ferdinand, comment aurais-je pu trouver une femme digne de remplacer dans mon cœur mon excellente Lucie, qui m'a été enlevée si prématurément.

— Il est vrai, répond le tartufe, vous auriez difficilement pu faire choix d'une compagne qui réunît toutes les qualités qui distinguaient si éminemment mademoiselle Raymond; cependant si vous aviez trouvé une femme digne de votre affection, c'eût été un adoucissement à vos souffrances, et le bonheur présent eût effacé de vos souvenirs les malheurs du passé; car, continue-t-il, complétement rassuré par l'ignorance simulée de Ferdinand, car enfin, colonel, on ne peut vivre avec les morts.

— On ne peut vivre avec les morts, il est vrai, mais eux vivent dans notre cœur, et se perpétuent dans nos souvenirs. Depuis le malheur qui m'a privé de ma Lucie et de mon enfant, je me suis toujours fait une douce illusion, ils ont toujours été présents à ma mémoire.

— C'est une consolation, certainement, continue Étienne, c'est un bonheur de pouvoir se faire illusion. Je partage bien votre douleur, mais en présence de la triste réalité, il faut savoir prendre son parti, et vous n'ignorez pas que la catastrophe terrible qui a enlevé la famille Raymond n'est malheureusement que trop certaine.

— J'ai fait mon possible pour ne plus m'abuser, dit tranquillement Ferdinand; mais figurez-vous ma faiblesse, j'ai toujours conservé quelque espoir vague, et dominant ma raison; l'idée que je ne mourrai pas sans revoir ceux qui me sont chers s'offre souvent à ma pensée, comme un songe riant.

— Que dites-vous, s'écrie Étienne de plus en

plus alarmé, et s'efforçant d'amener sur son visage un sourire moqueur qui refuse de paraître.

— Je conçois votre incrédulité, mais si vous aviez porté à cette famille la profonde affection que je lui ai vouée....

— En cela je vous contredis, ose dire effrontément Étienne; comment, vous doutez de mon attachement pour la famille Raymond? Croyez-le bien, colonel, s'il ne dépendait que de moi de vous faire jouir du bonheur de voir réunis près de vous votre épouse et votre fils, je ne sais quel sacrifice je ferais.

— Vraiment! dit Ferdinand, indigné d'une telle impudence, et qui ne peut plus se contenir; s'il en est ainsi, je vous ferai jouir de ce bonheur, monsieur Chipard.

Étienne est attéré par le regard et le ton menaçants du colonel; il tremble, pâlit, et ne sait plus quelle contenance tenir ...

— Vous osez me manifester de tels vœux, infâme; vous saviez que mon épouse et mon fils existaient, et, lorsque ruinés par vous, ils sont venus chez vous réclamer non une aumône, mais la restitution d'une partie de ce dont vous les aviez dépouillés, vous avez eu la barbarie de leur offrir la charité comme à des mendiants; vous saviez que Lucien était mon fils, et vous avez eu la férocité de l'arracher à sa mère, de lui ravir sa liberté, vous cherchiez à flétrir sa vie. Ces atrocités m'ont conduit à un soupçon horrible. C'est vous qui avez été la cause première de tous nos malheurs, c'est vous qui êtes l'artisan

de la trame atroce qui m'a ravi vingt années de bonheur. Le terme de vos forfaits est arrivé, le temps de la vengeance approche, et elle sera terrible.

Ces paroles du colonel, dont la voix s'est animée graduellement, ont foudroyé Chipard. Cependant l'instinct de la conservation se réveille chez le misérable, lorsqu'il sent la main de Ferdinand s'appesantir sur lui;... il se dégage et essaie de prendre un ton menaçant.

— Monsieur,.... c'est donc un guet-apens,..... dit-il, et il cherche à se retirer.

Ferdinand le saisit au collet, le ramène au milieu de la salle.

— Avoue tes crimes, misérable, s'écrie le colonel, qui ne se possède plus,... l'écume couvre ses lèvres.

Étienne, quoique sous le poids de la terreur, sent se réveiller en lui sa passion dominante : la haine. Un moment il cède au désir d'assouvir sa rage et de braver son adversaire; il voudrait lui dire, en s'en glorifiant, par quelle série d'iniquités il a su détruire tout le bonheur de Ferdinand et de Lucie, et déjà par un ricanement féroce il prélude à cet aveu de ses infamies; mais la crainte d'un châtiment immédiat le retient.

— Me lâcherez-vous, Monsieur? s'écrie-t-il, en faisant d'impuissants efforts pour se soustraire à la main de fer qui le retient.

— Te lâcher, scélérat?... tu ne sortiras de mes mains que pour tomber entre celles de la justice.

— Vous n'avez pas de preuves....

— Des preuves, infâme! j'en rassemblerai bientôt; dans peu je saurai le rôle que tu as joué en 1822.

Puis appelant le sapeur de planton à sa porte...

— Que cet homme ne sorte pas d'ici avant mon retour; vous m'en répondez.

— Suffit, colonel, dit le soldat qui s'avance vers Étienne et lui applique sa large main sur l'épaule. Camarade, asseyez-vous là, et attention au commandement.

— Ne lui faites pas de mal, dit Ferdinand, seulement gardez-le à vue, et empêchez qu'il sorte d'ici.

— Soyez tranquille, colonel,... ce lapin-là restera ici sans qu'il soit besoin de lui casser une patte pour l'empêcher de prendre la clef des champs.

— Un attentat à la liberté individuelle, hurle Étienne, qui, comme une bête féroce dans sa cage, mesure des yeux l'espace qui le sépare de la porte. Sachez à quelles suites peut mener un acte aussi arbitraire.

Sans daigner lui répondre, Ferdinand le laisse à la garde du soldat, se rend au bureau de l'état-major pour compulser les dossiers du procès de 1822.

Pendant un quart d'heure, Étienne, morne et abattu, est absorbé dans ses réflexions; il pèse les chances de salut qui lui restent, et ne peut songer à employer la force; il ne lui reste d'autre res-

source que son astuce dont il pense pouvoir tirer parti, en corrompant son gardien. Composant ses traits, et affectant la plus grande indifférence :

— Vous aimez votre colonel, mon ami? dit-il enfin au sapeur, qui, fixe et immobile, a gardé le silence et la plus grande impassibilité.

— Si j'aime mon colonel? Un peu, mon neveu, répond en souriant le soldat, qui devine les intentions de son prisonnier.

— Eh bien, mon ami, si vous l'aimez, rendez-moi à la liberté; il croit, votre colonel, qu'il a affaire à un soldat,... mais il se trompe, car si je suis retenu ici une minute de plus, je le dénonce en sortant, et gare à lui.

— Vous pouvez avoir raison, mais que voulez-vous? si je vous laisse aller, quinze jours de salle de police m'attendent, et quinze jours de salle de police, ce n'est pas régalant.... Si le colonel a tort de vous faire retenir ici, ça le regarde, et je ne veux pas, quoique je l'aime, lui rendre service malgré lui, surtout puisqu'il ne m'en reviendrait rien qu'une punition.

Semblable au naufragé qui s'appuie sur le plus frêle débris du navire, Étienne ne calcule plus;.... il perd sa prudence habituelle, et croit avoir gagné la partie.

— Eh bien, mon ami, quinze jours se passent aussi vite à la salle de police qu'à être de planton, surtout puisque je ne vous y laisserai pas sans vous fournir les moyens de nocer.

— C'est vrai, dit d'un air triste le sapeur, mais s'il me met au cachot?

Étienne enhardi, voyant que son cerbère paraît disposé à une transaction, prend sa main avec feu, il lui dit :

— Eh bien, s'il vous met au cachot, je ne vous abandonnerai pas ; voici un à-compte.

En même temps il lui glisse dans la main cinq napoléons.

Le sapeur fait rouler amoureusement cet or d'une main dans l'autre, hésite, puis le rend à Étienne, en disant avec un profond soupir :

— C'est dommage, mais je n'ose pas; on pourrait l'apprendre; vous n'auriez qu'à le dire.

— Moi, te dénoncer, mon ami! y penses-tu? cela restera entre nous; n'ai-je donc pas plus d'intérêt que toi à garder le secret?

Étienne, persuadé qu'une somme plus forte lèvera les scrupules de son gardien, fouille toutes ses poches, et éprouve un vif désappointement en n'y trouvant plus rien.

— Écoute, dit-il, accompagne-moi jusqu'à mon hôtel, je te donnerai encore cent francs.

— Connu,.... bourgeois, dit en riant le sapeur, cette frime ne prend pas;... une fois chez vous,... votre serviteur,.... et adieu les promesses.

Toutes ses sollicitations ayant échoué devant l'obstination du soldat, Étienne, qui craint le retour de Ferdinand, tente en désespoir de cause un nouvel effort.

— Eh bien, dit-il, je te fais un billet de cinq cents francs;.... accompagne-moi chez moi, je n'y resterai que cinq minutes, le temps de mettre en ordre quelques papiers; je te donne ma parole d'honneur qu'aussitôt la besogne faite, je me laisserai reconduire ici par toi, personne n'en saura rien.

— Ah çà, bourgeois, répond le sapeur, vous me prenez décidément pour un conscrit. Je vous le répète, une fois chez vous, vous m'enverriez promener.

Ce refus opiniâtre désespère Étienne, qui, la tête dans ses mains, les coudes appuyés sur le bureau du colonel, continue de chercher un moyen de salut.

Tout à coup il se lève, frappé d'une idée subite.

— Eh bien, puisque tu ne veux pas te fier à ma parole, voici une nouvelle proposition : Porte ce billet à mon frère, il te remettra cinq cents francs.

— Mais pendant que je porterai votre billet, vous partirez d'ici, et quand je reviendrai l'oiseau sera envolé.

— Non, encore une fois, non, mon ami; transmets d'ailleurs au factionnaire d'en bas l'ordre de te remplacer près de moi.

— Laissez-moi, Monsieur, dit le soldat, je ne puis plus vous écouter; vous finiriez par me faire perdre la tête; je ne vous lâcherais pas pour mille francs.

— Mais il ne s'agit pas de me lâcher; porte à

mon frère ce petit billet, il te remettra mille francs; je te le jure, personne n'en saura rien.

En même temps, Étienne écrit ces quelques mots à Ignace :

« Remets au porteur mille francs, et détruis à « l'instant tous les papiers relatifs à Duhamel et à « Raymond; ne perds pas une minute,

« Ton frère, ÉTIENNE. »

Il remet au sapeur ce billet auquel il joint en guise d'appoint les cinq napoléons exhibés d'abord.

C'en est fait; Étienne rayonne de joie; les traces de ses crimes vont disparaître; il pourra se venger de Ferdinand, le braver impunément. Dans son impatience il presse le soldat et le pousse vers la porte:

— Pars donc, mon ami, dit-il au sapeur, qui, sans se presser, met le billet dans la manche de sa capote, et jetant l'or à la figure de son prisonnier, s'écrie en appliquant à Étienne un soufflet qui le renverse :

— Que je parte, mauvais drôle, coquin, crois-tu que je te ressemble, que je sois homme à trahir mon colonel?

Étienne se relève furieux, veut se frayer par force un passage, et repoussé par le bras vigoureux du soldat, il retombe à terre au moment où Ferdinand revient.

— Qu'est-ce ceci, s'écrie le colonel, je vous avais donné ordre de ne pas maltraiter cet homme?

Le sapeur tire de sa manche le billet, porte le revers de la main à son oursin :

— Lisez, colonel, dit-il, voici l'explication.

Ferdinand tremble en lisant ce billet; il est sur le point de faire justice immédiatement de ce scélérat; mais se maîtrisant aussitôt, il s'assied avec calme à son bureau, et écrit une lettre qu'il ordonne au sapeur de porter au procureur du roi.

Assis près de la porte, le colonel, la main à la garde de son épée, foudroie du regard son ennemi, qui veut en vain se justifier. Longtemps ces deux hommes sont en présence, méditant l'un contre l'autre de cruelles représailles.

Étienne essaie enfin de fléchir le colonel, se jette à ses genoux et le supplie de lui accorder son pardon. Ferdinand, sans lui répondre, sans le regarder, le repousse du pied.

En ce moment entre le procureur du roi que le colonel instruit en peu de mots de ce qui s'est passé.

— Je vais, dit-il, vous donner lecture des papiers que j'ai pu trouver au sujet de ce misérable.

Étienne, la tête baissée, écoute avec l'impassibilité d'un automate cette lecture accablante :

POLICE SECRÈTE.

Rapport du 12 octobre 1822.

L'agent secret, Étienne Chipard, dénonce M. F.

Duhamel comme complice du complot relatif à la délivrance de Caron.

En marge : Ne pas donner suite à cette dénonciation.

Deuxième rapport, 15 *février* 1823.

L'agent secret, Étienne Chipard, informe que le sous-lieutenant Duhamel, chef d'une nouvelle conspiration, se propose de se rendre en Allemagne pour fomenter une insurrection.

En marge : Faire surveiller cet officier, et s'il y a lieu, procéder à son arrestation.

— Voilà, s'écrie Ferdinand, cet ami qui, épiant toutes mes démarches, m'a précipité, par des rapports calomnieux, dans un abîme où j'ai souffert vingt années !.....

Le billet qu'Étienne vient d'écrire est remis au magistrat, qui aussitôt ordonne les mesures de sûreté prescrites par la loi.

CHAPITRE XXXI.

COUP DE THÉATRE.

Pendant que la justice suit son cours, et qu'elle se livre à l'instruction du procès intenté à Étienne, la santé de Lucie s'est améliorée de jour en jour; le moment approche où sa cataracte pourra être opérée.

Ferdinand, assidu près de Lucie, attend avec impatience le moment de sa guérison; il est maintenant au comble de la joie; non-seulement il pourra s'unir à celle qui si longtemps a été séparée de lui, non-seulement il la retrouve après l'avoir cru perdue, mais encore il possède un fils dont chaque jour il apprécie davantage les heureuses qualités.

La réserve qui lui est imposée lui pèse, mais le plaisir qu'il se promet de rompre le silence dans une occasion solennelle, lui donne la force de modérer son impatience.

Hector, prétextant des affaires urgentes et cachant à Lucie l'objet du voyage qu'il lui dit devoir entreprendre, se rend à Orléans près de Raymond.

En voyant une figure amie, le vieillard oublie tous les chagrins, toutes les souffrances que le besoin et l'isolement lui ont fait endurer. Car trop fier pour accepter de M. Durand les secours qu'il lui a offerts, le vieux commandant s'est imposé les

plus grandes privations, et ce n'est qu'à force de subterfuges que le généreux négociant est parvenu à le mettre à l'abri de la misère. Mais la joie du pauvre vieillard n'est que de courte durée.

Lorsque Hector lui a appris et la perfidie de Chipard et les souffrances de Ferdinand, Raymond, au désespoir, manifeste les regrets les plus déchirants.

— Laissez-moi mourir sans revoir mes enfants, sans revoir M. Duhamel; par ma sotte crédulité, par mon aveugle obstination, j'ai brisé leur existence; jamais je n'aurai le courage de reparaître devant eux, jamais je ne les exposerai à se trouver en face avec leur bourreau.

Hector cherche par de bienveillantes paroles à calmer le vieux soldat et à faire taire ses remords, et aidé de M. Durand, il parvient enfin à le déterminer à partir pour Strasbourg.

L'âge et les infirmités de Raymond exigeant beaucoup de ménagements, le trajet ne s'est fait que lentement. Hector avait eu soin de s'arrêter et de séjourner dès qu'il s'apercevait que les fatigues de son compagnon exigeaient du repos.

Dans cet intervalle le savant oculiste avait fait à Lucie l'opération difficile qu'elle devait subir; il avait réussi au delà de toutes prévisions, et chaque jour la pauvre malade se familiarisait insensiblement avec la lumière, chaque jour on rendait plus diaphane le bandeau qui lui couvrait les yeux.

Arrivés à Strasbourg, Hector et Raymond sont

descendus chez Ferdinand, qui, accompagné de son fils, reçoit dans ses bras le vieillard qui s'est laissé si fatalement abuser par un misérable. Le vieux commandant, profondément ému, presse sur son cœur le père de Lucien, et les yeux baignés de larmes, il veut implorer le pardon de sa longue et injuste persécution.

— Votre pardon, mon père, y pensez-vous? Victime comme moi d'un infâme, si vous m'avez fait bien du mal, moi aussi j'ai bien cruellement affligé votre cœur paternel. Mais je vous en supplie, ne parlons plus de cette funeste époque où, réciproquement abusés par un vil scélérat, nous avons bien gratuitement empoisonné notre mutuelle existence.

L'affectueux accueil de Ferdinand a dissipé le trouble embarrassé du vieillard, et ramené la sérénité sur son front. D'un commun accord, ils fixent, sur l'avis du médecin, le jour où Lucie sera délivrée enfin du bandeau qu'une prudente précaution lui a imposé.

La chambre qu'elle habite, tendue d'étoffe verte et plongée d'abord dans une complète obscurité, avait été peu à peu éclairée par un faible jour qu'on avait laissé pénétrer graduellement. Le terme arriva enfin où le réduit de l'infortunée put être rendu complétement à la lumière, et où l'on put permettre à la tendre mère de revoir les traits chéris de son fils.

Sans la mettre encore en présence de son père, Hector, à son retour, avait rendu compte à Lucie

de son voyage, mais en lui cachant avec soin l'arrivée de Raymond qu'il ne lui annonça que comme très-prochaine.

Afin de la préparer insensiblement, Hector ajouta qu'il avait appris que Ferdinand existait encore, et qu'il n'avait jamais été marié.

A cette nouvelle, Lucie faillit s'évanouir, et le colonel, en voyant la joie délirante que cette nouvelle inespérée fit éprouver à sa bien-aimée, ne voulut plus retarder d'un seul jour le moment de se montrer. D'ailleurs l'époque était arrivée où cette entrevue pourrait se faire sans danger.

Pendant sa convalescence, Lucie, entourée de soins, de prévenances, se livrant à d'agréables distractions, passant au piano les moments qui n'étaient pas consacrés aux causeries, avait repris de l'embonpoint; ses traits décolorés avaient regagné leur incarnat, et tout annonçait qu'elle pourrait supporter sans danger pour sa santé l'épreuve dont on lui réservait la surprise.

Hector vint donc lui annoncer que Raymond arriverait dans la soirée.

— Je te demande pour aujourd'hui, ma mère, lui dit Lucien, une grâce, c'est une obéissance entière à mes volontés; promets-moi de te soumettre à tout ce que je te prescrirai. Promets-moi de te revêtir des habillements que je t'apporterai.

— Mais pourquoi, mon enfant, faire des dépenses?

— Pourquoi, ma bonne mère? je ne puis te le

dire encore; fais seulement ce que je te demande, et ce soir je te récompenserai, je te ferai voir le portrait de mon père?

— A ce prix, je souscris à tout, s'écrie Lucie avec feu.

Derrière le paravent qui le dérobe à la vue de Lucie, Ferdinand a tout entendu; il a vu avec quels transports elle a accueilli l'espoir de revoir le portrait de son bien-aimé; bouillant d'impatience, il est obligé de s'imposer la plus grande violence pour ne pas se trahir trop tôt.

Le soir est enfin arrivé....

Lucie, les yeux bandés, monte en voiture soutenue et guidée par son fils. On descend à la porte de la maison qui a appartenu à son père.

Arrivé dans le petit salon meublé exactement comme il l'était vingt-deux ans plus tôt, elle est conduite à son piano.

Elle est vêtue et coiffée, comme au jour où pour la première fois Ferdinand a paru devant elle.

— Puisque tu es à mes ordres, lui dit Lucien, chante-moi maintenant l'*Hirondelle et le Proscrit*.

— Mon enfant, épargne-moi; cet air me rappelle de trop pénibles souvenirs.

— Il te rappelle aussi le moment où pour la première fois tu vis mon père.... Tu m'as promis de m'obéir en tout; je tiens à exercer ma domination passagère dans toute son étendue.

— Puisque tu l'exiges, dit-elle en se résignant, je me soumets.

Placée au piano, le dos tourné au fauteuil où Raymond s'est assis d'avance, elle chante d'une voix bien émue.

Lucien détache le bandeau au moment où elle a achevé le premier couplet,.... puis il disparaît. En même temps Raymond se lève, s'approche de la fenêtre et l'ouvre.

Lucie détourne la tête;.... elle voit son père.

— Grand Dieu, s'écrie-t-elle, que vois-je?....

Raymond, impassible et sans paraître s'émouvoir, lui dit :

— Qu'as-tu donc? Lucie; fais-moi le plaisir de jouer le *Chant du départ*.

Confuse, presqu'égarée par la surprise, Lucie ne peut se rendre compte de ce qu'elle éprouve; elle commence machinalement le morceau qui lui est demandé.

Subitement on frappe à la porte....

— Entrez, s'écrie Raymond....

La porte s'ouvre, Ferdinand paraît, vêtu de l'uniforme de sous-lieutenant.

Lucie, par un mouvement instinctif, s'est levée; elle referme son piano, s'appuie sur l'angle de l'instrument. Un silence profond succède à cette apparition.

Lucie croit rêver; elle ne possède plus la conscience de son existence....

— Ce n'est plus un proscrit qui vient demander asile, dit Ferdinand en s'élançant vers Lucie prête à s'affaisser; c'est ton époux....

CHAPITRE XXXII.

ACHARNEMENT.

Poursuivant avec activité l'instruction du procès intenté à Étienne, la justice a accompli les formalités préliminaires de l'information, et le jour du jugement a été fixé.

Pendant ce temps, Lucie, que l'émotion produite par le retour de Ferdinand avait violemment saisie, a insensiblement recouvré ses forces. Chaque jour les traces de ses souffrances disparaissent; sa charmante physionomie rayonne de contentement, et le frais coloris du jeune âge a remplacé sur ses joues la pâleur maladive que leur avaient imprimée les malheurs.

Bientôt des liens indissolubles consacreront son union avec Ferdinand, et légitimeront la naissance de Lucien.

Cependant une épreuve bien douloureuse attend encore cette malheureuse famille; dans quelques jours, il lui faudra subir l'affreuse torture de se trouver en face de son bourreau. Tous trois ils renonceraient volontiers à la vengeance légitime que doit leur procurer la punition de ses crimes, mais un devoir impérieux les oblige à paraître au

tribunal pour appuyer de leur témoignage les charges portées contre le coupable.

Plus heureux que son frère, Ignace a su mettre en défaut la perspicacité des magistrats, qui, abandonnant l'accusation dirigée contre lui, l'ont remis en liberté. Peu soucieux d'affronter de nouvelles chances de poursuites, Ignace abandonnant son frère au sort qui l'attend, s'est rendu près du père Lacroix, et faisant amende honorable auprès du saint homme, a obtenu d'être réintégré dans ses bonnes grâces.

Étienne est assis seul au banc de l'infamie, il montre une attitude pleine d'aisance. Sa mise est recherchée; ses traits ne trahissent aucune crainte; il plonge un regard hardi sur l'auditoire agité par l'impatience; il tient les yeux constamment fixés sur la porte par laquelle doivent entrer ses victimes.

A la différence des autres criminels qui redoutent l'arrivée des témoins qui doivent fournir des éclaircissements à la justice, il témoigne par un sourire méphistophélique toute la satisfaction qu'il ressent en voyant entrer Ferdinand et la famille Raymond.

Il ne songe point à se défendre : exempt de toute illusion, il sait que les preuves matérielles de ses crimes sont trop palpables pour pouvoir lui laisser l'espoir d'un acquittement, et depuis longtemps, dans sa prison, il a pris résolument son parti.

Dégagé des préoccupations qu'il eût éprouvées s'il avait songé à échapper au châtiment qui l'at-

tend, il a concentré toute son attention sur un seul point. Toujours acharné contre ses victimes, il ne veut que compléter sa persécution et les entraîner dans sa ruine.

Enfin le colonel Duhamel est introduit avec Raymond et sa famille. Un frisson, précurseur menaçant d'une triste catastrophe, les saisit lorsqu'ils pénètrent dans le sanctuaire de la justice; une horreur profonde les domine; on dirait que c'est sur eux que vont s'appesantir les rigueurs de la loi.

Cependant le colonel, premier témoin inscrit, a fait une déposition accablante pour Étienne, qui, sur l'interpellation du président, s'est contenté de dire qu'il répondrait plus tard.

Appelée à déposer après Ferdinand, Lucie s'est avancée au pied du tribunal, troublée, agitée d'une émotion indicible. Au moment où, sur l'interpellation du président, elle doit regarder l'accusé pour constater son identité, elle s'est affaissée. Ce n'est qu'après un long intervalle et les bienveillants encouragements du président qu'elle reprend assez de force pour répondre avec lucidité aux questions qui lui sont posées.

Le point principal sur lequel elle doit fournir des renseignements à la justice, concerne le séjour qu'a fait près d'eux Étienne.

Malgré toute sa modération, chacune de ses paroles est devenue une charge accablante contre l'accusé.

Après cette déposition, le président interpelle

Étienne, et lui demande ce qu'il a à répondre à la déclaration du témoin.

Étienne affectant un maintien embarrassé, une feinte confusion, préludes d'une vengeance combinée avec la plus froide atrocité, s'exprime ainsi :

— Je regrette d'être dans la nécessité de révéler des choses qui jetteront un grand jour sur la perfidie avec laquelle mes actions ont été présentées. Comme ce que j'ai à dire est de nature à ne pouvoir être divulgué devant le public, je prie la cour d'ordonner le huis-clos.

Cette demande excite la surprise ; on se refuse d'y obtempérer. Alors Étienne croisant les bras sur sa poitrine, dit avec tranquillité :

— En ce cas, jugez-moi, Messieurs, sans m'entendre ; j'aime mieux être condamné injustement que d'entrer dans des détails que, par une réserve que vous auriez comprise si vous aviez fait droit à ma demande, je ne puis exposer devant un auditoire aussi nombreux.

Personne ne peut comprendre le but de cette demande. Cependant, après une courte discussion, la cour croit devoir faire droit aux conclusions de l'accusé, et le président ordonne au public d'évacuer la salle. Cet ordre ayant été exécuté, l'hypocrite prend la parole et s'exprime ainsi :

— Je proteste contre la violence qui m'est faite, et qui m'oblige à divulguer un secret que tout homme d'honneur doit garder ; mais la véhémence avec laquelle Mademoiselle a présenté sous un faux

jour mes rapports avec elle, m'oblige à dire toute la vérité. J'avoue que j'ai dénoncé M. Duhamel; mais veuillez tenir compte, Messieurs, de la position dans laquelle je me trouvais à son égard. M. Duhamel voyant en moi non-seulement un subalterne, mais un rival favorisé, a par tous les moyens cherché à abuser du pouvoir que lui conférait sur moi la supériorité de son grade. La jalousie, Messieurs, m'a aveuglé; ne pouvant lutter avec mon chef, j'ai cherché à me dérober à son autorité arbitraire. Lucie elle-même m'y engagea, lorsqu'elle reconnut qu'elle se trouvait dans une position où sa faute ne pouvait être cachée longtemps. J'ignorais alors qu'elle eût poussé l'immoralité au point d'accorder ses faveurs simultanément à M. Duhamel et à moi; je croyais pouvoir seul prétendre à la paternité qu'elle m'attribuait?

Cette odieuse imputation a terrassé la famille Raymond; en vain le président invite l'accusé à la modération et lui rappelle que ce n'est pas le fait de la dénonciation contre Ferdinand qui est l'objet de l'accusation portée contre lui, mais qu'il a à répondre au sujet des abus de confiance et des faux qu'il a commis. L'infâme se retranche derrière la nécessité où il prétend se trouver de revenir sur les faits primitifs qui, dit-il, dominent toute la cause. Il continue ainsi :

— Après la fuite de Lucie, comment aurais-je pu connaître le lieu de sa retraite, si elle ne m'eût écrit? Cédant alors à ses séductions, je me rendis

près d'elle, et le soir en quittant M. Raymond, c'est dans les bras de sa fille que je passais la nuit.

Une assertion aussi infâme exaspère Ferdinand; il s'élance vers le banc des accusés, et la force armée parvient difficilement à l'empêcher de se jeter sur lui.

Pendant ce temps, Lucie atterée, le rouge de la honte sur le visage, jette un regard d'indignation sur l'auteur de ses souffrances. Une révélation spontanée lui découvre l'étendue des crimes d'Étienne. Ces entrevues nocturnes dont il ose parler sont un indice pour elle. Elle songe à Marianne.

Frappée au cœur à l'idée que cette atroce calomnie pourrait faire naître les doutes injurieux des siens, la malheureuse Lucie, éperdue, hors d'elle, veut se précipiter vers le lâche imposteur, mais à peine a-t-elle fait quelques pas, qu'elle tombe.... pour ne plus se relever

ÉPILOGUE.

Six mois se sont écoulés depuis la mort de Lucie. Raymond, affaibli par l'âge, accablé par les chagrins, a suivi sa fille au tombeau.....

Il est nuit, l'obscurité règne au dehors,.... le vent mugit, et vient par raffales ébranler les volets et les portes, en même temps qu'il hurle des sons lugubres, engouffré dans les hautes cheminées.

Près d'un feu pétillant dont la flamme aussi intense que le froid du dehors, lèche en longues spirales

les parois du foyer, dans une petite chambre meublée sans recherche, mais non sans élégance, deux hommes sont en tête à tête, assis à une table de jeu, séparés par un échiquier.

La gravité de leur maintien, leur silence sont bien appropriés à ce jeu de patience; les lentes évolutions qu'ils font faire à leurs pions, semblent montrer qu'approfondissant les combinaisons dont leur partie est susceptible, ils sont entièrement absorbés par cette occupation. Cependant l'expression sérieuse de la figure de l'un des joueurs dont de nombreuses rides sillonnent le front et labourent les joues amaigries, la mélancolie qui coule de ses yeux caves, dénotent que son regard en apparence appliqué sur l'échiquier, n'observe pas attentivement le mouvement des pièces, mais erre vaguement.

Cet homme par la pensée est bien loin..... Absorbé par de pénibles réminiscences, tantôt la douleur contracte ses traits, tantôt un sourire se fait jour, mais est bien vite réprimé par une sérieuse préocupation; parfois encore les crispations avec lesquelles il déplace une tour ou un cavalier, font voir qu'il n'est pas ce qu'en langage de joueur on appelle à son jeu. Son partenaire, au contraire, d'une physionomie accorte et joviale, qui dénote l'insouciance et une vie que les revers n'ont pas attristée, paraît supporter avec impatience la contrainte à laquelle il est astreint; à plusieurs reprises il essaie d'égayer son ami par quelques boutades ou quelques raisonnements sur la marche de la partie;

sa loquacité échoue complétement contre le sérieux de son taciturne vis-à-vis.

Nous sommes dans la maison de campagne de M. Louis Oswald. Les deux joueurs sont, l'un le colonel Duhamel, l'autre son fidèle Achate.

Après la mort de Lucie, Ferdinand succombant sous le poids de ses malheurs, avait été cruellement affecté par ce coup terrible, et son chagrin, réagissant sur le physique, l'avait tellement accablé, que bientôt il fut aux bords du tombeau.

Ami dévoué, Hector qui pouvait disposer de la maison de campagne de son beau-frère, s'y était retiré avec Ferdinand et Lucien.

Les tendres consolations, les distractions, l'air pur de la campagne avaient produit un effet salutaire sur Ferdinand, qui après son rétablissement avait témoigné à son ami le désir de rester éloigné du monde et du tumulte de la ville.

Hector, sacrifiant avec la plus grande abnégation ses goûts à la santé de son ami, lui tenait compagnie assidue, bien qu'un séjour dans une habitation isolée, surtout au cœur de l'hiver, fût peu récréatif pour l'activité de son esprit.

L'heure du souper approche, on attend d'un instant à l'autre Lucien, qui, partant chaque matin pour Strasbourg, où il achevait ses études médicales, revenait le soir près de son père.

Depuis une heure le cabriolet a été envoyé en ville pour chercher le jeune candidat, qui aujourd'hui est en retard.

La monotonie qui règne dans la chambre où se trouvent les deux amis, est subitement troublée par les aboiements furieux des chiens de garde. Un domestique, envoyé pour reconnaître la cause du vacarme, revient bientôt dire que l'on entend au dehors des gémissements.

Les deux amis se lèvent avec empressement et accourent vers le lieu d'où partent les plaintes. Précédés d'un domestique qui porte une lanterne, ils font ouvrir la grille, tout près de laquelle ils voient étendu, au pied du mur d'enceinte, un homme blessé.

Sans même l'interroger sur la cause de sa blessure, on le transporte avec des précautions infinies dans la petite salle d'où étaient sortis les deux amis; on le place sur un matelas disposé à terre, et les soins convenables lui sont prodigués, en attendant que Lucien soit revenu de la ville.

L'on ne peut distinguer les traits du blessé dont la barbe épaisse et inculte envahit la figure, aussi Hector ne l'a-t-il pas reconnu. L'infortuné, couvert de la livrée de la misère, raconte d'une voix faible que, pauvre et obligé de gagner péniblement sa vie, il était réduit à faire la contrebande, et que voulant éviter les douaniers qui rôdent aux environs de la maison où il est recueilli, il avait cherché à longer inaperçu le long du mur, chargé du petit ballot retrouvé près de lui, mais que, glissant et perdant pied sur le sol glacé, il était tombé dans le fossé, et s'était cassé la cuisse dans sa chute.

Compatissant à ces souffrances, Hector s'est empressé de courir dans sa chambre pour consulter son précieux grimoire, et voir s'il peut administrer quelques secours en attendant que Lucien soit de retour.

Seul dans la salle avec le blessé, Ferdinand le considère en silence.

Il serait impossible de lire sur la physionomie du colonel les sentiments qui l'agitent, et cependant il est vivement ému. Les bras croisés, il reste à quelques pas du blessé et fixe sur lui des regards perçants.

Est-ce par humanité, est-ce par vengeance qu'il l'a recueilli? Rien ne dénote quelles sont ses intentions au sujet de cet homme, qui n'est autre qu'Étienne Chipard.

Le misérable, en voulant escalader le mur, était parvenu à la crête garantie par des pointes en fer et des fragments de verre qui, en le blessant, lui avaient fait lâcher prise.

Étendu sur son matelas, Chipard paraît en proie à la plus vive douleur physique, mais en réalité il est bien plus dominé par la fureur qu'il éprouve de se voir à la merci de l'homme à qui il a fait tant de mal. Il ferme les yeux, et attend en silence.

Bientôt Hector revient muni de fioles, de compresses, de charpie, et se met en devoir de porter les premiers secours au patient, lorsque le trot d'un cheval et le bruit des roues du cabriolet qui grincent sur la neige, annoncent le retour de Lucien.

Le fils de Ferdinand, au premier mot du domestique qui est venu l'éclairer, s'élance dans la salle, se débarrasse de son manteau, et se met en devoir d'examiner l'état du blessé.

Hector, mettant aussitôt à la disposition de son jeune ami les topiques et l'attirail de chirurgie dont il s'était pourvu, abdique en sa faveur ses fonctions d'opérateur et se bornant au rôle d'aide, assiste Lucien, qui procède à la réduction de la fracture.

Pendant cette opération douloureuse, Étienne ne s'est pas trahi; tenant entre les dents une balle de plomb, il la mâche autant pour comprimer la douleur que pour contenir sa rage.

Le premier appareil est posé. De commun accord, on convient de laisser le malade seul avec Lucien, qui se charge de veiller près de lui.

Un moment Étienne est rassuré; lorsque Ferdinand et Hector se sont retirés, ils n'ont laissé apercevoir aucune ombre de défiance; il croit n'avoir pas été reconnu.

Pendant quelques heures il peut dormir; assis près de lui, Lucien, occupé à parcourir un livre de médecine, n'en détourne les yeux que pour veiller avec sollicitude sur son patient.

Cependant en se réveillant, Étienne, malgré la défense du jeune docteur, veut parler et l'interroge.

Lucien lui donne l'assurance que sa guérison sera complète en six semaines au plus.

— Soyez tranquille, lui dit-il, nos soins ne vous manqueront pas. Comme la propreté est le plus

efficace remède en pareille circonstance, demain je vous ferai laver, changer de linge, et enlever la barbe.

En entendant ces mots, Étienne est épouvanté. Demain, il sera découvert.... Non-seulement il a à redouter la vengeance de Ferdinand, mais encore il doit craindre d'être remis entre les mains de la justice; car, condamné à cinq ans de travaux forcés, il s'était évadé de Brest depuis deux mois à peine, et était venu cette nuit dans l'intention de perpétrer un crime affreux qui devait mettre le comble à tous ses forfaits. Le ballot qu'il portait renfermait des allumettes phosphoriques et d'autres matières combustibles.

— Monsieur, dit-il à Lucien, au nom de l'humanité, je vous demande une grâce : je suis perdu si le jour me retrouve ici; ne cherchez pas à pénétrer mon secret; il faut absolument que cette nuit encore je passe le Rhin. Vous avez au bas de votre jardin un bateau; faites-moi conduire sur la rive droite, ou c'en est fait de moi.

Lucien cherche à le détourner de ce projet insensé; toutes ses représentations sont inutiles.

Étienne insiste avec tant de persévérance que Lucien est ébranlé. Ne sachant à quel parti s'arrêter, il se détermine à aller réveiller son père.

En entrant dans la chambre du colonel, il est surpris de le trouver encore habillé, se promenant à grands pas, en proie à la plus vive agitation.

La physionomie habituellement sévère de Fer-

dinand s'est encore assombrie; Lucien, qui n'ose l'interroger, lui expose la requête du blessé.

Après un moment de réflexion, le colonel, sans dire un mot, va à son secrétaire, y prend un objet que son fils ne peut distinguer, et lui ordonne de se munir de son manteau; lui-même prend le sien, et se rend avec Lucien près de Chipard.

Après quelques paroles banales sur le danger qu'il éprouve de se déplacer dans un pareil état, et loin de le détourner d'accomplir son projet, Ferdinand se rend facilement aux raisons du blessé.

Deux domestiques sont réveillés. Par ordre de leur maître, ils apportent une civière, sur laquelle on dépose avec précaution Chipard étendu sur un matelas.

Le colonel donne le signal du départ et manifeste la volonté formelle d'accompagner son fils dans cette expédition nocturne.

Malgré toutes ses instances, Lucien ne peut déterminer son père à rester à la maison.

On se met en marche....

La lune, qui depuis quelques heures a percé les sombres nuages, éclaire le cortége qui se dirige par l'allée principale du jardin vers le fleuve. Les deux domestiques, précédés du colonel, portent sur la civière Étienne, bien enveloppé d'une chaude pelisse que Ferdinand a jetée sur lui. Lucien ferme la marche.

La barque est mise à flot, et Étienne y est déposé.

A l'avant, munis de leurs avirons, les domestiques démarrent; placés à l'arrière et assis sur le même banc, sont Lucien et le colonel, gardant tous deux un morne silence.

Bientôt on vogue, ballotté sur ce fleuve rapide où doit s'accomplir le dénouement terrible de ce drame lugubre.

Silencieux et absorbés dans leurs méditations, les acteurs de la scène tragique qui va se dérouler dans quelques instants, sont livrés à des sensations bien diverses.

Le froid devenu plus intense à l'approche du crépuscule, force chacun par un mouvement instinctif à ramener sur lui ses vêtements.

Subitement le colonel se lève, rejette son manteau sur l'épaule gauche, puis portant sa main droite à la poche de son paletot, retire un objet que l'on ne peut distinguer, et s'approche d'Étienne.

A peine est-il à sa portée qu'il est enlacé par ses jambes dans les bras nerveux de son ennemi, qui s'étant débarrassé tout couché de son manteau de fourrures, essaie de renverser Ferdinand, et imprime à la barque un mouvement violent pour la faire chavirer.

Ferdinand tombe en arrière; Lucien soutient son buste, tandis qu'Étienne fait de puissants efforts pour retenir et maîtriser son adversaire.

Une bourse que le colonel tenait à la main et qu'il voulait donner à ce misérable, tombe dans le bateau, et produit un lourd bruit métallique.

Cette lutte inexplicable se prolonge.

Les deux domestiques abandonnant leurs rames, ne sachant se rendre compte de ce qui se passe, se pressent autour des antagonistes, et cherchent à les séparer. La nacelle abandonnée au courant, ballottée au gré des vagues, dérive; bientôt elle verse dans le fleuve tous ceux qu'elle portait.

Aux prises avec Étienne, Ferdinand, privé de l'usage de ses jambes, fait des efforts inouïs; se retenant aux bords de la barque, il soutient en même temps et son ennemi et lui-même.

— Cette fois tu ne m'échapperas pas, s'écrie avec un ricanement féroce le scélérat : Je suis Étienne Chipard....

— Je le savais,... répond Ferdinand, qui, gêné par son manteau, va devenir victime de sa générosité.

Ses forces l'abandonnent; il est tout prêt d'être englouti, lorsque Lucien, qui a pu se saisir d'un aviron, s'approche à grand'peine et assène sur la tête du monstre un coup violent qui lui fait lâcher prise.

— Mon fils, s'écrie Étienne;..... parricide,....., je te maudis....

Telles sont ses dernières paroles.

Abasourdi par le coup qu'il a reçu, exténué par la douleur qu'il éprouve, l'appareil s'étant dérangé au moment où, par un mouvement instinctif, il ployait les genoux pour nager, il roule dans l'abîme et disparait à jamais.

Hector réveillé par le bruit qu'a occasionné ce départ subit, s'est empressé de se lever.

Croyant que l'état du blessé s'est empiré, son excellent cœur le porte à aller s'assurer de la réalité; sur un renseignement que lui donne un domestique qui est resté préposé à la garde de la maison, il descend au jardin, suit les traces empreintes sur la neige, et arrive au bord du fleuve au moment où, luttant contre la fureur des vagues, Lucien fait de vains efforts pour soutenir son père et le ramener au rivage. Il allait succomber, lorsque, comme une providence, Hector arrive, s'élance dans les flots et sauve son malheureux ami.

CONCLUSION.

Éprouvant chaque jour de bien douloureuses sensations à la vue des lieux où se sont accomplis les événements qui ont empoisonné son existence, Ferdinand s'est décidé à quitter l'Alsace....

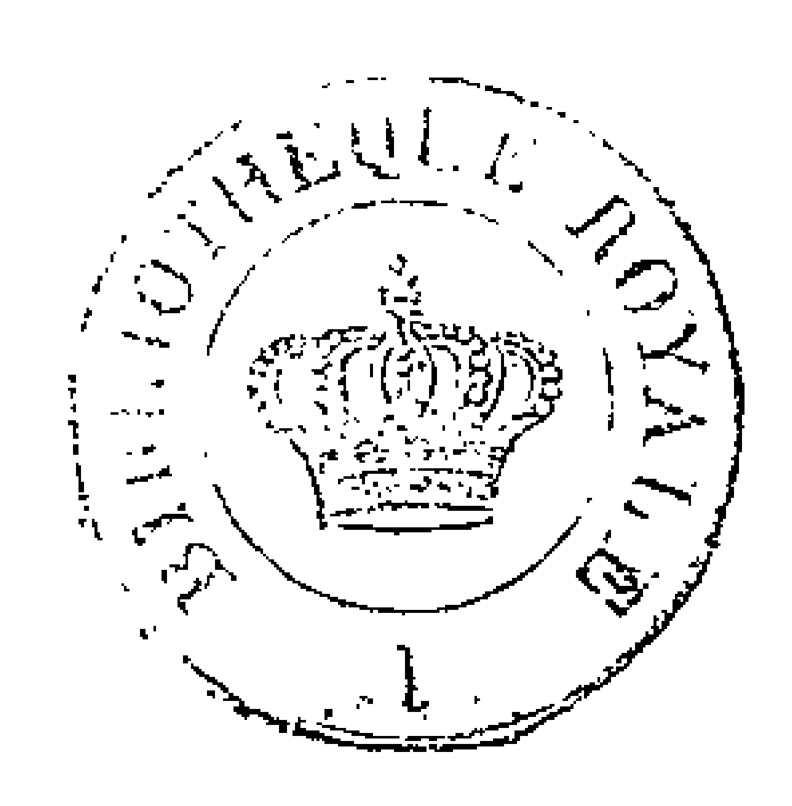
Un soleil radieux éclaire la cathédrale d'Orléans; de somptueux équipages déposent au parvis du temple une nombreuse et brillante société.

Sur toutes les figures se lit une douce satisfaction. Deux hommes cependant font exception : une tristesse mélancolique qu'il ne peut dissimuler assombrit les traits du plus jeune, pour qui luit cependant le plus beau jour de la vie,..... l'autre, plus âgé, dont l'adversité et les fatigues,

bien plus que les années, ont courbé la taille, apporte au lieu de cette physionomie rayonnante de bonheur, d'un père qui assiste au mariage de son fils, un visage austère sur lequel se trahit par une expression de vive douleur, le chagrin qui le mine.

Est-il besoin de dire quels sont les deux infortunés, dont le maintien contraste avec la joie de ceux qui les entourent?....

Lucien épousait Mlle Émilie Durand.



FIN.

TABLE DES CHAPITRES.